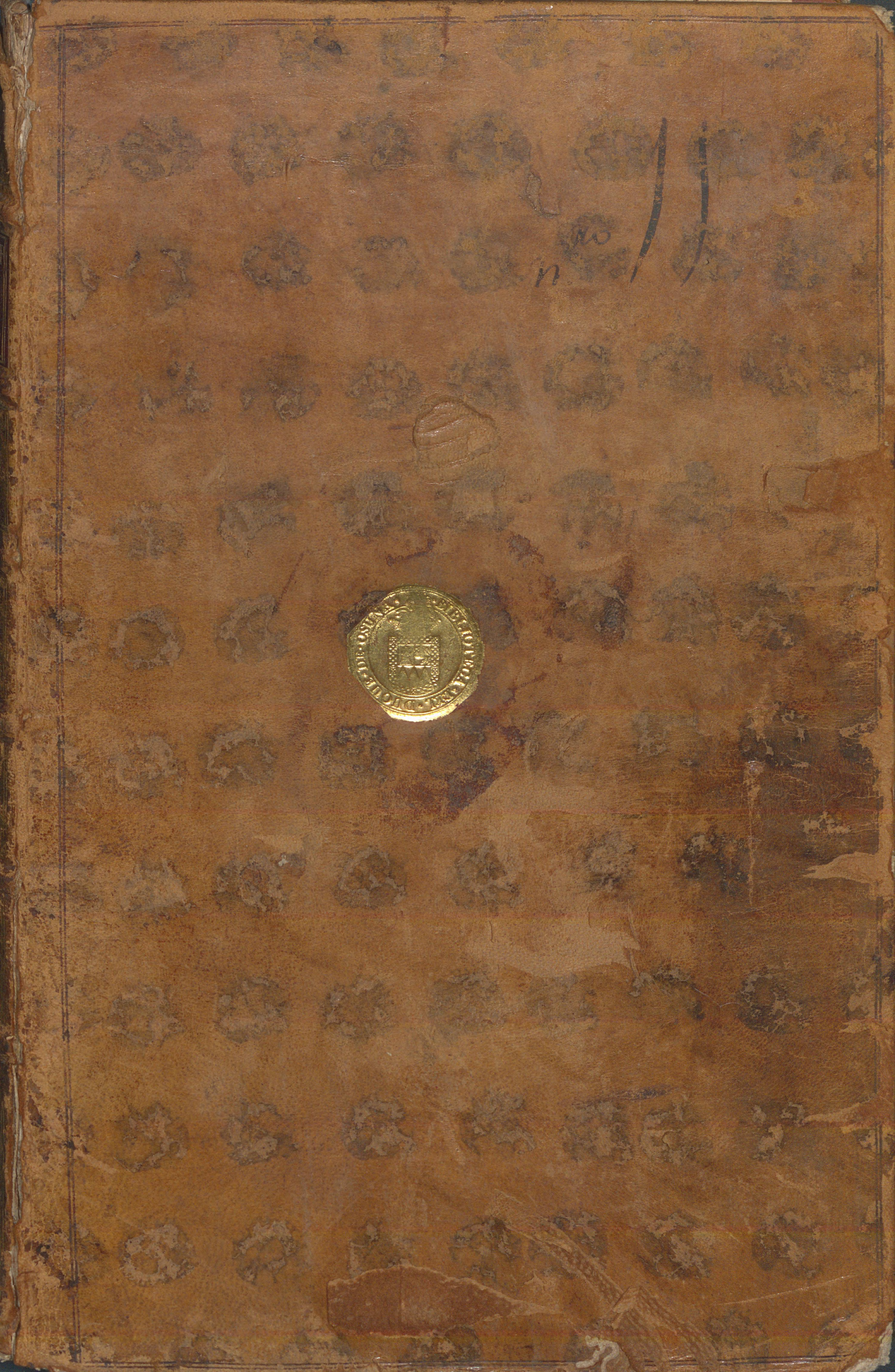
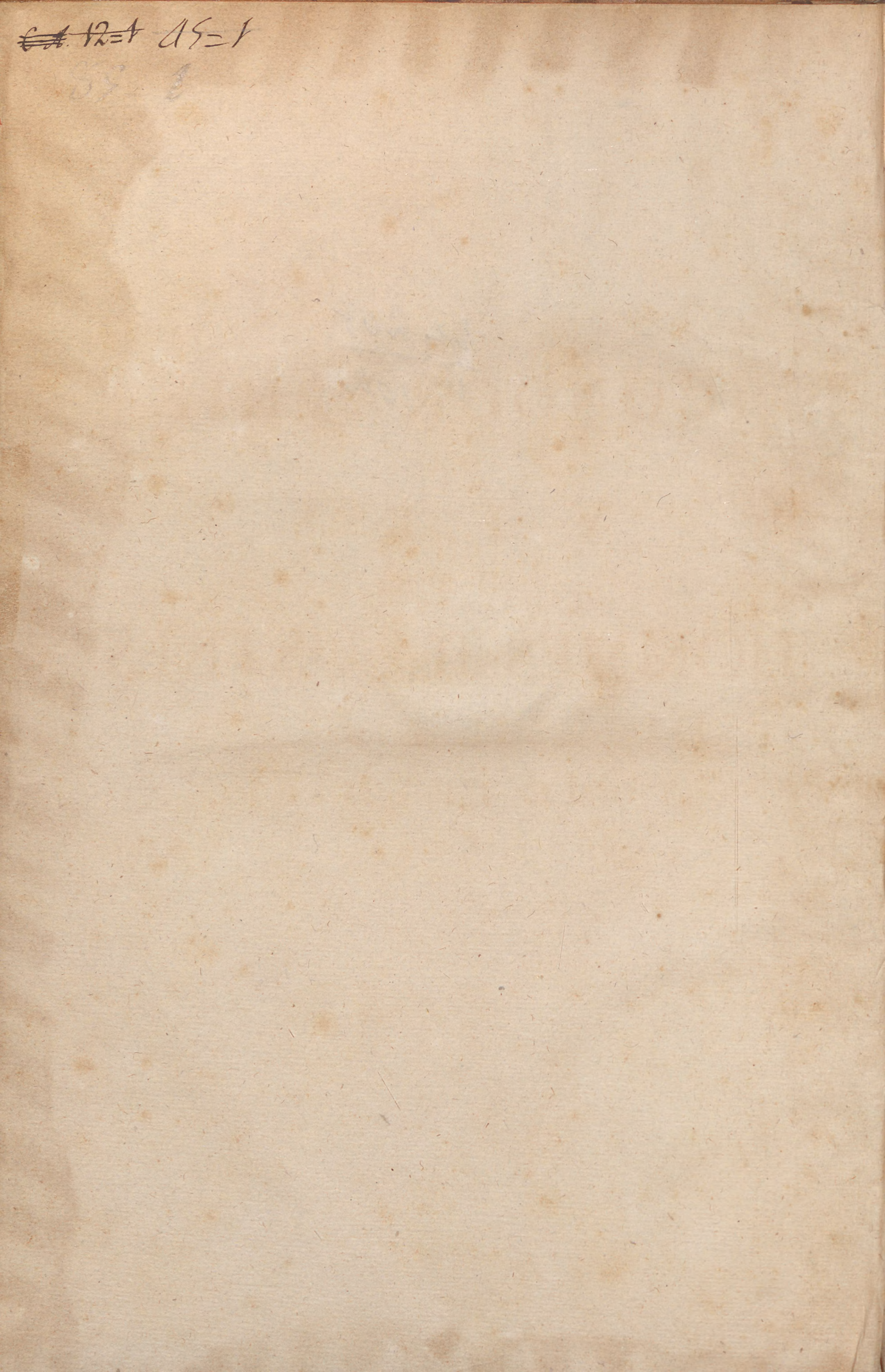
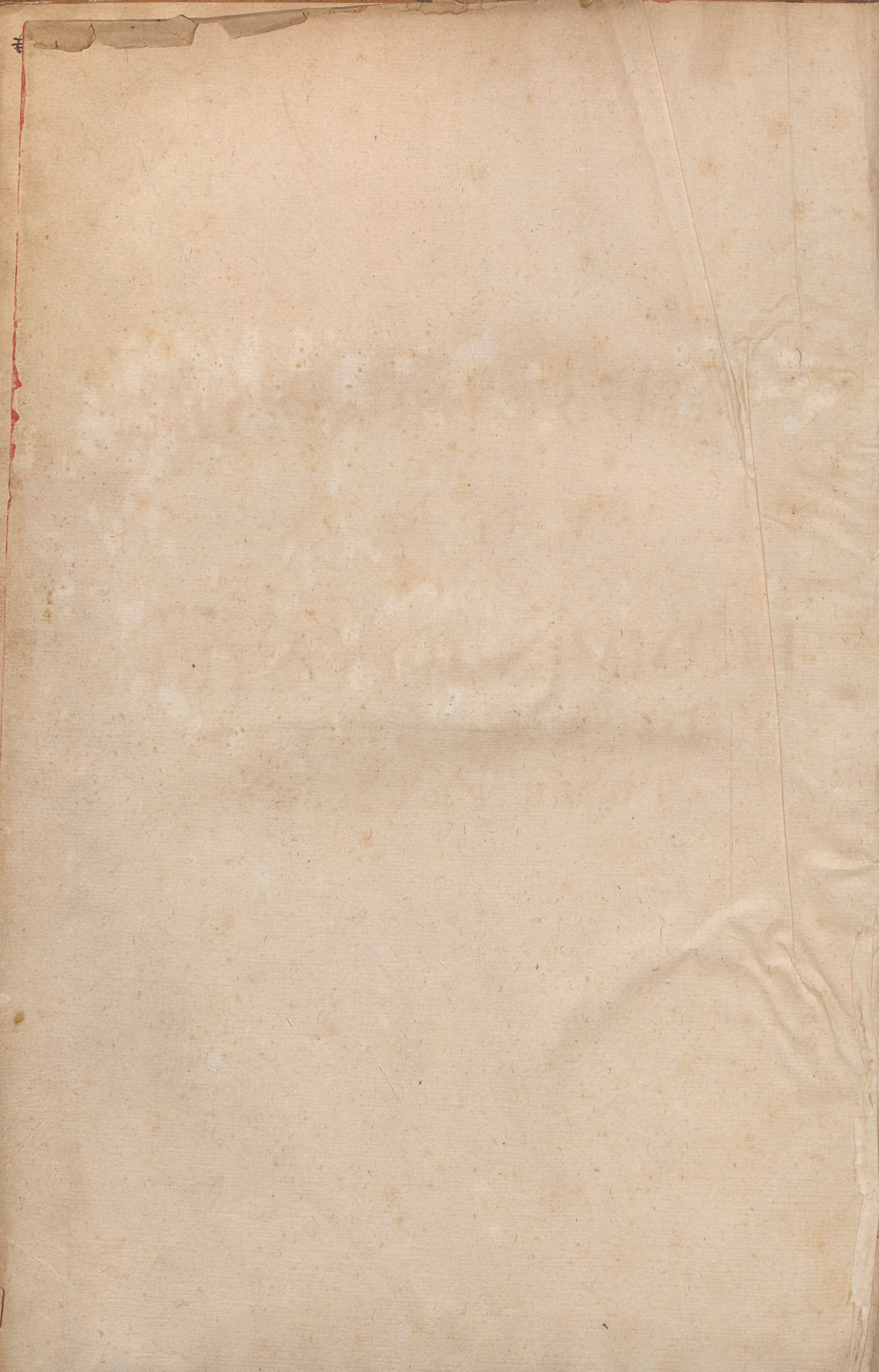

nº 11
DUQUE·DE·OSUNA






C.A. 12=1 A5=1



ICONOGRAPHIE
OU
VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES
DU XVII. SIECLE.
TOME PREMIER.



ICONOGRAPHIE
OU
VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES
DU XVII. SIECLE
ÉCRITES PAR M. V**.
AVEC
LES PORTRAITS PEINTS
PAR LE FAMEUX
ANTOINE VAN DYCK
ET GRAVÉES SOUS SA DIRECTION
TOME PREMIER.
CONTENANT
LES VIES DES PRINCES, DUCS,
COMTES, GENERAUX, &c.



A AMSTERDAM & A LEIPZIG,
Chez ARKSTÉE & MERKUS.
MDCCLIX.

PREFACE.

L'Estime que le public éclairé fait des productions du célebre chevalier Antoine van Dyck, l'empressement avec lequel les amateurs de peinture & de gravure saisissent tout ce qui existe de ce rare artiste; & principalement ses Portraits, en quoi il excelloit sur tous les peintres ses contemporains, étoient des motifs plus que suffisants, pour engager les possesseurs des planches originales à publier cette collection d'estampes, nommée communément le cabinet de van Dyck, gravé en partie par lui-même, le reste sous ses yeux & à ses frais, par les plus habiles graveurs qu'il y avoit en Flandre de son tems: mais les curieux prennent un interêt si particulier à tout ce qui est marqué de ce beau nom, que non contents de le posséder tel qu'il est en soi-même, ils ont témoigné pendant plusieurs années un désir empressé de connoître ceux qu'il y a immortalisé.

Plusieurs furent sollicités d'écrire les vies des personnes illustres, dont les portraits composent ce cabinet précieux. Quelques-uns se sont excusés sur la multitude de leurs occupations: les autres sur la difficulté qu'il y auroit de faire reparoître au grand jour des choses presque enveloppées dans les ténebres de l'oubli. Cette derniere raison nous a fait suspendre long-tems l'entreprise, & nous n'y aurions probablement jamais mis la main, si les sollicitations des curieux & leurs promesses réitérées, qu'ils nous communiqueroient leurs lumieres, qu'ils nous seconderoient par leurs recherches & nous soutiendroient de leurs découvertes, n'avoient enfin vaincu nos répugnances, en nous flattant de surmonter les difficultés qui nous rebutoient.

C'est en grande partie à la fidélité avec laquelle ils se sont acquittés de leurs promesses, que l'on est redévable de ce que nous avons rapporté de quelques graveurs, de Théodore Rogiers & de plusieurs autres, dont les historiens ne font que peu ou point mention. Pour ce qui est des personnes illustres par leur naissance comprises dans le prémier volume, nous avons consulté les auteurs les plus dignes de foi, & lorsque ceux-ci ne nous ont point fourni tout ce que nous desirions, nous avons eu recours aux familles qui subsistent encore. La plûpart d'entr'elles nous ont envoyé gracieusement les extraits des piéces authentiques qu'elles

poſſédent : piéces qui conſtatent invinciblement l'antiquité & la nobleſſe de leurs familles, & les emplois brillants, dont elles ont été revêtues en différents tems.

En traitant des peintres, nous avons fait choix des meilleurs auteurs flamands & françois qui ont écrit leurs vies, pour nous ſervir de guides & nous en avons pris ce que nous avons cru de plus vrai & de plus important. D'ailleurs rien n'a été épargné pour rendre cet ouvrage intéreſſant & capable de plaire aux curieux qui l'ont ſollicité, tant par la beauté des Portraits, que par celle du papier & du caractere.

TABLE DES PORTRAITS.

CONTENUS DANS LE PREMIER VOLUME.

Gustave Adolphe, *dit le grand, Roi de Suède.* Pag. 1
Marie de Medicis, *Reine de France.* 5
Gaston Jean Baptiste, *Duc d'Orléans.* 7
Marguerite, *Princesse de Lorraine, Duchesse d'Orléans.* 9
Philippe IV. *Roi d'Espagne.* 11
Elisabeth de Bourbon, *Reine d'Espagne.* 13
Dom Ferdinand d'Autriche, *Cardinal, Gouverneur des Païs-Bas.* 15
Isabelle Claire Eugenie, *Infante d'Espagne, Gouvernante des Païs-Bas.* 17
Charles Emanuel, *dit le grand, Duc de Savoye Prince de Piémont.* 19
Thomas François de Savoye, *Prince de Carignan, Grand-Maître de France,* deux fois. 21
Wolfgang Guillaume, *Comte Palatin du Rhin, Duc de Baviere.* 23
Frederic Henri, *Prince d'Orange & de Nassau.* 25
Christian, *Duc de Brunswick & Lunebourg.* 27
Jean, *Comte de Nassau, Gouverneur de la Province de Gueldre.* 29
Albert Wenceslas Eusebe de Wallestein, *Duc de Fridland de Sagan.* 31
François de Moncade, *Marquis d'Aytone, Gouverneur des Païs-Bas.* 33
Ambroise Spinola, *Marquis de Venafre & de Los-Balbases, Capitaine Général des armées Espagnoles.* 35
Albert, *Prince de Barbançon Comte d'Aremberg, Chevalier de la Toison d'Or.* 37
Genevieve d'Urfe, *veuve de Charles Alexandre, Duc de Croy.* 39
Dame Alathe'e Talbot, *Comtesse d'Arondel.* 41
Jean de Tzerclas, Comte Tilli, *de Marbois, Général des armées de l'Empereur.* 43
Dom Alvarez Bazan, *Marquis de Sainte Croix, Amiral d'Espagne.* 45
Emmanuel Frockas Perera et Pimentel, *Comte de Feria.* 47
Dom Charles de Colonne, *Général au service du Roi d'Espagne.* 49
Dom Diegue Philippe de Gusman, *Marquis de Léganes, Gouverneur du Milanez.* 51
Jaques Marquis d'Hamilton, *Grand-Ecuyer de Sa Majesté Britannique.* 53
Dom Loelius Brancacio, *Marquis de Monte-Silvano, Chevalier de Malte.* 55
Philippe Heribert, *Comte de Pembroke & de Montgommeri, Chevalier de la Jarretière.* 57
Antoine de Zuniga et d'Avila, *Marquis de Mirabelle, Comte de Branteville.* 59
Antoine de Triest, *Evêque de Gand.* 61
François de Gand-Villain, *Baron de Bassenghien, Evêque de Tournai.* 63
Cesar Alexandre Scaglia, *Abbé de Staffarde.* 65
Aubert le Mire, *Doyen d'Anvers, prémier Aumônier & Bibliothécaire de l'Archiduc Albert.* 67
Jaques le Roy, *Baron du St. Empire, Seigneur d'Harbaix, Président de la Chambre des Comptes de Brabant.* 69
Nicolas Rockox, *Chevalier, Bourgemaître de la ville d'Anvers.* 71
Nicolas Claude Fabri de Peiresc, *Conseiller au Parlement d'Aix.* 73
Kenelme Digbi, *Chevalier Anglois.* 75
Alexandre Della-Faille, *Ancien Gentil-homme, Echevin de la ville d'Anvers.* 77
Jean Charles Della-Faille, *Jésuite, Professeur des Mathématiques à Madrid.* 79
Antoine de Tassis, *Chanoine d'Anvers.* 81
Jean de Wouwer, *Chevalier, Conseiller de la ville d'Anvers.* 83
Paul de Halmale, *Ancien Gentil-homme, Echevin de la ville d'Anvers.* 85
Constantin Huygens, *Seigneur de Zuylichem.* 87
Gaspard Gevart, *Jurisconsulte, Historiographe de l'Empereur, Greffier d'Anvers.* 89
Didier Erasme, *de Rotterdam.* 91
Juste Lipse, *Historiographe de Sa Majesté Catholique.* 93
Eryce Putean, *Historiographe de Sa Majesté Catholique.* 95
Diodore Tulden, *Jurisconsulte & Professeur du Roi dans l'Université de Louvain.* 97
Pierre Stevens, *Grand-Aumônier de la ville d'Anvers, curieux en tableaux.* 99
Antoine Cornelissen, *Curieux en Peinture.* 101
Corneille van der Geest, *curieux en tableaux.* 103
Jaques de Cachiopin, *curieux en tableaux.* 105
Jerome de Bran, *Capitaine & Agent de l'Empereur à Bruxelles.* 107
Pierre Symen, *de Bruxelles.* 108

TABLE
DES
PORTRAITS.

CONTENUS DANS LE SECOND VOLUME.

PIERRE PAUL RUBBENS, *Chevalier, Peintre.* Page 1
ANTOINE VAN DYCK, *Chevalier & Peintre.* 5
MARIE RUTEN, *Femme d'Antoine van Dyck.* 7
FRANÇOIS FRANCK, *Peintre.* 9
JEAN SNELLINKS, *Peintre, gravé à l'eau forte, par* A. VAN DYCK. 11
——— *le même, gravé par* PET. DE JODE.
ADAM VAN OORT, *Peintre.* 13
JEAN DE WAAL, *Peintre.* 15
HENRI VAN BAELEN, *Peintre d'Anvers.* 17
MICHEL JEAN MIREVELT, *Peintre Hollandois.* 19
VENCESLAS KOEBERGER, *Peintre de l'Archiduc Albert.* 21
SEBASTIEN FRANCK, *Peintre.* 23
MARTIN PEPIN, *Peintre.* 25
FRANÇOIS SNYDERS, *Peintre d'Animaux.* 27
DEODAT DELMONT, *Chevalier & Peintre.* 29
JEAN DE RAVESTEIN, *Peintre.* 31
JOSSE DE MOMPER, *Peintre, gravé à l'eau forte, par* A. VAN DYCK. 33
——— *le même, gravé par* VOSTERMAN.
GASPAR DE CRAYER, *Peintre du Cardinal Infant Ferdinand d'Espagne.* 35
SIMON VOUET, *prémier Peintre du Roi de France.* 37
ADRIEN STALBENT, *Peintre.* 39
CORNEILLE POELENBURG, *Peintre.* 41
JEAN WILDENS, *Peintre.* 43
HENRI STEENWYK, *Peintre.* 45
GERARD HONTHORST, *Peintre.* 47
GERARD SEGHERS, *Peintre d'Anvers.* 49
PIERRE SNAYERS, *Peintre.* 51
JAQUES JORDAENS, *Peintre.* 53
LUC VAN UDEN, *Peintre.* 55
THEODORE ROMB'OUT, *Peintre.* 57
CORNEILLE SCHUT, *Peintre.* 59
GUILLAUME DE VOS, *Peintre.* 61
CORNEILLE DE VOS, *Peintre.* 63
SIMON DE VOS, *Peintre.* 65
PAUL DE VOS, *Peintre.* 67
PIERRE BREUGHEL, *dit le jeune, Peintre.* 69
THEODORE VAN LOON, *Peintre.* 71
ANTOINE VAN OPSTAL, *Peintre.* 73
HORATIUS GENTILESCUS, *Peintre Italien.* 75
PALAMEDE PALAMEDESSEN STEVERS, *Peintre.* 77
DANIEL MYTENS, *Peintre.* 79
JEAN BREUGHEL, *Peintre.* 81
ANDRE VAN ERTEVELT, *Peintre.* 83
JUSTE SUTTERMANS, *Peintre.* 85
FRANÇOIS FRANCK, *dit le jeune, Peintre.* 87
CHRISTOPHLE VAN DER LAENEN, *Peintre.* 89
JEAN LIEVENS, *Peintre.* 91
ADRIEN BROUWER, *Peintre.* 93
CORNEILLE SACHTLEVEN, *Peintre.* 95
ARTUS WOLFART, *Peintre.* 97
JAQUES CALLOT, *Graveur.* 98
JEAN BAPTISTE BARBE, *Graveur.* 101
LUC VOSTERMAN, *le Pére, Graveur, gravé à l'eau forte, par* A. VAN DYCK. 103
——— *le même, gravé par* VOSTERMAN.
PIERRE DE JODE, *dit le vieux, Graveur.* 105
THEODORE GALLE, *Graveur.* 107
PAULUS PONTIUS, *Graveur, gravé à l'eau forte, par* A. VAN DYCK. 109
——— *le même, gravé par lui-même.*
GUILLAUME HONDIUS, *Graveur.* 111
CHARLES DE MALLERY, *Graveur.* 113
ROBERT VAN VOERST, *Graveur.* 115
PIERRE DE JODE, *dit le jeune, Graveur.* 117
THEODORE ROGIERS, *orfevre & Graveur en Argent.* 119
HUBERT VAN DEN EYNDEN, *Sculpteur.* 121
ANDRE COLYNS DE NOLE, *Sculpteur.* 123
JEAN VAN MILDERT, *Sculpteur.* 125
INIGO JONES, *Intendant des batiments du Roi de la Grande-Bretagne.* 127
JAQUES DE BREUCK, *Architecte.* 129
HENRI LIBERTI, *Organiste de l'Eglise Cathédrale d'Anvers.* 131
ADAM DE COSTER, *Peintre.* 132

AVIS AUX RELIEURS,

Ces tables doivent servir de regle pour placer les Portraits.

GUSTA-

GVSTAVVS ADOLPHVS D.G. REX SVEC, GOTH;
ET VAND. MAGNVS PRINCEPS FINLANDIÆ DVX. ETC.

Paul. Pontius sculp. *Ant. van Dyck pinxit* *Cum priuilegio*

GUSTAVE ADOLPHE
DIT LE GRAND
ROI DE SUÉDE.
&c. &c. &c.

GUSTAVE ADOLPHE *dit le grand Roi de Suéde*, eut pour Pére Charles Duc de Sudermanie depuis Roi de Suéde, & pour Mére Christine de Holstein. Il naquit à Stokholm le 9 Décembre 1594. Dès sa tendre jeunesse il apprit le métier de la guerre sous son Pére & donna des marques de ce qu'il seroit un jour. Il fit aussi de grands progrès dans les langues, dans les sciences & dans tout ce qu'un grand Prince doit savoir, sous la conduite de Monsieur Jaques Schut son précepteur, faisant espérer qu'à l'Exemple d'Ulisse il ne deviendroit pas moins éloquent que grand capitaine. Aussi avoit-il coutume de dire; que si les guerriers de nos jours avoient l'ame aussi grande & les vues aussi élevées que ceux de l'antiquité, ils pourroient les égaler dans leurs exploits héroïques, malgré la différence qui est survenue dans l'Art militaire. Charles étoit si persuadé des rares qualités de Gustave, que parlant des choses qu'il ne pourroit peut-être pas exécuter avant sa mort pour le bien & la gloire de la Suéde, il disoit souvent que son fils les feroit. Cette haute idée que Charles avoit du jeune Prince, s'étant repandue de la cour dans tout le Royaume, fit que les Etats de Suéde assemblés à Nicoping éleverent Gustave Adolphe sur le trône, d'abord après la mort de son Pére: cependant il ne se fit couronner qu'en 1617.

Dès le commencement de son règne, on cessa de craindre les ennemis étrangers dans son Païs. Il obligea d'abord Christierne IV. Roi de Dannemark à évacuer la Suéde, & la paix conclue entre ces deux Princes par l'entremise du Roi d'Angleterre, fit rentrer notre jeune Monarque en possession de tout ce que les Danois avoient pris pendant les troubles de Suéde. Les armes de Gustave ne furent pas moins heureuses en Russie, déja une partie de ce vaste Etat avoit subi le joug suédois, lorsque le Roi d'Angleterre dévenu encore médiateur procura une deuxiéme paix, par laquelle l'Ingrie demeuroit à la couronne de Suéde. La Pologne ressentit à son tour le poid des armes suédoises, qui subjuguerent la plus grande partie du Duché de Courlande, avant qu'une tréve ne vint interrompre de si heureux commencements: & dès-qu'elle fut expirée, Gustave continua à étendre ses conquêtes le long de la Mer, depuis Riga jusqu'au territoire de Danzig, qui fut investie & réduite à une telle extrémité, qu'elle étoit sur le point de se rendre, si Sigismond Roi de Pologne ne fût venu la secourir fort à propos.

Il y eut plusieurs actions à ce sujet, qui affoiblirent extrémement les deux partis & ne déciderent de rien. Enfin ils en vinrent à une bataille rangée. Les armées de ces deux rivaux, qui se disputoient la couronne de Suéde, animées des sentiments de leurs chefs, firent des prodiges de valeur sans pouvoir se vaincre. Le carnage fut grand, chacun garda son camp couvert de morts, & un commun affoiblissement les fit parler de paix, que Sigismond refusa ensuite. Le printems ayant ramené la Guerre, Danzig fut encore assiégée inutilement par les Suédois, qui se retirerent après avoir ravagé les environs. L'Electeur de Brandebourg, à qui cette guerre étoit à charge, engagea les deux Rois à une Tréve de quelques mois; après laquelle Sigismond fit de nouveaux efforts, pour se conserver la Prusse. Le Roi de Suéde ne tarda pas à s'y rendre & bientôt le dessein d'occuper un poste avantageux fit venir aux mains une grande partie de deux armées. Gustave, faisant tout ensemble les devoirs de soldat, d'officier & de général, y combattit avec tant de bravoure & de chaleur, qu'il se méla parmis les ennemis, & en fut arrêté sans en être reconnu.

Dégagé par sa valeur, loin de fuir le péril, il se remit à la tête de ses troupes, & continua à combattre jusqu'à ce que la nuit vint les obliger à se séparer. Gustave se retira à Marienbourg qu'il fit promptement fortifier & munir de tout, résolu de se tenir sur la défen-

ſive. Les Ambaſſadeurs de France & d'Angleterre arrivés peu après, porterent les deux Rois à une Tréve de ſix ans.

Guſtave ayant triomphé des Danois, des Moſcovites & des Polonois, voulut encore aller vaincre en Alemagne. Pluſieurs raiſons le piquoient contre l'Empereur, & les Proteſtants d'un autre coté tâchoient de l'y attirer. Après y avoir penſé long-tems il s'y détermina. Le Roi de Dannemark fit ce qu'il put pour prévenir cette guerre. Dans ce deſſein il engagea les deux puiſſances à envoyer des Députés à Danzig, pour entamer des conférences: mais ceux de l'Empereur, refuſant de ſe prêter aux propoſitions du Monarque ſuédois, prirent un ton de maître, qui rompit bientôt toute négociation: ainſi les Etats de Suéde, aſſemblés alors à Stokholm, donnerent leur conſentement à la Guerre d'Alemagne.

Guſtave partit, s'embarqua avec ſon armée, & alla aborder à l'Iſle de Rugen. Dès-qu'il en eut rendu graces au Ciel & imploré ſa bénédiction, il encouragéa ſes troupes par une harangue de plus énergiques & attaqua les Impériaux, ſans leur donner le tems de ſe reconnoître. Il les défit, les chaſſa de l'Iſle, abandonnant au pillage tout ce qu'il leur avoit appartenu: mais il traita les habitants avec tant d'humanité, qu'il fit diſtribuer du pain à ceux qui en manquoient. De l'Iſle de Rugen il paſſa en celle d'Uſedom; la cavalerie qui voulut lui réſiſter fut défaite & obligée de ſe retirer à Wolgaſt avec les garniſons. Il les ſuivit & s'empara de la ville & du Château. Pluſieurs autres places, ſaiſies de crainte ſe rendirent à l'approche des Suédois. De là Guſtave dirigea ſa route vers Stétin, où il rangea ſon armée en bataille & fit demander une entrevue au Duc de Poméranie.

Il déclara à ce Prince, qu'étant venu en qualité d'ami & uniquement pour défendre les ſujets de l'Empire opprimés par leur chef, il eſpéroit qu'il ne lui refuſeroit pas la garde de ſa capitale. Le Duc en fit d'abord difficulté: mais enfin il y conſentit & conclut un traité d'alliance défenſive avec le Roi de Suéde, qui fit ſon entrée à Stétin, publia ſon manifeſte contre l'Empereur, prit Stargard & défit Torquato Conti qui s'étoit avancé à la tête des troupes Impériales. Continuant ſes conquêtes & remportant chaque jour quelque nouvel avantage ſur ſes ennemis, il tomba dans une embuſcade n'étant acompagné que de vingt Cavaliers. La plûpart des ſiens furent tués, il y perdit ſon cheval, fut arrêté & conduit quelque tems priſonnier: mais il fut délivré par une troupe de Finlandois accourus à ſon ſecours. L'Empereur & quelques Electeurs écrivirent au Roi de Suéde pour l'exhorter à la paix: mais inſtruit d'ailleurs des deſſeins de la cour de Vienne, il écrivit auſſi en France & en Angleterre, & envoya un Ambaſſadeur en Hollande, pour ſe ménager des ſecours de ces trois Puiſſances. Un traité d'alliance & de ſubſide avec Louis XIII. fut un effet de ſes Lettres, le Roi d'Angleterre lui envoya du ſecours, & les Provinces-Unies de leur coté contribuerent aux frais de la guerre.

Guſtave comptant de plus d'être appuyé de la ligue formée à Leipſic en ſa faveur, par les Electeurs & Princes Proteſtants & quelques villes impériales, ſe hâta d'aller aſſiéger la ville de Damin, avant que le général Tilli pût la ſecourir. Il ajouta à ſes conquêtes Furſtenwalde & Ledenick, en allant prendre Francfort ſur l'Oder qu'il emporta d'aſſaut. De là marchant au ſecours de Magdebourg, il prit Brandebourg, engagea l'Electeur de ce nom à lui livrer paſſage & les villes de Cuſtrin & de Spandaw pour ſa ſûreté.

Arrivé à Potsdam, il fit ſommer l'Electeur de Saxe de le venir joindre, ou de lui livrer paſſage par ſes états: mais celui-ci refuſa l'un & l'autre. Ce refus, joint à la lenteur avec laquelle l'Electeur de Brandebourg avoit livré Cuſtrin & Spandaw, donna le tems au général Tilli de ſe rendre maître de Magdebourg, avant que le Roi pût y arriver. Il fut ſi irrité de la conduite de ces deux Electeurs, que le palais électorale de Berlin courût grand riſque d'être ruiné: mais enfin l'Electeur ayant donné ſatisfaction au Roi, l'orage ſe diſſipa. Guſtave alla enſuite à Stetin, pour y donner audience aux Ambaſſadeurs de Moſcovie, aida les Ducs de Meklenbourg à reprendre leurs états, vint joindre l'Electeur de Saxe, avec lequel il alla attaquer le général Tilli qui avoit pris Leipſic. Il le défit après un combat opiniâtre, où les troupes de part & d'autre firent paroître un courage & une bravoure extraordinaire.

Cette victoire ayant mis les Impériaux hors d'état de rien entreprendre, le Roi & l'Electeur

teur

teur de Saxe, ſeparerent leurs forces pour en tirer plus d'avantage. Celui-là entrant en Franconie ne comptoit ſes journées que par la priſe ou la ſoumiſſion de quelque ville: de ſorte qu'en peu de tems, il ſe vît maître de tout ce Cercle. Il y établit un lieutenant-général avec des troupes pour le conſerver, & s'avança vers le Rhin. Francfort ſur le Mein ſe ſoumit à l'approche du Roi & lui prêta ſerment de fidélité. Guſtave toujours favoriſé de la fortune, chaſſa les Eſpagnols du Rhingau; paſſant enſuite le Rhin ſur deux bateaux à la vue de ſes ennemis & malgré leurs efforts, il ſe rendit maître de Mayence & de tout l'Electorat de ce nom. L'évacuation d'une grande partie des villes du Palatinat par les Eſpagnols fut encore un des fruits de ce glorieux paſſage du Rhin, où on érigea une colomne pour en conſerver la mémoire.

Les ennemis du Roi de Suéde, épouvantés de la rapidité de ſes conquêtes, lui firent parler de paix par l'Ambaſſadeur de France: mais ſachant qu'on lui faiſoit uniquement ces propoſitions pour gagner du tems, il ne voulut conſentir qu'à une tréve de quinze jours; après laquelle ayant ſecouru l'Electeur Palatin, il alla porter ſes armes victorieuſes en Baviére. Donnavert fut la premiére Conquête du Roi; d'où marchant vers le général Tilli, arrivé depuis peu pour ſecourir l'Electeur, il le trouva bien retranché derriére le Lech. Il paſſa cette riviére ſous ſes yeux, lui livra bataille & le défit. Après cette victoire, Rain & Ausbourg tomberent ſous la puiſſance des Suédois. Le Roi fit ſon entrée dans cette derniére acompagné du Roi de Bohême, des Ambaſſadeurs & Princes de ſa cour; pénétra plus avant dans la Baviére, s'empara de toutes les villes qui étoient ſur ſon paſſage, exceptez Ingolſtad qu'il fit bloquer. Munick capitale de cet Electorat fut obligée de ſe ſoumettre au vainqueur.

L'Empereur touché de l'extrémité à laquelle l'Electeur de Baviére étoit réduit, envoya le général Walſtein pour le ſecourir. Le Roi de Suéde alla à ſa rencontre juſqu'à Neuremberg, où il fit fortifier ſon camp en toute diligence, & lorſque les Impériaux parurent au nombre de ſoixante mille hommes, il ne montra pas moins de confiance, quoiqu'il n'en eût que ſeize mille. Il rangea ſa cavalerie derriére un ruiſſeau & les attendit de pied ferme: mais ceux-là voyant l'impoſſibilité de le forcer dans un poſte ſi avantageux, réſolurent de lui couper les vivres. Ce parti ne leur réuſſit pas mieux, car les Suédois trouverent abondamment de quoi ſubſiſter par leur valeur, juſqu'à l'arrivée d'un puiſſant ſecours. Pour lors, Guſtave s'efforça à ſon tour d'engager les Impériaux & les Bavarois dans une bataille rangée: mais ceux-ci l'éviterent ſoigneuſement, en allant ſe retrancher vers Burgſtad.

Le Roi de Suéde ne voyant aucune apparence d'amener l'ennemi à ſon deſſein, laiſſa la garde de ſon camp au Duc de Saxe-Weimar, & partit pour la Baviére avec une partie de ſon armée. Il ſe ſépara du Roi de Bohême, lui donnant les marques de la plus ſincére amitié, & lui laiſſant la diſpoſition d'une partie de ſes troupes. Guſtave toujours plein de courage & de zèle pour le ſecours de ſes alliés, apprenant que les Impériaux étoient rentrés en Saxe, y alla promptement, après avoir partagé ſes troupes en deux corps, dont l'un ſe repoſoit, tandis que l'autre étoit en marche.

Arrivé à la vue de l'ennemi, il poſa ſon camp entre deux riviéres & tint conſeil de guerre, où il fut réſolu d'attaquer les Impériaux. Le lendemain il parcourut les rangs de ſon armée rangée en bataille, exhortant les Soldats à s'acquiter de leurs devoirs, & à être les braves compagnons de ſes travaux, en combattant vaillamment pour la Religion & la liberté germanique.

Le ſignal de la bataille ſuivit cette harangue. Les Suédois marcherent, les deux armées commencerent à ſe canoner, & le Roi s'avançant avec ſa maiſon & quelques eſcadrons de cavalerie vers le canon des Impériaux, s'en empara après un combat furieux & s'en ſervit pour les foudroyer. Ceux-ci s'étant ralliés vinrent fondre à leur tour avec tant d'impétuoſité ſur les Suédois qu'ils les firent reculer. Dès que le Roi s'apperçu de ce déſordre, il ſauta de ſon cheval, criant à ceux qui plioient, que du moins ils tinſſent ferme pour être les ſpectateurs de ſa mort. A ce reproche, les Suédois rappellant leur valeur, retournerent ſur les Impériaux, reprirent leur artillerie, & enfoncerent leurs retranchements: mais tandis

que

que les Suédois acharnés au combat contre le corps de l'armée impériale, faisoient les plus vaillants efforts pour en achever la défaite, le Roi suivi de quelques écuyers voulant aller reconnoître un poste, donna dans un corps de cuirassiers & y fut tué le 16 Novembre 1632.

Ce Prince s'étoit acquis les cœurs de tous ses sujets, par ses rares talens, sa bravoure & sa droiture, parloit parfaitement quatre langues différentes, aimoit les Belles-Lettres, dans lesquelles il étoit trés-versé & n'épargna rien pour les faire fleurir dans ses Etats. Il fit de grands dons à la célébre université d'Upsal, aux dépens-même de son patrimoine, afin de la mettre en état d'entrétenir un plus grand nombre de professeur, & fonda ensuite celle de Derpt en Livonie. Il fit de très-sages réglemens concernants la tenue des états, les finances, la marine & le commerce; établit une compagnie des Indes occidentales dans la vue de travailler à la conversion des infidéles; publia un édit en faveur de ceux qui s'expatrioient, étant persecutés pour la Religion; ordonna un jour d'action de graces qu'on célébreroit tout les cent ans en mémoire de la réformation introduite en Suéde: pourvut avec beaucoup de prudence à la sureté des exacteurs des impôts contre les injures du peuple; & avec la même sagesse mit celui-ci à couvert des fraudes & des vexations de ceux-là.

Il avoit épousé en 1620 Marie Eléonore fille de Jean Sigismond Electeur de Brandebourg, de laquelle il ne laissa qu'une fille nommée Christine, qui lui succéda. La Phisionomie de ce Prince exprimoit heureusement la grandeur de son ame & la noblesse de ses sentiments. En le voyant, on ne pouvoit méconnoître en lui l'auguste qualité de Roi, dont il étoit revêtu. Modeste, vaillant, véritablement pieux, il n'entreprenoit rien d'important sans avoir imploré auparavant les lumiéres & le secours du Ciel. Affable à l'égard d'un chacun & de facile accès, il donnoit constamment au mérite & à la vertu des marques d'un cœur généreux libéral & bienfaisant; comme il faisoit ressentir une juste sévérité aux soldats licentieux, & une douce clémence aux peuples soumis & fidéles. Ennemi déclaré du crime & de la débauche qu'il faisoit punir exemplairement, il entrétenoit une discipline exacte dans son camp, qu'il fortifioit & retranchoit comme une place forte, observant de le rendre toujours aussi avantageux pour l'offensive que pour la défensive. Enfin ce grand Roi, qui étoit d'une franchise & d'une sincérité singuliére, exprima constamment par sa conduite, tant à l'égard de ses propres sujets, qu'à celui des peuples vaincus & de ses ennemis, la vérité de cette devise écrite sur ses enseignes, où le Sceptre & l'épée étoient mis en sautoir. Mars gouverne l'épée & Thémis le Sceptre.



M A-





MARIA DE MEDICES REGINA FRANCIÆ
TRIVM REGVM MATER.

Paul. Pontius ſculp. *Ant. van Dijck pinxit* *cum priuilegio*

MARIE DE MEDICIS REINE DE FRANCE.

&c. &c. &c.

MARIE DE MEDICIS *Reine de France*, naquit le 26 Avril 1575. Elle étoit fille de François Marie de Médicis I. Grand-Duc de Toſcane, & de Jeanne d'Autriche fille de l'Empereur Ferdinand I. Les vertus & les graces dont cette Princeſſe étoit ornée, la firent admirer d'un chacun, & bientôt la renommée publia ſon mérite dans toutes les cours. Quoique Henri IV. en eût oui parler, il avoit témoigné de n'avoir aucun penchant pour cette alliance, dans un entrétien avec ſon favori Mr. Roni, ſur le choix d'une femme qui lui convint. Cependant Clément VIII. ayant diſſous ſon mariage avec Marguérite de Valois, il fit rechercher Marie de Médicis. Le contract en fut dreſſé au Palais de Piti à Florence, le 25 Avril 1600. Le Grand-Duc donnoit en dot ſix cents mille écus d'or à la Princeſſe, pour tous droits à la ſucceſſion de ſa maiſon, outre les pierreries, bijoux & autres meubles précieux; & le Roi Henri IV. lui faiſoit un doüaire de deux cents mille écus de rente. Le tout ayant été ratifié, le Roi fit remettre ſa procuration à Ferdinand frére du Grand-Duc, qui épouſa ſa niéce dans le mois d'Octobre ſuivant au nom de Sa Majeſté, & le Cardinal Aldobrandin neveu du Pape regnant en fit la cérémonie.

Le Grand-Duc de Toſcane fit paroître ſa magnificence dans cette occaſion, par les feſtins, bals, ſpectacles & autres fêtes qu'il donna: après leſquels la nouvelle Reine, acompagnée de la Grande-Ducheſſe ſa tante, de la Ducheſſe de Mantoue & d'une ſuite brillante, s'embarqua pour la France, où elle arriva au mois de Novembre. Quoique le Roi fût occupé à la guerre en Savoye, il n'avoit rien négligé de ce qui pouvoit rendre la réception de la Reine agréable & magnifique. Quatre Cardinaux, les principaux officiers de la couronne, & grand nombre de perſonnes de la premiére diſtinction s'étoient rendus à Marſeille par les ordres de Sa Majeſté, pour l'y recevoir & la conduire à Lion, où le Roi vint la trouver. La Reine y fit une des plus belles & des plus pompeuſes entrée que cette ville ait jamais vue. Le Cardinal Aldobrandin y réitera la cérémonie nuptiale qu'il avoit déja faite à Florence, & pendant une paix de dix ans qui ſuivit ce mariage, elle donna trois fils & trois filles à la France.

Si d'un coté elle avoit la conſolation d'être féconde, l'inconſtance & la galanterie du Roi lui donnoit d'ailleurs bien du mécontentement, de là les piquoteries preſque continuelles qu'on vit ſi ſouvent entre eux, & que la Reine pouſſa quelquefois juſqu'à des dedains marqués: mais malgré ces brouilleries domeſtiques, le Roi voulut voir le couronnement de la Reine, qui ſe fit à St. Denis le 13 Mai 1610, avec une pompe & une magnificence digne de Henri le Grand. La cérémonie étant achevée, on jetta quantité de médailles d'or frappées à ce ſujet, & l'égliſe retentit des acclamations & des bénédictions du peuple: mais cette joye ſe changea bientôt en triſteſſe; le Roi ayant été aſſaſſiné le lendemain par le déteſtable Ravaillac, lorſque tout ſe préparoit pour l'entrée publique que la Reine devoit faire à Paris.

La cour de Parlement déclara la Reine Régente du Royaume le 14 Mai, jour-même de la mort du Roi, & le lendemain Louis XIII. y tenant ſon lit de juſtice, confirma cette déclaration. Elevée à ce poſte éminent, elle s'appliqua avec tout le ſoin poſſible, à conſerver le Royaume à ſon fils, dans l'état floriſſant où Henri IV. l'avoit rétabli. Elle évita toute brouillerie avec les Princes voiſins pendant la minorité du Roi, & entrétint les alliances contractées avec les étrangers, ainſi elle maintint la paix au de hors, ne négligeant rien pour la conſerver au dedans. Elle diſſipa par ſa prudence pluſieurs émotions qui s'y étoient élevées. Les factions ayant recommencé & les Princes ſecondés de quelques Grands du Royaume, faiſant mine de vouloir ſe ſoulever, elle les contint dans leur devoir par ſa fermeté, temoignant qu'elle étoit réſolue de maintenir l'autorité royale & la tran-

quillité publique par la force des armes, si elle ne pouvoit y parvenir par la douceur. Ce fut pour arriver à des fins si désirables par cette derniére voye, que les Etats du Royaume furent convoqués à Paris en 1614. & les choses eussent peut-être été beaucoup mieux qu'elles n'ont fait, si la Reine eût moins écouté le Maréchal d'Ancre, & suivit davantage les sages avis de l'Evêque de Luçon, connu depuis sous le nom de Cardinal de Richelieu.

Il eut été à souhaiter pour elle, qu'après avoir été la premiére cause de l'élévation de ce Prélat, elle l'eût vu ensuite d'un œil tranquil a la tête des affaires: mais l'envie qu'elle avoit de dominer, lui fit tenir une conduite toute opposée, qui devint pour elle une source abondante de chagrin & de déplaisir. Ayant gouté longtems de la Royauté pendant la vie de Henri IV., & sous la minorité de Louis XIII., elle ne pouvoit se résoudre à vivre paisiblement dans la condition d'une Reine doüariére: ainsi mécontente, de ce que les affaires ne se régloient point à la cour selon ses volontés, elle la quitta & se retira. Le Cardinal de Richelieu la reconcilia avec le Roi; mais s'étant laissée persuader par des esprits remuants, les brouilleries recommencerent avec plus d'animosité qu'auparavant. Les deux partis prirent les armes, en vinrent à une action qui se donna au Pont-de-Cé, & celui de la Reine y fut défait par le Maréchal de Créqui.

Elle étoit alors à Blois: où elle s'ennuya plus que jamais. Elle fit tant qu'elle obtint une amnistie pour ses partisans & la permission de revenir à la cour. Elle n'y jouit pas longtems de la tranquillité qu'elle auroit dû chercher; car toujours obsédée par des esprits factieux & mécontents, elle se brouilla bientôt avec le Cardinal. Ne pouvant disposer de ce ministre éclairé selon ses desirs, elle employa mille brigues pour le perdre auprès du Roi; il étoit même sur le point d'être exilé, lorsqu'il eut le bonheur de se justifier dans l'esprit de Sa Majesté, qui l'honora plus que jamais de sa faveur & de sa protection. La Reine mére en eut un déplaisir extrême, & en conçut une aversion implacable contre son Eminence.

Envain les principaux officiers de la couronne, & le Roi même s'efforcerent de lui ôter les idées qu'elles s'étoit faites du Cardinal, il fut impossible de la désabuser. Les soumissions que ce Prélat lui fit, & les assurances de respect & de dévouëment, qu'il lui réitera tant de fois, n'eurent point un succès plus heureux. Les défiances & l'animosité de cette Princesse allerent toujours en augmentant, & aigrirent tellement les choses, que le Roi se vît obligé d'ordonner à la Reine de se retirer. Elle obéit, vint ensuite à Bruxelles vers l'Infante Isabelle, qui la reçut avec bonté & magnificence. De là elle passa en Hollande, où la ville d'Amsterdam se distingua par la maniére génereuse dont elle accueillit cette Reine infortunée, elle lui fit une entrée pompeuse, dressa de superbes arcs de triomphe sur son passage, ornés d'excellents tableaux, dans l'un desquels Sa Majesté, revêtue & couronnée comme la Déesse Cibéle mére des Dieux, paroissoit assise dans un magnifique char de triomphe tiré par quatre lions, avec cette devise, *Læta Deum partu.* Elle alla en Angleterre pour y voir le Roi Charles son gendre & la Reine Henriette Marie; puis revint en Alemagne, tomba malade à Cologne & y mourut le 3 Juillet 1642.; après avoir fait un testament capable de persuader, que malgré les sujets de chagrin qu'elle avoit reçus, elle avoit conservé les sentiments d'une Reine pour son Roi, & la tendresse d'une mére pour son fils.

Cette Princesse étoit mére de Louis XIII. Roi de France, Belle-mére de Philippe IV. Roi d'Espagne & de Charles I. Roi d'Angleterre. Elle ne fit point paroître moins de constance & de grandeur d'ame dans l'adversité, qu'elle ne montra de modération dans la prospérité. Le Palais royal, dit de Luxembourg, qu'elle fit bâtir à Paris, & les rares piéces d'Architecture & de Peinture dont elle le fit orner, seront à la postérité des monuments de sa magnificence & de son bon gout: comme les hopitaux qu'elle fit construire pour les malades & les orphelins le seront de sa charité envers les pauvres, & la fondation du monastére des filles du Calvaire rendra temoignage à sa piété. Elle aima les beaux Arts, spécialement la Poésie & la Peinture, & les favorisa de sa protection.

SERENISS. PRINCEPS. GASTON. DE FRANCIA. CHRISTIANISs.
REGIS FRA TER, DVX. AVRELIANENSIS.

Kosterman sculp. *Ant. Van Dyck pinxit* *cum priuilegio*



GASTON JEAN BAPTISTE
DUC D'ORLEANS.
&c. &c. &c.

GASTON JEAN BAPTISTE *Duc d'Orléans*, de Chartres & de Valois, Comte de Blois &c. étoit fils puis-né du Roi Henri IV. & de Marie de Médicis, il naquit à Fontainebleau le 25 Avril 1608. Les vertus & la valeur de l'illuſtre Gaſton de Foix, dont le Roi révéroit la mémoire, furent cauſe qu'on lui donna ce nom à ſon batême, auquel on ajouta celui de Jean Baptiſte, lorsqu'il reçut le ſacrement de confirmation. Ce jeune Prince fit enſuite revivre en ſa perſonne la bravoure & les qualités héroïques de celui dont il portoit le nom. Il donna de bonne heure des marques d'une rare capacité, faiſant de grands progrès ſous Mr. de Breves ſon prémier précepteur, & ſous Mr. d'Ornano ſon troiſiéme, pour lequel il eut enſuite beaucoup d'affection, & à qui il obtint en reconnoiſſance le bâton de Maréchal de France. Il eut entre ces deux Mr. le Comte de Lude, qui ne s'acquitta point longtems, ni fort dignement de cette charge. Il acompagna le Roi Louis XIII ſon frére, lorſqu'il alla tenir ſon prémier Lit de Juſtice à la Cour de Parlement. Depuis il fut envoyé en Normandie pour y préſider à l'aſſemblée des notables, qui y fut convoquée au commencement de Décembre 1617. Quoiqu'il fut encore en bas âge, il s'y fit admirer par la vivacité de ſon eſprit, & la ſolidité de ſes raiſonnements. Gaſton revenu à la Cour, qui étoit fort diviſée par le parti, que la Reine Mére s'y étoit fait, pour maintenir ſon autorité, y trouva des exemples dangereux, qui firent peut-être bien de mauvaiſes impreſſions ſur ſon eſprit; cependant il continua d'y paroître comme un Prince doué d'éminentes qualités, dont on pouvoit beaucoup ſe promettre.

Le tems en fournit bientôt des preuves. Le Siége de la Rochelle ayant été réſolu, Sa Majeſté lui donna la charge de lieutenant-général de ſes armées dans les Provinces de Poitou, Xaintonge &c. & le commandement de celle qui devoit domter cette ville rebelle. Ce Prince vint l'aſſiéger en 1627, en ordonna judicieuſement les travaux qu'on pouſſa en toute diligence, y fit conſtruire un fort nommé enſuite le fort d'Orléans, à cauſe que ſon Alteſſe en avoit tracé le plan. Quoiqu'il fût encore fort jeune, on le voyoit par tout, avec le courage & l'intrépidité d'un capitaine expérimenté au métier de la guerre, viſitant les tranchées & les quartiers, donnant ſes ordres, repouſſant les ſorties des aſſiégés, animant les ſoldats par ſa préſence & par ſa valeur, & ſignalant ſon zèle pour la gloire & le ſervice de Sa Majeſté, juſqu'à ce qu'elle vint en perſonne commander à ce fameux ſiége.

La guerre ſurvenue en Italie devoit ſervir de nouveau théatre à Gaſton pour y faire éclater ſa capacité. Le Roi le fit commandant en chef de l'armée qu'il y envoyoit: mais il s'en repentit bientôt, dans la crainte que ſon frére ne s'y acquît une gloire capable de ternir la ſienne, & manquant de prétexte pour le rappeller, il alla au plutôt y commander lui-même. Son Alteſſe fut déclarée Gouverneur de Paris & des Provinces voiſines pendant l'abſence du Roi. Ce trait mortifia extrémement le Duc d'Orléans, & le détermina peut-être à épouſer les intérêts de la Reine mére, avec plus de chaleur qu'il n'auroit fait. Il ne différa pas longtems après la guerre d'Italie à faire éclater ſon mécontentement contre le Cardinal de Richelieu. Le Languedoc revolté, la mort du Duc de Montmorenci, le Duc de Lorraine depouillé de ſes Etats, & lui même obligé de ſortir du Royaume, furent les ſuites funeſtes de ces brouilleries, qu'on appaiſa dans la ſuite. Il ſe racommoda avec le Roi, & revint à Paris occuper la place qui étoit due à ſon rang, & dont il étoit extrémement jaloux, auſſi-bien que des droits qui y étoient attachés.

Louis XIII. voulant lui donner des marques d'une ſincére reconciliation, le fit lieutenant-général de l'armée qui devoit agir en Picardie contre les Eſpagnols. Ceux-ci étoient entrés bien avant dans cette Province & s'étoient emparés de pluſieurs places. Son Alteſſe ſe mit en campagne, fit rentrer Roye ſous l'obéiſſance de ſon Souverain & acompagnée d'une troupe élite de gentils-hommes volontaires qu'elle avoit levés dans les terres de ſon appanage, elle ſuivit le Roi au ſiége de Corbie. Peu de tems après, ce Prince ſe retira ſans avoir pris congé de Sa Majeſté, & ſortit encore du Royaume. Pendant ſon ſéjour en Lorraine, il avoit conçu de l'amour pour la Princeſſe Marguerite & enſuite il l'épuoſa ſans le con-

ſentement du Roi : ce qui lui occaſionna bien des ſujets de chagrin : mais qui ſervit enfin à le détacher du Comte de Soiſſons , & à le faire rentrer à la cour. Le Roi malade à Saint Germain en Laye, ſentant diminuer ſes forces, voulut prévenir les deſordres qui ſont preſque inévitables dans le cours d'une longue minorité. Dans cette vue, il manda le Duc d'Orléans & fit une déclaration par laquelle il ordonnoit, qu'après ſa mort la Reine ſon épouſe ſeroit Régente, qu'elle auroit l'éducation de ſes deux fils avec l'adminiſtration du Royaume, & que le Duc d'Orléans ſon frére ſeroit lieutenant général du Roi Mineur dans toutes les Provinces ſous l'autorité de la Reine : mais que l'un ni l'autre ne pourroient rien faire ſans l'avis du Conſeil de Régence, dont il nommoit les membres &c. Déclaration qui fut confirmée par le Parlement.

Après la mort du Roi, le Duc laiſſant tout le ſoin du Gouvernement à la Reine, ne s'occupa qu'à faire la guerre: il alla commander l'armée dans les Païs-Bas, où il fit le ſiége de Gravelines. Si l'importance de cette place engagea les Eſpagnols à faire leurs efforts pour la ſecourir, elle porta auſſi ſon Alteſſe à prendre de juſtes méſures pour ne pas y échouer. Ses rares talents pour l'Art militaire, preſque toujours enfouis auparavant, faute d'occaſion de les faire valoir, ſe déveloperent ici merveilleuſement. Il poſa ſon Camp très-avantageuſement, qu'il eut ſoin de fortifier; il fit ouvrir la tranchée & pouſſer vigoureuſément les travaux. Le fort Philippe qui couvroit la ville & empêchoit les aproches, fut tellement battu qu'il ne pût tarder à ſe rendre, & le corps de la place fut attaqué. Entre tems le général Picolomini s'avança témoignant de vouloir en venir à une bataille: mais il trouva le camp des François ſi bien retranché & les diſpoſitions pour le recevoir faites avec tant de prudence, qu'il n'oſa en courir le riſque. Il ſe retira, laiſſant la ville ſans eſpérance de ſecours, qui capitula après s'être généreuſement défendue.

La campagne ſuivante ne fut pas moins glorieuſe au Duc, il s'ouvrit d'abord le chemin à de nouvelles conquêtes, en battant une partie des troupes ennemies au paſſage de la riviére de Colme, & prit enſuite Bourbourg & Menin. En 1646. il revint commander les armées françoiſes, à la tête deſquelles il emporta Lannoy, & prit Courtrai à la vue des forces eſpagnoles, qui firent d'inutiles efforts pour la ſecourir. Il détacha enſuite ſix mille hommes de ſon armée pour aller au ſecours des Hollandois; puis s'étendant dans le Païs, il ſe rendit maître de Bergue, de Saint Vinoc, d'Armentiéres & de Bethune. Le ſiége du fort de Mardik ſuccéda & dura pendant quinze jours de tranchée ouverte, après leſquels il ſe rendit par capitulation. Le grand nombre d'officiers diſtingués qui, y furent bleſſés ou tués prouve qu'il fut très-meurtrier.

Le Duc d'Orléans retourna à Paris couronné de Laurier, après cette belle campagne; il avoit laiſſé les affaires en bon état en Flandre : mais il trouva les eſprits dans une extrême fermentation à la Cour. Revenu lui-même de cet eſprit de parti qui l'avoit Dominé pendant ſa jeuneſſe, il tâcha de les pacifier. Il épouſa les intérêts de l'Etat & de l'autorité Royale, n'oubliant rien pour étouffer les diviſions renaiſſantes que les Eſpagnols ne ceſſoient de fomenter: mais quelques ſoins qu'il pût ſe donner, ſoit auprès de la Reine, ſoit auprès de ceux qui ſembloient s'oppoſer aux intentions du Roi, il ne put empêcher qu'elles n'éclataſſent enfin en 1648. & n'euſſent des ſuites très facheuſes qui cauſerent tant de pertes à l'Etat. Pendant ces troubles, qui dureront une longue ſuite d'années, Son Alteſſe fut obligée de ſe retirer à Limoge, enſuite à Blois, où elle mourut le 2 de Février 1660. Ce Prince avoit épouſé en prémiéres noces la Princeſſe Marie de Bourbon Ducheſſe de Montpenſier, Souveraine de Dombes & Dauphine d'Auvergne &c, de laquelle il n'eut qu'une Princeſſe, & en ſecondes noces Marguerite de Lorraine fille de François Duc de Lorraine Vaudemont, de laquelle il en a laiſſé trois.

Il étoit fort curieux en tableaux des meilleurs maîtres, en antiques & en médailles, dont il avoit un riche cabinet & s'y entendoit parfaitement bien. Il s'appliqua auſſi à la recherche des ſimples deſquels il aprit à connoître toutes les propriétés. Il avoit l'eſprit vif & entreprenant, aimoit le jeu, les plaiſirs & la magnificence, étoit bon ami & bon mari. Il aſſembloit des perſonnes d'eſprit dans ſon cabinet pour perfectionner ſes connoiſſances par leur converſation, y propoſoit quelque queſtion de Politique ou de Morale, ſur laquelle chacun devoit dire ſon ſentiment à l'aſſemblée ſuivante, occupant ainſi utilement ſes heures de loiſir; & il n'eut rien manqué au bonheur de ſa vie, s'il eut épouſé avec plus de modération les intérêts de la Reine ſa mére, & moins écouté les conſeils de certains mécontents qui s'efforçoient de le mettre toujours à la tête de leur parti.

M A-

S. a Bolswert sculp.

MARGARETA PRINCEPS LOTHARINGIA DVCISSA
SERE.^{MA} AVRELIANENSIS.

Ant. van Dÿck pinxit *cum priuilegio*



MARGUERITE
PRINCESSE DE LORRAINE
DUCHESSE D'ORLEANS.
&c. &c. &c.

MARGUERITE *Princesse de Lorraine Duchesse d'Orléans*, étoit fille de François de Lorraine Comte de Vaudemont, & de Catherine de Salms fille unique de Paul Comte de Salms. Elle naquit en 1613. & fut élevée avec beaucoup de soin. Les troubles survenus en France engagerent Gaston Jean Baptiste Duc d'Orléans à sortir du Royaume & à se retirer en Lorraine. La générosité & la bonté avec lesquelles le Duc l'y reçut, lui fournirent souvent l'occasion de voir les Princesses de cette illustre maison, pendant le séjour qu'il y fit. La Princesse Marguerite étoit distinguée entre elles par la vivacité de son esprit, la délicatesse de ses sentiments & sa beauté. Le Duc d'Orléans ne put la voir longtems sans être touché de tant de mérite. Il conçut de l'estime pour elle, & se plaisoit à l'entretenir: mais s'étant reconcilié avec le Roi son frére, il retourna en France, rapportant avec lui l'idée des charmes & des agréments de la Princesse Marguerite gravée bien avant dans son esprit. De nouvelles brouilleries le portant à sortir encore du Royaume, il envoya Mr. Monsigot au Duc de Lorraine, pour lui demander une retraite dans ses Etats & la Princesse Marguerite en mariage. Le Duc s'excusa sur la retraite, & le fit remercier de l'honneur qu'il lui faisoit: mais Gaston ayant fait réiterer ses instances obtint la permission de venir en Lorraine, & on délibera sur le mariage, auquel le Duc de Lorraine consentit enfin, & donna cent mille pistolles pour la Dot de la Princesse Marguerite.

La Reine mére donna aussi son approbation à ce mariage, le hâta même par ses conseils, dans l'espérance de trouver par là quelque appui pour rétablir ses affaires. Il fut célébré dans la cour en présence d'un fort petit nombre de personnes, & il fut une source de mortification pour la Princesse Marguerite, pendant une longue suite d'années. La crainte d'irriter le Roi Louis XIII. fut cause que l'on tint cette alliance cachée le mieux qu'il fut possible, & que les divertissements & fêtes qui acompagnent ordinairement ces alliances n'eurent pas lieu; les nouveaux mariés même se séparerent peu après pour mieux tenir la chose secrete. Le Duc d'Orléans s'en alla à Bruxelles, d'où il revint bientôt *incognito* pour voir sa nouvelle épouse: mais las de feindre, il fit notifier son mariage au Roi son frére, qui vint mettre le siége devant Nanci pour en tirer raison.

La Princesse Marguerite se trouvant enfermée dans cette capitale, eut des inquiétudes & des peines inexprimables, causées par la crainte de tomber entre les mains du Roi: mais le Cardinal de Lorraine trouva moyen de la faire évader, elle se déguisa, sortit de Nanci avant que la ville fut livrée, & après avoir traversé le camp des François, elle continua sa route avec une extrême diligence vers les Païs-Bas. Elle arriva heureusement à Thionville, accablée des fatigues d'un voyage si pénible & si dangereux. Le Gouverneur de la ville & Madame son épouse lui firent le meilleur accueil qui fut en leur pouvoir, & lui rendirent les honneurs dûs à son rang. Elle se délassa en attendant ses équipages, & fit savoir au Duc son époux son évasion, & le dessein qu'elle avoit d'aller le joindre à Bruxelles. Lorsqu'elle traversa le Luxembourg Monsieur le Comte & Madame la Comtesse d'Embden vinrent lui rendre leurs respects & la féliciter de son heureuse évasion, lui offrant tout ce qui dépendoit d'eux pour la sureté & la commodité de son voyage.

Arrivant à Namur, elle y trouva Mr. le Duc d'Orléans qui étoit venu à sa rencontre. Il seroit inutile d'exprimer la joye & la satisfaction que ces deux illustres personnes ressentirent, en se retrouvant, après avoir couru & évité heureusement différents dangers, chacun pouvant aisément se représenter le contentement dont jouissent alors, deux personnes qu'une véritable amitié a unies ensemble, & que les disgraces ont séparées. Ils s'arrêterent

fort peu à Namur, la Princeſſe ſe hâtant de répondre aux deſirs empreſſés, que l'Infante & la Reine mére avoient de la voir auprès d'elles, & dès ſon arrivée, ces deux Princeſſes s'efforcerent comme à l'envie de lui donner des témoignages d'amitié, & des marques ſenſibles du contentement qu'elles avoient de la poſſeder. La cour ſuivit leur exemple, & les Eſpagnols voulant lui marquer efficacément leur ſatisfaction, lui aſſignerent une penſion pour ſubvenir à ſa dépenſe & à celle de ſa maiſon. Mais tandis que la cour d'Eſpagne agiſſoit ſi généreuſement envers la Princeſſe Marguerite; celle de France n'oublioit rien pour lui faire ſentir ſon mécontentement. Elle fit déclarer nul, ſon mariage avec le Duc d'Orléans par le Parlement, & obtint l'année ſuivante une ſemblable déclaration du Clergé aſſemblé à Paris. Ces coups mortifiants donnerent bien des allarmes & des inquiétudes à la Princeſſe & à toute la maiſon de Lorraine. Le Duc d'Orléans ſe prêta de bon cœur à tout ce qu'elle put ſouhaiter pour la raſſurer. Il fit ratifier ſon mariage à Bruxelles, en préſence de l'Archevêque de Malines & du conſentement de la Reine mére, obtint l'approbation de l'Univerſité de Louvain, & écrivit au Pape pour l'informer de la validité de ſon mariage, le priant de ne faire aucun cas de tout autre acte ſigné de ſa main, que la violence pourroit peut-être lui extorquer dans de fâcheuſes circonſtances, étant ſincérement réſolu de tenir les ſacrés engagements qu'il avoit contractés, dans un lieu où il étoit libre & maître de ſes actions.

Ces meſures tranquiliſerent quelque tems la Princeſſe Marguerite: mais le traité de reconciliation avec le Roi, que le Duc fit à ſon inſçu, & l'évaſion ſecrete de ce Prince la replongerent bientôt dans de nouveaux chagrins, & dans des peines beaucoup plus grandes que les prémieres. Les Eſpagnols d'un autre coté les aggraverent en lui ôtant ſa penſion, & en l'obligeant de ſe retirer a Gand. Le Duc d'Orléans ne la laiſſa pas long-tems dans ces inquiétudes. Dès qu'il fut arrivé en France, il depêcha vers elle Mr. de Saint Quentin, pour l'aſſûrer de ſon attachement & de ſa fidélité inviolable, & eut ſoin de fournir à ſa depenſe. Son innocence reconnue preſque auſſitôt à Bruxelles fut ſuivie de ſon rappel: mais la fin de ſes disgraces étoit encore éloignée. L'Armée françoiſe jointe à celle des Provinces-Unies, s'étant avancée dans le Brabant, jetta une nouvelle terreur dans l'ame de la Princeſſe qui ſe retira à Anvers, & par ſurcroit de chagrin le Roi de France empêcha qu'on ne lui envoya ſa penſion: ainſi elle ſe trouva dans l'obligation de congédier ſes officiers & d'avoir recours aux Eſpagnols pour ſa ſubſiſtance.

Dans cet enchainement de revers que la fortune lui fit reſſentir, ſi ſon ame fut affligée, elle ne fut jamais abattue; une vertu ſolide, une conſcience ſans reproche, & une réſignation parfaite aux ordres de la divine providence ayant conſtamment ſoutenu ſa patience, juſqu'à ce que la rigueur de ſon ſort vint à s'adoucir. Un nouvel acord, fait à ſoiſſons entre le Roi Louis XIII. & le Duc d'Orléans, diſſipa le principal ſujet de ſes allarmes. Elle vit avec joye ſon Alteſſe le Duc d'Orléans conſentir aux volontés de Sa Majeſté très Chrétienne, & celle-ci déſiſter de ſes oppoſitions à ſon mariage, elle en eſpéra une heureuſe ſuite, & ne fut pas entiérement fruſtrée de ſon attente. Elle alla joindre le Duc ſon époux, avec qui elle vecut, ayant part tantôt à ſa faveur, tantôt à ſa disgrace, ſelon que le caprice de la fortune & la ſituation des affaires en diſpoſoient.

Lorſque le Duc ſon époux fut obligé de quitter la cour ſous le régne de Louis le Grand, elle fut enveloppée dans la même disgrace, en recevant auſſi ordre de ſe retirer. Elle ſupporta ce revers de fortune, & enſuite la mort du Duc ſon mari, avec une patience & une réſignation vraiment chrétienne. Elle employa les douze années, pendant lesquelles elle lui ſurveçut, dans de continuels exercices de piété & de dévotion, pour ſe préparer à la mort, qui vint l'enlever entiérement détachée des grandeurs du monde, le 3 Avril 1672. Elle avoit eu de ſon Mariage avec Son Alteſſe le Duc d'Orléans, Jean Gaſton mort en bas âge, & quatre Princeſſes, qui ont été mariées dans les illuſtres maiſons de Lorraine, de Savoye & de Médicis.

PHI-


P. Paul. Rubbens
Pinxcit
D. PHILIPPO IV. AVSTRIO HISPANIARVM INDIARVMQ. REGI CATHOLICO
SVPRA OMNES RETRO PRINCIPES POTENTISSIMO
PIO FELICI PATRI PATRIÆ
Hanc suæ Maiestatis effigiem à se æri incisam dedicabat
Paulus Pontius Antuerpianus
D. N. M. Q. E.
A° M DCXXXII
Gillis Hendricx exc. Ant.
Cum Privilegio

PHILIPPE IV.
ROI D'ESPAGNE.
&c. &c. &c.

PHILIPPE IV. *Roi d'Espagne*, aussi nommé DOMINIQUE VICTOR, étoit fils de Philippe III. & de Marguerite d'Autriche fille de Charles Archiduc de Gratz. Il naquit le 8 Avril 1605, & eut pour Gouverneur le Comte d'Olivarez, qui put bientôt s'appercevoir que le jeune Prince étoit fort adonné à l'amour des femmes: mais le desir de gagner les bonnes graces du Prince, d'obtenir les prémieres charges du Royaume lorsqu'il parviendroit à la courone, & l'espérance de les exercer avec plus d'autorité sous un Roi qui meneroit une vie molle & voluptueuse, l'emporterent sur ses devoirs. D'ailleurs étant lui-même sujet à la même foiblesse, il crut que ses désordres seroient moins criants, étant autorisés par l'exemple du Monarque; ainsi non seulement il ne réprima point ces passions naissantes dans le cœur du jeune Prince; mais il les fomenta. Cette méchante politique lui réussit, car Philippe IV. montant bientôt après sur le trône dominé par ses passions déréglées, lui abandonna toute la conduite des affaires, & n'eut de l'application qu'à ses plaisirs.

Les douceurs de cette vie molle furent quelquefois melées de chagrins domestiques. La cour ne voyoit qu'avec peine le Comte d'Olivarez maître de l'esprit du Roi, qui combla ce favori de bienfaits, & de charges, & le laissa seul prémier ministre après la mort de Dom Balthasar de Zuniga. La Hauteur, avec laquelle le Comte-Duc traitoit les affaires, fut une des principales causes que la Tréve entre l'Espagne & les Provinces-Unies ne fut point continuée, les actes d'hostilité recommencerent de part & d'autre. Les Hollandois, n'ayant pas beaucoup à craindre de la part des Espagnols dans leur Païs, entreprirent de faire des Conquêtes sur ceux ci. Dans ce dessein le flottes Hollandoises firent voile vers l'Amérique, & une d'elles ayant rencontré la flotte espagnole près de Lima, l'attaqua & la défit: l'autre prit Saint Sauveur qui fut repris peu après.

Ces mauvais succès occasionnerent des murmures à la cour d'Espagne contre le Comte Duc d'Olivarez: mais il n'y perdit rien de son crédit auprès du Roi, dont il favorisoit mieux les plaisirs, qu'il ne soutenoit les véritables interêts.

Ces prémieres pertes furent comme les tristes avant coureurs de celles que fit ensuite Philippe IV. Il rentra dans la possession des Païs-Bas, après la mort de l'Infante Isabelle Claire Eugenie sa tante: mais cette succession lui fut en quelque façon plus ruineuse que profitable, à cause des guerres presque continuelles qu'il eut à y soutenir. La paix subsistoit entre l'Espagne & la France & sembloit devoir durer long-tems, étant cimentée par une double alliance: cependant elle s'altera peu à peu, par les secours que Philippe IV. donna au Duc de Rohan & aux Rochelois, & par le traité que ce Prince fit avec le dit Duc chef des Protestants en France. Les entreprises que la Cour d'Espagne forma en Italie y contribuerent d'un autre coté, & la prise de Tréves, dont l'Electeur s'étoit mis sous la protection de la France, rompit entiérement la bonne intelligence; desorte que la France déclara la guerre à l'Espagne.

Philippe IV. mit à la tête de son armée, dans le païs de Luxembourg, le Prince Thomas de Savoye & le Comte de Bucquoi très habiles généraux, qui eurent le malheur d'être défaits à la bataille d'Avein. Les campagnes suivantes furent un peu plus avantageuses à l'Espagne, qui prit plusieurs places importantes en Picardie: mais le sort journalier des armes ayant changé la face des affaires; les françois reprirent ce qu'ils avoient perdu, entrerent en Artois avec leur armée, prirent plusieurs villes & enfin Arras, qui les rendit maîtres de toute la province: Ces mauvais succès furent suivis de la revolte de la Catalogne qui se donna à la France. Cette Principauté seroit peut-être rentrée d'abord toute entiére sous l'obéissance de son Souverain, si au lieu de demeurer oisif dans son palais, il se fut mis aussitôt en campagne pour aller la reduire: mais il ne le fit que deux ans après, avec une suite beaucoup plus propre pour se divertir, que pour faire la guerre avec avantage, grand nombre d'acteurs étant de sa compagnie, & fort peu d'officiers capables de l'aider de leurs conseils. Aussi cette campagne ne lui réussit-elle pas, & il lui en couta Perpignan.

Ce fâcheux évenement, qui fut cauſe de beaucoup d'autres ſemblables, occaſionna enfin la disgrâce du Comte-Duc, que le Roi exila par un ordre ſigné de ſa propre main. Les choſes ne changerent pas beaucoup de face ſous le Miniſtére de Louis de Haro, Marquis d'el Carpio, qui ſuccéda au Comte-Duc. Philippe ne ſe remit plus en campagne après cette expédition; mais il demeura renfermé dans Madrid, où la Reine mourut peu de tems après. Les Portugais qui avoient ſuivi l'exemple des Catalans dans leur revolte, & établi le Duc de Bragance Roi, ſous le nom de Jean IV., l'affermiſſoient ſur le trône par les heureux ſuccès dont leurs armes étoient acompagnées par tout.

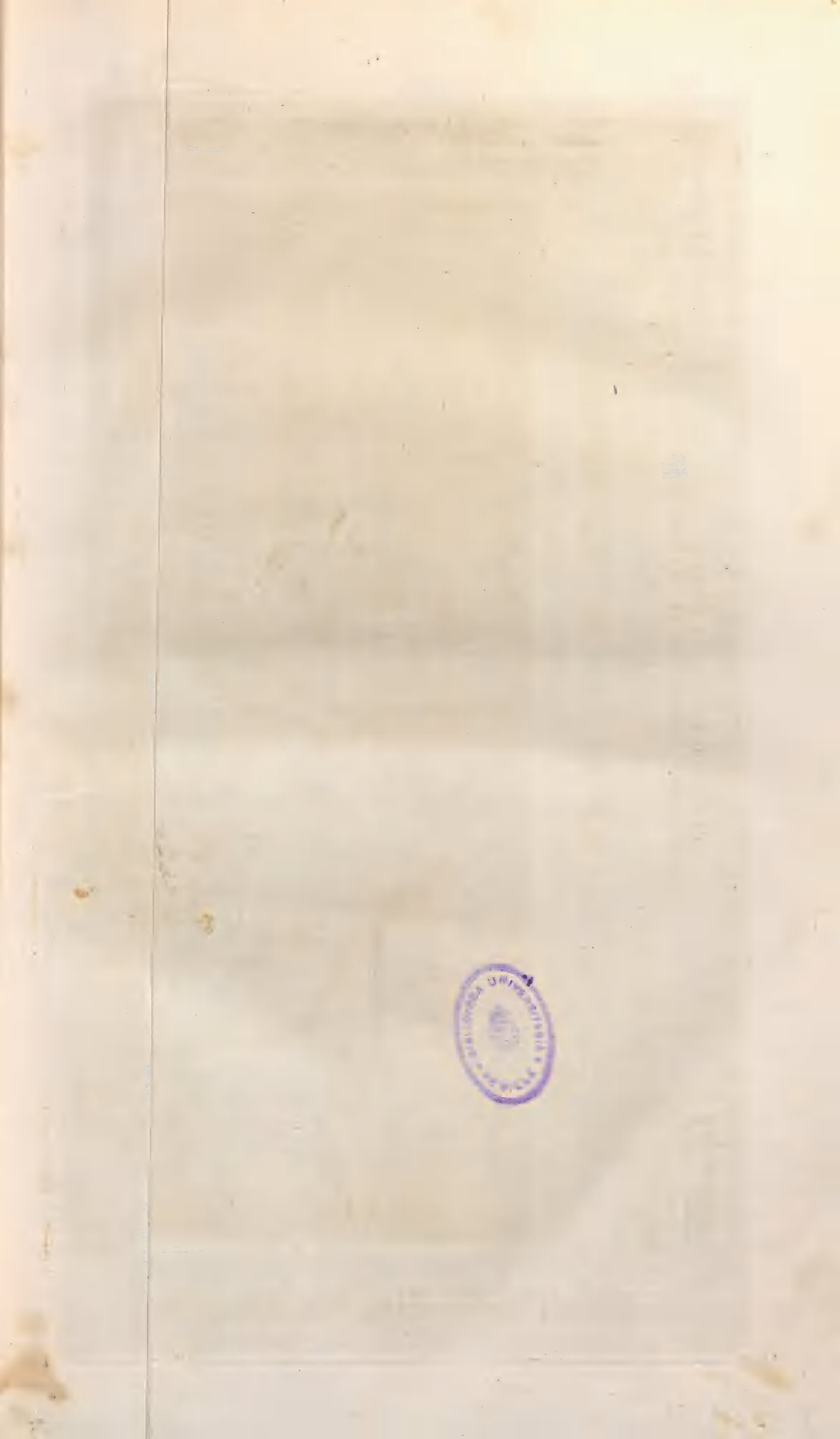
Malgré ces accablants revers de fortune, Philippe IV. ne ſe laiſſoit point abattre, eſpérant de rétablir ſes affaires: mais la revolte de Naples, qui ſurvint enſuite, déconcerta tous ſes projets, & le mit dans un grand ambaras. Maſſaniello chétif pêcheur fut le prémier chef de cette rebellion, & un nommé Gennare Anneze homme à peu près de la même trempe lui ſuccéda, juſqu'à ce que le Duc de Guiſe arriva pour ſe mettre à la tête des rebelles. Philippe y envoya Dom Juan d'Autriche ſon fils naturel pour y commander ſon armée. Ce Prince profitant de la jalouſie que les grands du Royaume de Naples avoient conçue de la conduite du Duc de Guiſe, & de la crainte où étoient les François qu'il ne s'érigea en Roi, fit rentrer Naples ſous l'obéiſſance de Philippe IV, pacifia toutes choſes, & le Duc de Guiſe fut envoyé priſonnier en Eſpagne.

Dom Juan vint enſuite commander les troupes eſpagnoles en Flandre, où la guerre continuoit: mais le Roi d'Eſpagne avoit celle de Portugal beaucoup plus à cœur, ainſi il s'accommoda avec les Provinces Unies, les reconnut pour un Etat libre & indépendant: eſpérant, diſent quelques-uns, qu'elles ſerviroient de rampart aux Provinces qu'il poſſédoit encore, contre les entrepriſes des François. Il termina auſſi la guerre contre la France, qui duroit depuis ſi long-tems. Dom Louis de Haro de la part de Philippe IV. & le Cardinal Mazarin de celle de Louis XIV. furent les Miniſtres Plénipotentiaires de cette paix, dont le mariage de Marie Thérèſe d'Autriche avec le Roi de France devoit être le ciment. Ils ſe rendirent dans l'Iſle des faiſeants, formée par la riviére de Bidaſſoa & mirent la derniere main à ce grand ouvrage. On y convint en même tems du mariage de l'Infante Marie Thérèſe avec Louis XIV, pourvu qu'elle renonçat à ſes droits & prétentions ſur la couronne d'Eſpagne.

Les choſes étant ainſi réglées: les deux Monarques partirent, l'un de Madrid & l'autre de Paris, pour ſe rendre près de leurs Plénipotentiaires, & y ratifier les traités qu'ils avoient faits. Ces deux Rois, dont les interêts étoient ſi oppoſés, ne différoient pas moins dans leurs perſonnes. Louis XIV. joignoit à la fleur de ſon âge un beau port, une taille riche & des maniéres enjouées: au contraire Philippe IV., naturellement d'une humeur triſte, inſpiroit du reſpect par ſon âge avancé & par ſa gravité. Les larmes, que ce Prince verſa lorſqu'il vit la Reine mére de France ſa ſœur, & lorſque la jeune Reine ſa fille partit, étoient des plus touchantes. On rapporte que Philippe IV. voyant la joye des François à cauſe du mariage de leur Roi, dit à ſes confident, que l'allegreſſe des François feroit bientôt le ſujet de la triſteſſe de l'Eſpagne.

Les cinq années. que Philippe vecut encore après ce mariage, furent pour lui un tems d'affliction & d'amertume. Il ne put réduire les Portugais: affaire qui lui tenoit extrémement au cœur, & il eut la douleur de perdre ſon fils unique Philippe Proſper: mort qui le plongea dans un chagrin inexprimable. La naiſſance d'un autre ſucceſſeur nommé Charles auroit dû le conſoler; mais l'idée qu'il le laiſſeroit dans un âge au quel il ne ſeroit pas capable de gouverner, ni en état de faire tête à un puiſſant rival qu'il auroit ſur les bras, ne ceſſoit de l'affliger. Il fit tout ce qu'il put pour ne laiſſer à la France aucun prétexte de guerre, & contre l'avis de ſes courtiſans il acorda à Louis XIV. tout ce qu'il deſira. Cependant la ſanté de ce Prince s'affoibliſſoit de jour en jour, & avec lui ce deſir de la Monarchie univerſelle, qu'on avoit imputé à la couronne d'Eſpagne s'éteignoit. Il ſe fit aporter ſon fils & ſucceſſeur avant que de rendre l'ame, & d'une voix mourante il le bénit, lui ſouhaitant une vie plus heureuſe & plus tranquille que celle dont il avoit joui, & un regne plus favorable que le ſien. Il mourut le 17 Septembre 1665. ne laiſſant que Charles 2 de fils légitime.

ELI-




P. Paul. Rubbens Pinxit.
D. ELISABETHÆ BORBONIÆ PRINCIPI SERENISSIMÆ
D. PHILIPPI IV. HISPANIARVM INDIARVMQ. REGIS
CONIVGI INCOMPARABILI DEDICABAT
Paulus Pontius sculptor
D. N. M. Q. E.
Gillis Hendricx exc. Cum privilegio.
A° M DCXXXII

ELISABETH DE BOURBON
REINE D'ESPAGNE.

&c. &c. &c.

ELISABETH DE BOURBON *Reine d'Espagne*, fille de Henri IV. Roi de France & de Marie de Médicis sa femme, naquit à Fontainebleau le vingt deuxiéme de Novembre 1602. Elle étoit douée d'un si excellent naturel, qu'il ne laissât presque rien à faire à l'éducation. Les graces, la bonté & la douceur, qui paroissoient dans ses paroles & dans ses maniéres, lui gagnoient les cœurs de toutes les personnes qui avoient le bonheur de l'approcher; de sorte que la réputation de ses rares qualités s'étant répandue dans les cours étrangéres, elle fut recherchée en mariage avant que d'être nubile. La Reine Marie de Médicis, pour lors Régente du Royaume, sachant que la France n'avoit point d'ennemi plus à craindre, hors de chez elle, que la maison d'Autriche, voulut cultiver la bonne intelligence avec elle, & l'affermir par les nœuds du mariage. Dans ce dessein, elle jetta les yeux sur le Duc de Mayenne, qui étoit estimé à la cour d'Espagne, & le chargea d'y aller demander l'Infante Anne d'Autriche pour le Roi Louis XIII.

Philippe III. de son coté envoya le Duc de Pastrane en france, pour négotier l'alliance de Madame Elisabeth avec l'Infant Dom Philippe son fils, & héritier naturel. Ces ministres exécuterent heureusement leurs commissions, les deux mariages furent conclus & rendus publics à Paris & à Madrid, dans le mois d'Août 1612: mais comme les augustes personnes promises, n'avoient point encore l'age requis par les loix, la cérémonie nuptiale fut différée jusqu'au mois d'Octobre 1615.

Cette double alliance déplut extrémement aux mécontents en France, qui s'assemblerent à Couci, pour déliberer des moyens qu'ils auroient à prendre pour l'empêcher, & ils résolurent d'exécuter ce dessein par la voye des armes, s'ils ne pouvoient en venir à bout autrement: mais le coup manqua, le Roi & la Reine ayant eu la précaution de prendre des troupes avec eux, en partant de Paris pour aller à Bourdeaux, où ils arriverent le prémier d'Octobre 1615, & le 18 du même mois les deux mariages furent célébrés avec pompe & magnificence. Le Duc de Lerme, en qualité de procureur du Roi Louis XIII, épousa à Burgos l'Infante Anne d'Autriche, au nom de Sa Majesté très chrétienne, & le Duc de Guise, en la même qualité, épousa à Bourdeaux Madame Elisabeth au Nom de l'Infant Dom Philippe Prince des Asturies, qui fut depuis Roi d'Espagne après la mort de son pére.

Les fêtes & réjouissances usitées dans ces sortes d'occasions étant finies, Madame Elisabeth s'avança vers les frontiéres d'Espagne, acompagnée d'une suite nombreuse & brillante. Arrivant près de la riviére de Bidassoa, elle reçut les prémiers compliments de la part de leurs Majestés Catholiques & du Prince des Asturies son époux. On n'avoit rien épargné de part ni d'autre, pour rendre cette cérémonie auguste & éclatante. L'Infante d'Espagne destinée à porter la couronne de France, se trouva à l'autre coté de la riviére, sur laquelle on avoit construit un pont magnifique & de superbes arcs de triomphe ornés d'excellents tableaux & d'emblémes ingénieuses, qui faisoient allusion à la fête. Les deux Princesses passerent la riviére dans deux barques richement équipées & préparées à ce sujet, & furent échangées, tandis que leurs suites la passoient sur le pont. Madame Elisabeth, continuant son chemin vers Madrid, reçut les honneurs dûs à son rang dans toutes les villes par lesquelles elle passa. Le peuple s'empressoit d'autant plus à témoigner sa joye & son allegresse, qu'étant fort las des guerres passées, il envisageoit la double alliance qu'on venoit de contracter, comme l'heureux présage d'une paix solide & durable.

Elle fut reçue à la cour d'Espagne avec toutes les marques possibles d'estime & de tendresse. L'Infant Dom Philippe son époux lui fit sur tout un accueil si gracieux & si tendre, qu'elle eût pu se promettre des jours heureux, si la suite avoit répondu à ces beaux commencements: mais il n'en fut pas ainsi. Ce Prince oublia bientôt ce qu'il lui devoit,

& principalement grand il fut parvenu à la couronne. Pour lors il garda peu de mesures à l'égard de la Reine, quoiqu'elle parût digne, aux yeux de toute la cour, de posséder seule le cœur du Roi; tant par rapport aux avantages corporels, aux qualités de l'esprit & du cœur, dont elle étoit douée, que par rapport à l'intégrité de ses mœurs. Il s'en trouve peu aussi règlées & aussi aimables que les siennes le furent: car une piété solide, une rare modestie, une humeur obligeante, une intégrité parfaite, un amour sincére pour le Roi, & un grand zèle pour le bien de l'état & des peuples faisoient son principale caractére.

Elevée presque au-dessus de tout son sexe par la Royauté, elle s'éleva encore à un plus haut degré de gloire & d'honneur par ses vertus. On la vit conserver la paix & la tranquillité de son ame, malgré les intrigues galantes & les infidélités du Roi, sans lui en témoigner jamais la moindre aigreur: au contraire elle les dissimuloit adroitement, tachant de le ramener à son devoir, plutôt par sa bonté & sa sage conduite, que par des plaintes & des remontrances. Cependant au lieu de gagner quelque chose par des voyes si prudentes & si modérées, le procédé du Roi envers elle alla de mal en pire; il cessa de l'aimer, & lui fit souvent éprouver des mépris dédaigneux, auxquels elle opposa constamment une douceur & une patience, dont on trouve fort peu d'exemples. Contente d'ailleurs de se voir féconde, & d'avoir donné un successeur au Roi son mari, qui pût hériter de sa couronne; elle s'appliqua soigneusement à lui faire sucer la vertu avec le lait, & à former son jeune cœur à la crainte du seigneur & à la fuite du péché, abandonnant ses autres interêts domestiques au soin de la divine Providence, qui est maîtresse des cœurs des Rois, & en dispose selon son bon plaisir.

Lorsqu'il plut à la même Providence de multiplier les épreuves de cette grande Reine, en appellant à elle les Infantes, dont elle l'avoit rendue mére, loin de se répandre en pleurs & en gémissements excessifs, elle adora avec une soumission profonde les desseins de Dieu sur elle & sur sa famille, & béni la main qui les lui ôtoit, comme elle avoit loué celle qui les lui avoit données. Acoutumée à ne se prêter au monde qu'autant que la nécessité ou la bienséance l'exigeoit, elle s'étoit fait de la cour un lieu de retraite, où elle vaquoit à la priére & aux autres exercices de dévotion, passant ses heures de divertissement à s'entrétenir avec ses Dames d'honneur, ou à faire quelque ouvrage de broderie en leur compagnie. Elle n'avoit point toutefois de ces vertus austéres ou bizarres, qui ne savent ou ne veulent se communiquer lorsqu'il conviendroit; car si les usages de la cour ou les circonstances l'engageoient dans le monde, elle y paroissoit avec beaucoup de dignité, & avec des graces qui enchantoient.

C'est ainsi qu'elle en usa avec le Prince de Galles, fils de Charles prémier Roi de la Grande-Brétagne, lorsqu'il vint en Espagne, pour rechercher en mariage l'Infante Marie Anne sœur de Philippe III. Elle le reçut avec tant de bonté, & l'entrétint dans son apartement en présence du Roi avec tant d'esprit & d'affabilité, que ce Prince la quitta rempli d'admiration. Quelques heures après, elle lui envoya Mr. le Comte Bénavides de Bénévent son grand-maître avec de forts riches présents, d'un goût & d'une magnificence extraordinaire, & continua à lui faire beaucoup d'honnêteté, pendant tout le tems qu'il démeura à la cour. Les révoltes survenues ensuite dans les états du Roi, par le peu de soin qu'il prenoit du gouvernement, & par la mauvaise administration du prémier ministre, lui fournirent de nouveaux sujets de chagrin, que la guerre entre l'Espagne & la France augmenta considérablement. Elle tomba malade & souffrit les peines & les douleurs d'une longue infirmité, avec autant de patience, de constance & de résignation, qu'elle avoit supporté les autres adversités de sa vie. Sentant ses forces diminuer, à proportion que ses maux augmentoient; elle demanda les derniers sacréments, pour se préparer plus saintement à la mort, qui vint trancher le fil de ses jours le sixiéme Octobre 1644. Elle avoit eu six enfants, dont il ne restoit que Baltasar Charles &c. son ainé, agé de douze ans, & Marie Thérese la cadette, qui fut mariée à Louis XIV; les autres étant morts en bas age.

DOM

SERENISSIMVS PRINCEPS FERDINANDVS AVSTRIACVS S. R. E. CARDINALIS
BELGARVM BORGVNDIORVMQ: GVBERNATOR. ETC.

Ant. van Dÿck pinxit.
Adrian. Lommelin sculpsit.

Gillis Hendricx
excudit.



DOM FERDINAND D'AUTRICHE
CARDINAL
GOUVERNEUR DES PAÏS-BAS.
&c. &c. &c.

DOM FERDINAND D'AUTRICHE *Cardinal, Gouverneur des Païs-Bas* &c, étoit fils de Philippe III. Roi d'Eſpagne & de Marguerite d'Autriche fille de Charles Archiduc de Gratz. Il naquit le ſeiziéme Mai 1609, & fut trés bien inſtruit dans les belles lettres, dans les ſciences & les arts, qui doivent orner l'eſprit d'un grand Prince. Dès ſa tendre jeuneſſe faiſant paroître beaucoup d'inclination à la piété & à la vertu, le Pape Paul V., à la réquiſition de Sa Majeſté Catholique, le créa Cardinal du titre de Sainte Marie *in porticu*, dans une promotion qu'il fit uniquement en ſa faveur, l'an 1619. Philippe IV. parvenu à la couronne d'Eſpagne en 1621, témoigna autant de bonne volonté pour l'élevation du Cardinal Infant, que ſon pére avoit fait : c'eſt pourquoi il lui conféra l'Archevêché de Tolède qui étoit venu à vaquer; uniſſant par là le plus riche bénéfice de la Chrétienneté, après l'evêché de Rome, à la pourpre dont il étoit revêtu.

Mais comme le Cardinal Infant ne montroit pas moins de capacité pour les affaires d'état que pour celles de l'Egliſe, Philippe IV. ſe déchargea ſur lui d'une partie des ſoins du gouvernement, en le faiſant Viceroi de Catalogne. Cette Principauté avoit beſoin d'une perſonne ſûre & habile, pour contenir les habitants dans leur devoir, & pour empêcher que les François n'y entrétinſſent des intelligences. Le jeune Viceroi, ſuppléant par l'aſſiduité de ſes ſoins, au défaut d'expérience inſéparable de ſon age, répondit parfaitement aux deſſeins du Roi. Il ſe concilia les cœurs & l'amitié des Catalans, par la douceur de ſon adminiſtration, par ſa patience à écouter leurs plaintes, par ſa bonté à redreſſer leurs griefs, & par ſon exactitude à faire rendre la juſtice à un chacun; ainſi il y maintint le bon ordre & la tranquillité, juſqu'à ce que le Roi le rappella, pour l'employer plus utilement ailleurs.

Philippe IV. voyant que la guerre allumée entre le Duc de Savoye & la République de Gênes pourroit avoir de facheuſes ſuites, envoya le Cardinal Infant en Italie pour terminer leurs différends par ſa médiation. Ce fut dans cette occaſion, qu'il donna des preuves certaines de ſes rares talents pour le cabinet, auſſi-bien que pour le gouvernement des peuples. Il étouffa les animoſités par ſes ſoins, reconcilia les eſprits par la force de ſes raiſonnements, porta les Puiſſances belligérantes à recommencer les conférences, & enfin à conclure une paix ſolide à leur ſatisfaction mutuelle.

De là venant prendre poſſeſſion du gouvernement général des Païs-Bas, dont il avoit été pourvu, pendant ſon ſéjour en Italie, il traverſa l'Allemagne & s'y diſtingua par ſon courarage. Il joignit les troupes qui l'acompagnoient, à celles de Ferdinand Roi de Hongrie Généraliſſime des armées de l'Empereur, & contribua beaucoup, par ſa valeur & ſon intrépidité, à la défaite de Bernard Duc de Saxe Weimar & du Maréchal Horn, qui furent battus à Nortlingen le 17 Août 1634, avec perte de plus de ſeize mille hommes, tant tués que bleſſés ou priſonniers. Il continua enſuite ſa route vers Bruxelles, & y arriva couronné de laurier, avec un corps de dix mille chévaux qu'il amenoit. Il y fit ſon entrée en triomphe, monté ſur un cheval de bataille, revêtu de l'habit qu'il avoit porté à la journée de Nortlingen, précédé d'une centaine de ſes Gardes habillés de velours & de taffetas, & acompagné d'une ſuite, qui par ſon nombre & ſa magnificence, ne cédoit en rien à celle des Rois. Il deſcendit chez la Reine Marie de Médicis, & quelques jours après, il rendit viſite à Madame la Ducheſſe d'Orléans, à laquelle il fut le prémier qui donna le titre d'Alteſſe.

Une guerre longue & ſanglante, qui dura juſqu'à la paix des Pyrénées, ſuivit de près l'arrivée du Cardinal Infant. La priſe de Tréves par ſes ordres, la détention de l'Electeur, & le refus qu'il fit de lui rendre la liberté, lorſque le Roi Louis XIII. la lui demanda, en furent le prétexte, s'ils n'en furent pas la véritable cauſe. La France fit déclarer la guerre à l'Eſ-

l'Eſpagne par un Héraut d'armes ſous le tître d'Alençon qu'elle envoya à Bruxelles, mais que le Cardinal Infant ne voulut point voir. Il y eut de part & d'autre de bons & de mauvais ſuccès, pendant cette prémiére campagne. Les troupes de l'Infant pénétrant en Picardie, prirent les meilleurs places de cette Province, & répandirent la conſternation juſqu'aux environs de Paris, tandis que lui-même poſté avec une partie de ſes troupes, derriére le canal de Bruxelles à Gand, voyoit périr par la faim & la miſére, l'armée françoiſe occupée au ſiége de Louvain qu'elle leva enſuite; étant diminuée de plus de la moitié. Les choſes changerent fort peu de face la campagne ſuivante. Les François ſe virent encore obligés de lever le ſiége de Dole en Franche-Comté, après deux mois & demi de tranchée ouverte, pour venir au ſecours de la Picardie, qui étoit puiſſamment attaquée par les Eſpagnols. Ceux-ci furent obligés à leur tour de ſe retirer, à l'aproche des forces réunies de la France qui venoient fondre ſur eux, & de s'occuper à la conſervation de leurs propres frontiéres, menaçées d'un coté par les François, & attaquées de l'autre par les Hollandois.

Le Cardinal Infant ſe portant du coté qui étoit le plus en danger, marcha au ſecours de Bréda aſſiégée par le Prince Fréderic Henri. Il fit humainement tout ce qu'un grand capitaine peut faire, pour empêcher la reddition de cette importante place: mais voyant ſes efforts inutiles, il alla ſe dédommager par la priſe de Venlo & de Ruremonde. Il battit enſuite les troupes des Provinces-Unies commandées par le Comte Guillaume de Naſſau, qui eut bien de la peine à ſe ſauver avec les débris de ſa petite armée. La reddition de quelques Forts dont les Hollandois s'étoient emparés pour bloquer Anvers fut le fruit de ce combat.

Le Prince Fréderic Henri voulut avoir ſa revenche. Dans ce deſſein, il projetta la priſe de la ville de Gueldre, tenta divers moyens pour en faire la conquête pendant les deux campagnes ſuivantes, & en forma le ſiége: mais le Cardinal Infant profitant de la ſupériorité de ſes forces, fit échouer les deſſeins de ce Prince, & l'obligea à ſe retirer: ainſi il conſerva Gueldre à la couronne d'Eſpagne, & penſa à empêcher le ſuccès des armes de France dans les autres Provinces. Tandis qu'il ſe préparoit à reprendre les conquêtes des François en Artois, il fit inveſtir le Cateau-Cambreſis par un corps de troupes, qui ſe retira à l'aproche du Duc de Chaulnes, & envoya le général Picolomini dans la Province de Luxembourg. Celui-ci attaqua l'armée françoiſe devant Thionville, la défit & l'obligea à lever le ſiége avec perte de ſon artillerie & de ſon bagage.

Le Cardinal Infant n'eut pas le même bonheur en Artois, lorsqu'il voulut aller au ſecours d'Arras, car les aſſiégeants, ayant à leur tête trois Maréchaux de France, s'étoient tellement retranchés, qu'il étoit impoſſible de les forcer. C'eſt pourquoi il employa tous ſes ſoins, à jetter du ſecours dans la place, & par la multitude des petits combats qui ſe donnerent à cette occaſion, il fit tirer ce ſiége en longueur & le rendit un des plus fameux & des plus meurtriers de ce tems. De retour à Bruxelles, il ne perdit point de vue Arras, qui avoit été obligée de ſe rendre. Il fit faire de grands préparatifs pour l'aſſiéger à ſon tour la campagne ſuivante: mais tandis qu'il méditoit cette entrepriſe & formoit d'autres projets avantageux à la couronne d'Eſpagne, il tomba malade & mourut à Bruxelles le 9 Novembre 1641, univerſelement regrété de la nobleſſe & des peuples, dont il étoit le protecteur & le pére. Ce Prince avoit été élevé aux prémiéres dignités de l'Egliſe & aux plus importants emplois de la monarchie eſpagnole, dans des tems trés difficiles, & s'en étoit toujours acquité parfaitement, au contentement de la cour d'Eſpagne, & à la ſatisfaction des peuples qui lui avoient été confiés. La Reine Marie Eliſabeth tâcha pluſieurs fois de le faire rappeller auprès du Roi Philippe IV, pour contrebalancer le grand crédit du Comte-Duc d'Olivarez: mais celui-ci s'y oppoſa toujours avec ſuccès, ayant ſu perſuader à Sa Majeſté, que la préſence du Cardinal Infant étoit néceſſaire dans les Païs-Bas. Il laiſſa une fille naturelle, née à Bruxelles en 1641, miſe dans un monaſtére de Carmélites à Madrid à l'age de 5 ans & morte en 1715.



SERENISSIMA D. ISABELLA. CLARA EVGENIA. HISPANIARVM INFANS ETC:
SER.MI ALBERTI, ARCHID. AVSTRIÆ, DVCIS BVRGVNDIÆ, BELGARVM PRINCIPIS ETC
VIDVA, MATER CASTRORVM.

D. A. van Dÿck Eques pinxit. *Cũ. Priuileg.* *Vorsterman sculp.*

ISABELLE CLAIRE EUGENIE
INFANTE D'ESPAGNE
GOUVERNANTE DES PAÏS-BAS.
&c. &c. &c.

ISABELLE CLAIRE EUGENIE *Infante d'Espagne Gouvernante des Païs-Bas*, étoit fille de Philippe second Roi d'Espagne & d'Elisabeth de France sa troisiéme femme. Elle naquit en 1566 avec des dispositions si heureuses, que son pére, ayant conçu pour elle une affection toute particuliére, prit un soin extrême de son éducation, & s'appliqua à former par soi-même le cœur & l'esprit de cette jeune Princesse. Ses talents naturels commençant à se développer avec l'âge, elle fit paroître tant de pénétration d'esprit, de solidité de jugement & de justesse dans ses raisonnements, que Philippe II. n'eut plus aucune affaire épineuse, sur laquelle il ne la consulta & ne prit ses avis.

Ce fut dans le Cabinet de ce Monarque, qu'Isabelle apprit la Politique & qu'elle se perfectionna dans l'art de gouverner, dont elle usa dans la suite avec tant de sagesse & de prudence. Philippe II. voulant conserver les Païs-Bas dans sa famille, dont une partie avoit dèja secoué le joug espagnol, les céda à l'Infante Isabelle, dans l'espérance qu'il raffermiroit par là la fidélité chancelante des habitants, & comme l'Archiduc Albert, qui les gouvernoit alors, avoit su s'y faire aimer par sa douceur & par sa bonté, il résolut de le donner pour époux à l'Infante. En conséquence le sixiéme Mai 1598 Philippe II. fit dresser l'Acte authentique par lequel il démembroit les Païs-Bas & la Franche-Comté de la couronne d'Espagne, & les cédoit à l'Infante Isabelle future épouse de l'Archiduc Albert, à condition cependant que les dits états retourneroient à la couronne d'Espagne, si elle venoit à mourir sans postérité. Le Prince Royal qui regna ensuite sous le nom de Philippe III. ratifia cette cession par un autre Acte authentique dressé le 28 du même mois.

Il y en eut qui prétendirent que cette cession étoit plutôt un trait de Politique pour calmer les esprits, qu'une donation sincére, assurant que la cour d'Espagne avoit pris les mesures nécessaires pour empêcher que l'Infante eut des enfants. Quoiqu'il en soit, l'Archiduc Albert partit pour aller épouser l'Infante, qui étoit alors occupée à rendre les derniers devoirs à son pére. Le 15 Novembre le Pape Clement VIII célébra ce mariage à Ferrare, le Duc de Sesse tenant la place de l'Infante. Il fut ensuite ratifié à Valence par le Nonce du Pape, qui donna la bénédiction nuptiale à leurs Altesses Royales. Les fêtes qu'on donna à l'occasion de ce mariage étant finies, la cour acompagna l'Archiduc Albert & l'Infante son épouse jusqu'à Barcelone, où ces augustes personnes se séparerent, en se donnant mutuellement les marques les plus sensibles de tendresse & d'amitié. L'Archiduc & l'Infante s'embarquerent pour venir prendre possession des Païs-Bas, & arriverent à Bruxelles au commencement de Septembre, où ils furent reçus au milieu des acclamations du peuple & des plus vives démonstrations de joye. On ne voyoit qu'arcs de triomphe & feux de joye, dans les villes des Païs-Bas où les nouveaux Souverains passerent, & l'air n'y rétentissoit que des applaudissements des peuples. L'Infante acompagnée de l'Archiduc son mari visita presque toutes ces Provinces, confirmant les priviléges des villes, & gagnant les cœurs des habitants par sa douceur & par son humanité.

Quoiqu'elle eut apporté les Païs-Bas en dot à l'Archiduc, elle eut toujours tant de considération pour lui & se comporta si respectueusement à son égard, qu'il auroit pu se regarder comme le Souverain naturel de cet état, l'Infante lui renvoyant toutes les affaires, & le laissant seul maître de disposer des emplois & d'acorder des graces. L'affection qu'elle avoit pour l'Archiduc, l'auroit même portée à partager avec lui les fatigues & les dangers de la guerre, malgré la foiblesse de son sexe, s'il ne l'eût prié de ne pas s'y exposer. Lorsque ce Prince alla pour combattre le Prince Maurice qui faisoit le siége de Nieuport, l'Infante l'acompagna jusques dans son camp au de là de Gand. Ce fut là, qu'on vit cette généreuse Amazone montée sur un cheval blanc, passer à travers les Escadrons & les Bataillons & par-

courir les Rangs, exhortant les ſoldats à combattre vaillamment pour leur Patrie & pour la Religion. Une harangue ſur des ſujets de cette nature, prononcée avec grace & éloquence, par une Princeſſe qui s'étoit fait aimer généralement, inſpira une ardeur martiale à toute l'armée, qu'elle quitta pour retourner à Gand. Elle y apprit bientôt la défaite de l'Archiduc, & par un faux bruit qu'il étoit dangéreuſement bleſſé : mais loin de s'abandonner à la douleur, elle cacha ſoigneuſement les alarmes dont ſon cœur étoit agité, & s'efforça de ne point paroître émeue aux yeux de ce Prince, lorſqu'elle le vit arriver n'étant bleſſé que legérement : mais par les ſoins qu'elle prit de ſa guériſon, il put aiſément juger quelle étoit la tendreſſe de l'Infante à ſon égard, qui réſolut de ne plus trop s'éloigner de lui à l'avenir, afin de l'engager à ne plus s'expoſer à des dangers ſi évidents.

Dans ce deſſein elle ſe tranſporta à Bruges, lorſque l'Archiduc alla faire le Siége d'Oſtende. De là venant ſouvent au camp elle encourageoit les gens de guerre par ſa préſence & par ſes paroles, & prioit l'Archiduc de conſerver ſa perſonne. Cette charitable Princeſſe eut un ſoin extraordinaire des bleſlés & des malades qu'on apportoit à Bruges, & non contente d'étendre ſes compaſſions ſur ſes propres ſoldats; elle fit également ſentir les effets de ſa miſericorde aux priſonniers bleſſés qui y furent tranſportés.

Oſtende s'étant enfin rendue après un Siége de trois ans, trois mois & trois jours, l'Infante Iſabelle s'avança vers cette conquête : mais loin de ſe féliciter ſur ce trophée, elle verſa des larmes ſur le grand nombre de morts dont elle rencontroit les oſſements à chaque pas, & fut plus touchée de voir cette ville déſerte & changée en un monceau de pierre & de terre, qu'elle ne fut ſenſible à ſa reddition. De retour à Bruxelles elle s'appliqua de concert avec l'Archiduc à policer ſes états, à réprimer les abus qui s'y étoient gliſſés, à y rétablir le bon ordre, & à y faire fleurir la juſtice. Après la mort de ce Prince dont elle ſupporta la perte avec une réſignation vraiment chrétienne, elle voulut ſe conſacrer à Dieu dans un monaſtére en y embraſſant la vie religieuſe : mais l'oppoſition de la cour d'Eſpagne, & les priéres de ſes ſujets, l'emporterent ſur ſes deſirs; ainſi elle céda au tems & démeura dans le monde. Ne pouvant être Religieuſe de profeſſion, elle voulut en porter l'habit & elle en fit tous les exercices en ſon particulier, ne ſortant de ſon Palais, que pour des pratiques de dévotion; comme pour aſſiſter aux proceſſions, ou acompagner le St. Sacrement qu'on portoit aux malades. Dans ces occaſions elle entroit dans les demeures des plus pauvres, ſans ſe rebuter de la puanteur des lieux & y laiſſoit toujours des marques de ſa charité.

Cette pieuſe Princeſſe partagea le jour en quatre partie durant ſa viduité; la dévotion l'occupoit pendant ſix heures; le repas, & ſon divertiſſement, qui conſiſtoit à faire quelques ouvrages pour les égliſes, ou pour les pauvres avec ſes Dames d'honneur en occupoient ſix autres; les affaires d'état, conſeils, audiences, depêches rempliſſoient un ſemblable eſpace : & les ſix derniéres étoient deſtinées pour ſon ſommeil. Elle reçut avec beaucoup de généroſité Marie de Médicis Reine de France & le Duc d'Orléans, qui s'étoient retirés à Bruxelles, tâcha de les engager à ſe reconcilier avec le Roi, leur offrit ſa médiation, les traita ſplendidement, & leur donna pluſieurs fêtes où le bon goût & la délicateſſe regnoient : n'oubliant rien pour adoucir les chagrins qu'ils devoient ſouffrir dans une cour étrangére.

C'étoit par ces maniéres bienfaiſantes, qu'Iſabelle Claire Eugenie s'attiroit l'eſtime & la bienveillance des étrangers, comme elle s'étoit acquiſe celle de ſes ſujets, à qui elle ne ſavoit rien refuſer, ou ſi elle étoit forcée de le faire, c'étoit de ſi bonne grace & en des termes ſi obligeants, qu'on la quittoit toujours ſatisfait. Elle ne ceſſoit de recommander à ſes Miniſtres, de traiter avec douceur ceux qui avoient affaire avec eux, & leur en donnoit conſtamment l'exemple. Haiſſant les rapports & la flatterie, elle ne voulut jamais ni favori ni favorite, qui cauſent ſi ſouvent la perte des grands, & ſe propoſa toujours la bonté & la juſtice dans toutes ſes demarches & dans toutes ſes actions. Ennemie déclarée du vice elle ne ſouffrit point de courtiſan ſoupçonné de débauche, ni dans les Dames de ſa cour, ce qui avoit la moindre apparence d'amourettes. Après avoir regné douze ans & quelques mois depuis la mort de l'Archiduc Albert, elle mourut à Bruxelles le 1 de Décembre 1633. univerſellement regretée de tous ſes ſujets.

CHAR-



CAROLVS EMMANVEL DVX SABAVDIÆ, PRINCEPS
PEDEMONTANVS COMES ASTIENSIS ETC^A.

Antonius van Dyck pinxit. *Petrus Rucholle sculpsit.* *Iacobus de Man ex. Antuerpiæ*



CHARLES EMANUEL
DIT LE GRAND
DUC DE SAVOYE
PRINCE DE PIEMONT.
&c. &c. &c.

CHARLES EMANUEL *dit le grand Duc de Savoye Prince de Piémont*, naquit au chateau de Rivoles, le 12 Janvier 1562; du mariage d'Emanuel Philibert de Savoye avec Marguerite de France, fille de François I. Il fit paroître une ſupériorité d'eſprit & de génie, dans l'étude des belles lettres & des ſciences & dans tout ce qu'il entreprit: laiſſant entrevoir que ſes principales penſées étoient tournées à la guerre. Dès qu'il ſuccéda à ſon pére, trouvant les bornes de ſes états trop reſſerées, pour un cœur auſſi grand que le ſien, il projetta de les reculer. Il leva petit à petit des troupes, pour ne point donner d'ombrage à ſes voiſins, fit fortifier ſes places, remplir ſes magazins, & munir ſes arſénaux avec la même précaution. Mais comme il n'étoit point aſſez puiſſant pour pouvoir ſeul frapper de grands coups, il crut devoir ſe fortifier par une alliance propre à favoriſer ſes vues.

Dans ce deſſein, il épouſa l'Infante Catherine Michelle, fille de Philippe II. Roi d'Eſpagne, qu'une rivalité héréditaire devoit toujours engager à appuyer quiconque entreprendroit de s'agrandir, aux dépens de la maiſon de Bourbon, & c'étoit le but auquel Charles Emanuel viſoit. Les troubles & les diviſions, dont le Royaume de France étoit alors agité, le flatterent d'un heureux ſuccès. Il redoubla ſes armements & préparatifs de guerre, répandant le bruit qu'il en vouloit à Genéve, & en même tems, il fit jouer tous les reſſorts de ſa Politique, tant auprès du Roi de France, qu'auprès des Huguenots & des Ligueurs: afin de trouver quelque prétexte pour entrer dans le Marquiſat de Saluces. Ces voyes ne lui réuſſiſant point, il leva le maſque, ſurpris Carmagnole & s'empara du reſte de ce Marquiſat, ſans y trouver beaucoup de réſiſtance: alleguant la ſureté de ſes états & de la Religion en Italie, pour motif de cette invaſion. Il fit en même tems proteſter à Paris par ſon Ambaſſadeur, qu'il ſoumettroit toutes ſes prétentions aux arbitres, dont il conviendroit avec le Roi; auſſitôt que les troubles du Royaume ſeroient appaiſés.

Quoique le Roi de France ne fût point ſatisfait de ces raiſons, il ne put faire valoir ſes droits, dans les circonſtances où il ſe trouvoit: ainſi Charles Emanuel démeura proviſionelement en poſſeſſion de ſa conquête, & pour en publier les trophées, il fit frapper une médaille, ſur laquelle on voyoit un Centaure foulant aux pieds une couronne, avec cette déviſe, *Oportune*. Enflé de ces prémiers ſuccès, il conçut de plus grandes eſpérances. Il fit la guerre aux Genévois, pour s'emparer de quelques poſtes néceſſaires à la facilité de ſon paſſage en France, & envoya des Ambaſſadeurs au Parlement de Grénoble, pour lui offrir ſa protection, & le prier de le reconnoître pour Roi de France, en qualité de plus proche héritier du coté des femmes: les Princes de la maiſon de Bourbon étant déchus de leur droit, comme Hérétiques ou fauteurs d'Héréſie. Le Parlement s'excuſa, diſant, que cela étoit du reſſort des états du Royaume & non du ſien, & remercia le Duc de l'honneur de ſa protection.

La politique dont Charles Emanuel uſa en Dauphiné, n'ayant pu y faire goûter ſes projets, qui étoient beaucoup moins vaſtes qu'il ne les faiſoit paroître, il employa la voye des armes, qui ne lui fut point plus favorable. C'eſt pourquoi, il tourna ſes vues ſur la Provence, où il eut des ſuccès plus heureux. Les intrigues de Madame la Comteſſe de Saulx y contribuerent beaucoup. Il joignit ſes troupes à celles de la Ligue, & s'empara de quelques places. S'étant rendu enſuite au Parlement d'Aix, le prémier Préſident, au nom de l'aſſemblée, le déclara gouverneur & lieutenant-général de la Provence, ſous la couronne de France. Il ſe maintint quelque tems dans cette Province, y fit même des conquêtes: mais s'étant brouillé avec la Comteſſe de Saulx, la ville d'Arles ſe révolta, ſes troupes furent défaites par Mr. de Lesdiguieres & il commença à perdre l'eſpérance de ſe rendre maî-

tre de la Provence. L'attachement que le Parlement lui témoigna, la prise d'Antibes, d'Exiles & la surprise de Grasse ne la soutinrent point long-tems, ainsi il eut recours à la voye de négociation, pour conserver ce qui étoit en sa puissance. Il envoya Mr. de Roncas en France afin de découvrir les dispositions de Henri IV. à l'égard du Marquisat de Saluces.

Apprenant que le Roi étoit résolu de le retirer de gré ou de force, il forma le dessein d'aller lui-même à Paris, pour traiter de cette affaire avec Sa Majesté: comptant beaucoup plus sur sa propre adresse, & son habileté à négocier, que sur celle de ses ministres. Entre tems il n'omit rien pour mettre le Pape dans ses intérêts; insistant toujours sur ce qu'il y avoit à craindre pour la Religion, si ce Marquisat rentroit sous la domination du Roi Henri IV. D'un autre coté il dépêcha le Comte de Langusque en Espagne, pour prévenir Philippe III. sur ce voyage, & pour tâcher de découvrir ce qu'il en pourroit espérer, en cas qu'il entra en guerre à ce sujet, & il envoya le Chevalier de Berton demander du tems au Roi de France, en le faisant assûrer qu'il vouloit venir remettre sa propre personne & ses intérêts entre ses mains.

Il vint effectivement en France, avec un train digne de la splendeur & de la magnificence de sa maison: étant acompagné de la plupart de ses ministres, des seigneurs de sa cour, de sa plus leste noblesse & de douze cents chevaux. Il s'y distingua par son esprit, sa politesse & sa libéralité. Il donna à pleines mains aux personnes les plus distinguées de la cour, & distribua quantité de bijoux & de pierreries aux Dames, pendant le séjour qu'il fit à Paris, de sorte que s'il fut obligé de céder au Roi, en puissance & en dignité, il ne lui céda point en magnificence ni en largesse dans cette occasion.

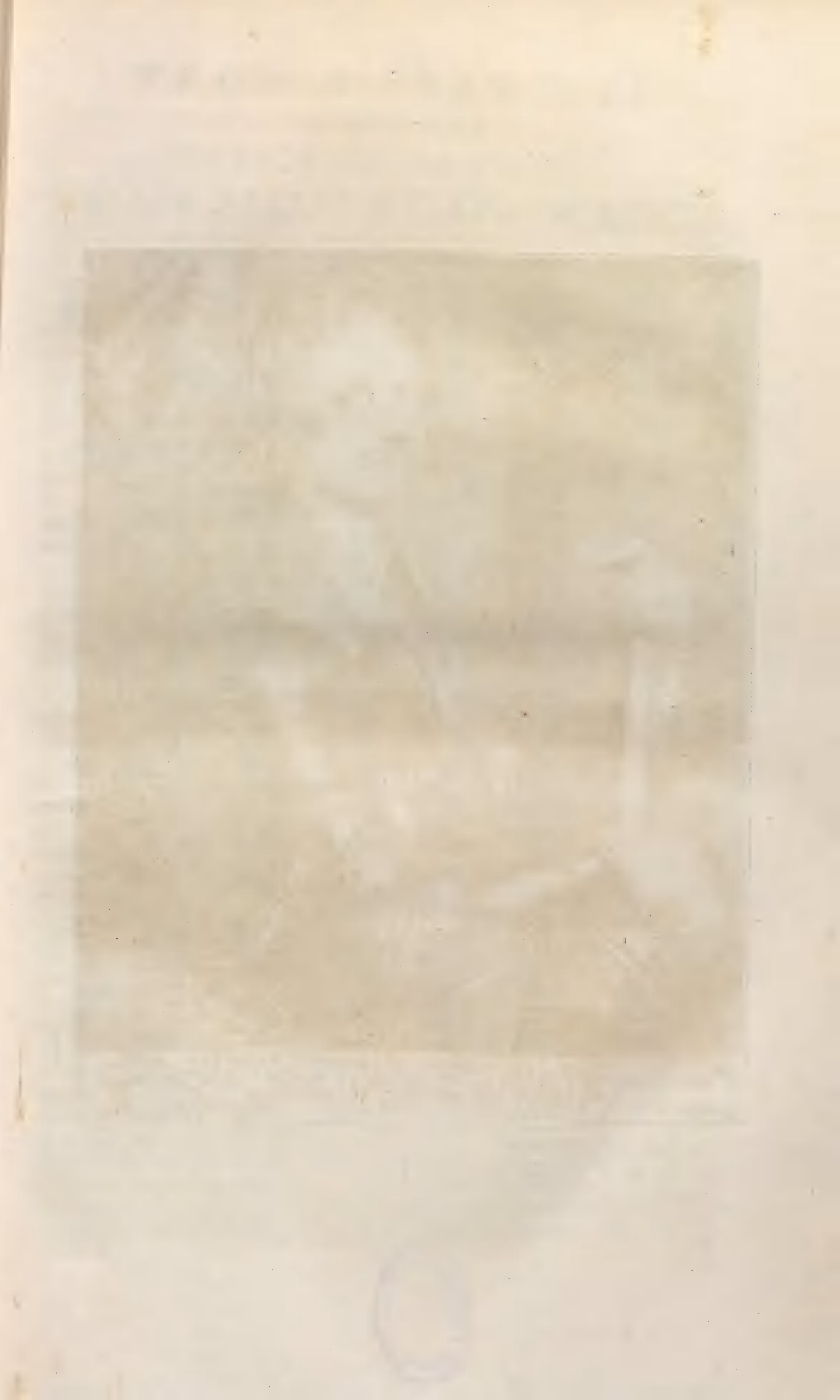
Les ministres de ces deux Princes tinrent de fréquentes conférences, sur les prétentions de leurs maîtres au Marquisat de Saluces, sans pouvoir rien conclure, divers projets pour terminer ce différend furent rejettés tour à tour de part ou d'autre. Enfin ils convinrent d'une alternative, dont Charles Emanuel opteroit dans quelques mois. Il retourna dans ses états, après s'être fait admirer à Paris, & après y avoir acquis la réputation de parfait courtisan, de Prince galant & libéral, & de trés habile négociateur. Les conditions de cette alternative lui paroissant trop dures dans la suite, il refusa d'opter. La guerre suivit, pendant laquelle ses ennemis même furent obligés de le reconnoître comme un des plus grands capitaines de son siécle; tant il y donna de marques de son courage, de sa valeur & de sa capacité, avec une poignée de monde; mais la partie étant trop inégale, il se vit dans l'obligation de conclure un traité, dont il eut tout l'honneur; gardant le Marquisat de Saluces, qui étoit le sujet de la guerre, & fort à sa bienséance, & cédant la Bresse à la France.

Charles Emanuel résolu de se dédommager, forma de nouveaux projets avec le Maréchal de Biron, qui tomberent avec la tête de celui-ci. L'entreprise qu'il forma de prendre Genéve par une escalade, eut une fin presque semblable. Dèja quelques centaines de ses soldats étoient montés dans la ville, & avoient fait sauter la porte avec des pétards; lorsque les bourgeois accourus au bruit, empêcherent les autres d'entrer, défirent ceux qui trouverent, & ce qui échapa à l'ardeur du combat mourut ignominieusement. Il épousa dans la suite tantôt les intérêts de la France, tantôt ceux de l'Espagne, se mit de toutes les parties qui se présenterent en Italie, pour tâcher d'agrandir ses états: mais les défiances, que ces deux cours avoient conçues de ses desseins, rompirent toujours ses mesures, & ne lui permirent point de le faire autant qu'il le souhaitoit.

Quelque appas que pût avoir la couronne de Bohéme, pour un Prince qui méditoit d'aussi grands projets que lui, & pour un cœur aussi entreprenant que le sien, il la refusa, lorsque les Bohémiens lui présenterent, avant que de la déférer à l'Electeur Palatin: mais on dit qu'il fut tenté de la dignité impériale, après la mort de l'Empereur Mathias, & qu'il fit plusieurs démarches pour y parvenir. La Principauté de Macédoine, à laquelle les habitants l'invitoient, pour se soustraire au joug ottoman, & la conquête du Royaume de Chypre furent aussi pendant quelque tems l'objet de ses desseins & la matiére de ses reflexions: mais il ne jugea pas à propos de s'attacher à des états si éloignés des siens.

Cet esprit entreprenant, & ce desir de s'agrandir, qu'il ne dissimula point assez; le rendirent ennemi de ses voisins, & lui causerent bien des chagrins & des revers sur la fin de son regne, qui dura près de 50 ans. Etant tombé malade a Savillan, il y mourut le 26 Juillet 1630. après une maladie, de trois jours.

THO-



SERENISS.MVS PRINC. FRANCISCVS. THOMAS. A. SABAVDIÂ. PRINC. CARIGNANI. ETC. ARMOR. ET. EXERCIT. CATH.Æ MAI.TIS IN. BELG. PRÆFECT. ET. GVBERNAT. GENERAL.

Paul. Pontius sculp. *Ant. van Dyck pinxit* *Cum priuilegio*

THOMAS FRANÇOIS
DE SAVOYE
PRINCE DE CARIGNAN,
GRAND-MAITRE DE FRANCE.
&c. &c. &c.

THOMAS FRANÇOIS *de Savoye, Prince de Carignan, Grand-Maître de France*; étoit le cinquiéme fils de Charles Emanuel, ſurnommé le Grand, Duc de Savoye, & de Catherine Michelle, fille de Philippe II. Roi d'Eſpagne. Il naquit le 21 Décembre 1596, fit ſes prémiéres armes ſous ſon pére, un des grands guerriers de ſon tems, où profitant des leçons & des exemples d'un maître ſi expérimenté, il montra bientôt un courage vraiment martial, & de rares talents pour l'art militaire. Les guerres fréquentes, dans lesquelles la Savoye eut part alors, fournirent ſouvent au jeune Prince l'occaſion de ſe ſignaler. La valeur qu'il fit paroître au ſiége d'Aſti, l'intrépidité & la prudence, avec lesquelles il ſe comporta à la bataille de Corniento, furent des préſages certains, qu'il égaleroit les plus vaillants héros. Le Duc de Savoye voulant témoigner ſa reconnoiſſance à la France, pour le ſecours qu'il en avoit reçu, envoya à Sa Majeſté vingt-neuf drapeaux pris ſur les ennemis, & le Prince Thomas exprima la ſienne, par les bons offices qu'il rendit à cette couronne, en empêchant la déroute dont Mr. le Connétable de lesdiguiéres étoit menacé au paſſage de l'Orbe.

Le traité de Monçon rendant ſa préſence inutile en Italie, il vint en France; épouſa Marie de Bourbon, fille de Charles de Bourbon Comte de Soiſſons; &c. & ſe donna bien des mouvements, pour pouvoir s'établir dans ce Royaume, ſur un pié convénable à ſon rang & à ſa naisſance: mais le Cardinal de Richelieu, ſe laiſſant ici conduire, par l'averſion qu'il avoit pour la maiſon de Savoye, s'y oppoſa de tout ſon crédit, & fit naître des obſtacles; que le Prince Thomas ne put ſurmonter: de ſorte qu'il ſe retira en Eſpagne, où il trouva la cour diſpoſée à remplir ſes ſouhaits. Il y fixa ſon ſéjour, juſqu'à ce qu'il vînt commander les armées eſpagnoles dans le Païs-Bas.

Les commencements de la prémiére campagne qu'il y fit, ne lui réuſſirent point: il fut défait à la bataille d'Avein, où les troupes qui étoient ſous ſes ordres ne ſeconderent point ſa valeur: mais cet échec fut abondamment réparé, par la levée du ſiége de Louvain, & par la ruine de l'armée Françoiſe, qui fut obligée d'aller chercher une retraite en Hollande, n'étant plus en état de tenir la campagne en préſence des Eſpagnols, dont le nombre s'étoit augmenté par l'arrivée de pluſieurs ſecours.

L'année ſuivante, le Prince Thomas prévint les François, en portant le feu de la guerre dans leur propre païs. La Capelle, le Catelet, & Roye devinrent ſes prémiéres conquêtes. Enſuite il força bouchain. L'habileté avec laquelle il fit conduire les travaux au ſiége de Corbie, & le peu de tems qu'il employa à ſe rendre maître de cette place, répandirent non ſeulement la terreur dans la Picardie; mais lui acquirent en même tems beaucoup de gloire. La retraite, à laquelle il fut obligé, lorſque les François arriverent, avec des forces beaucoup ſupérieures aux ſiennes, ne lui fut pas moins honorable, & il acheva de s'établir la réputation de grand capitaine, en forçant le Maréchal de Chatillon à lever le ſiége de Saint Omer, auquel il employoit la plus forte des armées, que le Roi de France eût alors ſur pié.

La mort de Victor Amédée Duc de Savoye, arrivée en 1637, fut cauſe que le Prince Thomas abandonna le Païs-Bas, pour aller combattre en Italie, où ſes propres intérêts l'appelloient. Son frére Victor Amédée avoit établi par ſon teſtament, Madame Royale Ducheſſe de Savoye, tutrice de ſes deux fils & Régente de ſes états. Le Prince Thomas avec le Cardinal ſon frére prétendit à la même tutèle, & ſoutenu par les Eſpagnols entreprit de faire valoir ſes droits par la force des armes. La France épouſa les intérêts de Madame Royale. De là naquit une guerre civile, qui déſola quelque tems la Savoye & le Piémont. Le Prince Thomas prit Chivas, Creſcentin, Verrue, Trin & pluſieurs autres places, & ſurprit Turin

où il laiſſa des troupes pour ſe rendre maître de la citadelle, qui étoit défendue par les François, pour le jeune Duc & Madame Royale ſa mére.

L'armée de France, ſous les ordres du Comte d'Harcourt, vint aſſiéger la ville, & l'on vit à cette occaſion une choſe bien ſinguliére, dont l'hiſtoire fourniroit très peu d'exemples, la voici. Tandis que le Prince Thomas, qui étoit maître de la ville, faiſoit le ſiége de la citadelle, il fut aſſiégé lui-même dans la ville par le Comte d'Harcourt, & celui-ci le fut en même tems dans ſon camp, par le Marquis de Léganés, qui commandoit l'armée eſpagnole. Ce triple ſiége finit par la priſe de la ville, que le Prince Thomas rendit au Comte d'Harcourt, en faiſant un acommodement avec Madame Royale; mais cet acord ne dura pas long-tems, & l'on vit bientôt la guerre ſe rallumer plus vivement qu'auparavant; juſqu'à ce que Louis XIII. eût enfin ménagé un traité ſolide entre Madame Royale & les deux Princes de Savoye, qui abandonnerent le parti des Eſpagnols, & conſentirent à l'exécution du teſtament de Victor Amédée leur frére.

Le Cardinal de Richelieu étant venu à mourir quelque tems après, le Prince Thomas crut qu'il ne trouveroit plus d'obſtacles à ſon avancement en France, avec laquelle il s'étoit lié, en s'accommodant avec Madame Royale. Il perſévera conſtamment dans les engagements qu'il avoit contractés avec cette couronne, & Madame la Régente de Savoye, & montra du moins autant de fidélité & de zèle pour les intérêts de ceux-ci, qu'il avoit témoigné d'attachement à ceux de l'Eſpagne. La ſuite lui donna lieu de ne point s'en repentir; car la France lui marqua toute la confiance qu'il pouvoit eſpérer, & le pourvut des prémiéres charges du Royaume. Il obtint le commandement de l'armée que Sa Majeſté entrétenoit en Italie, pour défendre la Savoye contre les entrepriſes des Eſpagnols, & il y ſervit avec beaucoup de gloire & d'honneur. Ce fut pendant ces campagnes, qu'il forma par ſes exemples & ſon habileté ces deux grands hommes, Mrs. le Vicomte de Turenne & le Comte du Pleſſis-Praſlin, depuis Maréchaux de France ſi renommés, & qu'il ſe vit obligé de conquérir une ſeconde fois pour ſon neveu la plus grande partie des villes, dont il s'étoit rendu maître, lorſqu'il commandoit les armées Eſpagnoles.

Après qu'il eût forcé ceux-ci à évacuer le Piémont, il les ſuivit dans le Milanois, où il fit des conquêtes ſur eux. Tortone, Rocca de Vigevano, & Mortare furent de ce nombre, en ſe rendant par des capitulations honorables, que leur généreuſe défenſe avoit bien meritées. A la priſe de ces villes ſuccéda un combat ſanglant, qui ſe donna proche de la riviére de Mora: le Prince Thomas y fit voir qu'il ſavoit conduire les batailles avec autant de capacité qu'il conduiſoit les ſiéges, en remportant une victoire complette ſur Dom André Cantelme commandant les troupes Eſpagnoles: mais il n'eut pas le même ſuccès, dans les deux entrepriſes qu'il forma avec le Duc de Modéne. Celui ci fit manquer par ſa retraite imprévue, celle qui menaçoit la ville de Crémone, & la jalouſie, qui s'éleva entre ces deux Princes, fut cauſe de la levée du ſiége de Pavie, après ſix ſemaines de tranchée ouverte. Le Roi voulant témoigner au Prince combien il étoit content des campagnes qu'il avoit fait à la tête de ſes armées de terre, lui donna le commandement d'une armée navale, pour aller faire une expédition dans le Royaume de Naples; il s'y rendit maître de l'Iſle de Procida, qui n'eſt éloignée que de douze milles de Naples, tenta inutilement de ſurprendre Salernes en l'eſcaladant, puis revint ſur les côtes de Provence, où les troupes qu'il avoit ſous ſes ordres étoient néceſſaires.

Pendant les troubles ſurvenus en France, il évita adroitement pendant trois ans de commander les armées, & la prudence qu'il fit paroître dans ces tems critiques, auſſi-bien que ſon attachement inviolable aux intérêts du Roi, contribuerent à lui mériter la charge de Grand-maître de France. Il en fut pourvu, après que le Prince de Condé en eût été privé, par un arrêt du Roi, qui le déclaroit criminel de lèze-Majeſté, en prêta le ſerment accoutumé au mois de Février 1654. & alla commander l'armée d'Italie l'année ſuivante. Il tomba malade, & mourut à Turin le 22 Janvier 1656, dans la ſoixantiéme année de ſon âge. Il avoit eu ſept enfants de ſon Mariage avec Marie de Bourbon: mais il n'y en eut que trois qui lui ſurvécurent, deux Princes & une Princeſſe.

WOLF-

SERENISSIMVS PRINCEPS WOLFANGVS WILHELMVS, D.G. COMES PALATINVS RHENI, DVX BAVARIÆ, IVLIACI, CLIVIÆ, ET MONTIVM: COMES VELDENTII, SPONHEMII MARCHIÆ, RAVENSBVRGI ET MOERSII, DOMINVS IN RAVENSTEIN. ETC.

D. A. van Dÿck Eques Pinxit. *Cũ. Priuileg:* *Vorsterman sculp.*

WOLFGANG GUILLAUME
COMTE PALATIN DU RHIN,
DUC DE BAVIERE.
&c. &c. &c.

WOLFGANG GUILLAUME *Comte Palatin du Rhin, Duc de Baviére, de Neubourg, de Juliers, Berg &c.* étoit fils de Philippe Louis Duc de Baviére &c, qui eut en partage le Duché de Neubourg, & d'Anne de Cléves, seconde fille de Guillaume Duc de Cléves, Juliers &c. Il naquit le vingt-cinquiéme Octobre 1578, fut élevé dans la Religion Luthérienne, dont ses ancêtres avoient fait profession, depuis Louis II. du nom, Duc de Baviére-Deux-Ponts, & persévera fidélement dans la même communion pendant la vie de son pére. Il fit un voyage en Angleterre pour voir la Reine Elisabeth, qui le reçut splendidement. Elle donna ordre qu'on lui montrât ses magasins, ses troupes, ses places fortifiées, ses trésors, sa garderobe, son train & ses maisons royales. Wolfgang les admira & dit, qu'il n'y avoit point dans le monde de Prince plus puissant & plus heureux que cette grande Reine. Revenu en Allemagne, son pére voulut l'engager à se marier: mais il tira cette affaire en longueur, & la différa jusqu'en 1613.

Pour lors, ayant épousé Magdelaine de Baviére, fille de Guillaume V. de la branche de Baviére-Munich, il se trouva puissamment sollicité d'embrasser la Religion Catholique romaine. Cette Princesse profitant du grand ascendant qu'elle avoit sur le Duc son époux, employa adroitement ses charmes & son esprit, pour opérer ce changement en sa personne, & secondée des intrigues de la famille dont elle étoit issue, elle vint ensuite à bout de son dessein. Philippe Louis, Pére de Wolfgang, mourut en 1614, & pendant le cours de la même année, celui-ci fit profession de la Religion Catholique romaine, après avoir abjuré le Luthéranisme.

Wolfgang Guillaume s'étoit conservé à lui seul la Régence & la supériorité territoriale des états héréditaires de Philippe Louis, par un pacte de famille fait avec ses fréres, & en vertu de ce pacte, voulant signaler son zèle pour la Religion qu'il avoit récemment embrassée, il prétendit avoir droit de l'établir dans les terres de leurs appanages; ce qui excita des troubles entre eux: mais appuyé par les Espagnols, dont il s'étoit acquis la protection, il réussit en partie dans son entreprise. Ce Prince avoit néanmoins sur les bras des affaires bien plus importantes à terminer, lorsqu'il hérita des états de son pére, la succession des Duchés de Cléves & de Juliers n'étant pas encore règlée. L'Empereur avoit voulu mettre ces Duchés & leurs dépendances en séquestre, peut-être pour se les approprier. Les quatre Princes qui prétendoient à cette succession avoient eu recours à leurs alliés, pour s'y opposer plus efficacément: ce qui avoit occasionné une guerre en Allemagne, & obligé l'Archiduc Léopold à évacuer ces états, quoiqu'il en eût reçu l'investiture de l'Empereur, & des troupes pour faire valoir ses prétentions. Nous n'entreprendrons pas d'examiner qui des concurrents avoit le meilleur droit; mais nous nous contenterons de remarquer seulement, que le Marquis de Brandebourg, & le Duc de Neubourg avoient paru les mieux fondés: le prémier pour avoir épousé l'ainée des sœurs du dernier Duc de Cléves, l'autre parceque cette ainée étant morte, la seconde sœur qu'il avoit épousée prenoit sa place. Ils étoient d'ailleurs plus en état de faire valoir leurs prétentions que les autres, qui les laisserent de brouiller cette affaire. Le Marquis de Brandebourg secondé par les Hollandois, & le Duc de Neubourg soutenu par les Espagnols s'étoient disputé cette belle succession: tous deux y étoient entrés à main armée & chacun en avoit envahi une partie; promettant de donner satisfaction aux autres concurrents, lorsque la quérelle seroit décidée selon les loix de l'Empire. Les choses demeurerent quelque tems dans cet état. Mais ces troubles qui étoient plutôt assoupis, que véritablement éteints, se rallumerent dans la suite, & engagerent le Marquis de Brandebourg & le Duc de Neubourg dans une nouvelle guerre.

Telle étoit à peu près la situation des affaires, qui regardoient les Duchés de Cléves, Juliers,

liers, Berg & leurs dépendances, lorſque Wolfgang Guillaume parvint au gouvernement des états de ſon pére. Le Roi d'Eſpagne & l'Archiduc Albert ſe déclarerent bientôt en ſa faveur. Les Hollandois ne purent, en bonne Politique; ſe diſpenſer de prendre le parti de Jean Sigismond Electeur de Brandebourg: ils ſurprirent la ville de Juliers, y mirent garniſon, de crainte qu'elle ne tombât entre les mains des Eſpagnols, & proteſterent de ne vouloir la garder, que pour la ſûreté du repos public; juſqu'à ce que les différends aſſoupis ci-devant par le traité de 1618, entre les Hauts Concurrents, fuſſent terminés par un nouveau traité.

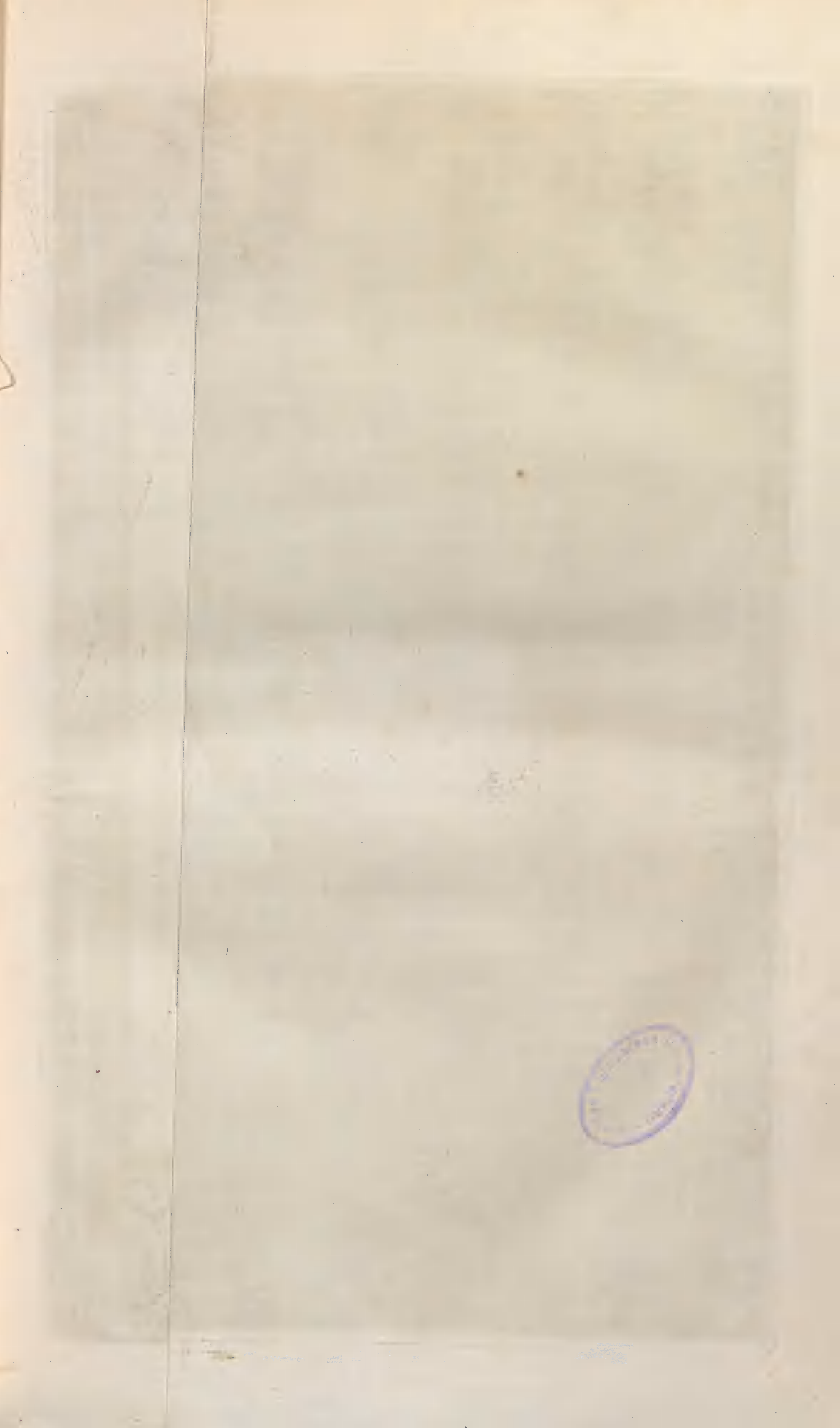
La guerre continua, le général Spinola venu au ſecours de Wolfgang Guillaume prit Orſoi Weſel & quelques autres places pour ce Prince. Les Hollandois, ne voulant point ſouffrir les Eſpagnols dans Weſel, envoyerent des Ambaſſadeurs en France & en Angleterre, pour engager les deux Rois à s'oppoſer aux conquêtes de la maiſon d'Autriche: mais ceux-ci ſe contenterent d'envoyer des Plénipotentiaires, pour traiter d'un accommodement entre Jean Sigismond Electeur de Brandebourg, & Wolfgang Guillaume Duc de Neubourg, les deux véritables Concurrents dans cette guerre, conjointement avec leurs Alliés, les Etats Généraux d'un coté, le Roi d'Eſpagne & l'Archiduc de l'autre. L'accommodement fut conclu, & la ſucceſſion litigiée fut partagée entre les deux parties, à condition que l'on quitteroit les armes de part & d'autre. Le Duché de Cléves, le Comté de la Mark & celui de Ravensperg, devoient demeurer proviſionelement à Jean Sigismond, & Wolfgang Guillaume avoit pour ſa part, aux mêmes conditions, les Duchés de Juliers, de Berg & la Seigneurie de Raveſtein.

Après cet accord Wolfgang Guillaume continua de s'attacher aux Eſpagnols, dont il avoit reçu des ſervices ſi importants, & ceux-ci lui témoignerent beaucoup de bonne volonté. Philippe III. le fit chevalier de la Toiſon d'Or; mais il eſt fort apparent qu'ils ne lui faiſoient pas ces careſſes par des vues entiérement déſinterreſſées: car dans la ſuite ayant repris la ville de Juliers, que les Hollandois avoient gardée, ils ne la lui rendirent point, malgré les preſſantes ſollicitations qu'il fit pour entrer en poſſeſſion de cette place, & ce ne fut que par la paix des Pyrenées, que les Eſpagnols la reſtituerent enfin à ſon fils Philippe Guillaume; la France ayant fortement inſiſté ſur cet article.

On vit paroître quantité d'écrits de la part des deux Princes, qui avoient partagé la ſucceſſion de Cléves, pour prouver leurs droits ſur ces états. Le Duc de Deux-Ponts, les Marquis de Bade & de Burgauw en produiſirent auſſi à la Diéte de Ratisbonne, afin d'obtenir une déciſion de la part de l'Empereur & de l'Empire ſur les différends entre les Princes, qui avoient épouſé les quatre ſœurs du dernier Duc de Cléves, chacun voulant en avoir ſa part. L'Electeur de Saxe & le Duc de Névers parurent auſſi ſur les rangs. Wolfgang ne manqua point de replique, il produiſit de ſon coté pluſieurs piéces, qui tendoient non ſeulement à juſtifier la poſſeſſion qu'il avoit priſe, mais encore à prouver le droit qu'il avoit eu de la prendre, & rapporta les traités, les contracts de mariage & l'ordre de ſucceſſion établi par les diſpoſitions teſtamentaires de Guillaume Duc de Cléves & pére de ſa femme, en vertu deſquels il avoit agi. Il conſerva pendant toute ſa vie, quoiqu'avec beaucoup de peine, la portion qu'il poſſédoit, ayant ratifié par un nouveau traité conclu en 1630, le partage qui avoit été fait avec l'Electeur de Brandebourg.

Wolfgang avoit épouſé en 1613 Magdelaine de Baviére, morte en 1628. Le prémier de Novembre 1631, il ſe remaria avec Charlotte de Baviére, fille de Jean Comte Palatin du Rhin, laquelle mourut le 31 Mars 1651, & peu de tems après, il prit une troiſiéme alliance avec Marie Françoiſe, fille de François Egon Comte de Furſtemberg. Il ne vécut point long-tems avec cette derniére épouſe, étant mort le 20 Mars 1653. Il ne laiſſa qu'un fils de ſa prémiére femme, n'ayant point eu d'enfants des deux autres, & Guillaume de Bade-Baden épouſa en ſecondes noces ſa veuve, Marie Françoiſe de Furſtemberg.

FRE-




FREDERICO HENRICO D.G. PRINCIPI ARAVSIONENSIVM
COMITI NASSAVIÆ, CATTIMELIBOCII, VIANDÆ, DIETZIÆ,
LINGÆ, MEVRSIÆ, BVRÆ, LEERDAMI ETC. MARCHIONI VERÆ
ET FLISSINGÆ, BARONI BREDÆ, GRAVIÆ ETC.
Ant. van Dyck pinxit.
Paulus Pontius sculpsit.
C. vander Stock excudit.
Cum priuilegio Ordinum confœderatorum.

FREDERIC HENRI
PRINCE
D'ORANGE ET DE NASSAU.
&c. &c. &c.

FREDERIC HENRI *Prince d'Orange &c*, étoit fils de Guillaume I. & de Louiſe de Coligni. Il naquit à Delft le 28 Février 1584: quelques mois avant que le Prince ſon pére fut aſſaſſiné par l'infame Baltaſar Gérard. Il eut pour parrains Henri IV. Roi de Navarre, depuis Roi de France, & Fréderic III. Roi de Dannemark, deſquels il reçut les noms de Henri Fréderic: mais lorſqu'il fut fait Gouverneur général des Provinces-Unies, il changea l'ordre de ces noms & voulut être nommé Fréderic Henri. Dès ſon bas âge, il fut envoyé en France, où il paſſa ſes prémiéres années à la cour, & y reçut l'éducation convenable à ſa naiſſance.

Les glorieuſes campagnes, que le Prince Maurice faiſoit dans les Païs-Bas, firent naître en Fréderic Henri le deſir de prendre part aux travaux & aux triomphes de ſon frére. Il revint en Hollande, porta les armes ſous ce grand Prince, commença à donner des marques de ſa valeur au ſiége de Bommel, & après l'intrépidité qu'il fit paroître à la bataille de Nieuport; on ne put douter, qu'à l'exemple de ſes ancêtres, il ne devint un grand capitaine. A l'âge de 18 ans, commandant un quartier devant Grave, il fit voir qu'il ſavoit déja s'emparer des forts: & depuis lors juſqu'à ſon élevation au gouvernement général des Provinces-Unies, ſa vie ne fut qu'une ſuite d'actions éclatantes, qui le rendirent digne de cet important emploi. Auſſi les Etats ne balancerent point un moment, après la mort du Prince Maurice, à lui déférer tous ceux que celui-ci avoit poſſedés. La brigue & l'intrigue n'y êurent point de part; il étoit au camp de Valvick lorſque cette mort arriva, & ne l'apprit preſqu'en même tems, qu'il reçut les patentes par leſquelles les Etats le déclaroient général de leurs armées, amiral & gouverneur de leurs Provinces, aux mêmes conditions que le Prince ſon prédéceſſeur.

Fréderic Henri étoit alors âgé de 40 ans, & par conſéquent en état de ſupporter tout le poid de ces importants emplois. Le Prince Maurice avoit laiſſé en mourant la ville de Bréda aſſiégée par le Marquis de Spinola: il tâcha de la ſecourir; mais les triſtes extrémités auxquelles elle étoit réduite, la ſupériorité de l'armée eſpagnole, & l'habileté avec laquelle le Marquis de Spinola avoit pourvu à la ſûreté de ſon camp, rendirent inutiles les tentatives du Prince, Bréda fut obligée de ſe rendre. Cette perte fut extrémement ſenſible aux Hollandois & encore plus à leur gouverneur: mais il fallut céder au tems. La priſe & la démolition d'Oldenzael par les ordres du Prince Fréderic Henri furent un petit dédommagement de cet échec.

Il alla enſuite ruiner les travaux que le Marquis de Spinola faiſoit faire, pour joindre le Rhin à la Meuſe, en creuſant un canal qui empêcheroit les Hollandois de faire des courſes dans le Brabant & y attireroit le commerce d'Allemagne. Il prit & démolit les forts qui couvroient les travailleurs, renverſa leurs redoutes, paſſant les ſoldats au fil de l'épée & faiſant bon nombre de priſonniers. Etendant ſes conquêtes aux dépens des Eſpagnols, il aſſiégea Groll, fit exécuter les travaux avec une extrême diligence, & pouſſa ce ſiége avec tant de vigueur, qu'au rapport d'un écrivain de ce tems, on ne vit rien de ſemblable ſous le Prince Maurice. Le Comte Henri de Bergue s'efforça envain de la ſecourir: Fréderic Henri avoit trop bien pris ſes meſures: deſorte que les aſſiégés toujours repouſſés dans leurs ſorties infructueuſes, ſe virent bientôt forcés à capituler & à ſe rendre.

Bois-le-Duc place regardée juſqu'ici comme imprénable, fut obligée de reconnoître qu'elle n'étoit point telle, lorſqu'elle ſe vit attaquée par un capitaine auſſi habile que Fréderic Henri, de qui l'on peut dire avec vérité, que ſi juſqu'à préſent il avoit imité la valeur de Guillaume ſon pére & de Maurice ſon frére, il les ſurpaſſa de beaucoup ici. L'un & l'autre avoient échoué devant Bois-le-Duc: Fréderic Henri ſut en triompher. Le gouverneur fit humainement tout ce qui étoit poſſible pour la conſerver: mais ſa généreuſe réſiſtance ne

fit qu'animer le courage du Prince. Henri de Bergue vint au ſecours de la place avec ſon armée, & après avoir tâché inutilement d'en venir à bout par une bataille déciſive, il alla ravager la Gueldre, s'avança juſqu'à quelques lieues d'Utrecht, menaçant la Hollande d'une prochaine invaſion, & portant par tout la crainte & la déſolation, afin de détourner le Prince du ſiége de Bois-le-Duc.

La conſtance de Fréderic Henri le trompa, & ſa vigilance déconcerta tous ſes projets: car quoiqu'occupé au ſiége de Bois-le-Duc, il étoit très attentif aux mouvements de ſon ennemi; ainſi le voyant bien avancé dans le païs, il commanda à Mr. de Gent d'aller aſſiéger Weſel, où les Eſpagnols avoient leur artillerie, magazins & proviſions. La place fut inveſtie & priſe, & les Eſpagnols ſi ſurpris de ce coup imprévu, qu'ils ne penſerent plus qu'à rebrouſſer chemin avec précipitation. Cependant le Prince pouſſoit le ſiége de Bois-le-Duc & y faiſoit faire des travaux auxquels on ne trouve rien de comparable que dans l'antiquité. Le gouverneur de ſon coté diſputoit le terrein pié à pié & oppoſoit conſtamment une généreuſe défenſe aux attaques redoublées de Fréderic Henri. Il fallut néanmoins qu'il ſuccombât, les mines menaçant le corps de la place, qui bientôt auroit pu être emportée d'aſſaut: s'il n'eût pris le parti de capituler & de ſe rendre.

Les Etats des Provinces-Unies voyant le tour avantageux, que la guerre avoit pris, ſous la ſage conduite de Fréderic Henri, donnerent la ſurvivance de tous ſes emplois au Prince Guillaume ſon fils. Cette marque de confiance redoubla le zèle de Fréderic. Les années ſuivantes furent marquées par la priſe de Ruremonde, de Venlo & de Straalen, qui fit concevoir au Prince le deſſein d'enlever Maſtricht aux Eſpagnols. Il fit les préparatifs d'un ſiége ſi important, & en vint heureuſement à bout dans la ſuite. Maſtricht fut priſe en 1633, & unie enſuite au domaine de l'état, par la paix de Munſter. Je paſſe ſous ſilence grand nombre de conquêtes de Fréderic Henri, pour faire mention de la grande capacité qu'il fit paroître devant Bréda. Le Marquis de Spinola employa pendant environ un an une nombreuſe armée eſpagnole pour prendre cette ville, perdant beaucoup de monde & faiſant des dépenſes prodigieuſes: mais Fréderic Henri fit voir ici qu'il n'étoit pas moins habile dans l'exécution de ſes projets, qu'il étoit ingénieux à les former. La priſe de Bréda lui couta peu de monde, & ne l'occupa que quelques mois: puisqu'il en commença le ſiége le 22 Juillet, & qu'il le finit glorieuſement par la reddition de la place, le 11 Octobre ſuivant. Ainſi il rendit à la République naiſſante une ville importante que de facheuſes circonſtances n'avoient point permis de conſerver.

Attentif à tout ce qui pouvoit contribuer à la ſûreté de ſa patrie, il ne voyoit qu'avec peine les Eſpagnols à portée de lui nuire: c'eſt pourquoi il réſolut de leur enlever pluſieurs places en Flandre, qui étoient fort à la bienſéance des Hollandois. Hulſt, ville bien fortifiée & encore plus avantageuſement ſituée, devint d'abord l'objet de ſes projets & bientôt une de ſes conquêtes, étant venu la prendre ſous les yeux des Eſpagnols, ſans qui puſſent la ſecourir. Ceux-ci laſſés de leurs pertes, voulant enfin en prévenir de nouvelles, firent parler d'accommodement & de paix: mais pendant le cours des négociations, la mort, que ce Prince avoit ſi ſouvent paru mépriſer dans les dangers, vint terminer ſes jours, ſi chers & ſi précieux à ſa patrie: le 14 Mars 1645, & on peut dire que ſi Guillaume I. a jetté les fondements de la République, que ſi Maurice ſon fils les a affermis; Fréderic Henri les a rendus ſolides, & a achevé de l'affranchir entiérement du joug eſpagnol.

Ce Prince avoit eu de ſon mariage avec Emilie. Comteſſe de Solms Guillaume II; qui lui ſuccéda, & quatre Princeſſes. Il étoit grand, ayant l'air noble & martial, le port beau & majeſtueux, le tempéramment fort & vigoureux. Son eſprit étoit vif & pénétrant, ſon jugement ſolide. Il joignoit à ſes avantages un grand fond de Politique, beaucoup d'affabilité, de politeſſe & un déſintereſſement ſi parfait, que ſa fidélité fut toujours exemte de ſoupçon. Plein de bonté, de courage & de valeur, épargnant la vie du ſoldat dont on l'appelloit le pére, uſant modeſtement de la victoire; ne ſe laiſſant point abbattre par les revers, ni ſéduire par la flatterie; il a été heureux dans ſes entrépriſes, & a réuni en ſa perſonne, tout ce qui fait le grand homme & le héros.



CHRISTIANO D. G. POSTVLATO EP.° HALBERSTADIENSI,
DVCI BRVNSVICENSI, ET LVNEBVRGENSI ETC.

Ant. van Dÿck pinxit. *Robertus van Voerst sculpsit.*



CHRISTIAN
DUC DE
BRUNSWICK ET LUNEBOURG.
&c. &c. &c.

CHRISTIAN *Duc de Brunswick & Lunebourg*, ſecond fils de Henri Jules de Brunswick & d'Eliſabeth, fille de Fréderic II. Roi de Dannemark, naquit le 10 Septembre 1599, fut fait Adminiſtrateur de l'Evêché d'Halberſtad, & eut toujours beaucoup de liaiſon avec ſon oncle Chriſtierne IV. Roi de Dannemark. Comme il n'aimoit ni les Catholiques, ni la maiſon d'Autriche, il embraſſa d'inclination le parti de Fréderic Electeur Palatin, qui avoit été appellé à la couronne de Bohéme par les Etats du Royaume, & que l'Empereur Ferdinand II. lui diſputoit. Après la perte de la bataille de Prague, qui décida de la couronne de Bohéme, & des deſtinées de l'infortuné Fréderic: Chriſtian prit un des gants de cette Princeſſe, avant qu'elle partît pour la Siléſie, & l'attacha à ſon chapeau, faiſant ſerment qu'il ne l'en ôteroit point, & ne ſe donneroit point de relâche, qu'il n'eût rétabli ce Prince ſur le trône de Bohéme. Ce qui a peut-être fait dire à quelques-uns, qu'il avoit plus que des ſentiments d'eſtime pour cette Reine: mais que l'on eſt point obligé de croire ſur d'auſſi foibles conjectures.

Chriſtian ayant pris congé du Roi & de la Reine de Bohéme, alla lever des troupes le plus promptement qu'il lui fut poſſible, pour revenir à leur ſecours. Il en obtint auſſi du Roi de Dannemark qu'il joignit aux ſiennes, de ſorte qu'il aſſembla une armée, avec laquelle il entra en Weſtphalie, afin de faire une diverſion aux forces de la maiſon d'Autriche, qui alloient fondre ſur le Palatinat, unique retraite que l'Electeur poſſéda. Il ravagea pluſieurs contrées, & fit un dégat horrible, pour détourner les Impériaux de leur deſſein. La ville d'Arménebourg fut priſe, la garniſon paſſée au fil de l'épée, & ſes ſoldats s'enrichirent des dépouilles des habitants de cette place, qu'il leur abandonna au pillage. A ces prémiers coups, ſuccéderent la priſe de Lipſtad, de Soeſt & de Paderborn. Il fit un grand butin dans ces villes, dont les égliſes étoient fort riches. Il enleva les ſtatues d'Or & d'Argent qu'il y trouva, & les fit convertir en monnoye, pour payer ſes troupes. Le clergé eut principalement beaucoup à ſouffrir, tant à cauſe des contributions exorbitantes auxquelles il le taxa, qu'à cauſe de la haine qu'il lui portoit, & dont il lui fit reſſentir les rudes effets. Les Jéſuites & l'Evêque furent les plus vexés: le collége de ceux-la fut ruiné, & celui-ci fut mis à mort, après avoir eut le déplaiſir de voir piller ſon tréſor, bruler ſa cathédrale, & enlever les richeſſes qu'un de ſes prédéceſſeurs avoit amaſſées.

Il ſeroit difficile de juſtifier entiérement l'animoſité que Chriſtian fit paroître ici, & la licence qu'il donna à ſes ſoldats & à ſes favoris; je ne crois pas même, qu'elles fuſſent compatibles avec cette inſcription *ami de Dieu, ennemi des prêtres*, qu'on liſoit ſur des écus d'Allemagne qu'il fit battre alors: mais laiſſons là Paderborn ſaccagé, & ſuivons Chriſtian qui s'avance vers les autres défenſeurs de l'Electeur Palatin Roi de Bohéme. Le Marquis de Bade Dourlach en étoit venu à une action avec le Comte de Tilli, où la victoire avoit ſembloit ſe déclarer d'abord pour celui-la, lorſqu'un boulet de canon tombant dans ſon magaſin à poudres, y mit le feu, & cauſa la défaite de ſon armée, par le deſordre qu'il y occaſionna. Chriſtian accourant à ſon ſecours pour reparer cet échec, voulut joindre ſes troupes à celles du Comte de Mansfelt: mais le général Tilli l'ayant joint près du Mein lui livra bataille. Chriſtian s'y comporta avec une valeur extraordinaire, ſe trouvant par tout où le combat étoit le plus vif, & encourageant les ſiens beaucoup plus par ſes actions que par ſes paroles: mais malgré ſa bravoure, il fut obligé de céder à la grande ſupériorité du nombre des Impériaux. Son armée fut miſe en déroute, & il ne ſe ſauva lui-même, qu'en ſe jettant avec ſon cheval dans le Mein qu il traverſa à la nage.

Ayant raſſemblé au plutôt les débris de ſes troupes diſperſées, ſecondé du Comte d'Oldembourg; il cacha adroitement ſa marche aux Autrichiens, & alla joindre le Comte de

Mans-

Mansfelt, avec lequel il vint mettre le siége devant Saverne. Quelque braves que pussent être ces généraux, ils furent obligés de se retirer, à l'aproche des Impériaux & des Espagnols réunis contre eux. Ils s'avancerent en Lorraine, où dans l'incertitude du parti qu'ils prendroient, ils levoient des contributions en Champagne, faisant trembler la France & son Roi jusques dans Paris. Enfin ils entrerent dans les Païs-Bas & le général Tilli avec Gonzalve de Cordoue leur présenta la bataille dans la plaine de Fleurus, fameuse par les sanglantes actions qui s'y sont passées.

Le Duc Christian parut à la tête de ses troupes avec une air de confiance & d'intrépidité, qui inspiroit du courage, s'exposant aux dangers les plus périlleux. Les Espagnols commençoient dèja à plier, sous les puissants efforts de ce héros, lorsqu'il eu le bras gauche cassé d'un coup de mousquet. Cet accident ne rallentit point cependant son ardeur, il continua le combat avec le même courage, impatient de voir la victoire, qui balançoit, se déclarer entiérement en sa faveur. Mais la grande perte de sang qu'il faisoit, ayant épuisé ses forces, on fut obligé de le retirer de la mélée, pour pancer sa blessure. Après quelques appareils, les chirurgiens appréhendant une suite mortelle, lui proposerent l'amputation de son bras, à laquelle il fut bientôt résolu. Il fit paroître une constance & une force extraordinaire dans cette douleureuse opération, qu'il supporta sans se plaindre, & qu'il fit faire au bruit des tambours & des trompettes: substituant ensuite un bras d'Argent à celui qu'il avoit perdu.

Lorsqu'il fut de retour en Allemagne & entiérement reguéri, plusieurs Princes travaillerent à le reconcilier avec l'Empereur: les choses furent même portées si loin, qu'on lui présenta les conditions auxquelles il pouvoit conclure un accommodement fort honorable pour ce qui le regardoit: mais plus fidéle à la parole qu'il avoit donnée avec serment au Roi & à la Reine de Bohéme, & plus attaché à ses alliés, que sensible à ses propres intérêts, il ne voulut point faire de traité, à moins que ce Prince n'y fut compris, & ceux qui avoient suivi son parti: ainsi il continua à lever de nouvelles troupes, pour se mettre en état d'obtenir par la force des armes un traité, auquel l'Empereur ne vouloit point consentir par la voye des négociations.

La cour de Vienne continua de lui opposer le général Tilli, qui le suivoit par tout & le Duc de Brunswick souffroit extrémement de n'avoir point assez de troupes pour lui faire tête. C'est pourquoi il abandonna la basse Saxe & rentra en Westphalie, afin de gagner du tems, & d'éviter une bataille décisive, dont le succès lui eut peut-être été funeste, en attendant qu'il eût trouvé moyen de grossir son armée. Ce Prince dont le temperamment vif & bouillant ne respiroit que le combat & le rétablissement du Roi de Bohéme, redoublant ses soins, pour augmenter le nombre de ses troupes fit de trés grandes dépenses, & dès qu'il se crut capable de s'opposer en quelque maniére à son ennemi, il courut le risque d'une bataille, près de Stadlo en Westphalie. Les siens ne sécondant point sa valeur dans cette action, elle tourna à son désavange. Le général Tilli le défit, lui prit son artillerie & son bagage, & peu s'en fallut qu'il n'en coutât la tête au Colonel Kniphausen, à qui Christian attribua cette perte. Il le fit arrêter, l'accusant de n'avoir point défendu, comme il le devoit, le passage dont il lui avoit confié la garde: mais celui-ci prouva son innocence, & fut mis en liberté.

Après cette défaite, le Duc de Brunswick ne voyant aucune apparence de pouvoir rétablir son armée en Allemagne, passa en Hollande & en Angleterre, où il fit de nouvelles levées avec beaucoup de succès, & ensuite revint joindre Christierne IV. Roi de Dannemark, avec lequel il marcha au secours du Roi de Bohéme. Il crut d'aller prendre sa revanche du Comte de Tilli qui étoit devant Northeim; mais celui-ci leva le siége & se retira. L'année suivante il continua de faire la guerre à la maison d'Autriche, avec des forces plus considérables qu'il n'avoit eues jusqu'ici, le Roi de Dannemark lui ayant laissé une bonne partie de ses troupes. Il fatigua pendant quelque tems le général Tilli le long du Weser, sans en pouvoir venir à une bataille, tomba malade, & mourut enfin à Wolfembutel, le 9 Juin 1626 selon quelques-uns, & selon d'autres au commencement de Mai de la même année. Il y en a qui prétendent qu'il fut empoisonné: mais l'opinion la plus commune est, qu'il mourut d'une fiévre chaude. Ce qui est bien certain, c'est que la maison d'Autriche perdit un ennemi rédoutable en la personne de Christian, & l'Electeur Palatin élu Roi de Bohéme un puissant & zèlé défenseur.

JEAN



EXCELL.MVS DOMINVS. D. IOANNES. COMES. NASSOVIÆ. CATTINELLIBOCI. VIANDEN
DIETZ. ETC. EQVES. AVREI. VELLERIS, S. MA: CÆS. MARESCHALLVS. CATH. REG:
IN BELGIO. EQVITVM. GENERALIS. ETC.

Paul. Pontius sculpsit *Ant. van Dÿck pinxit* *cum priuilegio*



JEAN COMTE DE NASSAU
GOUVERNEUR
DE LA PROVINCE DE GUELDRE.
&c. &c. &c.

JEAN *Comte de Naſſau* naquit le 21 Novembre 1531. Il étoit le deuxiéme fils de Guillaume Comte de Naſſau dit *le Viel*, de la branche de Dillembourg, qui introduiſit la Religion Proteſtante dans ſes états, & de Julienne née Comteſſe de Stolberg, veuve de Philippe Comte de Hanau, qu'il avoit épouſée en ſecondes Noces. Après la mort de ſon pére arrivée en 1559, il partagea la ſucceſſion avec Guillaume ſon frére ainé, qui fit la branche d'Orange & fut le prémier fondateur de la République des Provinces-Unies. Guillaume eut les biens ſitués en France & dans les Païs-Bas, & Jean ceux qui étoient en Allemagne. L'un & l'autre s'attacherent à la cour d'Eſpagne, qui étoit alors la plus puiſſante de l'Europe, furent très conſidérés parmi la nobleſſe des Païs Bas, & eurent beaucoup de part à la révolution qui y eſt arrivée. Soit que Jean fût plus habile politique que ſon frére Guillaume, ſoit qu'il fût plus heureux, ou qu'il parût moins redoutable aux Eſpagnols, parce qu'il avoit coutume de ſe retirer de tems en tems dans ſes états d'Allemagne, ils ne conçurent point tant de défiance de lui, que de Guillaume; il n'avoit cependant guéres moins de part aux troubles qui agitoient alors ces Provinces.

Il s'étoit trouvé à Gand, lorſque les Députés du Clergé, de la Nobleſſe & des Communes des dix-ſept provinces, à la reſerve de celle de Luxembourg, s'y étoient aſſemblés, pour négocier un traité de Confédération, par lequel ils s'engageoient à chaſſer les Eſpagnols des Païs-Bas, & à laiſſer d'ailleurs les choſes ſur le pié où elles ſe trouvoient. Il avoit prêté ſerment de s'en tenir inviolablement à cette union, d'en obſerver religieuſement les conditions, & y avoit fait paroître tant de zèle & de réſolution pour le bien public, la liberté des peuples & le maintien de leurs priviléges, qu'il s'étoit concilié l'eſtime & la bienveillance d'un chacun. De là cet empreſſement, que la Province de Gueldre témoigna de l'avoir pour Gouverneur. Dès le commencement de 1578 les principaux de cette Province le demanderent avec inſtances aux Etats Généraux. Ce qui fit naître une grande jalouſie contre la maiſon de Naſſau, comme ſi elle eut voulu poſſéder ſeul le gouvernement de toutes les Provinces. Le Comte de Berghes même, quoique ſon beau-frére, en parut jaloux au grand étonnement de tout le monde.

Le Comte de Naſſau ayant pris poſſeſſion du gouvernement auquel il avoit été appellé, s'apperçut bientôt, que les Magiſtrats n'étoient point diſpoſés à le ſeconder, dans l'adminiſtration des affaires, & dans l'avancement du bien public. Au contraire, le conſeil de Gueldre favoriſoit beaucoup plus le parti du Roi que celui du peuple & de la liberté, qu'on vouloit ſe procurer. Ceux qui étoient à la tête des villes dans la Province ſuivoient les mêmes traces: de ſorte que le Gouverneur ſe trouvoit pour ainſi dire les mains liées, & dans l'impuiſſance d'avancer les affaires des confédérés, quoiqu'il ne manqua ni de Politique ni de bonne volonté. La Religion Catholique romaine profondément enracinée dans la plûpart des villes, & le ſerment qu'il avoit prêté d'obſerver le traité de Confédération conclu à Gand, achévoient de lui ôter tout pouvoir d'agir; parce qu'un des articles portoit qu'on innoveroit rien en matiére de Religion. Dans ces circonſtances, que les intérêts du Roi, de la Religion, des confédérés & de la liberté du peuple rendoient trés difficiles, il falloit un homme de tête & d'une Politique conſommée, comme le Comte de Naſſau étoit en effet, pour pouvoir ménager les eſprits & venir à bout de ſes deſſeins comme il a fait. Les choſes changerent tout à coup de face par une révolution imprévue. On vit la Nobleſſe & les villes réunies dépoſer la plûpart des conſeillers, qui compoſoient le conſeil de Gueldre, & qui étoient alors preſque tous étrangers. Les Magiſtrats, dont la fidélité étoit ſuſpecte, ſubirent le même ſort dans les villes, & on leur en ſubſtitua d'autres, ſur lesquels on pouvoit compter.

Le Comte Jean ſe trouvant à la tête d'une Province, dont les nouveaux Régents & les Magiſtrats avoient des ſentiments plus favorables à leur patrie que les prémiers, travailla à établir ſolidement leur liberté. Ce fut alors, qu'il forma le beau plan de cette union, qui depuis a

affranchi ſept Provinces du joug eſpagnol, & qu'il tâcha de faire goûter en particulier, avant que de le propoſer ouvertement: mais il eut encore bien des difficultés à ſurmonter. Dom Jean gouverneur des Païs-Bas, voulant appaiſer l'eſprit du peuple, qui s'ennuyoit de plus en plus du gouvernement d'Eſpagne, ſe prêta aux ſollicitations de pluſieurs villes de la Gueldre, & fit publier une ordonnance, par laquelle il accordoit une chapelle aux réformés, dans chacune de celles, où il ſe trouveroit cent familles de cette communion: mais elle eut un effet tout contraire à celui que le Prince s'étoit propoſé. Le Comte de Naſſau appuya cette ſage ordonnance de pluſieurs raiſons, pour en procurer l'exécution: mais les Régents s'y oppoſerent conſtamment. Envain il leur repréſenta la néceſſité d'y conſentir, & leur expoſa que les deux communions ſubſiſtoient depuis trente ans dans pluſieurs villes d'Allemagne, ſans y cauſer la moindre confuſion, ſes remontrances furent inutiles. Cette opiniatreté des Régents porta les réformés à employer la force pour ſe rendre maîtres des égliſes, & à bannir la Religion catholique de la plûpart des villes: ainſi ils perdirent le tout pour n'avoir voulut rien relâcher.

Après ce coup qui devoit faire appréhender le reſſentiment de la cour d'Eſpagne, le Comte de Naſſau redoubla ſes ſoins & ſes efforts, pour engager d'autres Provinces dans le projet d'union qu'il avoit formé pour leur ſûreté commune. Les Députés de celle de Gueldre, de Zutphen, d'Utrecht, de Hollande, de Zélande, de Friſe & des Ommelandes s'aſſemblerent dans la ville d'Utrecht. Le Comte Jean s'y étoit rendu & ſe donnoit tous les mouvements poſſibles pour réunir les eſprits, leur expoſant ce qu'il y avoit à craindre pour leur liberté, s'ils négligeoient les moyens efficaces de la conſerver contre les entrépriſes des Eſpagnols, & il fit ſi bien, qu'il les porta enfin à regler les conditions auxquelles ils s'unirent. Le traité fut dreſſé, & il le ſigna au mois de Janvier 1579. L'aſſemblée ſuivit ſon exemple, & le Prince d'Orange, qui étoit occupé ailleurs, y ſouſcrivit dans le mois de Mai ſuivant.

Les affaires étant ainſi reglées dans les Païs-Bas, le Comte de Naſſau retourna dans ſes états d'Allemagne, laiſſant à Guillaume Prince d'Orange ſon frére ainé le ſoin d'élever la République des Provinces-Unies, ſur les fondements qu'il venoit de poſer. Deux de ſes fils demeurerent auſſi dans ces Provinces, pour ſeconder leur oncle dans l'exécution de ce deſſein. Quoique le Comte de Naſſau ſe fût retiré des Païs-Bas, les intérêts de l'union ne lui tenoit pas moins au cœur. Il avoit déja ſecouru puiſſamment ſon frére dans les revers qu'il avoit eſſuyés ſous le gouvernement du Duc d'Albe, & il lui procura des ſecours encore beaucoup plus efficaces dans ces circonſtances, où il s'agiſſoit du ſalut des Provinces-Unies par ſon entremiſe. Outre les ſages conſeils, dont il appuya les entrépriſes du Prince d'Orange, il n'épargna ni ſon bien, ni ſes finances, ni même ſon propre ſang, pour ainſi parler, afin de le faire triompher de ſes ennemis. Deux de ſes fils, Philippe & Erneſt perdirent glorieuſement la vie, en combattant pour achever le grand ouvrage de la liberté, que leur pére avoit ébauché, pendant ſon ſejour dans les Païs-Bas. Un troiſiéme, nommé Guillaume Louis, ne ſe ſignala pas moins dans cette guerre, par les grands exploits qu'il fit, ſous le Prince Maurice, & eut le gouvernement de la Friſe, de Groningue & des Ommelandes, en recompenſe des ſervices importants qu'il avoit rendus à la République naiſſante.

Si le Comte de Naſſau épargna ſi peu ſon propre ſang, pour aider les Provinces-Unies à s'affranchirent entiérement du joug eſpagnol, il ne ménagea pas davantage celui de ſes ſujets. On le vit preſque toujours occupé du ſoin de faire lever des troupes dans ſes états, & dans ceux des Princes voiſins, de qui il put en obtenir la permiſſion, afin de rendre complets les regiments, qui furent ſucceſſivement ſous les ordres des Princes d'Orange, Guillaume & Maurice. Il pouſſa même les choſes ſi loin, que ſes finances étant épuiſées par les dépenſes extraordinaires aux quelles ces fréquentes levées l'obligeoient, il emprunta des ſommes trés conſidérables, & chargea ſes domaines de dettes, afin de les pouvoir continuer avec plus de ſuccès. C'eſt avec ce déſintéreſſement & cette généroſité, ſi rares dans les Princes, que le Comte de Naſſau contribuoit, aux dépens de ſon ſang, de ſes biens, de ſes ſujets & de ſon repos, à l'affermiſſement de la République des Provinces-Unies, qui lui ſera à jamais redévable de la liberté qu'elle a recouvrée.

Il mourut à Dillembourg âgé de 71 ans le 8 Octobre 1606; après aoir eu vingt-cinq enfants de ſes trois femmes, & laiſſant une nombreuſe poſtérité, dans laquelle on comptoit déja quatre-vingt-cinq petits enfants & arriére petits enfants.

A L-

ALBERT. DVX. FRITLAND. COM. WALLEST. ETC.

Pet. de Iode sculp. *Ant. van Dÿck pinxit* *Cum privilegio*



ALBERT WENCESLAS EUSEBE DE WALSTEIN
DUC DE FRIDLAND DE SAGAN.
&c. &c. &c.

ALBERT WENCESLAS EUSEBE DE WALSTEIN *Duc de Fridland, de Sagan &c,* ſortoit d'une ancienne famille de Bohéme, qui étoit honorée de la qualité de Baron depuis long-tems. Ses parents voyant le peu de goût, qu'il avoit pour les écoles, l'en retirerent pour le mettre page chez l'Archiduc d'Inſpruck; où il ſe diſtingua dans toutes ſortes d'exercices corporels. Lorsqu'il ſortit des pages, le deſir de ſe perfectionner le porta à voyager dans les principales cours de l'Europe, celles d'Eſpagne, d'Angleterre, de France & d'Italie furent de ce nombre: mais il s'arrêta beaucoup plus dans ces derniéres, afin d'y étudier la Politique & l'Aſtrologie, pour lesquelles il avoit un grand penchant. Il eut même toute ſa vie trop de confiance en celle-ci, dans laquelle il croyoit découvrir ſa deſtinée. On dit qu'il n'entreprenoit rien d'important, ſans avoir conſulté ſi l'aſpect des Planétes, lui ſeroit favorable ou contraire, & il eſt certain, qu'étant dévenu puiſſant, il engagea à ſon ſervice Jean Baptiſte Seni génois & fameux aſtrologue.

Albert voyant l'Archiduc Ferdinand occupé à la guerre contre les Vénitiens, vint lui préſenter ſes ſervices, dans le tems qu'il faiſoit le ſiége de Gradiska. Ce Prince les accepta, & ayant remarqué en lui beaucoup de Bravoure & de génie, le fit Colonel de la milice levée en Pomeranie. Ce prémier poſte flattant le deſir qu'Albert avoit conçu de faire fortune à la guerre, il répondit parfaitement aux bontés de l'Archiduc par ſa valeur, & par ſon attachement ſincére à la perſonne de ce Prince, dont il gagna l'eſtime & mérita la protection: enſorte que dès lors il penſa à s'élever aux plus éminents emplois militaires, à l'aide de ſon courage & des richeſſes que ſes parents lui avoient épargnées. L'embaras, dans lequel il vit Ferdinand II. Empereur, par les troubles ſurvenus tant en Hongrie qu'en Bohéme, lui parut une conjoncture favorable à ſes vues, il leva à ſes frais une armée de trente mille hommes, & l'offrit à ce Prince, à condition qu'il en ſeroit le général. L'Empereur accepta cette propoſition, honora Albert de la qualité de Comte, & ne tarda point à reſſentir combien ce nouveau général lui étoit utile. Celui-ci commença par conquerir la principauté d'Halberſtadt & la ville de Hall; d'où portant ſes armes victorieuſes dans les terres de Magdebourg & d'Anhalt il chercha le fameux Comte de Mansfeld, le joignit près de Daſſow, le défit, & le força enſuite par une ſeconde victoire qu'il remporta ſur lui, à abandonner l'Allemagne, dont il étoit dévenu la terreur.

Délivré de ce redoutable ennemi, & ſécondé par l'armée du Comte de Tilli, il reprit toute la Siléſie, & ajoutant de nouvelles conquêtes à ſes prémiéres, il ſoumit Bremen à la maiſon d'Autriche, & acquit les Duchés de Fridland, de Sagan & de Glogaw. Animé par ces heureux ſuccès, il oſa tout entreprendre, il attaqua & battit le Marquis d'Urlach, obligea le Roi de Dannemark à évacuer l'Empire, conquit le Duché de Holſtein, exceptez Gluckſtadt, & ne trouva plus d'ennemi qui pût lui faire tête, avant l'entrée de Guſtave Adolpe en Allemagne. Les victoires du Duc de Fridland, & la paix de Lubeck qui les ſuivit, ayant appaiſé les troubles qui déſoloient le corps germanique, l'Empereur Ferdinand voulut punir ceux qui y avoient eu part. Les Ducs de Méckelbourg en furent régardés comme les principaux fauteurs, & en cette qualité dépouillés de leurs états, dont le Duc de Fridland reçut l'inveſtiture.

Albert né Baron de Bohéme, honoré enſuite du tître de Comte, puis de Duc, ſe voyant des états conſidérables, choiſit la ville de Prague pour y fixer ſon ſéjour, où il ſe propoſa d'étaler ſa magnificence. Il y acheta cent maiſons, ſur les ruines desquelles il fit bâtir un ſuperbe palais, porta le nombre de ſes officiers, de ſes domeſtiques, & la ſplendeur de ſon train beaucoup au-deſſus des Electeurs, & affecta le tître d'Alteſſe. Une fortune ſi rapide & ſi brillante, accompagnée d'une hauteur & d'une ambition démeſurée, attira ſur lui l'envie de tous les Princes d'Allemagne, & le rendit inſupportable au Duc de Baviére & à la cour d'Eſpagne. La Diéte de l'empire aſſemblée à Ratisbonne, pour délibérer des moyens qu'on prendroit contre le Roi de Suéde, ne pouvoit rien conclure, tant les ſentiments étoient partagés: mais tous les eſprits ſe réunirent, lorsque le Duc de Baviére y propoſa la dépoſition de Walſtein. La cour d'Eſpagne & preſque tous les Princes allemands Jaloux de la gloire & de l'autorité de ce grand capitaine appuyerent

la

la propoſition de l'électeur; enſorte que l'Empereur ſe détermina à le dépoſer, & révoqua le pouvoir qu'il lui avoit confié de commander ſes armées.

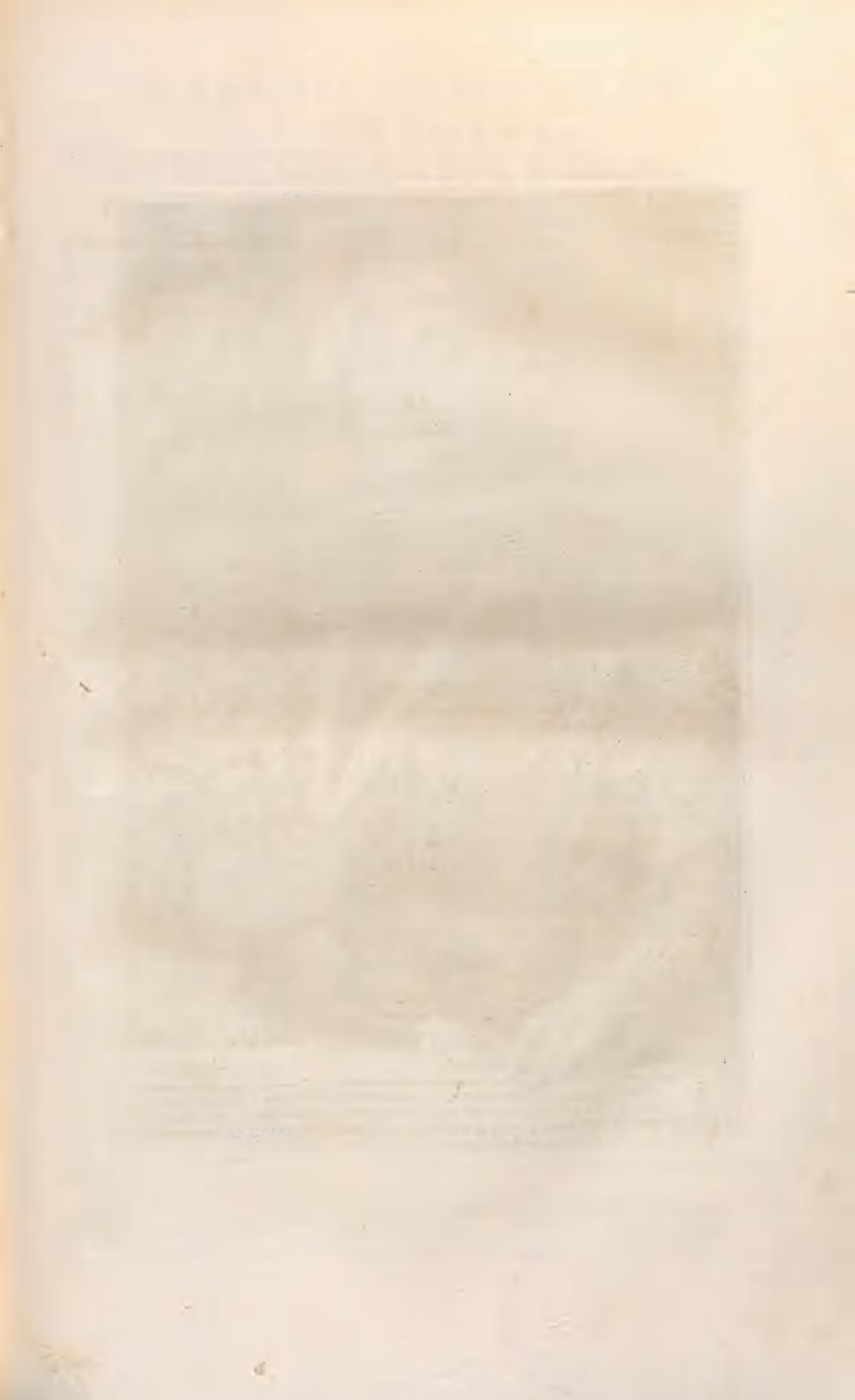
Le Duc de Fridland reçut cet ordre avec une profonde ſoumiſſion, flatté par l'eſpérance d'un plus glorieux rétabliſſement, que ſon aſtrologue lui avoit prédit, & ſe retira en Bohéme, ſans ſe plaindre de la jalouſie de ſes ennemis. Cependant les ſuccès rapides des armes ſuédoiſes en Allemagne firent bientôt repentir Ferdinand d'avoir ſacrifié ſon général à l'envie de ſes rivaux, ne connoiſſant qu'une fortune & une valeur comme la ſienne, capable de s'oppoſer aux progrès de Guſtave: ainſi ſe voyant ſollicité par les Allemands à le rétablir, il y conſentit aiſément, & lui offrit le généralat qu'il venoit de lui ôter: mais le Duc de Fridland lui fit payer bien cher la dureté ou l'injuſtice dont il avoit uſé en le dépoſant, & témoigna de préférer les douceurs de la vie privée, aux honneurs qu'on lui préſentoit. Cependant ſollicité dérechef par l'Empereur, il traita avec lui des conditions auxquelles il l'accepteroit, non pas comme un ſujet avec ſon ſouverain; mais à peu près comme de pair à compagnon. Elles portoient en ſubſtance, qu'il auroit un commandement abſolu & indépendant ſur toutes les armées de l'Empereur, de l'Empire, de l'Eſpagne & de la Ligue catholique. Que le Roi de Hongrie ne pourroit y venir, ni en Bohéme. Qu'il diſpoſeroit à ſon gré des charges, des peines, des recompenſes, des contributions & des conquêtes. Que la paix ne pourroit ſe faire, à moins qu'il ne fut rétabli dans le Duché de Meckelbourg, & que pour recompenſe de ſes travaux, on lui céderoit quelques Provinces proportionnées à ſes ſervices & à ſes frais.

La néceſſité obligea l'Empereur à paſſer par où il voulut, & le Roi d'Eſpagne renchériſſant encore là deſſus; le fit chevalier de la Toiſon d'Or. Dès que le Duc de Fridland eut reçu des patentes ſelon ſes ſouhaits, il ſe prépara à répondre aux grandes eſpérances qu'on avoit conçues de ſa valeur & de ſa bonne fortune: ainſi après avoir fait propoſer la paix inutilement à l'Electeur de Saxe, qui étoit en Bohéme, il réſolut de commencer par la conquête de ce Royaume. Il s'avança juſqu'à Pilſen, où il paſſa ſon armée en revue, & de là il ſe rendit devant Prague, qu'il aſſiégea & emporta au troiſiéme aſſaut: une partie de la ville fut ſaccagée dans la prémiére ardeur du ſoldat. Les autres villes de cet état voyant la capitale priſe ſe rendirent ſans beaucoup de réſiſtance à l'aproche du vainqueur; ainſi il remit en fort peu de tems preſque toute la Bohéme ſous l'obéisſance de la maiſon d'Autriche, & le reſte n'auroit pas tardé, ſi les priéres plutôt que les ordres de l'Empereur, ne l'euſſent engagé à s'avancer au ſecours de la Baviére. Il y alla fort lentement, dirigeant ſa route par le Haut Palatinat, où peu s'en fallut que ſon armée ne vécut à diſcrétion, prenant ainſi plaiſir à mortifier ce rival de ſa gloire, & à le laiſſer dans la peine. Il fit cependant une diverſion favorable à l'Electeur, en marchant vers Nuremberg, où le Roi de Suéde le dévança & pourvut tellement à la ſûreté de ſon camp, qu'il fût impoſſible au Duc de Fridland de l'y attaquer.

Le Roi étant décampé, pour aller au devant des ſecours qu'on lui amenoit, Albert le cotoya pour lui livrer bataille: mais quelque diligence qu'il fît, il ne put l'atteindre avant cette jonction. Pour lors bien perſuadé que l'entreprenant Guſtave ne tarderoit pas à venir l'attaquer, il ſe retrancha à ſon tour, commença à lui faire ſentir qu'il n'étoit point à l'abri des revers de la fortune, & que tous ne fuiroient point devant lui. Il repouſſa avec tant de bravoure & de prudence les attaques de ce Monarque, qui vouloit le forcer dans ſes lignes, qu'après un combat de dix heures, il l'obligea de ſe retirer & de laiſſer les Impériaux dans leur camp. Le Duc de Fridland pénétra en Saxe, dont il conquit une bonne partie, & prit Leipſic par capitulation. Le Roi de Suéde accourut au ſecours de l'Electeur, & bientôt les deux armées en vinrent à une ſanglante bataille, où le grand Guſtave perdit la vie, & où les troupes de part & d'autre firent des prodiges de valeur, & eurent alternativement divers avantages. Cependant les Impériaux commençant à plier, il brula Lutzen, pour cacher ſa retraite, qu'il fit ſans être pourſuivi.

Si le Duc de Fridland fut obligé de céder le champ de bataille dans cette occaſion, il y fit périr le plus redoutable ennemi que l'Empereur eût ſur les bras. Délivré lui-même de ce puiſſant rival, il travailla à ſe mettre dans un état d'indépendance, & reçut de ſes officiers le ſerment de fidélité. L'Empereur ne trouvant point en lui la déférence qu'il ſouhaitoit, en fut ſi irrité, qu'il prît les derniéres réſolutions contre ce grand Capitaine, aſſaſſiné depuis à Egra le 15 Février 1634. Il avoit épouſé Iſabelle de Harrach de laquelle il ne laiſſa qu'une fille, qui fut mariée à Rodolphe Comte de Kaunitz.

FRAN-



D. A. Van Dÿck Eques Pinxit.
Vorsterman sculpsit.

EXCELL.MVS D. FRANCISCVS DE MONCADA, MARCHIO AYTONÆ, COMES OSSONÆ, VICE-COMES CABRERÆ ET BAAS, MAGNVS SENESCALCVS REGNI ARRAGONIÆ, PHILIPPO IV. HISPANIAR. INDIARVMQ. REGI A CONSILIIS STATVS, EIVSDEMQ. LEGATVS EXTRAORDIN. ET SVPREMVS MILITIÆ TERRA MARIQ. IN BELGIO PRÆFECTVS.

FRANÇOIS DE MONCADE
MARQUIS D'AYTONE
GOUVERNEUR DES PAÏS-BAS.
&c. &c. &c.

FRançois de Moncade *Marquis d'Aytone Gouverneur des Païs-Bas*; étoit issu d'une des plus anciennes & des plus illustres maisons d'Espagne, qui prétend tirer son origine des anciens Duc de Baviére, dont elle porte les armes écartelées. C'est d'elle que sont sortis les Marquis d'Aytone, & c'est dans elle que sont passés le duché de Montalte par alliance, & celui de Vibona par succession. Celui dont je veux parler, fut l'ainé des trois fils, qui naquirent du Mariage de Gaston de Moncade Marquis d'Aytone, grand Sénéchal d'Aragon, avec Catherine de Moncade sa femme & sa parente. Il porta le tître de Comte d'Ossone pendant la vie de son pére, qui remarquant d'excellentes dispositions en lui, le fit élever avec soin dans l'étude des belles lettres & des sciences. François répondant aux desseins de son pére profita merveilleusement des instructions qu'on lui donna, & montra de bonne heure une capacité propre à remplir les plus importants emplois. Dès qu'il fut en âge de porter les armes, il obtint un régiment qui étoit en Flandre, où il vint faire ses prémiéres campagnes, dans un tems, où les chefs des troupes espagnoles ne devoient point opposer moins de prudence & de Politique, que de courage & de valeur aux naturels du païs, extrémement impatients du joug de l'Espagne.

La conduite de notre jeune Colonel rendit hautement témoignage, que non seulement il ne manquoit ni de l'une ni de l'autre; mais encore qu'il possédoit dans un degré supérieur, toutes les qualités qui peuvent former le grand capitaine, & l'excellent homme de cabinet: ainsi il fit son chemin fort rapidement & parvint bientôt à un poste plus élevé. La nécessité, dans laquelle le Roi d'Espagne se trouvoit, d'avoir des forces navales en Flandre, le porta à assembler une flotte à Dunckerque, pour défendre les côtes des Païs-Bas contre les entréprises des Hollandois, & pour protéger le commerce de ses sujets. Le Marquis d'Aytone en eut le commandement, & rendit ici de grands services à son Prince & aux Flamands: croisant sans cesse avec ses vaisseaux dans ces parages & empêchant les forces des Provinces-Unies, quoique beaucoup supérieures aux siennes de rien y entreprendre avec succès; soit contre l'état, soit contre la libre navigation des sujets de sa Majesté Catholique, qui persuadée de la sagesse & de la prudence de François de Moncade, voulut lui donner occasion de faire éclater ses rares talents pour les affaires d'état. C'est pourquoi il l'envoya à Vienne en qualité d'Ambassadeur auprès de Ferdinand II Empereur.

Il fit beaucoup d'honneur au Roi son maître dans cette Ambassade, par ses maniéres nobles, généreuses & engageantes, par l'étendue & la pénétration de son esprit, qui découvroit jusqu'aux replis des cœurs les plus cachés. Il joignoit à cela un certain air supérieur accompagné de politesse & de bonté, qui lui gagnoit d'abord la bienveillance de tous ceux avec qui il avoit affaire: il acquit même tant de confiance à la cour de Vienne, qu'il y étoit plutôt regardé comme un des zèlés courtisans de l'Empereur, que comme le ministre d'une cour étrangere. En effet, il n'employa pas seulement son adresse & son habileté à concilier les divers intérêts des Princes, pour le service du Roi d'Espagne; mais il rendit aussi de trés bons offices à Sa Majesté impériale, pendant le tems de son Ambassade. Ce fut principalement par ses négotiations, que le fameux Bethlem Gabor Prince de Transilvanie se reconcilia & fit la paix avec l'Empereur, c'est à ses soins que l'Empereur fut encore redévable de celle qu'il conclut avec le Roi de Dannemark, & c'est enfin aux rares talents, que ce Ministre avoit pour réunir les esprits & gagner les cœurs, qu'il dut l'élection de son fils Ferdinand III. à la couronne de Hongrie. François voulant efficacément obliger sa Majesté impériale dans ces conjonctures, tâcha de porter les principaux de la Noblesse hongroise, qui étoient à Vienne, à choisir un Palatin, afin de rendre l'activité à leurs diétes, & dès qu'à l'aide de ceux-ci, il fut parvenu à ce prémier but, il travailla heureusement à l'élection d'un Roi, qui se fit en 1625.

Aprés avoir rendu de si grands services à l'Empereur, il n'eut pas beaucoup de peine d'en obtenir les secours qu'il sollicita pour Philippe IV. Roi d'Espagne, lorsque celui-ci voulut recommencer la guerre en Italie, pour la succession aux Duchés de Mantoue & de Montferrat. Il ob-

tint tout à la fois des troupes & un habile général, qui eut le bonheur de ſurprendre la ville de Mantoue, d'ailleurs ſi difficile à emporter, & continua à affermir la bonne intelligence entre les deux branches de la maiſon d'Autriche, juſqu'à ce que le Roi d'Eſpagne le rappellât pour recompenſer le zèle & la fidélité qu'il avoit fait paroître dans le cours de ſes négociations.

Revenu à Madrid, il fut reçu du Roi avec les marques d'eſtime & de bienveillance que ſes grands ſervices avoient meritées, & y apprit bientôt le deſſein où étoit Sa Majeſté de lui donner un emploi diſtingué, dans lequel il pourroit faire uſage de ſes talents militaires, qui avoient été comme enfouis pendant ſon Ambaſſade à Vienne. Il fut nommé peu après, pour aller en Flandre commander les troupes en qualité de Général, ſous les ordres de l'Infante Iſabelle, qui avoit beſoin d'un homme de tête & de conſeil, comme étoit le Marquis d'Aytone, pour calmer les eſprits des Flamands toujours diſpoſés, & toujours ſollicités à la révolte. Sa réputation & ſon mérite ayant dévancé ſon arrivée, il fut reçut de cette ſage Princeſſe avec des témoignages de ſatisfaction & de confiance, & elle ne tarda point à reſſentir combien peuvent ſur l'eſprit des peuples, des miniſtres prudents & intégres, qui oubliant en quelque maniére leurs propres intérêts ne cherchent que le bien de l'état. Tel étoit le Marquis d'Aytone, & reglant ſa conduite par ces principes, il ſervit utilement ſon Prince, étouffa toutes les ſemences de révolte, calma les eſprits, & épargna à l'Infante les chagrins qu'une nouvelle rébellion lui auroit cauſé inévitablement ſur la fin de ſes jours, lorſqu'elle ſouhaittoit plus que jamais de vivre en paix. Elle eut effectivement cette conſolation par les ſoins & la prudence de ſon miniſtre, qui ſe faiſant tout à tout gagna les cœurs des habitants du païs & affermit l'autorité du Roi, qui entra en poſſeſſion des Païs-Bas, par la mort de l'Infante Iſabelle.

Le Marquis d'Aytone prit alors le gouvernement des Païs-Bas par *interim* ſelon les volontés du Roi d'Eſpagne, qui lui envoya la commiſſion de remplir ce poſte juſqu'à l'arrivée de l'Infant Dom Ferdinand Cardinal. Il avoit commandé les troupes eſpagnoles pendant la campagne de cette année, & vu le mauvais état où elles ſe trouvoient & leur petit nombre, il avoit eu bien de la peine à s'oppoſer au Prince d'Orange & à faire échouer la plupart de ſes entrépriſes: c'eſt pourquoi il redoubla ſes ſoins pour les augmenter & les rétablir, afin de pouvoir faire une meilleure figure la campagne ſuivante, qui s'ouvrit dès le commencement du printems. Les deux armées à peu près de forces égales s'approcherent pluſieurs fois ſemblant de ſe ménacer: mais n'en vinrent pas aux mains. On eut dit que les deux grands capitaines qui les commandoient ſe défioient de leur fortune & n'oſoient ſe meſurer. Après des marches & des contre marches le Marquis d'Aytone inveſtit tout à coup Limbourg & la prit. Il fit faire enſuite pluſieurs mouvements à ſon armée, comme s'il avoit voulut tenter le ſiége de Maſtricht: mais le voiſinage du Prince Fréderic Henri le détermina à ne point l'entreprendre, de crainte de trop expoſer ſes troupes, dont la défaite auroit entrainé la perte d'une partie des Païs-Bas eſpagnols: ainſi les deux armées ſe ſéparerent après s'être long-tems obſervées, & cherché envain l'occaſion de profiter des fautes de l'une ou de l'autre.

Il conſerva la place de capitaine-général des armées eſpagnoles, après l'arrivée du Cardinal Infant, & continua de commander les troupes qui agirent du coté des Duchés de Gueldre & de Juliers. Il acquit alors d'autant plus de gloire qu'il fit paroître tout enſemble ſes vertus martiales, ſa fidélité pour ſon Prince & ſa générosité, ayant contribué en grande partie de ſon propre fond à l'entrétien des troupes & aux autres frais de la guerre. Il ſecourut pluſieurs places dont les troupes des Provinces-Unies voulurent s'emparer pendant ſes derniéres campagnes, leur enleva les forts de Schenk & de Sainte Anne & faiſoit eſpérer de plus grands avantages, lorſque la mort vint le ſurprendre dans le païs de Cléves, en 1635, après qu'il eut fait achever les fortifications de Stevensweert.

François de Moncade ne fut pas ſeulement recommendable par la nobleſſe de ſon extraction, dont la famille avoit eu pluſieurs alliances avec le ſang royale d'Aragon, dès le treiziéme & quatorziéme ſiécles, par la gloire qu'il s'étoit acquiſe dans ſes négociations & à la guerre, mais encore par ſon érudition. Il parloit parfaitement pluſieurs langues & joignoit à ſes vertus perſonelles une grande connoiſſance des belles lettres, dont il nous a laiſſé des preuves dans deux de ſes ouvrages. Le prémier contient les expéditions des Catalans & des Aragonois en Aſie & en Gréce, le ſecond écrit en Latin, renferme l'hiſtoire du célébre monaſtére de Montferat.

AM-



ILLVSTRISS.MVS PRINCEPS AMBROSIVS. SPINOLA. MARCHIO. SESTI.
ET. VENAFRI. DVX. SANSEVERIN. EQ. AVR. VELLER. ARMOR. ET. EXERCIT.
CATH.Æ MAI.TIS IN. BELG. PRÆFECT. ET. GVBERNAT. GÑALIS.

Vorsterman sculp. *Ant. van Dyck pinxit* *Cum priuilegio*



AMBROISE SPINOLA
MARQUIS DE VENAFRE ET DE LOS-BALBASES
CAPITAINE GENERAL
DES ARMEES ESPAGNOLES.
&c. &c. &c.

AMBROISE SPINOLA, ſortit d'une des plus illuſtres maiſons de Génes, qui a donné pluſieurs grands hommes à l'Egliſe & à l'Etat. Rome en a vu cinq revêtus de la Pourpre par différents Pontifs; l'Europe & les mers qui l'environnent ont admiré la valeur des Héros qui en ſont iſſus. L'Eſpagne ſur tout eut ſujet de s'applaudir d'avoir eu à ſon ſervice celui dont nous parlons ici: il lui fut un autre Scipion dans les Païs-Bas, pendant qu'il commanda ſes armées. Il y vint à la tête de neuf régiments Italiens, en 1602, pour exécuter quelques grands projets avec ſon frére Fréderic commandant des forces maritimes du Roi d'Eſpagne dans ces mers: mais la mort de celui-ci dérangea leurs meſures. Il fit encore lever cinq autres régiments, puis alla joindre l'Archiduc Albert au fameux ſiége d'Oſtende, qui trainoit en longueur. Ce Prince fut bien aiſe de pouvoir confier à ce grand capitaine le ſuccès d'une ſi pénible entrépriſe, dont ſon armée commençoit à ſe rebuter, & le Marquis de Spinola qui aſpiroit ardemment à la gloire, étoit ravi de ſon coté de trouver l'occaſion d'en acquerir, dans le commandement général de l'armée: ainſi il l'accepta avec joie, fortement réſolu de ſe rendre maître de la place ou d'y perdre la vie.

Il débuta par de nouveaux ouvrages, qui reſſerrerent la ville de bien près, lorſqu'ils furent achevés: s'étendant juſques ſur le canal, par lequel les aſſiégés récevoient les ſecours, dont ils avoient beſoin. Une demi-lune couvroit la tête de ces travaux, & mettoit la ville tellement à l'étroit qu'on ne doutoit plus qu'elle ne ſe rendît inceſſamment. Cependant une tempête ſurvenue fort à propos pour les aſſiégés, ruina preſque entiérement ces ouvrages. Le général eſpagnol loin de perdre courage redoubla ſon ardeur, les fit réparer & renforcer de maniére, à n'être plus ſitôt ébranlés par les caprices fougueux de cet inconſtant élement. Il s'opiniâtra tellement devant la place, qu'elle fut enfin obligée de ſe rendre dans un état qui ne lui laiſſoit plus que le nom de ville, étant changée en effet en un véritable monceau de pierre & de terre, qu'on acheta bien cher.

Après la priſe de la ville, le général Spinola traita ſplendidement dans ſes tentes l'Archiduc Albert & l'Infante ſon épouſe, qui vinrent prendre part à ſon triomphe. Il leur donna un ſpectacle guerrier & non ſanglant, en faiſant renouveller les attaques en leurs préſences, comme ſi l'ennemi eût été encore dans la ville, & prit de là occaſion de faire connoître à leurs Alteſſes Royales les régiments, les officiers & les ſoldats, qui s'étoient ſignalés le plus ſous ſes ordres, afin de leur faire obtenir des recompenſes. Comme la guerre continuoit, il propoſa à l'Archiduc de l'éloigner de ſes frontiéres, en la portant bien avant l'année ſuivante ſur le territoir des Provinces-Unies. Dans ce deſſein, après quelques tentatives infructueuſes ſur l'Ecluſe, il partit à la tête de l'armée eſpagnole, paſſa le Rhin & la Meuſe, pour ſe rendre dans l'Ooſt-Friſe, laiſſant quelques mille hommes le long du Rhin pour y élever des forts. En chemin il s'empara de la ville d'Oldenzael, qui ne fit qu'une courte & foible réſiſtance, & ſe rendit devant Linghen, place beaucoup mieux fortifiée: mais qui n'oſa s'oppoſer autant qu'elle le pouvoit à la valeur de Spinola. Celui-ci ne pouvant deſſécher ni combler les foſſés, les paſſa ſur des pontons, ſe logea au pié de la muraille, & ſe préparoit à lui donner l'aſſaut le lendemain, lorsqu'elle demanda à capituler.

Pendant qu'il s'ouvroit ici le paſſage en Friſe, le Prince Maurice tâchoit de lui fermer plus avant avec ſon armée, & avec les bonnes garniſons qu'il mettoit dans les villes. Ces deux grands capitaines ſe rencontrerent près de Mulheim, bien réſolus de ne rien céder l'un à l'autre, & en vinrent bientôt à une bataille. Après un combat ſanglant dans lequel les Eſpagnols perdirent pluſieurs officiers de diſtinction, la victoire ſe déclara enfin pour eux. La priſe de Wachtendonk, ſuivie de celle de Cracovan fut le fruit de cette journée, qui augmenta beaucoup la réputation de Spinola, & fit la cloture de cette campagne. La ſuivante ne lui fut pas moins glorieuſe, ſa fortune ne l'abandonna point, & ſa ſage conduite la ſoutint heureuſement: quoiqu'il eût à faire au Prince Maurice, le plus grand capitaine de ſon tems. Lochem & Groll ne purent réſiſter à la valeur du

I 2 géné-

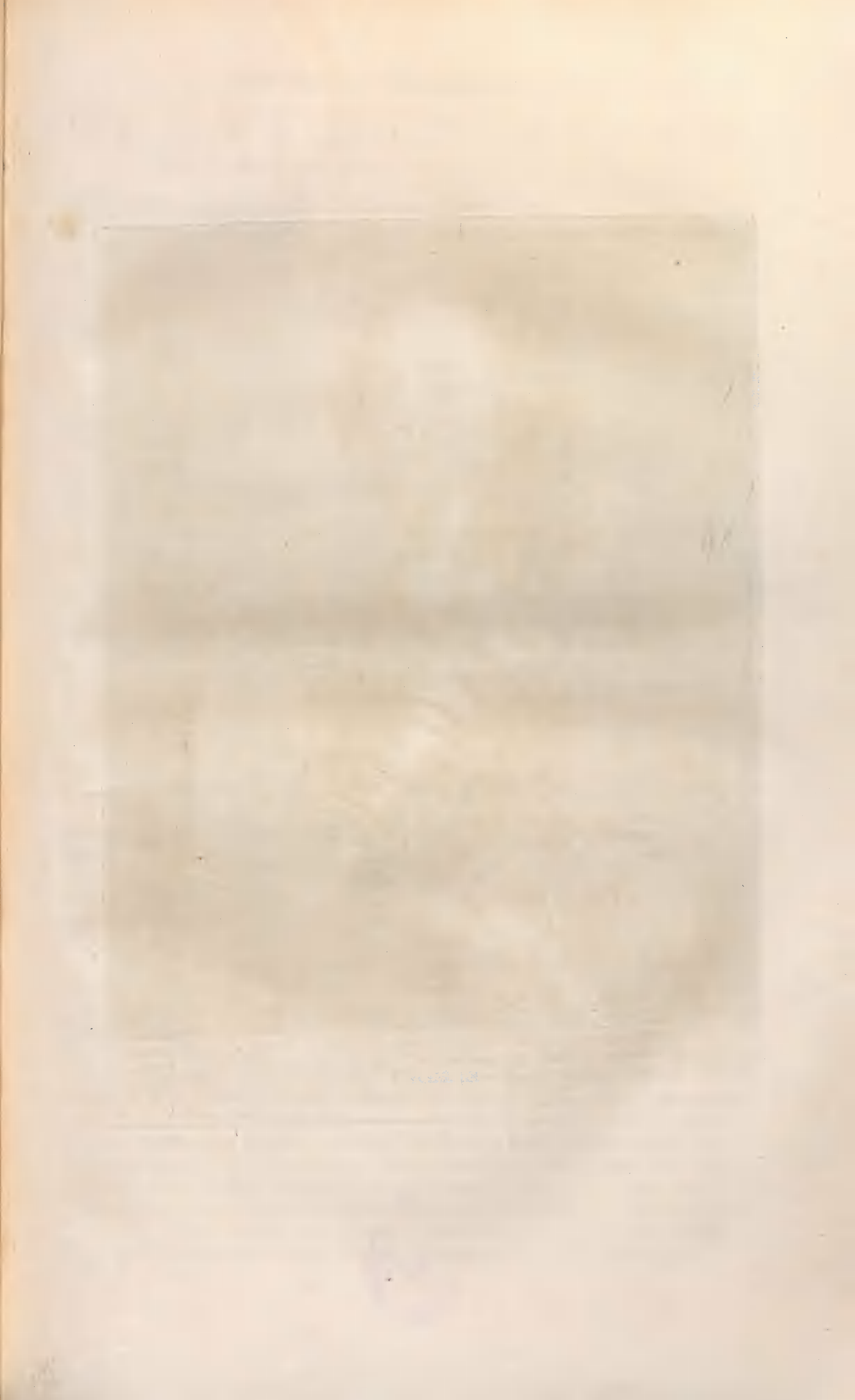
général eſpagnol: Rhinberg même, que le Prince Maurice étoit à portée de ſecourir, fut auſſi obligé de ſe rendre.

Ces ſuccès firent parler de paix, & l'année ſuivante ſe paſſa en négociations. On dit que le Roi d'Eſpagne avoit chargé le Marquis de Spinola de faire un accommodement avec les Provinces-Unies, afin de terminer une guerre, qui épuiſoit ſes états d'hommes & d'argent; mais que le deſir d'acquerir de la gloire, l'avoit déterminé à différer juſqu'après la campagne. Pour lors content des lauriers qu'il avoit cueillis, ou craignant que la fortune ne ceſſât de le favoriſer, il appuya les propoſitions de paix que l'on fit aux Hollandois, & ſe rendit à Anvers, en qualité de Député de Sa Majeſté Catholique, pour travailler à ce grand ouvrage. Il n'y montra pas moins d'habilité dans les conférences, qu'il avoit témoigné de prudence & de valeur dans la guerre, & on convint d'une tréve de douze ans, qui devoit procurer un long repos aux Puiſſances belligérantes: mais les prétentions de pluſieurs Princes, à la ſucceſſion de Cléves & de Juliers, firent bientôt reprendre les armes. Le général eſpagnol s'y acquit un nouveau degré de gloire en prenant Weſel malgré les efforts de l'Electeur de Brandebourg & du Prince d'Orange.

Le Marquis de Spinola s'étant fait autant de réputation en commandant les armées de terre, que le fameux Doria ſon compatriote s'étoit fait en commandant les flottes: Ferdinand II. le demanda à l'Archiduc Albert, afin de l'employer en Allemagne. Les Princes de la maiſon d'Autriche ne ſe refuſoient rien, on fut bientôt d'acord. Ce grand capitaine marcha à la tête de vingt-cinq mille hommes, & entra dans le Palatinat, en qualité de général des armées de l'Empereur, pour y exécuter l'arrêt qui mettoit l'Electeur au ban de l'Empire. Il ne lui fallut pas beaucoup de tems pour reduire ce païs ſous le joug, & dès qu'il eut pris Oppenheim où étoient les magaſins de l'Electeur il n'y trouva plus d'oppoſition. Il pilla cet état & s'y fortifia, juſqu'à ce qu'il reçût ordre de s'avancer ſur les frontiéres des Provinces-Unies. A ſon arrivée il fit mine de vouloir livrer bataille au Prince Maurice qui étoit venu pour l'obſerver: mais auſſitôt qu'il eut vu la garniſon ſortie de Juliers pour renforcer l'armée du Prince, il vint ſe préſenter devant la ville, en forma le ſiége & l'emporta, ſans qu'il fut poſſible d'y jetter du ſecours.

Il n'eut pas le même bonheur dans la ſuite en attaquant Berg-op-zoom, quoiqu'il eût ſu profiter en grand capitaine de tous les avantages que le terrein pouvoit fournir; tant pour mettre ſon camp en ſûreté, que pour favoriſer ſon entrépriſe ſur la ville. Cet infatiguable général ſurmontant les obſtacles que l'art & la nature avoient oppoſés à ſes deſſeins, avoit dèja pouſſé les travaux bien avant & reſſerré extrémement la place qui auroit été emportée, ſi le Comte de Manſelt n'étoit arrivé fort à propos avec les débris de ſon armée, pour renforcer celle du Prince d'Orange, qui jetta ſix mille hommes dans la ville. Quelque brave que fût Spinola, il déſeſpéra alors du ſuccès de ſon entrépriſe & ſe retira, en attendant l'occaſion de frapper ailleurs quelques grands coups. Ce fut ſur Bréda qu'il vint les porter plus heureuſement. La ville qui eſt forte par ſa ſituation & par ſes fortifications, ſe trouvoit encore pourvue d'une bonne garniſon commandée par un Prince vaillant & habile; mais elle manquoit de munitions de bouche. Le général eſpagnol ſe prévalut de cette facheuſe conjoncture, car ayant inveſtie la place, il penſa beaucoup plus à l'affamer, qu'à renverſer ſes murailles & ſes baſtions: ainſi il s'occupa principalement à empêcher les ſecours d'y entrer, & à mettre ſon camp en état de ne pouvoir être inſulté, en quoi il réuſſit parfaitement, le Prince Maurice & ſon ſucceſſeur n'ayant oſé tenter de l'attaquer. La priſe de Bréda après un ſiége long & vigoureux, un des plus mémorables que l'on eut vu, couronna les conquêtes du Marquis de Spinola en Flandre, puiſqu'il n'y entréprit plus rien, après la mort du Prince Maurice arrivée dans ce tems, ſoit qu'il ne voulût point ſe commettre avec d'autres généraux, ſoit qu'il ne voulût pas expoſer la gloire qu'il s'étoit acquiſe.

Les Miniſtres Eſpagnols eurent lieu de ſe repentir d'avoir rappellé enſuite leur général, pour l'envoyer commander en Italie; car après ſon départ leurs affaires allerent toujours en décadence. Les Hollandois au contraire s'en réjouirent & mirent ſon rappel entre leurs heureux événements. Il paſſa par la France, & commença ſes expéditions en Italie par la priſe de Caſal. Dans ces entrefaites il tomba malade: le chagrin qu'il avoit de voir ſes ſervices mal recompenſés augmentant ſon mal, il mourut bientôt après au chateau de Milan en 1630. La valeur la prudence & le ſuccès, avec leſquels il avoit ſervi l'Eſpagne pendant 28 ans à la tête de ſes armées, ſont au deſſus de tout éloge.



ALBERTVS, PRINCEPS. COM, AREMBERG, PRINC, BARBANSON, COM.
AIGREMONTAN, ET RVP. IN ARDENN, VICECOM, DAVENS, PAR.
HANNON, ET CIVIT LEOD, ET MONTI, IN HANNON, ADVOCAT.
PERPET. AVR, VELL, EQ. ETC.

S. a Bolswert sculp. *Ant. van Dyck pinxit* *Cum priuilegio*

ALBERT PRINCE DE BARBANÇON, COMTE D'AREMBERG, CHEVALIER DE LA TOISON D'OR, &c. &c. &c.

POur faire connoître en paſſant, combien la naiſſance de celui, dont nous allons parler eſt illuſtre, il ſuffira de remarquer, qu'il deſcendoit des anciennes maiſons de la Marck-Aremberg, de Ligne, de Barbançon, & de celle de Wild Comte du Rhin & de Salm. A la vue de ces beaux noms, les perſonnes un peu verſées dans l'hiſtoire, ſe rappellent ſi aiſément à l'eſprit les héros magnanimes qui en ſont ſortis, & les ſervices ſignalés, qu'ils ont rendus aux Empereurs & aux Rois d'Eſpagne dans les derniers ſiècles, qu'il ſeroit ſuperflu de les rapporter. Ainſi nous les paſſerons ſous ſilence, pour ne faire mention que du Prince Albert. Il étoit petit fils de Jean de Ligne, Baron de Barbançon, qui prit le nom d'Aremberg en épouſant marie, d'autres diſent Marguérite de la Marck, héritiére & ſouveraine du Comté d'Aremberg.

De ce mariage, entr'autres enfants, ſortit Robert Baron de Barbançon, prémier Prince d'Aremberg &c., & de l'alliance de celui-ci avec Claudine, de Wild, fille du Rhingrave Comte de Salm, notre Albert naquit à Bruxelles en 1600. Les prémiers jours de ſa vie furent marqués par une faveur de ſes ſouverains. L'Archiduc Albert & l'Infante Iſabelle Claire Eugénie ſa femme, furent ſes parrain & marraine à la céremonie de ſon batême. Ce Prince donna ſon nom au nouveau né, & ce témoignage de bienveillance, de la part des deux branches de la maiſon d'Autriche, fut comme l'heureux préſage de la grandeur, à laquelle elles éleveroient dans la ſuite la maiſon d'Aremberg Barbançon, dans la perſonne & la poſtérité du Prince Albert.

Son éducation fut proportionnée à l'éclat de ſa naiſſance, Les ſoins & la dépenſe n'y furent point épargnés, dans le deſſein de le rendre capable de réhauſſer la gloire de ſa famille, & d'en faire le digne filleul d'un Prince qui s'étoit déclaré le protecteur de la vertu & des perſonnes lettrées. On jetta ſoigneuſement dans ſon cœur encore tendre les précieuſes ſemences de la Religion, qui s'y enracinerent profondément. Les belles lettres cultiverent enſuite ſon eſprit. Il y fit quelques progrès; mais ſes inclinations, toutes portées du coté des armes, furent cauſe que dès lors il donna beaucoup de tems aux exercices corporels: afin de s'accoutumer de bonne heure à la fatigue, & d'acquerir l'agilité, l'adreſſe & le bel air, qu'ils conviennent principalement aux guerriers d'une naiſſance illuſtre: la chaſſe devint ſa paſſion favorite: il y étoit infatiguable, & faiſoit partie de ſes occupations journalieres, lorſqu'il alloit paſſer ſa belle ſaiſon avec ſa mére dans la terre de Barbançon.

Après la mort de ſon pére on l'envoya paſſer quelques années à la cour de Vienne. L'Archiduc Albert lui donna des lettres pour l'Empereur Ferdinand II. qui regnoit alors. Notre jeune Prince les remit entre les mains de Sa Majeſté Impériale & en fut reçu très gracieuſement. Il s'inſinua inſenſiblement dans les bonnes graces de ce Prince, qui le créa chevalier de la Toiſon d'or. Revenant dans les Pays-Bas, il ſe rendit à Bruxelles, où il trouva la Princeſſe ſa mére. De concert avec elle en faiſant la cour à ſes ſouverains, il ſollicita de l'emploi dans les armes. Pendant cet interval l'Archiduc mourut regretté de tous ſes ſujets.

Lorſque le tems de la prémiere triſteſſe fut écoulé il témoigna à l'Infante le deſir qu'il avoit de porter les armes ſous ſes étendarts & lui demanda du ſervice. Outre que le ſang de pluſieurs héros de ſa famille repandu pour leur patrie & pour leurs ſouverains parloit en ſa faveur; l'Infante ſe prêta d'autant plus volontiers à ſes deſirs qu'elle aimoit la vertu dans tous les états, & que le Prince étoit ſage & vertueux. Elle le nomma capitaine. En cette qualité il fit campagne ſous le fameux général Ambroiſe Spinola. Sa conduite mérita les éloges de ce grand capitaine, & le fit nommer Lieutenant-Colonel.

Revêtu de ce nouveau grade il aſſiſta au ſiège de Bréda, pris enfin en 1625; il s'y expoſa comme un ſimple ſoldat; mépriſant les perils, & cherchant la gloire de ſe ſignaler, par tout où la prudence & ſon devoir le lui permettoient. Cette bravoure faiſant craindre la Princeſſe ſa mére pour la vie d'un fils unique, elle le preſſa différentes fois de ſe marier, dans l'eſpérance que l'amour pour ſa femme & ſa famille l'engageroient peut-être à menager ſes jours: mais il trouva toujours des raiſons ou des prétextes pour s'en diſpenſer, & des moyens pour calmer ſes allarmes. Cependant elle tomba ſi dangéreuſement malade qu'on douta de ſon rétabliſſement. Il re-

re vint la voir par les ordres de l'Infante, & lui tint compagnie. La maladie étant dégénérée en langueur, il fut obligé de s'y arrêter plus longtems qu'il ne l'avoit cru. L'amour tendre qu'il avoit pour elle, lui permettoit à peine de s'occuper d'autre chose que du soin de sa guérison. Mais malgré tous les moyens qu'il employa à cet effet, elle mourut en 1632.

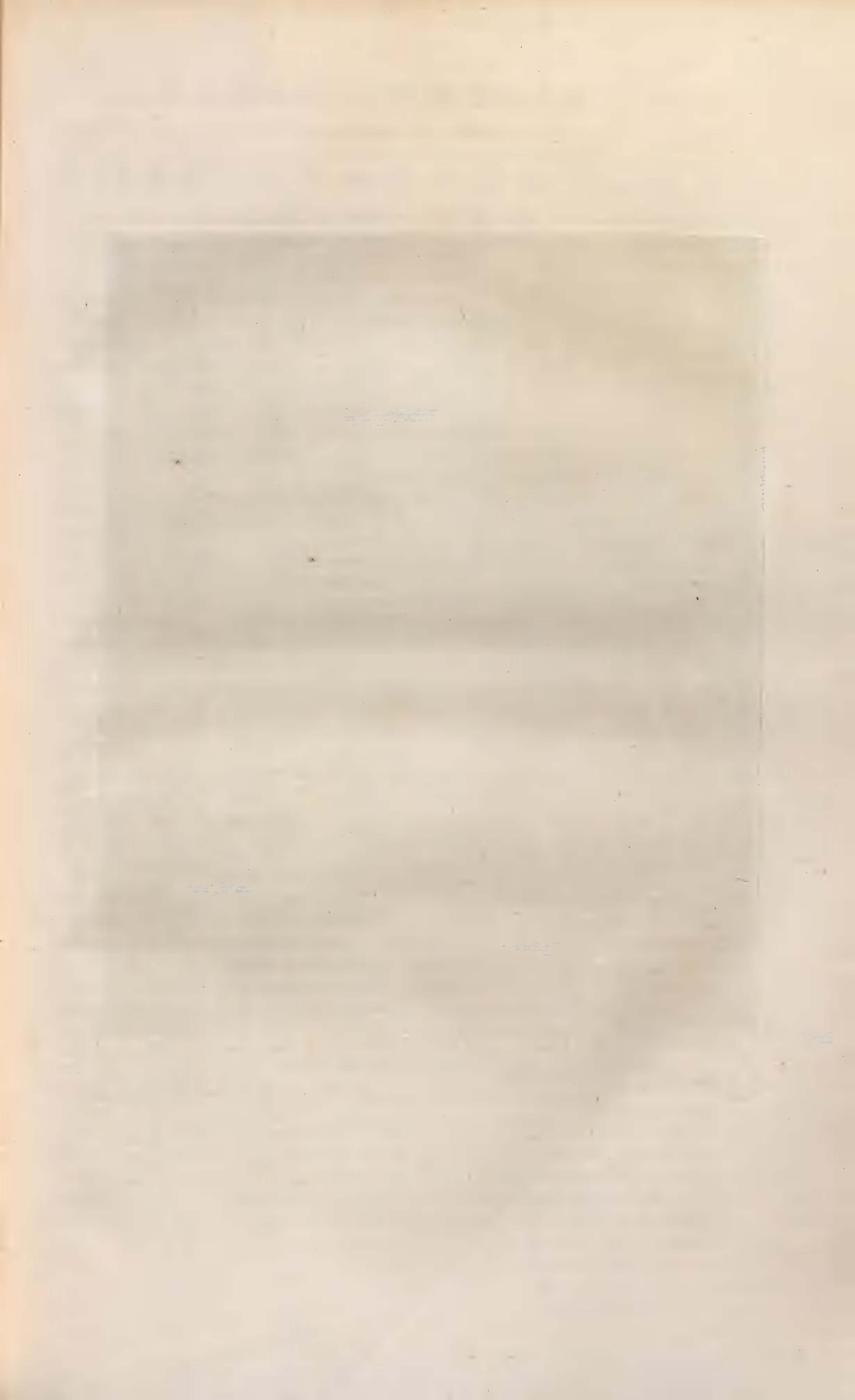
Ce coup l'affligea sensiblement & long-tems, sans que le soin de ses affaires domestiques, dont il s'étoit reposé sur elle jusqu'ici, fussent capables de dissiper sa douleur. La mort de l'Infante Isabelle arrivée l'année suivante, fut pour lui un nouveau surcroit de deplaisir. Le séjour de Bruxelles lui devint ennuyeux, il quitta la cour & se retira à Barbançon emmenant avec lui Jaques Franquart ci-devant Peintre & Architecte de l'Archiduc Albert & de l'Infante. Ce fut sur les desseins de cet artiste, qu'il fit faire alors plusieurs changements considérables au chateau de Barbançon, qu'il y fit construire ce grand corps de logis qui est du coté du vivier, & bâtir la chapelle qui fait encore aujourd'hui l'admiration des curieux. Les jardins & les terrasses eurent une toute autre vue par les embelissements, dont il les fit orner. Le tems & ces occupations ayant en partie dissipé son chagrin, il résolut d'aller faire campagne dans l'armée de l'Empereur en Allemagne commandée par son fils Ferdinand Roi de Hongrie, où il eut part à la victoire que les Espagnols remporterent à Norlingen sur les généraux Suédois, Bernard Duc de Saxe-Weimar, & le Maréchal de Horn.

Pendant son séjour à cette armée il se fit connoître particulierement de deux Princes de la maison d'Autriche, de l'Infant Cardinal Dom Ferdinand d'Espagne, & du Roi de Hongrie, qui eurent toujours depuis beaucoup d'estime pour lui. La magnificence de son train & ses superbes équipages auroient pu le faire remarquer de ces Princes: mais la sagesse de sa conduite & sa valeur le distinguerent particulierement; & ce fut par ses beaux endroits qu'il s'attira leur bienveillance. Il accompagna le prémier, lorsqu'il vint dans les Païs-Bas, pour y prendre possession de son gouvernement, & eut part dans la suite à la confiance de ce Prince qu'il admit dans son conseil. D'un autre coté le Roi de Hongrie étant parvenu à l'Empire sous le nom de Ferdinand III., lui marqua combien sa personne & ses services lui avoient été agréables; en le créant Duc de Barbançon par des lettres patentes données à Vienne en 1644. Leur contenu est trop ample pour pouvoir être transcrit ici: Sa Majesté Impériale y fait un bel éloge de la conduite, du zèle & de la bravoure du Prince.

Les dangers qu'il avoit courus, ceux auxquels il prévoyoit devoir être encore exposé à la guerre, & son âge déja un peu avancé le firent penser à se donner un héritier capable de soutenir le nom & la gloire de sa maison. Dans ce dessein il épousa Marie héritiere d'Everard, le dernier d'une autre branche de la famille de Barbançon, qui lui donna une fille nommée Isabelle dans la seconde année de son mariage, & un fils appellé Octave Ignace en 1640. C'est ainsi que la nature & la fortune sembloient contribuer de concert à la félicité de ce Prince vertueux & magnanime. Les bienfaits de la cour d'Espagne suivirent la fécondité de son mariage. Sa Majesté Catholique lui donna en reconnoissance de ses services, le gouvernement de la ville & Comte de Namur. Il alla prendre possession de son gouvernement & fit une entrée pompeuse à Namur, où il fut reçu au milieu des acclamations du peuple. Après avoir visité la place, il en fit réparer les fortifications pour la mettre en état de faire une vigoureuse défense. Les arsenaux & les magazins étoient mal pourvus & le ministere espagnol peu disposé à fournir les sommes nécessaires pour les remplir. Il subvint à l'un & à l'autre en grande partie à ses frais sur les promesses qu'on lui fit de les lui rembourser. Mais soit négligence ou impuissance de la part de la cour de Bruxelles, il se vit ensuite obligé d'aller solliciter à Madrid le remboursement des deniers qu'il avoit si généreusement avancés.

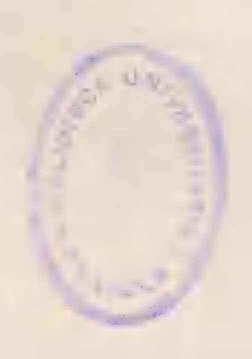
Il s'y arrêta long-tems sans pouvoir parvenir à son but; la minorité du Roi Charles le réduisant à ne pouvoir traiter de cette affaire qu'avec les ministres espagnols, presque toujours sourds aux demandes des Princes des Païs-Bas, qui s'étoient épuisés pour le service de leur souverain. En attendant qu'on lui tint compte des sommes avancées, on le paya de belles promesses: mais sa famille & ses biens eurent le même sort que ceux de plusieurs Princes flamands, & demeurerent chargés de dettes contractées uniquement pour le bien de l'Etat. Pendant le cours de ses sollicitations à Madrid, & lorsqu'il esperoit de les terminer heureusement, la mort vint trancher le fil de ses jours au mois d'Avril 1674. Son corps embaumé fut rapporté dans les Païs-Bas & déposé à Barbançon dans le sepulchre de ses péres.

GE-



ILLVSS.MA DNA, GENOVEFA. D'VRPHE, VIDVA . CAROLI . ALEXAND.
DVC. CROI. MARCHION. DE HAVRE . ETC.

Pet. de Ioden sculp. *Ant. van Dyck pinxit* *Cum priuilegio*



GENEVIEVE D'URFE'
VEUVE DE
CHARLES ALEXANDRE
DUC DE CROY.
&c. &c. &c.

SI on a donné la qualité de veuve à Géneviéve d'Urfé dans le titre de ce discours, plutôt que le nom d'un des illustres maris qu'elle épousa successivement, c'est uniquement pour faire connoître qu'elle se trouvoit en effet dans l'état de viduité, lorsque le peintre fit son portrait ici joint, & par conséquent encore dans son bel âge, s'étant mariée assez jeune, & n'ayant vecu que sept ans avec son prémier époux. Il seroit superflu de s'étendre ici sur la noblesse & sur l'ancienneté de la maison d'Urfé : car leur nom est si illustre, que pour le peu qu'on ait lu l'histoire de France, on ne peut ignorer que ce soit une des plus notables familles de ce Royaume. Elle tire son nom de la terre d'Urfé située dans le Forez au gouvernement du Lionnois. Elle a été féconde en grands hommes depuis plusieurs siècles, ayant donné un Grand-Ecuyer à la France dès l'année 1483, un très digne Evêque à la ville de Limoge, qui y mourut en odeur de Sainteté, où son tombeau & ses cendres sont encore en vénération au peuple, & quantité de braves officiers à la maison du Roi, qui se sont signalés à la guerre, & ont exposé ou perdu glorieusement la vie, en combattant pour les interêts de leur Prince ou de leur patrie, mais revenons à Géneviéve dont nous devons parler ici.

Elle étoit fille ainée de Jaques deuxieme du nom, Marquis d'Urfé & baugé, chevalier de l'Annonciade &c., & de Marie de Neufville sa femme. Elle naquit vers l'an 1598, fut élevée avec beaucoup de soin dans la maison paternelle pendant ses prémieres années, & de là envoyée au monastére de Ste. Claire de Montbrison, pour y recevoir une éducation convenable à sa naissance. Deux de ses sœurs y embrasserent ensuite la vie religieuse. Elle y apprit à allier les airs & les manieres du grand monde avec une modestie chrétienne, & en sortit ornée de tous les avantages qu'une bonne instruction peut procurer à une demoiselle de qualité. Pieuse sans bigotterie, enjouée sans dissipation, éclairée par la lecture des bons livres, elle faisoit l'agrément des compagnies où elle se trouvoit & l'admiration de celles où on racontoit ses belles qualités. Ce rare mérite fit concevoir de l'estime pour elle, à Charles Alexandre Duc de Croy, qui passant de l'estime à l'amour, prit la résolution de la rechercher en mariage. Il en fit faire la proposition ou Marquis d'Urfé, après qu'on eût sondé les inclinations de Géneviéve d'un autre coté.

Le parti étoit honorable & avantageux. Outre l'éclat d'une illustre naissance, le Duc de Croy possédoit de grands biens relevés par de beaux titres. Il jouissoit de brillants emplois; étoit honoré de la bienveillance de Philippe III. Roi d'Espagne & de l'ordre de la Toison d'Or. De plus il avoit la protection & la confiance de l'Archiduc Albert, qui se servoit sousouvent de ses sages conseils dans le gouvernement des Païs-Bas : de sorte qu'après quelques délibérations on en vint à des conférences sur ce sujet. Les deux parties se virent, & une amitié mutuelle étant dévenue le fruit de leurs entretiens, on passa au contract de mariage, qui fut signé de part & d'autre le 6 Janvier 1617.

Après la céremonie des nôces & les fêtes que la noblesse a coutume de donner dans ces occasions, elle partit accompagnée du Duc son époux pour se rendre à la cour de Bruxelles, où ils devoient fixer leur séjour. Elle versa des torrents de larmes en quittant la maison paternelle : mais l'accueil gracieux que lui firent l'Archiduc Albert, l'Infante Isabelle Claire Eugenie & les personnes les plus distinguées de la cour les essuyerent bientôt, jusqu'à ce que le départ du Duc de Croy pour la guerre d'Allemagne en fît couler de nouvelles de ses yeux. Comme elle l'aimoit tendrement elle ne pouvoit consentir à son éloignement & ce ne fut qu'avec un regret extrême qu'elle le vit partir. A chaque courier qui arrivoit d'Allemagne, son cœur étoit dans les plus grandes allarmes jusqu'à ce qu'elle eût reçu de ses lettres. Elle apprit avec joie l'honneur

neur

neur qu'il s'étoit acquis à la bataille de Prague où ſa bravoure, ſecondant le courage du Colonel Verdugo, avoit contribué beaucoup à la victoire, ſans qu'il y eut reçu la moindre bleſſure. Cette joie augmenta enſuite par le retour du Duc, & il ſembloit qu'elle n'eût plus que du contentement & de la ſatisfaction à ſe promettre lorſque la providence en diſpoſa tout autrement, permettant que la mort vint lui enlever ſon mari au moment qu'elle s'y attendoit le moins. Il fut tué dans ſon hotel, d'un coup de mouſquet qu'on lui tira par une fenêtre le 9 Novembre 1624.

Je n'entreprendrai pas de décrire ici l'affliction de cette tendre épouſe lorſqu'elle apprit une mort ſi tragique & ſi imprévue : mais paſſant legérement ſur cet endroit de ſa vie, je dirai ſeulement que ſa douleur repondant à l'amour ſincere qu'elle lui portoit, elle fut plongée d'abord dans une extrême affliction & un noir chagrin, qui l'auroient bientôt conduit au tombeau; ſi les ſentiments de religion gravés profondément dans ſon cœur, n'étoient venus en modérer l'excès, en attendant que le tems achevât de les diſſiper entierement.

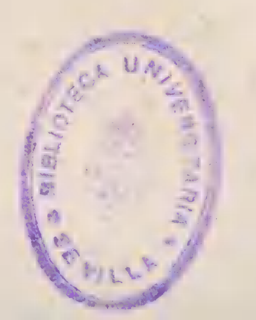
Quoiqu'elle eût quitté la France en ſe mariant avec le Duc de Croy, ſon mérite avoit fait de ſi fortes impreſſions dans les eſprits pendant qu'elle y avoit vecu, que peu après la mort de ſon mari elle vit venir de nouveaux amants s'empreſſant de lui faire leur cour & d'occuper dans ſon cœur la place que le Duc de Croy y avoit tenue. Comme elle n'avoit eu qu'un fils nommé Ferdinand Philippe mort dans ſon enfance, le deſir d'avoir des héritiers, & les recherches aſſidues de Gui Marquis d'Harcourt cinquieme fils de Pierre d'Harcourt Marquis de Beuvron l'engagerent à une ſeconde alliance. Elle eut ſouvent des ſujets de chagrin & d'inquiétude avec celui-ci & put éprouver plus d'une fois la vérité de cette eſpéce de proverbe, que les ſecondes nôces ſont rarement heureuſes; car outre ce qu'elle dût ſupporter de la vivacité de l'humeur de cet époux, il ſe fit pluſieurs mauvaiſes affaires par les combats ſinguliers, qu'il donna ou qu'il ſoutint, malgré les édits ſéveres de Henri IV. & de Louis XIII. pour abolir l'uſage des duels, ſi à la mode pour lors en France. Cette conduite affligea beaucoup Génevieve pendant le peu d'années qu'elle vecut avec lui, & le fameux duel qu'il eut avec François de Montmorency, connu autrement ſous le nom de Bouteville & renommé par ſa bravoure dans ce genre de combat, priva cette épouſe de la ſatisfaction de revoir ſon mari; car pour éviter la peine, qui attendoit infailliblement le coupable, dans la prémiere vigueur de ces ſages & ſéveres edits, il ſe retira enſuite en Italie & ſe jetta dans Cazal aſſiégée par les Eſpagnols, il y fut tué dans une ſortie le troiſiéme Novembre 1628. ſans avoir eu d'enfant de ſon mariage.

Elle ne demeura pas long-tems veuve, ayant contracté une troiſiéme alliance en 1630 avec Antoine de Mailly, connu à la cour ſous le nom de chevalier de Mailly, mais qui prit la qualité de Comte de Mailly en ſe mariant, & l'épouſa ſous le nom de Laſcaris, à condition que leurs enfants porteroient ce nom à la ſuite. Le ciel repandit ſa bénédiction ſur ce troiſiéme mariage, elle paſſa le reſte de ſes jours dans une parfaite union avec le Comte de Mailly & eut la conſolation en mourant de laiſſer trois enfants à ſon mari, deux fils & une fille. L'ainé ſe nommoit Jaques, le cadet Jean Armand & ils joignirent le ſurnom de Laſcaris à celui de Mailly, ſelon qu'on en étoit convenu. La fille, nommée Catherine Génevieve Eugénie, fut mariée à Chriſtophle Pach Grand-Chancelier de Lithuanie.

DA-

ILLVSTRISSIMA ET EXCELLENTISSIMA DOMINA; DÑA: ALATHEA TALBOT, etc:
Comitissa Arundelliæ & Surriæ, etc: et prima Comitissa Angliæ.

Ant. van Dyck Eques pinxit. *Wholler fecit, 1646 Antverpiæ.*



D A M E
A L A T H É E T A L B O T
C O M T E S S E D'A R O N D E L.
&c. &c. &c.

TOus les historiens ne conviennent point de l'origine de la maiſon de Talbot, les uns prétendent qu'elle eſt iſſue des Meſſieurs Talbot Barons de Cleuville dans le Païs de Caux, qui en cette qualité avoient ſéance à l'Echiquier de Normandie. D'autres au contraire diſent qu'un nommé Regnotus ſecond fils de Lambert Chatelain de Gand paſſa dans le onziéme ſiécle en Angleterre, s'y établit, & fut le chef de la Maiſon de Talbot. La prémiere de ces opinions paroît la plus probable, tant par rapport à la conformité du nom, qu'à cauſe du grand commerce & du melange des Anglois avec les Normands, pendant qu'ils furent ſous la domination d'un même Prince. Que l'on adopte l'une ou l'autre de ces opinions, il eſt toujours conſtant que cette maiſon eſt très illuſtre, & très ancienne, fort féconde en grands hommes, qui ont rendus des ſervices conſidérables à leurs Rois, à l'état & à la Religion, s'étant également diſtingués à ces différents égards par leur zèle & par leur fidélité ſoit pendant la paix, ſoit pendant la guerre. Les Talbots ont encore illuſtré leur nom & la ſplendeur de leur nobleſſe, par leurs alliances avec le ſang Royal de Portugal, avec celui des Princes de Galles, & des plus nobles familles d'Angleterre. Les Rois les ont élevés à la dignité de Pair de ce Royaume depuis pluſieurs ſiècles & les ont honorés de l'ordre de la Jarretiére.

C'eſt de ces grands hommes, après une longue ſuite de générations illuſtres, qu'eſt iſſue Dame Alathée Talbot, qui fera le ſujet de ce diſcours. Nous ne ſavons pas préciſement le tems de ſa naiſſance. Elle étoit fille de Gilbert Talbot Comte de Schrewbury Chevalier de la Jarretiere, & Ambaſſadeur en France l'an 1596, qui mourut en 1616, & de Marie de Cavendish, fille de Guillaume de Cavendish de Chatsworth. La nature ſe montra libéral dans ſa formation, l'ornant de tous les avantages qu'on peut ſouhaiter dans une perſonne de ſon ſexe, & il ſemble que les graces préſiderent à ſa naiſſance. Beauté de corps, vivacité d'eſprit, docilité de cœur, qualités qu'elles poſſedoit & qui contribuoient à la rendre aimable. Ces dons naturels cultivés par une bonne éducation en firent dans la ſuite une démoiſelle, qu'on ne pouvoit voir ſans admiration. Elle réuniſſoit heureuſement en ſa perſonne beaucoup d'affabilité & d'enjouement d'eſprit, à une modeſtie ſans contrainte & ſans affectation. La renommée publia ſon mérite, & ſes vertus, à meſure qu'elle avançoit en âge & qu'elle ſe produiſoit dans le monde, lui attirerent bientôt une foule d'adorateurs, qui cherchoient à unir leur deſtinée avec celle d'une perſonne ſi propre à faire le contentement & le bonheur de la vie d'un mari.

Si les biens de la fortune eurent quelque part au choix qu'elle fit dans cette occaſion, la Religion y eut auſſi la ſienne: c'eſt pourquoi étant catholique romaine, & les nouveaux Comtes d'Arondel profeſſant la même Religion, elle ſe détermina en faveur de celui-ci, qui étoit petit fils de Thomas Howard Comte d'Arondel, ſi célebre par les rares & curieux monuments de l'antiquité, appellés depuis les *marbres d'Arondel*, qu'il fit acheter des mains d'un turc & ranger dans ſon jardin & dans les ſalles de ſa maiſon à Londre. Conformément à ſon humeur doux & paiſible, elle s'étoit propoſée en l'épouſant, de couler tranquillement ſes jours avec lui, & d'élever dans la crainte de Dieu les enfants dont il béniroit leur mariage; mais le ciel mit ſa patience à l'épreuve par une diſgrace des plus ſenſibles. Elle eut la douleur d'apprendre contre toute attente, qu'on avoit arrêté le Comte ſon mari, & conduit priſonnier à la tour de Londre, ſoupçonné d'avoir trempé dans une conſpiration contre l'état. A la prémiere nouvelle d'un coup ſi redoutable & ſi accablant, ſon cœur fut agité des plus vives allarmes, & elle ſouffrit toutes les inquiétudes & toutes les peines qu'une épouſe fidelle & aimant tendrement ſon mari peut reſſentir en pareilles conjonctures: mais la Religion venant à ſon ſecours releva ſon courage abattu, & loin de s'abandonner à ſa douleur ou à une triſteſſe déméſurée, elle remit le denouement de cette affaire aux ſoins de la divine providence, adorant avec humilité ſes diſpoſitions toujours juſtes, quoiqu'impénétrables à l'eſprit humain. D'ailleurs rappellant dans ſa memoire la

con-

conduite paſſée du Comte d'Arondel, & n'y pouvant appercevoir aucun ſujet de croire qu'il eût trempé dans un ſi noir attentat, elle redoubla ſes vœux pour ſon élargiſſement.

Le ciel fut propice à ſes priéres, & elle eut bientôt la conſolation d'apprendre que la chambre haute ſe plaignoit hautement de la détention du Comte d'Arondel, comme d'une entrepriſe formée contre la liberté du Parlement, & contre les priviléges des membres qui le compoſent, portant qu'on ne peut les arrêter, pendant les ſéances du Parlement, ſans en avoir déliberé préalablement avec les deux chambres. Formalités qui n'avoit point été obſervées dans le cas préſent : c'eſt pourquoi pluſieurs Seigneurs en témoignerent leur mécontentement, & après quelques addreſſes, & quelques députations d'abord inutiles, ils obtinrent enfin ſa délivrance par leurs ſollicitations réiterées. On prétend néanmoins qu'il n'étoit coupable que de trop de fierté à l'égard de la cour & des favoris, & les poſtes qu'il a remplis dans la ſuite ſemblent favoriſer cette opinion.

Quoiqu'il en ſoit, la Comteſſe ſon épouſe le vit élargi, avec un contentement inexprimable, & après en avoir rendu graces au ciel, elle ſe livra à la joie qui ſuccéda dans ſon cœur aux cruelles inquiétudes que ſon empriſonnement avoit cauſées. Elle continua depuis à vivre avec lui dans la plus parfaite harmonie, oppoſant adroitement une douceur raviſſante aux vivacités qui lui échappoient quelquefois. Elle l'accompagna dans ſon ambaſſade infructueuſe à la cour de Vienne près de l'Empereur Ferdinand troiſiéme & le ſuivit conſtamment dans ſes différents voyages, ſans ſe rebuter des fatigues du chemin, juſqu'à ce qu'il plût enfin à Dieu de la rappeller de ce monde. Elle avoit eu ſix fils de ſon mariage avec le Comte d'Arondel, & avoit ſupporté la perte de quatre dans leur bas âge avec une réſignation vraiment chrétienne; perſuadée que les enfants ſont plutôt des dépôts que le ciel confie aux parents, que des préſents qu'il leur fait. Soit par complaiſance pour le Comte ſon époux, qui donnoit beaucoup dans les eſtampes dans la Peinture, dans les antiques & dans tout ce qui a quelque rapport avec les Beaux-Arts: ſoit par un penchant particulier, elle témoigna du goût pour la Peinture, & s'appliqua au deſſein avec aſſez de ſuccès, paſſant ainſi agréablement ſes heures de loiſir dans ſon cabinet loin du bruit & des embaras du monde, & faiſant ſon occupation principale du ſoin de ſa famille & de ſon ſalut. On ne lit point en quelle tems elle mourut: mais on ſait que le Comte d'Arondel lui a ſurvecu pluſieurs années.

ILLVST.^{MVS} IOANNES, COM. DE TSERCLAES. DOM. TILLI, BARO.
DE MORBAYS, DOM. DE. BALLAST, MONTIG. HOLERS,
HEESWYCK. DYNTER. ETC.

Pet. de Ioden sculp. *Ant. van Dyck pinxit* *Cum priuilegio*

JEAN DE TZERCLAS
COMTE DE TILLI ET DE MARBOIS,
GENERAL DES ARMÉES DE L'EMPEREUR.
&c. &c. &c.

JEAN DE TZERCLAS *Comte de Tilli &c*, naquit en 1559, au chateau de Tilli terre ſeigneuriale dans le Brabant. Comme il étoit le cadet de ſa famille, ſes parents le deſtinerent à l'état Eccléſiaſtique, ſuivant une coutume aſſez en uſage parmi la nobleſſe de ce païs, & confierent ſon éducation aux Jéſuites: mais après qu'il eût étudié chez eux pendant quelques années, ſe ſentant beaucoup plus de penchant pour la guerre, que pour l'état ou ſes parents vouloient le placer, il entra dans les troupes du Roi d'Eſpagne qui étoient aux Païs-Bas & y fit quelques campagnes. Le deſir de ſe ſignaler, & un zèle de Religion le firent paſſer enſuite en Hongrie avec le Duc de Mercœur, qui alloit y commander les armées de l'Empereur Rodolphe contre les Turcs. Quoiqu'il ne fût que Lieutenant-colonel de ce Prince, il ne laiſſa pas de s'y faire diſtinguer par ſa bravoure, dans l'action qui obligea Ibrahim baſſa à lever le ſiége de Caniſcha. La priſe d'Albe Royale qui ſuivit, & la défaite du général Ottoman qui venoit à ſon ſecours avec une armée formidable, furent des nouvelles occaſions, dans leſquelles il s'acquit beaucoup de gloire par ſa valeur & par ſa prudence.

L'Empereur Rodolphe informé des diſpoſitions héroïques que Tilli avoit fait paroître dans ſon armée, l'honora du brévet de Colonel en 1602. Tilli vint lever un régiment Wallon, avec lequel étant retourné en Hongrie, il donna des marques ſi éclatantes de ſa rare capacité dans le métier de la guerre, que pluſieurs Princes le rechercherent & l'inviterent à entrer dans leur ſervice. Ce fut dans celui du Duc Maximilien de Baviére, dit *le Salomon* de ſon tems, qu'il paſſa après la guerre de Hongrie. Il fut d'un grand ſecours à ce Prince, par tout où il commanda ſes troupes, & ſortit toujours victorieux du combat avant l'entrée de Guſtave Adolphe en Allemagne. Il ſe trouva en qualité de Lieutenant-général de l'Electeur à la fameuſe bataille de Prague, & contribua beaucoup à la victoire que les troupes des Princes Catholiques y remporterent. Ceux-ci plioient déja devant les Hongrois, dont Betlem-Gabor avoit groſſi l'armée du nouveau Roi de Bohéme, lorſque Tilli, à la tête des Bavarois, alla fondre ſur les ennemis avec ſon Lieutenant de Cratz, renverſa cinq eſcadrons, & mit en ſuite le reſte de l'armée, après un combat de trois heures dans lequel la victoire fut diſputée avec opiniâtreté.

L'Electeur de Baviére retourna dans ſes états, & confia le généralat des troupes de la ligue à Tilli, qu'il laiſſa dans la Bohéme. Celui-ci profitant de la victoire qu'il venoit de remporter, en recueilli les fruits glorieux. Il conquit pluſieurs places, & remit la plus grande partie de ce Royaume ſous l'obéiſſance de Ferdinand II, pour lors Empereur & Roi de Bohéme. De là paſſant dans le Palatinat pour y étendre ſes conquêtes il y trouva le fameux Comte de Mansfelt réſolu à s'oppoſer fortement à ſes progrès. On ne peut douter que ce Comte ne fût brave & vaillant, autant qu'aucun capitaine de ſon ſiécle; cependant il fut malheureux dans toutes ſes entrépriſes. Tilli le défit & l'obligea à vuider le Palatinat, dont il entreprit la conquête, après qu'il eût battu le Marquis de Baden-Dourlach à Wimphen.

Le Duc Chriſtian de Brunswick ne fut guéres plus heureux; il vint pour rétablir les affaires délabrées des défenſeurs de l'Electeur Palatin: mais Tilli ayant été informé de ſa marche, alla à ſa rencontre, l'attaqua proche du Mein, défit entiérement ſon armée, s'empara de ſon artillerie, & abandonna ſon bagage au pillage. Pour lors le général impérial ne trouvant plus rien qui lui réſiſtât, acheva de ſubjuguer le Palatinat, réduiſant ſous la puiſſance de l'Empereur, ce qui n'étoit pas encore tombé entre les mains des Eſpagnols. Il prit Heidelberg, qui fut pillée en partie, & d'où il enleva la fameuſe bibliotéque, que les Electeur Palatins avoient aſſemblée avec tant de frais & de ſoin. Une partie des livres furent envoyés à Munich: mais les principaux ont été tranſportés à Rome, & placés au Vatican où ils ſont demeurés.

Tilli s'étant aſſuré du Palatinat de concert avec les Eſpagnols, paſſa dans la Weſtphalie, pour arrêter le dégat & le ravage que le Duc Chriſtian de Brunswick y faiſoit. Il mit, fin à ces déſordres par le gain d'une deuxiéme bataille donnée à Stadlo, dans laquelle l'armée du Duc fut telle-

ment défaite, qu'elle ne pût plus tenir en Allemagne. Tilli toujours ſecondé de ſa bonne fortune, continua à ſe ſignaler par des nouvelles victoires, dont il augmenta le nombre à proportion qu'il multiplia celui de ſes combats. Il mit en fuite tous les ennemis de l'Empereur qui voulurent lui faire tête : il obligea Chriſtierne IV. Roi de Dannemark à évacuer l'Allemagne & à rentrer dans ſes états, par la victoire qu'il remporta ſur lui à la journée de Lutter, diſſipa enſuite toutes les entrépriſes que le Duc de Brunswick vint tenter le long du Weſer, & ſe rendit à Lubeck en qualité de plénipotentiaire de l'Empereur, pour conclure un traité de paix avec le Roi de Dannemark.

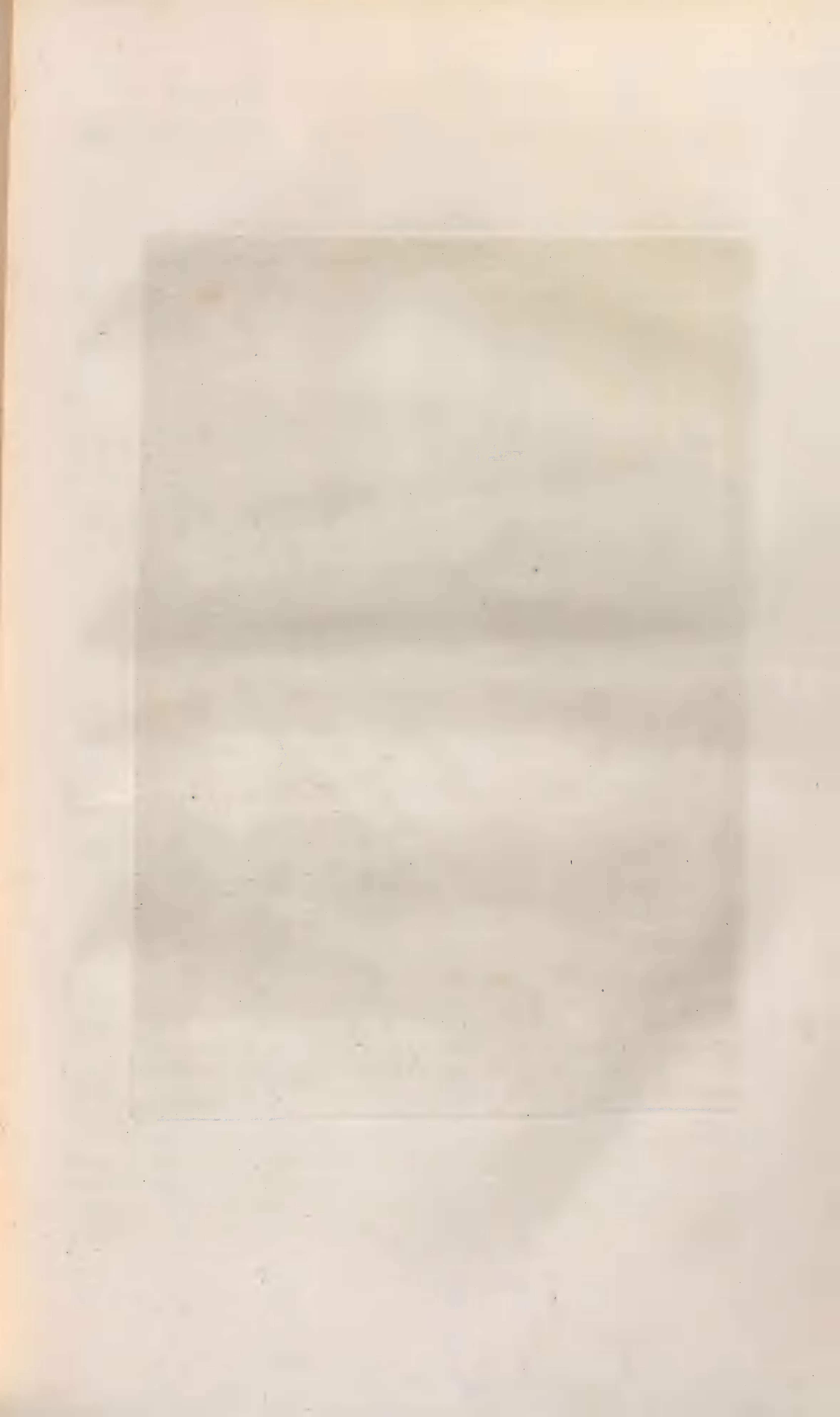
Le Comte de Tilli, couvert de tant de lauriers, fut enfin fait général des armées de Ferdinand II. & chargé du ſiége de Magdebourg. Il s'avança vers cette place, avec ſon armée accoutumée de vaincre ſous ſes ordres, l'inveſtit & en fit le ſiége dans les formes. Il avoit dèja pris les déhors de la ville, lorſqu'apprenant que Guſtave Adolphe Roi de Suéde venoit pour la ſecourir, il redoubla ſes attaques, afin de l'emporter avant l'arrivée de ce Prince. Il la fit battre avec cinquante piéces de canon, & dès qu'il y eût fait quelques bréches, il commanda l'aſſaut, qui fut donné en quatre endroits différents. La ville fut priſe & abandonnée à la fureur du ſoldat, qui ſatisfit ſon incontinence par le viol, & ſa cruauté par le maſſacre de plus de trente mille perſonnes, ſans diſtinction de ſexe, ni d'âge ni de qualité. Ce qui échappa à la brutalité, à la convoitiſe ou aux armes des uns, périt malheureuſement dans le feu que les autres y mirent, & qui réduiſit preſque toute la ville en cendres.

Après cette cruelle exécution, le Comte de Tilli prit Tangermund, & s'avança dans les états du Landgrave de Heſſe-Caſſel, qui avoit prit le parti des Suédois. Il enleva pluſieurs villes à ce Prince ; mais apprenant que le Roi de Suéde venoit à ſon ſecours, il rebrouſſa chemin & alla à ſa rencontre. Il fit quelques tentatives pour engager Guſtave à une bataille, qui ne voulut pas expoſer ſon armée dans l'état où elle ſe trouvoit alors : ainſi Tilli ne voulant point perdre de tems, il marcha vers Leipſic qu'il fit ſommer de recevoir garniſon impériale. Sur le refus qu'elle en fit, il l'aſſiégea, battit ſes murailles incapables de réſiſter longtems à ſon artillerie, la prit & ne l'exempta du pillage, qu'au moyen de deux cents mille écus qu'elle s'obligea de payer. La priſe de Leipſic & de quelques autres villes, porterent enfin les Electeurs de Brandebourg & de Saxe, à unir leurs forces à celle du Roi de Suéde, qui vint au ſecours de la Saxe. Tilli informé de ſa marche, s'avança avec confiance à la tête de ſes vielles bandes, pour ſoutenir ſon ancienne gloire, & pour s'oppoſer à celle d'un jeune conquerant. Il plaça ſon camp avantageuſement, & mit de ſon côté tout ce qui pouvoit lui aſſûrer la victoire : le vent, le ſoleil & la diſpoſition de ſon artillerie. Cependant après un combat de ſept heures dans lequel on s'opiniâtra de part & d'autre à vaincre ou à mourir, ne pouvant arrêter la fuite des ſiens, il fut obligé de céder le champ de bataille, & de gagner la principauté d'Halberſtadt avec les débris de ſon armée.

Ce fut là que ce grand capitaine & invincible juſqu'ici, raſſembla ſes troupes diſperſées, en leva de nouvelles, & forma enfin une armée avec laquelle il ſe remit en campagne & reprit pluſieurs places. Il couvrit quelque tems les Electeurs de Mayence de Tréves & de Cologne, s'empara de quelques villes dans la Souabe, avant que de ſe rendre ſur les frontiéres du haut Palatinat pour conſerver la Baviére. Il força le général Horn qui commandoit les Suédois à lui abandonner Bamberg, & ſe rendit ſi redoutable dans ces quartiers, que Guſtave Adolphe réſolût d'y aller en perſonne avec ſes meilleures troupes, pour arrêter ſes progrès. Tilli ſentant ſon armée trop foible pour faire tête au Monarque Suédois, ſe retrancha après pluſieurs marches & contre marches. Guſtave entréprit de forcer ſon camp, & pendant le combat qui fut auſſi ſanglant qu'il y en eut jamais, le Comte de Tilli fut bleſſé aux genouil d'un boulet de canon qui lui fracaſſa les os. Il s'évanouit d'abord, ſoit de douleur, ſoit de la perte de ſon ſang, fut tranſporté à Ingolſtadt, où il mourut peu de jours enſuite ; après avoir ſouffert avec une patience héroïque qu'on lui tirât, de la cuiſſe quatre os briſés.

On dit qu'il s'abſtint toute ſa vie de femme & de vin. Il aimoit les ſoldats & laiſſa par ſon teſtament 60000 écus d'Allemagne à quelques vieux régiments qui avoient ſervi ſous lui, il fit auſſi de grands dons à l'égliſe de notre-dame d'Oetingen & s'il n'avoit point pris Magdebourg, les plus rigides cenſeurs ne trouveroient peut-être rien à reprendre dans tout le cours de ſa vie.

EM-



EXCELL.MVS D. DON. ALVAR. BAZAN. MARCH. DE. S.TA CRVC. CATH.
MA. A. STAT. CONSIL. ET. CVBICVL. OCEAN. QVACVNQ. HISP. MONARCH. DOMIN.
PROPRÆF. REGIOR. ARM. PER. BELG. GVBERN.

Paul. Pontius sculp. *Ant. van Dyck pinxit* *Cum priuilegio*

DOM ALVAREZ BAZAN
MARQUIS DE SAINTE CROIX
ADMIRAL D'ESPAGNE.
&c. &c. &c.

LA maiſon de Bazan n'eſt pas moins illuſtre par ſon origine, que par les grands hommes qu'elle à fournit à l'Eſpagne, & qui ſe ſont ſignalés dans ſes armées tant par mer que par terre. Elle eſt iſſue des anciens Rois de Navarre. Son pére avoit commandé les armées de Ferdinand & d'Iſabelle pendant la guerre de Grénade. Il s'appelloit Alvarez Bazan, & avoit èpouſé Anne de Guſman ſortie auſſi d'une famille très diſtinguée. De ce mariage naquit notre Alvarez, qui hérita des biens & de la bravoure de ſon pére, & qui donna une réputation aux forces navales des Rois d'Eſpagne, bien au deſſus de celle qu'elles avoient eue juſqu'ici.

Né d'un pére brave & guerrier, élevé avec ſoin, & inſtruit de bonne heure dans tout ce qui pouvoit former l'homme de cour & d'épée, il fit paroître dès ſa jeuneſſe des inclinations pour la guerre, où ſon pére l'avança avec aſſez de rapidité. Ce fut ſur la mer que le jeune Alvarez voulut faire éclater ſon courage: la guerre continuel que les Rois d'Eſpagne y font aux infideles, lui promettant de fréquentes occaſions de ſe ſignaler. Il les y rencontra en effet, & montra l'intrépidité d'un vieux guerrier, dans les prémieres actions où il ſe trouva. Ses coups d'eſſais furent des coups de maîtres; car il entendoit parfaitement toutes les parties de la marine, & à voir le ſang froid qu'il conſervoit à la vue de l'ennemi, la préſence d'eſprit avec laquelle il ſe conduiſoit dans l'action, & la prudence avec laquelle il pourvoyoit à tout & donnoit ſes ordres, on ne pouvoit douter qu'il ne fût né pour commander.

Ces beaux commencements, dans un âge encore peu avancé, ſurpaſſant l'attente des chefs ſous leſquels il ſervoit, les remplirent d'admiration & parvinrent bientôt juſques aux oreilles de Charles-quint, qui le fit général des galéres d'Eſpagne. Il répondit parfaitement aux vues de ſon Prince & fit voir que les grands capitaines n'ont pas beſoin de viellir ſous les armes pour porter de grands coups à leurs ennemis. Les Maures n'eurent peut-être jamais tant à craindre d'aucun officier de marine que de celui ci. Il s'appliqua à reculer leurs frontiéres de celles d'Eſpagne, & à nettoyer la mer de cette engeance. Il forma le deſſein de leur enlever la ville de Bone ſituée près du cap de même nom au ſeptentrion de l'Afrique & l'exécuta avec les galéres qui étoient ſous ſes ordres, le même jour que Charles-quint fut couronné Empereur à Bologne par le Pape Clement VII. Il ſoumit encore dans la ſuite à la domination eſpagnole la forteresſe de Giapa ſur les mêmes côtes, malgré les efforts des galéres turques & de vingt galéres Françoiſes, & rendit généreuſement la liberté à un bon nombre d'eſclaves chrétiens qui tomberent en ſa puiſſance.

Multipliant ainſi ſes victoires à meſure qu'il étoit chargé de nouvelles expéditions, l'Empereur lui donna le commandement d'une flotte de vingt-quatre vaiſſeaux, pour repouſſer celle de France beaucoup ſupérieure en nombre, qui incommodoit extrémement les côtes de Galice. Sa bonne fortune continua de l'accompagner. Il l'attaqua en 1544, la défit, l'obligea à abandonner les mers d'Eſpagne & a n'en plus troubler la navigation. Charles-quint convaincu par ces glorieux ſuccès de la grande capacité d'Alvarez, crut ne pouvoir mieux confier les Gallions, qu'à une perſonne auſſi habile que lui. Il le nomma général de ces fameux vaiſſeaux, avec leſquels il remporta pluſieurs avantages ſur les françois, & afin que rien ne pût troubler la ſûreté du commerce des Eſpagnols, il purgea entierement les côtes d'Andalouſie des pirates qui les infeſtoient, & rendit ſon nom redoutable auſſi bien aux chrétiens qu'aux infidéles.

Il fut du nombre des grands Capitaines que l'Eſpagne & les Puiſſances d'Italie choiſirent, pour conduire leurs forces réunies contre Selim deuxiéme Empereur des Turcs, & il ſoutint merveilleuſement ici la réputation qu'il s'étoit acquiſe. Ce fut dans le cours de cette expédition que ſe donna la fameuſe bataille de Lépante de la victoire la plus complette que les Chrétiens ayent jamais remportée ſur les ottomans. Alvarez y avoit le commandement

ment de quarante galéres, avec lesquelles il fit des prodiges de valeur, & mit en fuite l'aile gauche des Turcs, où le vaillant Luchiali renegat né en Calabre s'étoit déja rendu maître de quelques vaisseaux vénitiens. Dès qu'Alvarez s'apperçut que les Vénitiens plioient, il s'avança avec son corps de reserve & rétablit le combat. Quoiqu'il y reçût trois blessures, il continua à charger son ennemi jusqu'à ce qu'il l'eût obligé à s'enfuir à toutes voiles. L'année suivante lui fut encore plus glorieuse, par les grands avantages qu'il remporta en présence de Dom Juan d'Autriche sur Mahomet Uceli petit fils du fameux Barberousse: ayant pris la galére que ce chef de la flotte ottomane montoit. Luchiali tenta aussi de se vanger de ce qu'Alvarez l'avoit forcé à prendre la fuite à la bataille de Lépante, mais sa seconde défaite accrut le réputation de son ennemi.

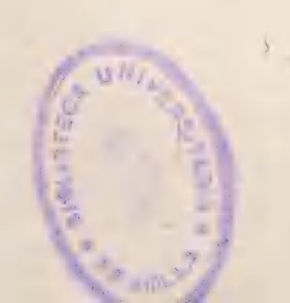
Les Portugais ennuyés de la domination espagnole avoient secoué le joug de Philippe II. & appellé Dom Antoine à la couronne. Les habitans des isles Acores étoient fort attachés à celui-ci. Le Roi d'Espagne voulut réduire ces insulaires, & ôter par là à Dom Antoine toute espérance de se maintenir. Alvarez fut choisi pour cette expédition. Mr. Strozzi y avoit été envoyé de la cour de France avec une armée navale, pour appuyer les droits de Dom Antoine. Les deux flottes y étant arrivées en vinrent bientôt à une des plus mémorables actions qui se soit donnée sur l'Océan. Alvarez l'avoit souhaittée & Strozzi naturellement brave s'y étoit determiné à la vue de son ennemi, ils s'attaquerent vigoureusement le 28 Juillet 1581, & combattirent longtems sans que la victoire se déclara, jusqu'à ce que Strozzi accablé par le nombre des Espagnols & par ses blessures succomba sous les efforts de ses ennemis. Sa perte entraina la défaite des François.

Après cette victoire Alvarez alla débarquer à l'isle de St. Michel, où il ternit la gloire de ses Lauriers par l'exécution barbare qu'il fit faire de ses prisonniers. Les gentils-hommes eurent la tête tranchée, & les autres furent pendus comme s'ils eussent été des écumeurs de mer. Malgré la noirceur de cette cruelle action la bonne fortune de l'amiral espagnol voulut que Tellez de Sylva commandant la flotte portugaise venant de Goa, parût aux isles Acores. Les deux chefs s'aboucherent & revinrent en Europe, le portugais résolu de suivre le parti du Roi d'Espagne & l'autre pour venir faire le rapport à son souverain du succès de son expédition. Il en fut reçu comme un conquerant qui venoit de triompher du reste des espérances du Roi de Portugal & de l'armée navale des François, & fut fait Marquis de St. Croix.

Lorsque dans la suite Philippe II. eût résolu de faire une invasion en Angleterre, à la sollicitation du Pape Sixte V. & que dans ce dessein il eût mis sur pied une puissante flotte, surnommée présomptueusement l'invincible, il jetta les yeux sur le Marquis de Sainte Croix, pour la commander, & voulut que ceux qui avoient été examiner les ports, les golfes & les fleuves d'Angleterre donnassent leurs avis en sa présence, sur la maniére d'exécuter le débarquement. Le Marquis loua leurs sentiments, & proposa un moyen de mettre la flotte à couvert des risques de la mer & des vents: c'étoit de s'assûrer d'un port soit en Irlande, en Hollande ou en Zélande, pour s'y retirer en cas de tempête. La proposition de l'amiral fut appuyée des avis du Duc de Parme Gouverneur de Païs-Bas, à qui Philippe II. en écrivit, & quoiqu'elle fût la plus prudente, la mauvaise fortune de l'Espagne empêcha de la suivre: ce qui fut cause que le Marquis de Sainte Croix peu accoutumé d'agir contre ses propres lumieres, tira tellement l'expédition en longueur que le Roi lui en témoigna son mécontentement avec beaucoup d'aigreur & en l'accusant d'ingratitude. Ce reproche fut si sensible à ce grand capitaine, qu'il en tomba malade de chagrin, & en mourut quelque tems après en 1588.

NOBILISSIMVS VIR AC D. EMANVEL FROCKAS PERERA
ET PIMENTEL COMES DE FERIA EQ^V^ES ORDINIS
MILITARIS S. IACOBI DOMINVS S.^AE^ BENEDICTÆ
REGIÆ AC CATHOLICÆ SVÆ MAIESTATIS CONSILIARIVS
CVBICVLARIVS ETC

P. Pontius sculp. Ant. van Dyck pinxit Cum priuilegio



EMMANUEL FROCKAS PERERA ET PIMENTEL, COMTE DE FERIA.

&c. &c. &c.

LA maiſon de Pimentel eſt très ancienne & très illuſtre. Sans remonter juſques au tems fabuleux, où pluſieurs familles ont eut la vanité d'aller puiſer l'ancienneté de leur extraction, nous nous contenterons de dire, que la datte de celle-ci eſt aſſurément de plus de quatre ſiecles. On la fait ſortir avec aſſez de vrai-ſemblance d'une branche naturelle des anciens Rois de Portugal, connue ſous le nom de Vimiéiro. Les Pimentels devenus puiſſants dans ce royaume devinrent en même tems ſuſpects à leur Roi, & lui donnerent de la jalouſie, par l'autorité qu'ils avoient dans quelques contrées. Jean Roi de Portugal voulant abaiſſer cette famille en mil trois cent quatre-vingt dix-huit, entreprit de ſoumettre entierement à ſes volontés les villes de Bragance & de Vinaes où Jean Alphonſe Pimentel commandoit. Celui-ci oppoſa une défenſe vraiment héroïque aux attaques vigoureuſes du Roi, & conſerva ces places en ſa puiſſance, malgré l'extrême néceſſité où il ſe trouva réduit. Mais trop foible pour pouvoir réſiſter aux nouvelles entrepriſes qu'il prévoyoit de la part de ce Prince, & trop fier pour demander un accommodement, dont il craignoit des ſuites funeſtes; il prit le parti de traiter avec Henri III. Roi de Caſtille. La négociation fut bientôt conduite à ſa fin, le Monarque Caſtillan ayant promis des conditions avantageuſes aux vaillant Portugais, pourvu qu'il lui cédât les villes de Bragance & de Vinaes.

Ils remplirent chacun leurs engagements: Pimentel céda ces deux places au Roi de Caſtille, & ſe retira dans ſes états, avec l'Infante Béatrix, depuis femme de Jean prémier Roi de Caſtille. La même année mil trois cent quatre-vingt dix-huit le Prince érigea de ſon côté la ville de Bénavente en Comté; en faveur de Jean Alphonſe de Pimentel, pour le recompenſer des avantages qu'il lui avoit procuré par la ceſſion des deux places ſus-mentionnées. C'eſt ainſi que la maiſon de Pimentel, féconde en heros & en habiles miniſtres vint s'établir dans les états qui compoſent aujourd'hui la monarchie eſpagnole, où elle a dignement rempli depuis les prémieres charges à la çour, dans les armées & dans les négociations. Pour ne point ennuyer le lecteur par une longue énumération d'alliances & de générations illuſtres, nous viendrons d'abord au pére de celui qui doit faire principalement le ſujet de ce diſcours. C'étoit Didaque de Pimentel choiſi entre les plus vaillants officiers eſpagnols, pour ſervir en mil cinq cent quatre-vingt-huit ſur la flotte nommée l'invincible, que Philippe II. avoit équipée pour faire une deſcente en Angleterre. Il ſe trouvoit avec ſon régiment ſur un Galion armé en guerre, lorſque cette prétendue flotte invincible, battue par les vents & la tempête ſe vit attaquée par les forces maritimes de l'Angleterre & de la Hollande réunies pour la combattre. La valeur avec laquelle il ſe défendit étonna ſes ennemis au rapport de Strada, ayant reſiſté pendant ſix heures au feu de l'artillerie & de la mouſqueterie de vingt-cinq vaiſſeaux Hollandois qui l'aſſaillirent: mais enfin accablé par le nombre il ſe rendit aux Anglois avec les débris de ſon vaiſſeau criblé de tous côtés, après avoir perdu la plus grande partie de ſon monde.

Emmanuel formé par les inſtructions d'un tel pére, conçut dès ſa tendre jeuneſſe le deſir de ſe ſignaler au ſervice de ſon Prince. Il ne fut pas plutôt en état de porter les armes, qu'il vint en chercher l'occaſion dans les Païs-Bas. Il fit ſes prémieres campagnes dans le régiment de Verdugo. Sa valeur & ſa bonne conduite lui mériterent l'eſtime de ſon général, & le firent parvenir aſſez rapidement au grade de Lieutenant-Colonel. Après la mort de ſon pére il fut jugé capable de commander ſon régiment quoiqu'il n'eût point encore atteint l'âge de vingt-ſix ans. Il retourna en Eſpagne pour mettre ordre à ſes affaires particulieres. Pendant le ſéjour qu'il fut obligé d'y faire, fréquentant aſſiduement la cour, il ſe fit connoître des miniſ-

tres & de Sa Majeſté Catholique Philippe III, qui le créa chevalier de l'ordre de St. Jaques en recompenſe de ſes ſervices. Honoré de cette faveur il revint dans les Païs-Bas, où il continua à ſervir avec tout le zèle & le courage qu'on pouvoit attendre d'un officier de cœur & de naiſſance. Il y eut part pendant près de vingt ans à tous les avantages & aux dangers qui accompagnerent ou ſuivirent les frequentes actions où les troupes Eſpagnoles furent ſouvent engagées en ces tems difficiles, s'expoſant par tout comme le moindre de ſes ſoldats, juſqu'à ce que l'Infante l'envoya vers la fin de ſon regne pour exécuter quelques commiſſions ſecretes auprès de ſon neveu Philippe IV.

Dans les conférences qu'il eut à ce ſujet avec les miniſtres du Roi, il fit paroître tant de pénétration d'eſprit, & de capacité pour les affaires d'état, que Sa Majeſté en étant informée, le nomma ſon conſeiller & peu après ſon chambelan, afin de l'avoir plus ſouvent auprès de ſa perſonne. Il auroit rendu de grands ſervices à ce Prince par la ſageſſe de ſes conſeils & par les connoiſſances qu'il avoit acquiſes des forces réelles de la monarchie eſpagnole, & de celles des autres états de l'Europe, ſi le Comte Duc d'Olivarés prémier miniſtre alors, avoit eu moins d'aſcendant ſur l'eſprit de Sa Majeſté Catholique : mais ne pouvant rien contre l'autorité de ce favori, il ſe vit preſque toujours obligé d'expoſer ſes ſentiments dans les affaires les plus importantes, avec beaucoup de modeſtie & d une maniere problématique, pour ne point choquer ce miniſtre tout puiſſant, beaucoup plus occupé de ſa fortune & de ſes plaiſirs que des interêts de l'état. Il gémiſſoit en ſecret des mauvais ſuccès dont le regne de ſon Prince étoit traverſé & voyoit avec douleur la monarchie eſpagnole tomber en décadence.

Il ſe ſoutint par ſa prudence dans les bonnes graces du Prince : mais ſon tempérammment uſé par les fatigues de la guerre & ſa ſanté minée inſenſiblement par le chagrin, ne purent réſiſter long-tems aux attaques d'une fiévre violente qui le mit au tombeau après peu de jours de maladie; en mil ſix cent quarante-ſix & à l'âge d'environ ſoixante-huit ans. Son frére nommé Antoine de Pimentel s'eſt acquis de la réputation dans les négociations & principalement dans ſon Ambaſſade en Suéde. On dit qu'il contribua beaucoup alors au changement de Religion de la Reine Chriſtine. Il eſt certain que cette Princeſſe fit voir qu'elle avoit beaucoup de confiance en lui, & ce fut chez ce Miniſtre qu'elle vint deſcendre à ſon arrivée à Bruxelles après ſon abdication. Il l'accompagna enſuite dans ſes voyages en qualité d'Ambaſſadeur de Sa Majeſté Catholique : mais on ne dit point quels interêts la cour de Madrid avoit à menager alors auprès de cette Princeſſe dévenue une perſonne privée. Les politiques prétendant qu'il y avoit des raiſons d'état, s'épuiſoient en conjectures, mais tandis que chacun en faiſoit à ſa guiſe, la médiſance ou la calomnie n'épargnoient ni la Reine Chriſtine ni le miniſtre eſpagnol.



DOM CAROLVS DE COLVMNA. A CONS. STAT. PRIM. A CVBIC. REG. MA.TIS CATH. MAGISTER CAMPI GNĀLIS. IN BELG. ETC.

Paul. Pontius sculp. *Ant. van Dyck pinxit*

Cum priuilegio



DOM CHARLES DE COLONNE,

GÉNÉRAL AU SERVICE DU ROI D'ESPAGNE.

&c. &c. &c.

DOm Charles de Colonne étoit fils de Jean de Colonne Comte d'Elcia, Viceroi de Sardaigne, & d'Iſabelle de Saa iſſue d'une des principales maiſons de Portugal. La famille de Colonne eſt très ancienne en Italie, & a toujours été très féconde en grands hommes. Elle a donné un Pape à l'égliſe, grand nombre de Cardinaux, d'Archévêques & d'Evêques: pluſieurs Vicerois aux Royaumes de Valence de Sicile & de Sardaigne, & quantité de généraux d'armée au ſaint Siège, à l'Eſpagne & à la France. Celui dont nous voulons parler ſoutint glorieuſement par ſa bravoure la nobleſſe de ſon extraction & la grande réputation de ſes ancêtres. Après s'être appliqué ſoigneuſement à l'étude pendant ſa jeuneſſe, & avoir acquis une connoiſſance aſſez parfaite des belles lettres, il prit les armes au ſervice du Roi d'Eſpagne, où il ſe diſtingua & mérita d'être fait chevalier de l'ordre de St. Jacques & enſuite commandeur de Montiel & de Laoſa.

En 1588, il vint au Païs-Bas, pour ſe perfectionner dans le métier de la guerre, ſous le Duc de Parme capitaine expérimenté, qui en étoit gouverneur. Il y ſervit vaillamment ſous ce Prince & ſous ſes ſucceſſeurs pendant pluſieurs années. Il s'éleva par ſon courage de la qualité de capitaine en laquelle il étoit venu, à celle de général: ayant fait voir en pluſieurs rencontres qu'il étoit capable de commander une armée avec ſuccès. Il ſe trouva au Siège & à la priſe de Dourlens en Picardie, où à la tête de ſa troupe de cavalerie il chargea à dos l'amiral André de Brancas Seigneur de Villars, qui après avoir enfoncé quelques eſcadrons eſpagnols, s'étoit trop avancé pour faire entrer du ſecours dans la place, & fit priſonnier dans cette action François d'Averton Comte de Belim: de ſorte que les François battus, ne purent jetter dans la ville qu'un fort petit nombre de cuiraſſiers & quelques mulets chargés de poudre. Il alla enſuite donner de nouvelles preuves de ſon courage au Siège de Cambrai. En 1597 il accompagna l'Archiduc Albert en Picardie, lorſque ce Prince y vint pour obliger Henri IV. à lever le ſiège d'Amiens: mais il fit la campagne ſuivante dans le Païs de Cléves, ſous l'amiral d'Aragon François de Mendoce. Celui-ci eut ſouvent occaſion de remarquer la prudence & l'intrépidité de Colonne aux ſièges d'Orſoi & de Rhinberg, à la priſe deſquelles il a beaucoup contribué. Comme il vouloit ſe former dans l'art militaire, ſur l'exemple des grands capitaines, il tenoit un journal exact de ce qui ſe paſſoit dans les principales rencontres; afin de tirer profit des fautes qu'on y faiſoit, auſſi bien que de l'habileté avec laquelle on s'y comportoit.

Philippe II. informé de la bravoure de Colonne & des ſoins infatiguables qu'il ſe donnoit, le rappella en Eſpagne pour le faire gouverneur de Perpignan, place alors très expoſée aux attaques & aux ſurpriſes des François & qui avoit beſoin d'un homme courageux & vigilant pour s'oppoſer aux unes & aux autres. Il s'appliqua à rendre la place capable d'une vigoureuſe défenſe, en ajoutant quelques ouvrages qu'il jugea néceſſaires à ce deſſein, & en faiſant réparer ſolidement ceux que le tems commençoit à ruiner. Ce fut là qu'après avoir vaqué aux fonctions de ſon gouvernement, il lu & relu les mémoires qu'il avoit dreſſés de ſes dix prémieres campagnes en Flandre, & qu'il conçut le deſſein de donner au public l'hiſtoire de ce qui s'y étoit paſſé. Convaincu que la ſûreté d'une ville dépend beaucoup de la bienveillance des habitants, il ſe concilia celle des bourgeois de Perpignan, par le bon ordre qu'il fit obſerver à la garniſon, & par la douceur & l'intégrité avec leſquelles il rendoit la juſtice à ceux-là: ne ſouffrant point que les gens de guerre ni ceux qui étoient chargés de lever les déniers du Roi, entrepriſent rien qui pût donner atteinte à la liberté ni aux privilèges des citoyens.

Nommé enſuite à la Vice-royauté de Majorque & de Minorque par Sa Majeſté Catholique, il gouverna ces iſles avec la même équité, juſqu'à ce qu'il plût au Roi de le rappeller auprès de ſa perſonne, pour le faire ſon conſeiller d'état & gentil-homme de ſa chambre. Le grand fond de politique qu'il fit paroître dans ce nouvel emploi, & la ſageſſe avec laquelle il donnoit ſes avis

avis dans le conſeil du Roi, lui mériterent l'eſtime de ce Prince, qui put bientôt s'appercevoir, que ſi Colonne avoit témoigné de la bravoure à la guerre, & de la prudence dans le gouvernement des villes & des Provinces, il n'avoit pas moins de capacité pour le maniement des affaires les plus importantes & les plus épineuſes : ainſi il le nomma pour aller remplacer le Comte de Gondomar ſon Ambaſſadeur à Londre auprès du Roi Jacques prémier.

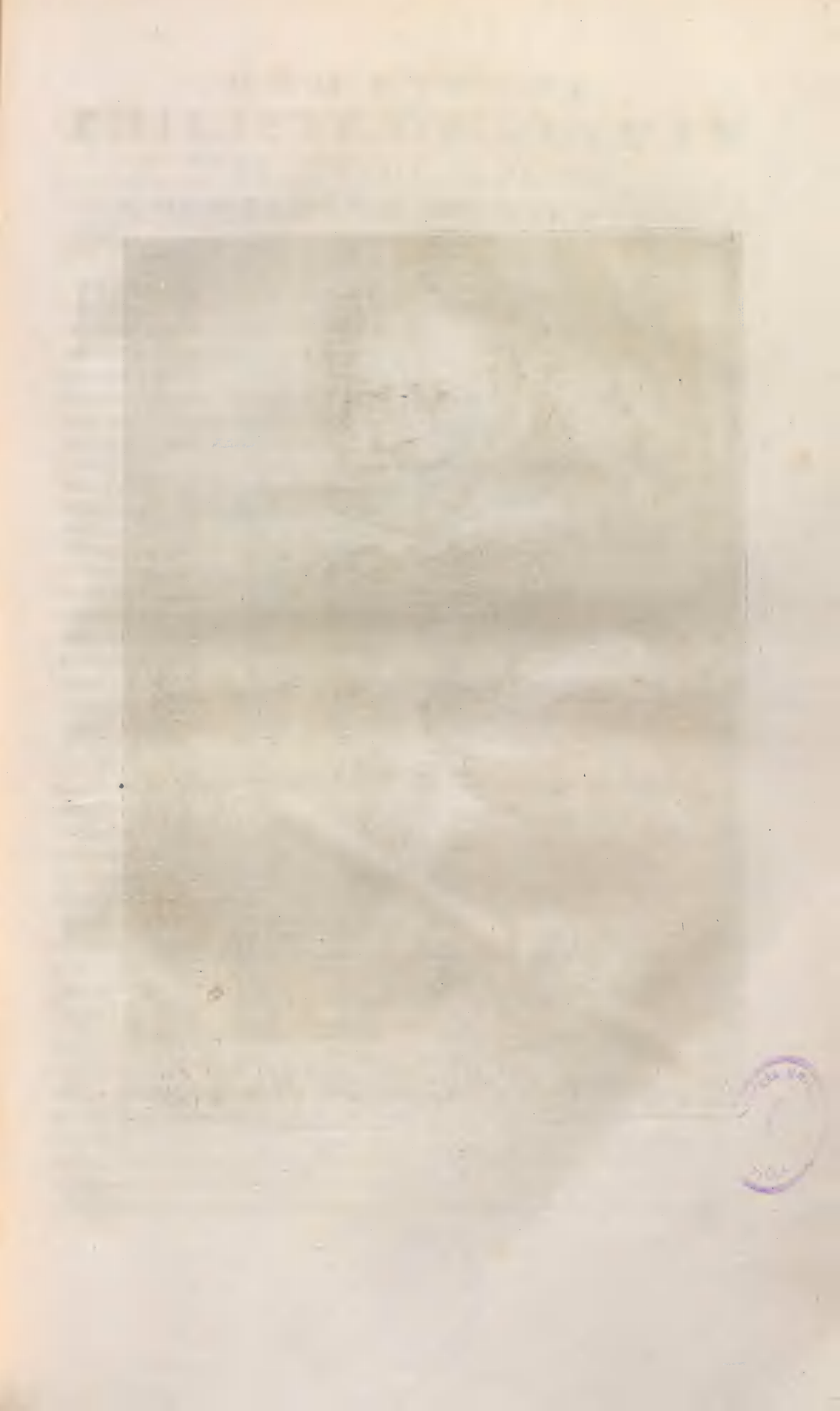
Les objets de ſes négociations devoient rencontrer des difficultés preſque inſurmontables, il s'agiſſoit de la concluſion du mariage du Prince de Galle avec l'Infante d'Eſpagne, de la liberté de conſcience pour les catholiques, & de celle d'y faire des recrues pour le ſervice du Roi d'Eſpagne. Trois choſes extrémement difficiles à exécuter, ſans irriter la nation angloiſe. Cependant Dom Charles de Colonne de concert avec Dom Jean de Mendoce Marquis d'Inoyſe pouſſa ce triple objet bien avant, & on dit, que dans l'eſpérance de ce mariage, dont ils amuſoient le Roi de la Grande Brétagne, ils obtinrent la liberté de conſcience pour les catholiques romains, la permiſſion de bâtir une égliſe dans Londre, à laquelle Colonne mit la prémiere pierre, & celle de lever publiquement des recrues pour l'Eſpagne : mais cela dura bien peu, car lorſque le Prince de Galles fut revenu de Madrid & que les apparences du prétendu mariage furent évanouies ; ces avantages ceſſerent & on vit naître une méſintelligence entre les deux cours, qui faillit de cauſer la guerre. Le Marquis d'Inoyſe fut rappellé, accuſé d'avoir ſuppoſé une conſpiration contre le Roi de la Grande Brétagne, & Colonne demeura encore quelque tems à Londre chargé ſeul des interêts du Roi ſon maître : mais fortement ſoupçonné d'avoir trempé dans le procédé odieux du Marquis d'Inoyſe.

Rappellé enſuite en Eſpagne, il fut envoyé dérechef dans les Païs-Bas, où il fut fait gouverneur de Cambrai & du Cambreſis. Il y fut très conſidéré de l'Infante Iſabelle, qui le regarda toujours comme un des plus éclairés de ſes miniſtres & un des plus braves Capitaines qu'elle eut ſous ſes ordres. Elle lui donna le commandement des troupes qui devoient s'oppoſer à l'entreprenant Comte de Mansfelt venu pour ſecourir Bréda : mais n'ayant pu atteindre ce fameux général, il ſe rendit avec ſes troupes devant Bréda, pour renforcer l'armée du Marquis de Spinola. Après le retour de celui-ci en Eſpagne, Colonne fut un des prémiers miniſtres de l'Infante pour le département de la guerre, juſqu'à l'arrivée de Gonſalve de Cordoue. Il tenta de faire lever le ſiége du fort de Sainte Croix, pendant que le gros de l'ennemi étoit devant Maſtricht : mais il manqua ſon coup & fut repouſſé avec perte.

L'Infante Iſabelle prévoyant que ſa fin n'étoit pas éloignée, voulut pourvoir à l'adminiſtration de ſes états. Dans ce deſſein elle fit ſon teſtament & nomma Dom Charles de Colonne entre les prémiers miniſtres qui devoient gouverner par *interim* après ſa mort : mais il ne put jouir de cet honneur, ſa préſence ayant été jugée néceſſaire en Italie avant le décès de cette Princeſſe. Il ſe rendit dans le Milanez, où avec le Cardinal Albornoz, il fut chargé des affaires de la guerre. Entr'autres expéditions qu'il conduiſit avec ſuccès, il obligea les François à lever le ſiége de Valence, & continua à y ſervir ſon Prince avec zèle & honneur juſqu'après la guerre d'Italie. Pour lors il jouit de quelques années de repos, dont il ſe ſervit pour ſe diſpoſer à la mort, qui l'envela dans un âge fort avancée. Il avoit épouſé Catherine fille de Fabrice Brancifort, Prince de Petra Porcia dans le Royaume de Naples.

Dom Charles de Colonne ne fut pas ſeulement illuſtre par les grandes qualités qu'il fit paroître à la guerre & en adminiſtrant le gouvernement de l'état : mais comme il étoit ennemi de l'oiſiveté, il employa auſſi utilement ſes heures de loiſir à perfectionner ſon eſprit, & à donner au public quelques ouvrages de ſa façon. Il compoſa l'hiſtoire des guerres arrivées dans le Païs-Bas depuis 1588 juſqu'en 1599. Cet ouvrage a été imprimé à Barcelone en 1627, & il traduiſit en eſpagnol les œuvres de Tacite qu'il a fait imprimer à Douai en 1629.





ILLVST . ET . EXCELL . DON . DIEGO . PHILIPPVS . DE . GVSMAN . MARCH .
LEGA NES . SVMM . LEGIONENS . REGN . COMMENDAT . REG . CATH . A
CVBI CVL . ET . CONSIL . STAT . ARCAN . BELGIC . SENAT . PRÆS . MILIT . EQVEST .
APVD . BELG . ET . AENEOR . TORMENTOR . APVD . HISPAN . PRÆFECT .

Paul. Pontius sculp. *Ant. van Dyck pinxit*

Cum priuilegio



DOM DIEGUE
PHILIPPE DE GUSMAN
MARQUIS DE LEGANES
GOUVERNEUR DU MILANEZ.
&c. &c. &c.

JE ne rapporterai point ici l'origine de la maiſon de Guzman, le grand nombre d'hiſtoriens qui en ont écrit étant ſi partagés entre eux, qu'il faudroit un diſcours fort ample, pour donner ſeulement une légere idée de ce qu'ils nous ont tranſmis là-deſſus. Les uns prétendent, qu'un nommé Gundémare, qui a porté les armes ſous Vérémunde Roi de Caſtille, en eſt la prémiere tige: d'autres au contraire veulent que ce ſoit un certain Comte Ramira, qui avoit épouſé une des filles d'un Roi de Léon. Il y en a qui aſſurent qu'elle vient d'un des fils des Ducs de la baſſe Bretagne, qui étant paſſé en Eſpagne vers l'an 840, y épouſa Herménéſine fille de Ramire Roi des Aſturies, mais ſoit que ces opinions ſe trouvent bien fondées, ou que cette famille ſoit ſortie de cette race des Rois Goths dont nous venons de parler, ou qu'elle ſoit originaire d'Allemagne, comme Ambroiſe Moralés l'a écrit fondé ſur quelque raiſon d'étimologie, ou enfin qu'elle vienne des Comtes de Nonio Magnoz, dont un des deſcendants a porté le prémier le nom de Guzman ſelon le témoignage d'Argot Molina: il eſt toujours certain malgré cette variété d'opinion, que c'eſt une des plus illuſtres familles du Royaume d'Eſpagne.

Dom Diegue Philippe de Guzman étoit fils de Jaques Philippe Meſſia de Guzman, &c. & de Polixéne Spinola ſa femme. Ce fut en faveur de celui-ci, que la terre de Léganés ſituée dans la nouvelle Caſtille à quelques lieues de Madrid fut érigée en Marquiſat par Philippe IV. Comme il témoigna beaucoup d'inclination pour les armes, ſon pére lui fit donner dès ſa tendre jeuneſſe une éducation convenable aux gentils-hommes deſtinés à cette profeſſion, & le prit avec ſoi pour lui apprendre le métier de la guerre, lorſqu'il partit pour aller commander les troupes eſpagnoles en Italie. Dom Philippe y montra beaucoup de courage & d'intrépidité: mais comme il s'expoſoit plus que ſon pére n'auroit ſouhaité, celui-ci le renvoya à Madrid. Ce coup ne ralentit nullement le panchant qu'il avoit pour la guerre, & les délices de la cour ne changerent point ſon cœur martial: mais dans le deſſein de ſe procurer bientôt une occupation honorable dans les armées de Sa Majeſté Catholique, il fit ſa cour au Comte Duc d'Olivarés alors prémier miniſtre du Roi d'Eſpagne.

Il s'inſinua adroitement dans les bonnes graces de ce miniſtre, qui l'honora de ſa plus intime confidence. La protection de ce favori tout-puiſſant ſervit beaucoup au Marquis de Léganés; car vu l'âge où il ſe trouvoit, c'eſt plutôt à elle, qu'à ſes longs ſervices, qu'il faut attribuer la fortune brillante & rapide qu'il fit en très peu de tems. Il ſuccéda à ſon pére au gouvernement du Milanez, & fut fait après lui général des troupes eſpagnoles en Italie. Buenretiro appartenoit alors au Comte Duc d'Olivarés, qui l'embeliſſoit à grands frais pour y aller goûter les douceurs du repos, après avoir donné ſes ſoins aux grandes affaires de l'état. On créa un nouveau gouvernement en conſidération de ce ſuperbe édifice & Dom Diegue l'obtint héréditairement. Il fut fait encore peu après tréſorier général du Royaume d'Arragon.

Revêtu de tous ces brillants emplois, il partit pour l'Italie accompagné d'une ſuite leſte & magnifique, où il prit poſſeſſion du gouvernement général du Milanez, au milieu des acclamations du peuple, qui ſe rejouiſſoit d'autant plus, que le pére les avoit traité avec beaucoup d'humanité & qu'ils eſperoient le même traitement de la part du Fils. Le Marquis de Léganés remplit dignement cet emploi, uſant d'une douceur & d'une droiture qui lui acquirent bientôt l'eſtime de la nobleſſe du clergé & du peuple: mais il ne put leur faire goûter les doux fruits de la paix auſſi long-tems qu'il l'auroit ſouhaité, la guerre s'étant rallumée entre l'Eſpagne & la France au ſujet de la régence des états du Duc de Savoie & de la tutéle du ſucceſſeur, que ce Prince avoit laiſſées par ſon teſtament à Madame Royale. Les deux oncles ſoutenus de la protection de l'Eſ-

l'Eſpagne, prétendoient qu'elles leur venoient de droit & que leur frére n'avoit pu légitimement les en priver. Le Marquis de Leganés reçut ordre de faire valoir par la voie des armes les prétentions des deux oncles. Il entra en campagne à la tête de l'armée eſpagnole, ayant avec ſoi le Prince Thomas de Savoie & commanda avec autant de ſageſſe que de prudence. Quoiqu'il ne fût pas toujours heureux dans ſes entrépriſes, il s'acquit néanmoins avec juſtice la réputation de grand capitaine.

L'armée eſpagnole débuta par la ſurpriſe de la ville de Turin, ce qui dérangea extrèmement les affaires de Madame Royale, puis marchant vers les François qui s'avançoient à grandes journées pour ſecourir leur alliée, les deux armées ſe rencontrerent proche de Quiers. Elles s'attaquerent vigoureuſement & ſe poufſerent alternativement l'une l'autre avec une opiniâtreté qui fit douter long tems de la victoire. Le Marquis de Léganés animé d'une ardeur vraiment martiale, paroîſſoit par tout où le combat étoit le plus acharné, exhortant les ſiens au combat encore plus par ſes actions que par ſes paroles, & donnant ſes ordres avec une prudence merveilleuſe. Cependant il fallut battre en retraite, l'aile gauche des Eſpagnols s'étant miſe en déroute, tandis qu'après avoir rallié les troupes du centre il les reconduiſoit à la charge. Il ne fit point paroître moins de capacité dans ſa retraite, qu'il avoit montré de courage dans le combat, en empêchant ſes troupes de ſe débander.

Si le Marquis de Léganes ne cueillit pas plus de Lauriers la campagne ſuivante; les entrepriſes qu'il forma & la maniére dont il conduiſit ſon armée, n'ont pas laiſſé de lui mériter bien de la gloire. Comme il avoit ſu conſerver ſes troupes dans ſa deroute près de Quiers, il ſe trouva en état de tenter quelque coup important auſſi-tôt que la ſaiſon le permît. Ainſi dans le deſſein de prendre ſa revanche, il alla mettre le ſiège devant Cazal. Il pouſſoit heureuſement ſon entrepriſe, ſes travaux ſagement ordonnés étoient déja portés bien avant, & les ouvrages extérieurs de la ville preſque tous ruinés par ſon artillerie, lorſque le Comte d'Harcourt commandant l'armée Françoiſe arriva pour ſecourir la ville. Les deux armées en vinrent à une ſeconde action qui fut opiniâtre & meurtriére. Le Marquis de Léganés ſoutint les deux prémieres attaques des François, les repouſſa courageuſement, conſerva les travaux & leur fit quelques priſonniers: mais ſes troupes accablées de fatigue & attaquées une troiſiéme fois par des régiments frais, ne purent empêcher ceux-ci d'entrer dans la ville; ce qui l'engagea à lever le ſiège, & à ſe retirer dans un camp ſi avantageux, que ſon ennemi ne pût l'y venir inquiéter.

Après y avoir laiſſé repoſer ſes troupes, il partit pour aller ſecourir le Prince Thomas de Savoie que les François avoient inveſti dans Turin, où il faiſoit le Siège de la citadelle: mais à ſon arrivée, il trouva l'ennemi tellement retranché dans ſon camp, qu'il déſeſpérât de pouvoir l'y forcer. Il fit humainement tout ce qu'on pouvoit attendre d'un grand capitaine pour mettre le Prince Thomas au Large. Ne pouvant en venir à bout par une force ouverte, il employa tous ſes ſoins à harceler l'ennemi. Il tâcha auſſi de lui couper les vivres: mais le peu de monde qu'il avoit ſous ſes ordres, n'étant pas ſuffiſant pour garder toutes les avenues du camp ennemi, il vit ſes tentatives devenir inutiles, & la place ſe rendre malgré ſes efforts. Il fut plus heureux dans la ſuite, lorſqu'il alla au ſecours de Pavie; il vint poſer ſon camp ſi à propos, que coupant les vivres aux François il les obligea d'en lever le Siège.

Quoiqu'il fût redevable en grande partie de ſon élevation au Comte Duc d'Olivarés, & qu'il eût conſtamment entretenu une étroite liaiſon avec lui, il ne fut jamais ſoupçonné d'avoir eu aucune part aux cauſes qui occaſionnerent la chute de ce favori, tant il avoit fait paroître de probité dans toute ſa conduite, ſoit à la tête de l'armée, ſoit dans ſon gouvernement du Milanez, ſoit dans le maniement des finances: ainſi s'il perdit un protecteur en la perſonne de ce miniſtre, il trouva dans ſon intégrité & dans la juſtice de ſon Prince un appui qui le mit à couvert des diſgraces auxquelles la ruine du Comte Duc auroit pu l'expoſer, & conſerva pendant toute ſa vie ſes emplois, ſon crédit & ſa réputation. Il avoit épouſé une fille du Comte d'Altimire avec laquelle il a vecu dans une parfaite intelligence.

JAC-



IACOBVS HAMILTONIVS, MARCHIO AB HAMILTON, COMES CAMBRICENSIS ET ARANENSIS, BARO EVENIVS ET ABER-BROCHIVS MAGISTRO EQVITVM SVÆ MAIESTATIS MAGNE BRITTANNIÆ, ET EQVES ORDINIS GARTERY.

Ant. van Dyck pinxit — *Pet. van Lisebetius sculp.* — *Iacobus de Man* [excudit]

JACQUES
MARQUIS D'HAMILTON,
GRAND-ECUYER DE SA MAJESTE BRITANNIQUE.
&c. &c. &c.

ETOit fils de Jacques Hamilton & d'Anne; fille de Jean Cunnigham Comte de Glencarne, ſa femme. Dès ſa tendre jeuneſſe; il fut élevé avec Charles I. Roi de la Grande-Brétagne, qui le fit dans la ſuite ſon Grand-Ecuyer, prémier gentil-homme de ſa chambre du lit, & chevalier de la Jarretiére. Il préſenta Charles II. au batême, au nom de l'Electeur Palatin élu Roi de Bohéme & s'employa beaucoup auprès du Roi ſon maître pour l'engager à défendre les intérêts de ce Prince infortuné contre l'Empereur, qui non content de lui ravir la couronne de Bohéme, avoit envahi ſes états. Mais Charles ſuivant les traces de Jaques I., n'oſa prendre parti directement dans cette querelle, & laiſſa opprimer ſon beau-frére, ſans lui donner des ſecours plus efficaces, que les repréſentations de ſes Ambaſſadeurs.

Le Marquis d'Hamilton fut plus entreprenant, car il négocia avec Guſtave Adolphe Roi de Suéde, le rétabliſſement du Roi de Bohéme dans ſes états. Ce fut à la ſollicitation d'Eliſabeth Reine de Bohéme & du conſentement du Roi de la Grande-Brétagne, qu'il forma cette entrépriſe ſelon le rapport de Monſieur Burnet. Il conclut un traité avec Sa Majeſté Suédoiſe, par lequel il s'engageoit à lui fournir un corps de ſix mille hommes, & travailla en conſéquence à lever ces troupes. Les ennemis du Marquis profiterent de cette occaſion pour l'accuſer de lever des troupes, afin de s'emparer de la couronne d'Ecoſſe. Mylord Ochiltry fut l'accuſateur: mais il manqua de preuves, ainſi le Marquis ſortit heureuſement de ce mauvais pas, & s'il demeura des ſoupçons contre lui, peut-être à cauſe qu'il parut vers ce tems un livre contenant les droits de la maiſon d'Hamilton à la couronne d'Ecoſſe, il n'en poſſéda pas moins l'affection du Roi ſon maître, qui lui en donna une preuve convaincante, en le faiſant coucher avec lui & en lui découvrant les accuſations dont on le chargeoit.

Hamilton ne ſe mit pas beaucoup en peine des mouvements de ſes accuſateurs, & aſſuré de l'amitié de ſon Roi, il continua la levée des ſix mille hommes, dont il étoit convenu, & les préparatifs de ſon embarquement. Envain ſes amis firent leurs efforts pour l'en détourner, comme étant au deſſus des forces d'un particulier, ils ne purent l'empêcher de l'exécuter, & lorſque les moyens commencerent à lui manquer, il engagea ſes terres pour ſubvenir aux frais. Il fit voile d'Yarmouth au mois de Juillet 1631. avec quarante vaiſſeaux, ſur leſquels il avoit embarqué ſon monde, & aborda à l'iſle de Zéland. De la remettant à la voile il vint débarquer à l'embouchure de l'Oder, où il laiſſa ſes troupes, pendant qu'il alla ſaluer le Roi de Suéde à Werben. Guſtave le reçut avec le bon accueil que méritoit un ſecours vénu ſi à propos, & le laiſſa le long de l'Oder, tant pour couvrir les places dont il s'étoit rendu maître, que pour favoriſer ſa retraite, en cas que l'iſſue de la bataille à laquelle il étoit réſolu, ne répondit point à ſon attente. Le Marquis eut beaucoup à ſouffrir dans ces quartiers par la diſette de vivres. Il y vit périr la meilleure partie de ſes troupes & ſervit enſuite dans l'armée de Guſtave, juſqu'à ce que le Roi de la Grande-Brétagne le rappella.

Il repaſſa en Angleterre, bien perſuadé que les mouvements de ſes accuſateurs n'avoient produit aucun changement dans la bonne volonté du Roi à ſon égard; car pendant ſon ſéjour en Allemagne, il en avoit reçu de nouvelles aſſûrances dans une lettre que ce Prince lui avoit écrite, & où, entr'autres choſes, il lui diſoit en propres termes au ſujet de cette accuſation, *Pour vous, Mylord, je connois votre affection & vos intentions, & je n'ai pas voulu ſouffrir qu'il en rejaillît aucun blâme ſur vous, rien qui pût diminuer l'amitié que je vous porte.* Le Marquis n'avoit pas beſoin d'une moindre protection, pour ſe maintenir contre ſes ennemis: puiſqu'auſſitôt qu'il fut de retour, ils lui imputerent encore la perte des troupes qu'il avoit conduites en Allemagne: mais toujours également protégé du Roi, il en fit retomber toute la faute ſur le Roi de Suéde: ainſi il triompha de ſes ennemis, & entra de plus en plus dans la confiance du Roi, qui l'employa

ploya enſuite dans les affaires épineuſes ſurvenues en Ecoſſe; au ſujet de la nouvelle liturgie, que ce Prince voulut y faire recevoir.

On ſait aſſez les troubles que cauſa cette liturgie, contre laquelle les presbytériens ſe liguerent, & en formerent une autre nommée le convenant. Le Roi envoya le Marquis d'Hamilton avec le titre de haut-commiſſaire en Ecoſſe, pour faire rentrer les ligués dans leur devoir. Il ſe flattoit, qu'ils auroient pour ce Seigneur de leur nation, des égards capables de vaincre leur opiniatreté: mais celui-ci employa inutilement ſon crédit pour les faire renoncer à leur convenant. Les offres qu'il leur fit de la part de la cour n'eurent pas un ſuccès plus heureux: de ſorte que voyant l'extrême difficulté qu'il y avoit de faire ſubſiſter le haut-commiſſariat, ſans porter le peuple à une rebellion ouverte, il entreprit le voyage de Londre, afin d'engager le Roi & la cour à ſe relâcher de quelque choſe pour l'amour de la paix. Il obtint en effet des adouciſſements: mais cette complaiſance rendit les ligués plus hardis & plus entreprenants.

Hamilton revint en Ecoſſe, faire de nouveaux efforts pour les engager à ſe conformer aux intentions du Roi. Il leur promit une aſſemblée du clergé dans laquelle on décideroit des différends à l'amiable. Il convoqua cette aſſemblée à Glasgou & y préſida: mais voyant que les choſes alloient y prendre un tour oppoſé aux intentions de la cour: il voulut la diſſoudre & l'abondonna. Tous les Royaliſtes en ſortirent auſſi: mais les Confédérés pouſſerent leur pointe. Ils ſe choiſirent un modérateur & y firent les canons qu'ils jugerent convenables pour établir le Presbytérianiſme, & abolir l'Epiſcopat. Le Marquis changea ici de conduite, & conſeilla au Roi de ſe ſervir de la voie des armes, au lieu de celle de la douceur. Un accommodement entre les deux partis prévint les actes d'hoſtilité: mais il ne termina point leurs difficultés. Au contraire la méfiance ſembla redoubler de part & d'autre. Le Roi ſe laiſſant enfin prévenir par les ennemis du Marquis d'Hamilton qu'il venoit d'élever à la qualité de Duc, le ſoupçonna d'intelligence avec les confédérés. En conſéquence, il fut arrêté, conduit priſonnier à Briſtol, puis au chateau de Pedennis.

Le Marquis ne trouva plus ici la même facilité à triompher de ſes accuſateurs qu'il avoit fait auparavant: ſa détention devenue ſérieuſe, fut aſſez longue, par les conteſtations qu'elle occaſionna entre les Parlements d'Angleterre & d'Ecoſſe. Cependant l'orage ſe diſſipa, & Mylord Hamilton trouva le moyen de ſe juſtifier dans l'eſprit du Roi; mais il perdit les charges de Grand-Ecuyer d'Angleterre & d'Irlande. Cet échec ne l'empêcha pas de rentrer depuis dans les bonnes graces de ſon Prince, qui le renvoya en ſuite en Ecoſſe, où par ſon crédit il porta les aſſemblées d'Edimbourg & de Glasgou à armer en faveur de leur Monarque infortuné, malgré les oppoſitions du Comte d'Argyle. Il eut même aſſez d'habileté pour ſe faire nommer général des troupes écoſſoiſes à l'excluſion de ſon antagoniſte. Marchant enſuite à la tête de l'armée pour ſecourir le Roi, il gagna en entrant en Angleterre, les importantes villes de Barwick & de Carliſle. Ces heureux commencements furent ſuivis de quelques avantages qu'il remporta ſur le général Lambert: mais les uns & les autres s'évanouirent à l'approche de Cromwel. L'armée de Mylord Hamilton fut défaite, lui-même livré au vainqueur, & mis en priſon.

Envain il voulut décliner la juſtice d'Angleterre, en demandant d'être renvoyé devant ſes Pairs: la cour fut ſourde à ſes raiſons, & le condamna à avoir la tête tranchée. Il ſubit ce ſupplice avec une conſtance qui étonna ſes ennemis. Il monta ſur l'échaffaut accompagné de ſon Aumonier. Après y avoir proteſté de ſon innocence, & aſſuré qu'il n'avoit pris les armes que pour le ſervice du Roi, il déclara qu'il mouroit dans la communion de l'Egliſe Proteſtante, & qu'il pardonnoit ſa mort à ceux qui l'avoient condamné injuſtement. Enſuite d'une courte priere, l'exécuteur lui trancha la tête le 9 Mars 1649. Ainſi mourut Jaques Marquis, puis Duc d'Hamilton âgé de 43 ans, & avec lui finit la branche ainée maſculine de cette illuſtre famille.



FRAI. LELIO. BLANCATCIO. COMMENDAT. MELIT. MARCH. MONT.
SILVAN. A. CONSIL. COLLATER. NEAPOL. CATH. MA.TIS A. CONS. STAT.
ET. SVPREM. CAMPI. MARSCHALC.

Nicola. Lauwers sculp. *Ant. van Dyck pinxit* *Cum priuilegio*

DOM LOELIUS BRANCACIO MARQUIS DE MONTE-SILVANO, CHEVALIER DE MALTE.

&c. &c. &c.

DOm Lœlius Brancacio eſt ſorti d'une des principales familles du Royaume de Naples, que pluſieurs auteurs italiens aſſurent être la plus ancienne de toutes. Selon eux elle y étoit déjà connue, avant que les Normands euſſent fait la conquête de ce païs. Elle a été très feconde en grands hommes. Pluſieurs d'entre eux ont été revêtus de la pourpre, d'autres furent élevés aux principales charges de l'état dès le tems que la prémiere branche d'Anjou poſſedoit le Royaume de Naples. Quelques-uns ſe ſont ſignalés à la guerre, & ont brillé encore plus par leur valeur, que par la nobleſſe de leur extraction. Cette illuſtre famille ne s'eſt point renfermée en Italie, les Infideles d'Aſie & d'Afrique ont redouté ſes héros, & preſque toute l'Europe en a vu ſe diſtinguer au ſervice des Princes pour leſquels ils portoient les armes. Elle s'eſt diviſée en pluſieurs branches, dont l'une s'eſt établie en France depuis pluſieurs ſiecles & porte le nom de Brancas: mais il eſt tems de parler de celui dont vous voyez ici le portrait.

Il naquit à Naples vers le milieu du quinziéme ſiècle, & fit paroître de bonne heure beaucoup de zèle pour la Religion, & des inclinations toutes tournées à la guerre. Pour donner l'eſſort à l'un & aux autres il entra du conſentement de ſes parents dans l'ordre des chevaliers de St. Jean de Jéruſalem. Quoiqu'il fût encore fort jeune lorſqu'il embraſſa cet état, il montra tant de courage & d'ardeur dans les occaſions qui ſe préſenterent, pendant le tems de ſes caravanes, qu'on le regardât dès lors comme un homme qui feroit un jour l'honneur & la gloire de ſon ordre. Il chercha depuis avec empreſſement les occaſions de ſignaler ſon zèle contre les infidéles & fit paroître dans l'action un ſang froid & une préſence d'eſprit, qui lui acquirent la réputation de grand capitaine. Il continua pendant une longue ſuite d'années à ſe diſtinguer par ſes vertus chrétiennes & militaires, s'élevant ainſi de degré en degré de la qualité de ſimple chevalier aux poſtes les plus honorables de cet ordre.

Après y avoir donné des preuves authentiques de la grandeur de ſon ame & de ſa rare capacité pour les exploits militaires, il paſſa au ſervice d'Eſpagne. Cette couronne avoit alors un beſoin fort preſſant de capitaines expérimentés. Très ſouvent aux priſes avec la France qui tâchoit de s'élever ſur ſes debris: fatiguée par les longues guerres qu'elle avoit à ſoutenir contre les Provinces-Unies, elle accueillit Dom Lœlius Brancacio d'une maniere proportionnée à ſon grand mérite, & l'envoya faire campagne en Flandre, afin qu'il joignît ſes efforts à ceux des autres guerriers eſpagnols, pour faire rentrer ſous le joug les Provinces revoltées. Elle lui donna un régiment d'infanterie qui porta depuis ſon nom. Il répondit parfaitement aux vues de la cour d'Eſpagne, & ſoit en campagne à la tête de ſon régiment, ſoit à la cour dans le conſeil, il fit voir qu'il n'étoit pas moins bon politique que grand guerrier, & contribua beaucoup par ſes avis à l'accommodement qu'on fit avec les autres Provinces, qui ſembloient vouloir ſuivre l'exemple des Provinces-Unies à Utrecht. Comme la licence des ſoldats eſpagnols avoit peut-être autant aigri l'eſprit des peuples, que la dureté des gouverneurs, il s'efforça de remédier à ce deſordre, en réprimant les extorſions & l'inſolence de ceux-là, & en exerceant une juſte & prudente ſévérité contre ceux qui moleſtoient les habitants dans leurs perſonnes ou dans leurs biens, afin d'ôter aux ſujets de Sa Majeſté Catholique tout motif légitime de plainte & d'impatience.

L'Archiduc Albert, pour lors gouverneur des Païs-Bas, ayant l'œil ſur tout ce qui pouvoit contribuer en quelque maniere au bien de l'état, remarqua bientôt avec ſatisfaction le zèle de de Brancacio pour les ſervice du Roi, & conçut pour lui une eſtime toute particuliere. Quoique ce Prince ne le nommât point ſon conſeiller, il le conſulta toujours cependant dans toutes les affaires importantes qui lui ſurvinrent, & n'entreprit rien ſans lui avoir démandé ſes avis. Il avoit une grande opinion de ſa valeur; qui s'étoit toujours ſoutenue glorieuſement, dans preſque

que toutes les batailles données contre les troupes des Provinces-Unies, & principalement au ſiège d'Oſtende. C'eſt par l'intrépidité de Brancacio, que les italiens eurent la gloire d'entrer les ſeconds dans la ville d'Oſtende. Ce vaillant guerrier commandant la tranchée attaqua le boulevard de la porte qui eſt proche de la Guele d'enfer, ayant ſous ſes ordres les capitaines Caraffa & Diano, & après un rude combat dans lequel il fut bleſſé legerement, il y monta, y fit arborer l'étendart de la croix, comme ſi ç'avoit été une guerre de Religion, & s'y logea, malgré les efforts des aſſiégés qu'ils diſputoient le terrein pied à pied, s'attachant à une motte de terre comme on auroit fait à une montagne.

Il paſſa enſuite dans les Provinces-Unies ſous les ordres du Marquis de Spinola, & aſſiſta au ſiège de Rhinberg, où il s'acquit beaucoup de gloire dans une grande ſortie que les aſſiégés firent, pour renverſer des ouvrages qui les menaçoient d'une ruine prochaine. C'étoient deux forts bâtis à la tête de deux marais. Brancacio avoit la garde de ces travaux, lorſque toute la cavalerie des aſſiégés, parut rangée en quatre eſcadrons ſoutenus par huit cents hommes d'infanterie diviſés en deux bataillons. Il ſoutint leurs prémieres attaques avec une fermeté qui les étonna, puis ſortant tout à coup de ſes retranchements, il les chargea ſi vigoureuſement, qu'après un combat auſſi ſanglant qu'opiniâtre de part & d'autre, les aſſiégés ne purent réſiſter plus longtems, & furent obligés de battre en retraite vers le corps de la place. Brancacio les pourſuivit vivement l'épée aux reins, & les repouſſa avec grande perte juſques dans les paliſſades du chemin couvert. La maniere vigoureuſe dont ils furent menés dans cette ſortie rallentit beaucoup leur courage, & contribua à les faire abandonner la ville peu après, ſans s'être expoſés depuis à aucune autre ſortie conſidérable.

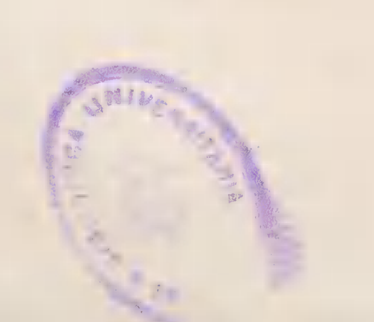
La cour d'Eſpagne inſtruite de la valeur de Brancacio, l'envoya enſuite en Italie, pour commander un corps de troupes deſtiné à proteger la Republique de Génes contre les entrepriſes du Duc de Savoie. Son bras & ſon conſeil furent d'un grand ſecours aux Génois, non-ſeulement il les aida à repouſſer leurs ennemis: mais après les avoir éloignés de leurs frontiéres, profitant habilement du peu d'union qu'il y avoit entre les chefs de l'armée ennemie, il harcela long-tems les François & les Savoyards, enlevant leurs vivres, coupant leurs convois, & leur cauſa beaucoup de mal pendant les campagnes qu'ils firent alors en Lombardie. Ces heureux ſuccès, où la prudence avec beaucoup plus de part que la force, furent cauſe que le miniſtére eſpagnol jetta les yeux ſur lui, pour exécuter une expédition qu'il avoit réſolu de faire ſur les côtes de France. Il fut rappellé à Madrid, où on lui communiqua ce Projet, qui rendroit l'Eſpagne maîtreſſe de l'iſle de Sainte Marguérite. Il convint avec les membres du conſeil, qu'on pouvoit effectivement réuſſir dans cette entrépriſe; mais il leur repréſenta les difficultés extraordinaires qu'il y auroit à ſurmonter pour conſerver une telle conquête; malgré les meſures qu'on pourroit prendre. Quelque juſte que fût le raiſonnement de Brancacio, il ne put engager le conſeil d'Eſpagne à changer de réſolution: ainſi il partit avec quelques vaiſſeaux de guerre & des troupes de débarquement pour l'exécuter. La choſe lui réuſſit comme il l'avoit prédite, il ſe rendit aiſément maître de l'iſle de Sainte Marguérite: mais la ſuite de l'évenement vérifia la fin de ſa prédiction; car les François ne tarderent pas à la reprendre, & à éloigner un ennemi qui s'étoit venu loger à leur porte pour inquiéter leur navigation & leur commerce.

Le Roi d'Eſpagne, voulant recompenſer ſes ſervices, le fit conſeiller d'état: mais ce grand homme ne jouit pas long-tems du fruit de ſes travaux, la mort qu'il avoit ſemblé mépriſer par mer & par terre, étant venue trancher le fil de ſes jours pendant qu'il étoit à la cour. Son corps fut embaumé & tranſporté enſuite à Naples, où il fut dépoſé au tombeau de ſes ancêtres, dans l'égliſe de Sto. Agnolo a Nido. Un de ſes neveux nommé Adrien Brancacio Duc de Caſtelnuovo lui fit ériger un ſuperbe mauſolée en 1638. Il entendoit parfaitement le métier de la guerre. Le livre, *de re ac diſciplina militari*, qu'il nous a laiſſé, eſt le fruit des réflexions qu'il faiſoit ſur cette matiére, & nous eſt un ſûr guarant qu'il poſſédoit la théorie de l'art militaire, comme les actions de ſa vie ſont des témoins irréprochables qu'il en poſſédoit la pratique.

PHI-

PHILIPPVS HERIBERTVS COMES DE PENBROKE ET MONGOMERY, BARO DE CARDIFFE ET SHIRLAND, D.NVS DE PARRE ET ROOS IN KENDALL, MARCHIO S.TI QVINTI, REGIS ANGLIÆ A CVBICVLIS EQVES PERISCELIDIS.

Ant. van Dijck pinxit. *Robertus van Voerst sculpsit.*



PHILIPPE HERIBERT
COMTE DE PEMBROKE
ET DE MONTGOMMERI,
CHEVALIER DE LA JARRETIÉRE.
&c. &c. &c.

LEs Comtes de Pembroke jouïssoient autrefois de grandes prérogatives. En cette qualité ils étoient Comtes Palatins nés, & juges des limites de la Principauté de Galles, avantages qu'ils ont conservés jusqu'à ce qu'Henri VIII. ayant réuni la Principauté de Galles au Royaume d'Angleterre, diminua beaucoup la puissance de la noblesse dans cette Province, & depuis lors, les Comtes de Pembroke n'ont plus été que des Comtes titulaires, auxquels ce Prince laissa cependant un reste d'autorité dépendant de son bon plaisir. Le prémier Comte de Pembroke qui a été honoré de ce tître, fut Mylord Guillaume Caerdif, ayeul de celui dont nous devons parler ici. Il avoit épousé en prémieres noces Anne Pars, sœur de Catherine Pars sixiéme femme d'Henri VIII. Guillaume laissa deux fils de ce mariage, dont l'ainé fut Comte de Pembroke, Chevalier de la Jarretiére & Président du conseil des limites de la Principauté de Galles. Celui-ci épousa une fille du Chevalier Henri Sidnei célebre par sa science & ses autres belles qualités. C'est de ce mariage que naquit notre Philippe vers l'an 1582. A la mort de son pére voyant passer tous les biens & tous les tîtres honorables de sa famille à Guillaume son frére ainé, il pensa sérieusement à faire sa fortune par ses talents.

Dans ce dessein il cultiva les belles lettres, auxquelles il s'étoit déja appliqué pendant sa jeunesse, & pour qu'il ne lui manquât rien de ce qui pouvoit contribuer à le faire paroître avec avantage dans le monde, il joignit à cet étude les exercices corporels propres à rendre un homme de naissance parfait & accompli. Le manége, la danse les armes, où il réussit, occuperent pendant quelque tems les heures qu'il destinoit au délassement de son esprit. Il passa ensuite à la cour de la Reine Elisabeth, où il demeura pendant les deux dernieres années du regne de cette Princesse: faisant admirer la délicatesse de son esprit. La bonne grace accompagnoit ses discours & ses démarches: mais quelque distingué que fût son mérite, son âge s'opposoit à son avancement, & ce n'étoit que sous les regnes suivants qu'il devoit parvenir aux prémiers honneurs.

Après la mort de la Reine Elisabeth il s'attacha à la cour de Jaques VI. Roi d'Ecosse, & prémier du nom en Angleterre, qui fut proclamé en cette qualité le 24 Mars 1603, jamais successeur n'avoit été plus agréable à la nation angloise. Toute la noblesse s'empressoit comme à l'envie de lui témoigner la joie qu'elle ressentoit de son avenement au trône d'Angleterre. Philippe voulant aussi marquer la sienne, se joignit à ceux que Sa Majesté envoya au devant de la Reine, afin d'avoir l'honneur de baiser la main de cette Princesse. Les honneurs dont l'ainé de la maison de Pembroke venoit d'être comblé, flattoient agréablement les espérances que le puis-né avoit conçues de sa propre élévation, car si son frére étoit fait Chevalier de la Jarretiére, il se voyoit à son tour estimé de son Prince, qui lui en donna des marques sensibles en l'élevant à la qualité de Comte de Montgommeri en l'année 1605.

Soit en reconnoissance de cette faveur, soit parcequ'il crût effectivement que la justice & la bonté étoient les motifs de la conduite du Roi, il en épousa les interêts, & lui rendit de grands services dans les différentes brouilleries qui arriverent dans la suite de son regne. Il se donna bien des mouvements pour épargner à ce Prince de grands sujets de mortifications. On le vit souvent rendre des visites à plusieurs membres du Parlement pour les engager à se reconcilier avec le Roi, & employer toute la force de son éloquence pour justifier les intentions de ce Prince auprès des autres, & pour les persuader qu'il ne cherchoit que le bien de l'état & de la Religion, rejettant l'inconstance de ses demarches sur la conduite des personnes mal-intentionnées, qui abusoient de la bonté du Roi. Ce zèle joint à ses belles qualités personnelles lui mérite-

riterent de nouveaux témoignages de confiance & d'eſtime de la part de Sa Majeſté, qui le fit Chevalier de la Jarretiére.

L'attachement qu'il avoit fait paroître pour le pére ne ſe démentit point pendant les prémieres années du regne du fils. On vit conſtamment éclater ſon dévouement pour le Roi Charles I. pendant ce tems. Ce fut alors que mourut Guillaume Heribert Comte de Pembroke ſans laiſſer poſtérité de ſa femme, qui étoit fille de Gilbert Talbot Comte de Shrewsbury. Philippe ſon puis-né hérita de ſes titres & de ſes biens & réunit en ſa perſonne le Comté de Pembroke à celui de Montgommeri. Mais la conduite du Roi ayant dans la ſuite irrité les nations Angloiſe & écoſſoiſe & aigri les eſprits juſqu'à les porter à une révolte ouverte contre leurs ſouverain, le Comte de Pembroke ſe vit dans l'obligation de rabattre beaucoup de ſon attachement à ſon Prince, s'il ne vouloit s'attirer la haine de ſes compatriotes. Il balança long-tems ſur le parti qu'il prendroit dans ces conjonctures difficiles. Les interêts de l'état & le maintien de la forme du gouvernement, lui tenoient d'un côté fort au cœur. De l'autre ſon reſpect pour la perſonne du Roi, combattoit les ſollicitations réiterées que les Parlamentaires employoient pour le gagner. Enfin après avoir été long-tems ſpectateur des mouvements que l'amour de la liberté & l'attachement à la Religion occaſionnoient ſous le regne de ce Prince infortuné, il ſuivit le torrent & s'attacha au parti republicain.

Le Roi n'avoit rien négligé pour conſerver le Comte de Pembroke dans ſon parti. Outre les honneurs, dont il l'avoit comblé, la charge de grand-chambellan qu'il lui avoit conférée, ſembloit l'y devoir attacher immuablement. D'ailleurs ce Mylord étoit d'une humeur fort pacifique & avoit toujours témoigné un grand éloignement, non ſeulement de l'eſprit de ſédition: mais encore de tout ce qui pouvoit choquer en quelque maniere l'autorité de ſes ſouverains. Cependant le Roi informé des ſoins & des peines que les Parlamentaires s'étoient donnés pour l'attirer dans leur parti, craignoit qu'ils n'euſſent ébranlé ſa conſtance. Dans cette appréhenſion il l'entretint pluſieurs fois ſur ce ſujet ſans en rien apprendre de poſitif. Le procès que l'on fit au Comte de Strafford favori du Roi, fournit occaſion à Sa Majeſté de mettre à l'épreuve un attachement qui lui étoit devenu ſuſpect. Elle s'intereſſoit du moins autant à la conſervation de ce miniſtre, que les communes s'acharnoient à ſa perte, & comme le Comte de Pembroke étoit du nombre des Seigneurs qui devoient juger ſa cauſe, elle le ſollicita fortement de ne point opiner à la mort de l'accuſé.

On prétend qu'il promit au Roi d'être favorable au Comte de Strafford: cependant lorſqu'on vint à recueillir les ſuffrages dans la chambre haute du Parlement, il appuya de ſa voix celles qui le condamnoient à avoir la tête tranchée. Le Roi eut un chagrin extrème de voir périr ſon favori, & pour ſe vanger du Comte de Pembroke, qui malgré ſa promeſſe, avoit opiné pour la mort du Comte de Strafford, il lui ôta le bâton de grand-chambellan & le donna à Mylord Comte d'Eſſex. Quelque mortifiant que fût ce trait pour le Comte de Pembroke, il ne témoigna aucun reſſentiment contre le Roi & ſupporta cette diſgrace avec une grandeur d'ame admirable. Il mépriſa même par ce principe la vengeance qu'il en auroit pu tirer dans la ſuite, quand le Roi devenu, pour ainſi dire, le jouet du Parlement & de l'armée, fut traité comme un criminel d'état. Pour lors effrayé de l'horreur du crime de ceux qui vouloient attenter à la vie de ce Prince, il refuſa ſans héſiter d'être du nombre de ſes juges, & mérita par là plus de louange, qu'il n'avoit mérité de blâme en ſuivant le parti oppoſé au Roi: puiſque ſelon le portrait de ce Mylord qu'un bon auteur nous a laiſſé en peu de mots, il étoit doué d'excellentes qualités. Voici comment il s'exprime. „ Mylord Heribert Comte de Pembroke étoit bon pa-
„ triote, bon proteſtant & amateur des loix: mais il ſe laiſſa trop gouverner par Mylord Say &
„ par les républicains. Le gouvernement de l'iſle de Wight acheva de le gagner au Parlement,
„ qui l'ôta au Comte de Portland pour le lui conferer, & qui dès l'année 1642. l'avoit fait
„ général de ſon infanterie ſous le Comte d'Eſſex Généraliſſime de ſes armées. Il n'eut pour-
„ tant point de part au parricide du Roi, & refuſa d'être de ſes juges.

DOM: ANTHONIVS DE ZVNIGA ET DAVILA, MARCHIO MIRABELLÆ, COMES BRANTEVILLÆ, ORDINIS CALATREN.^{IS}, PHILIP.^{O} IV. HISPAN.^{VM} REGI A SVPREMIS CONSILYS STATVS, ETC.

Antonius van Dyck pinxit *Coenradus Waumans sculpsit* *Iacobus de Meurs excudit*

A N T O I N E
DE ZUNIGA ET D'AVILA,
MARQUIS DE MIRABELLE
COMTE DE BRANTEVILLE.
&c. &c. &c.

JE n'entreprendrai point ici l'éloge de la maiſon de Zuniga, la matiere eſt trop ample vu les bornes étroites qui nous ſont preſcrites. Il eſt conſtant qu'elle eſt une des plus anciennes & des plus illuſtres du Royaume de Caſtille; connue auparavant ſous le nom d'Eſtuniga, & alliée dans la ſuite des tems à preſque toutes les grandes familles d'Eſpagne. On prétend qu'elle eſt navarroiſſe d'origine, & qu'elle eſt deſcendue d'Alfonſe Infant de Navarre & de Sanctie Dame & héritiere de Zuniga, dont la poſtérité s'eſt venue établir dans la Caſtille dès le treiziéme ſiècle & d'où elle s'eſt répandue dans la plûpart des états de la Couronne d'Eſpagne, par les différentes branches qui en ſont ſorties, & qui ont été honorées les unes de la qualité de Duc, les autres de celle de Marquis, & pluſieurs de celle de Comte. Féconde en grands hommes, elle a donné des Cardinaux & d'illuſtres Prélats à l'Egliſe, des vaillants héros à la guerre, & d'habiles miniſtres d'état à ſa patrie: ainſi elle a vu croitre ſon luſtre à meſure que ſes générations ſe ſont multipliées, & s'eſt maintenue avec éclat & ſans interruption juſqu'aujourd'hui au rang des familles les plus diſtinguées du Royaume d'Eſpagne.

C'eſt de cette famille qu'eſt iſſu Antoine de Zuniga, qui fera le ſujet de ce diſcours. Il étoit troiſiéme fils de François de Zuniga & de béatrix Fonſéca ſa femme. Né cadet de famille il ne ſe trouvoit point d'abord pourvu avantageuſement des biens de la fortune, la coutume voulant que les ainés héritent de toute la ſucceſſion de leurs péres pour ſoutenir l'éclat de leurs maiſons, tandis que les pui-nés réduits aſſez ſouvent à des penſions modiques, doivent chercher fortune dans l'égliſe, dans les armés ou à la cour, s'ils veulent ſubſiſter d'une maniere convenable à l'éclat de leur extraction. Antoine de Zuniga choiſit la derniere pour s'avancer, & s'attacha à celle de Philippe III, en quittant les maîtres qui avoient été chargés de ſon éducation. Des talents naturels bien cultivés, le grand crédit de ſes proches parents, une naiſſance illuſtre, tout ſembloit le flatter d'une élévation à quelque emploi conſiderable: cependant il y paſſa inutilement pluſieurs années ſans pouvoir parvenir à ſon but. Pendant cet eſpace de tems il conçut de l'amour pour Marie Recalde Démoiſelle noble & riche, douée de toutes les belles qualités du cœur & de l'eſprit qu'on pouvoit ſouhaitter dans une perſonne de ſon ſexe, & l'épouſa. Cette alliance fut ſuivie d'une grande union & d'une illuſtre poſtérité Il lui naquit un fils nommé François environ onze mois après ſon mariage tandis qu'il étoit encore à Madrid.

Vers la fin du regne de Philippe III. Roi d'Eſpagne, les choſes prirent un tour heureux en ſa faveur. La capacité pour les négociations, qu'il avoit fait paroître dans ſes entretiens avec les miniſtres du Roi, les avoit perſuadé qu'on pouvoit l'y employer utilement. On le propoſa à Sa Majeſté Catholique, qui le nomma ſon Ambaſſadeur à la cour de France, où il a rempli les fonctions de ſon miniſtére pendant environ ſeize ans, après le départ du Duc de Feria, & quelque tems de concert avec le Comte de Gondomar, ſous le regne de Philippe IV. Les circonſtances difficiles où ſe trouverent les intérêts des deux couronnes pendant le tems de ſon Ambaſſade, lui fournirent ſouvent l'occaſion de faire connoître ſes talents pour le maniement des affaires, & il montra conſtamment un zèle ſincére pour les intérêts du Roi ſon maître, dirigé par la prudence. Il lui rendit en effet de grands ſervices dans les premieres années de ſon ſéjour à Paris, & s'acquit l'eſtime des miniſtres de la cour de France ſpécialement de Mr. de Puiſieux Secrétaire d'état: mais on l'accuſe d'avoir eu trop bonne opinion de la ſincérité du Cardinal de Richelieu lorſqu'il eut à traiter avec cette Eminence, qui l'aſſûroit de la droiture de ſes intentions dans les termes les plus précis & avec ſerment. S'il avoit uſé alors de la même défiance à l'égard de celui-ci, dont il uſoit envers le Cardinal

nal Barberin légat du Pape, on auroit pu que louer sa prudence: mais c'étoit un don propre au Cardinal de Richelieu, de pouvoir se montrer tout autre qu'il n'étoit, lorsqu'il s'agissoit des intérêts de son Prince ou de sa propre gloire.

Cependant si l'on examine de près la conduite que le Marquis de Mirabelle tint ici, on trouvera que les ouvertures de paix, qu'il fit au Duc de Schomberg, étoient conformes aux intentions du Roi d'Espagne, & on verra l'empressement qu'il témoigna pour la conclusion des différends survenus au sujet de la Valteline, abondamment justifié, par la précipitation avec laquelle le Comte Duc d'Olivarez fit deux traités avec Mr. de Fargis Ambassadeur de France auprès de Sa Majesté Catholique: ainsi il n'est pas certain que l'écrivain espagnol ait été fondé de blâmer le ministre de sa cour dans cette occasion : puisqu'il ne fit qu'avancer l'ouvrage de la paix, étant informé que le Roi d'Espagne la désiroit effectivement, sinon qu'il prétende qu'il vaut mieux négliger la fin, que de passer au dessus de certaines formalités, qui mises en usage ne procureroient rien de plus avantageux. Ajoutons, pour justifier le Marquis de Mirabelle, que Louis XIII. étoit dans un sentiment bien opposé à celui du censeur de ce ministre. Ce Prince donnant peu après une audience particuliere à l'Ambassadeur espagnol, loua beaucoup sa prudence, & lui dit en propre termes, qu'il auroit souhaitté que Mr. de Fargis l'eût imité dans cette affaire. En voila bien assez, ce me semble, pour le décharger du blâme qu'on a pu lui attribuer trop légerement & nous le verrons à son tour conduire une intrigue à sa fin, qui convaincra que le Cardinal de Richelieu ne le pénétroit point autant que l'a cru l'historien espagnol.

Comme la cour de France étoit alors extrêmement, divisée par les factions de la Reine mére & des Grands du Royaume, qui avoient soin de mettre toujours à leur tête Gaston Duc d'Orléans, il s'insinua adroitement dans l'esprit des chefs de ces différents partis, & en habile ministre en flatta les espérances sans trop se commettre, afin de tenir la cour de France hors d'état de rien entreprendre au préjudice de celle d'Espagne. Mr. Vittorio Syri historien italien nous apprend dans ses memoires secrets, que dans cette vue il eut grande part à l'entreprise que Gaston Duc d'Orléans tenta sur la Bourgogne, avec les secours qu'il tira de Bruxelles & du Duc de Lorraine. Quoique ce coup n'eût point le succès qu'on en avoit attendu, il irrita extraordinairement le Cardinal de Richelieu, qui avec toute sa prévoyance, ne s'y étoit point attendu. Il soupçonna le Marquis de Mirabel d'en avoir été l'ame & le conseil, & dans cette pensée se rendit à son hôtel pour lui en faire de vifs reproches: mais la fermeté qu'il trouva dans l'Ambassadeur, & les réponses qu'il en reçut sur les griefs dont il le chargeoit, desarmant sa colére empêcherent l'effet de son ressentiment, & si elles ne le desabuserent point, elles le réduisirent du moins à des simples soupçons, qu'il ne lui fut point possible de vérifier. Louis XIII. entra dans les sentiments de son prémier Ministre, & tint long-tems le Marquis de Mirabel suspect de cette révolte: mais il en fallut demeurer-là faute de preuves, & quelques François porterent tout le poid de la colére du Roi.

Malgré ces fâcheuses dispositions de la cour de France, le Marquis de Mirabel continua encore pendant plusieurs années les fonctions d'Ambassadeur, jusqu'à ce que Philippe IV. Roi d'Espagne l'envoya à Bruxelles, où il fut quelque tems employé aux affaires d'état. De là il retourna en Espagne avec sa famille, qui étoit augmentée de cinq enfants depuis son départ. Sa Majesté Catholique le reçut avec toutes les marques d'estime qu'un ministre prudent & zélé pouvoit attendre de son souverain, & outre le témoignage qu'il lui en avoit donné en élevant en sa faveur la terre de Mirabel en Marquisat, il l'honora de sa protection. Il pouvoit espérer de se voir revêtu bientôt de quelque emploi important, vu les dispositions du Roi à son égard : mais la mort vint trancher le fil de ses jours & le priver de la recompense due à ses services. Il laissa six enfants de son mariage avec Mademoiselle de Recalde, dont l'ainé lui succéda dans ses biens & dans ses titres. Le second appellé Antoine se fit religieux bénédictin, les trois suivants moururent dans le célibat, & sa fille unique nommée Anne, fut mariée à Jean Alfonse de Mendoza.

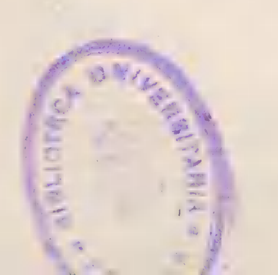
MON-



PERILL^{VS}: ET RE^{MVS}. DNVS D. ANTONIVS TRIEST EPISCOPVS GANDAVENSIS
TOPARCHA DOMINY. S^{TI}. BAVONIS COMES EVERGHEMIENSIS ET REGIÆ MA^{TI}:
A CONSILIO STATVS ETC.

Ant. van Dyck pinxit
Pet. de Iode sculp.

cum priuilegio



MONSIEUR
ANTOINE DE TRIEST,
EVEQUE DE GAND.
&c. &c. &c.

ANtoine de Trieſt eſt iſſu d'une ancienne & noble famille de Gand, où il naquit vers l'an 1575. Après y avoir fait ſon cours d'humanités, il s'adonna entierement à l'étude de la Théologie & du droit canonique, dans leſquels il fit de grands progrès. Avant que de quitter l'univerſité de Louvain, il s'y fit recevoir docteur en droit, & ne s'attira pas moins l'admiration des ſpectateurs de cette cérémonie, par ſon éloquence & par la facilité avec laquelle il s'exprimoit, que par ſon habileté à réſoudre les difficultés qu'on lui propoſoit. Etant revenu chez ſes parents à Gand, il reçut les ordres ſacrés, & fut fait prêtre lorſqu'il eût atteint l'âge preſcrit par les canons. Peu après il fut pourvu d'un canonicat dans l'gliſe cathédrale de Saint Bavon à Gand. Quoiqu'en cette qualité il ne fût point tenu de vaquer à la prédication de la parole de Dieu, cependant ſon zèle pour le ſalut des ames l'engagea à le faire, & il prêcha avec tant d'éloquence & d'onction, que l'Archiduc Albert & l'Infante Iſabelle Claire Eugenie ſon épouſe étant informés de ſes beaux talents pour la chaire & de ſa profonde érudition, l'attirerent à la cour de Bruxelles & le nommerent leur prédicateur. Dans cette emploi, ſoutenant ſes exhortations par la pureté de ſes mœurs, il reprit les vices des grands & des petits, & s'attira l'eſtime & le reſpect de ceux-mêmes dont il cenſuroit les déréglements. Son cœur inacceſſible au reſpect humain, ne reſpiroit que la gloire de Dieu & le ſalut des ames.

Pendant qu'il vaquoit au miniſtére de la parole divine avec intégrité à la cour de Bruxelles, les chanoines du chapitre de Saint Donatien à Bruges ayant perdu leur doyen, jetterent les yeux ſur lui, & l'éleverent unanimément à cette dignité. Charles Philippe de Rodoan, qui étoit alors Evêque de cette ville, témoigna un contentement ſingulier de voir une des prémieres places de ſa cathédrale occupée par un perſonnage auſſi diſtingué par ſa naiſſance, par ſon érudition & par ſa vertu que Mr. Antoine de Trieſt l'étoit effectivement. Il lui donna pluſieurs marques de ſa bienveillance, & le conſulta ſouvent dans les troubles qui agiterent ſon Egliſe durant ſon Epiſcopat. Mr. de Trieſt ne brilla pas moins à Bruges par ſa pieté & par ſa douceur, qu'il avoit fait à Bruxelles par ſes belles & ferventes prédications, & ſervant d'exemple de toutes ſortes de vertus aux chanoines de ſon chapitre, il les exhortoit de tems en tems à travailler à la converſion des Proteſtants, par la pureté de leurs mœurs auſſi bien que par leur paroles, & à ne donner aucune occaſion par leur conduite de blâmer ſa ſainteté de leur état. Il procura de nouveaux avantages à l'Egliſe, à proportion qu'il y fut élevé en dignité. Ses pieux efforts, ſa douceur & ſa prudence, joints à la ſollicitude poſtorale de ſon Evêque, firent renaître la tranquillité dans l'Egliſe de Bruges, & elle ſe vit dans un repos dont elle n'avoit point joui depuis long-tems.

Des voies auſſi ſaintes furent, comme autant de degrés, qui éleverent enfin Mr. de Trieſt à l'Epiſcopat: car Charles Philippe de Rodoan étant mort, il fut élu par le chapitre pour lui ſuccéder. Cette élection plut autant d'avantage à la cour de Bruxelles, qu'elle connoiſſoit plus particulierement le grand mérite du ſujet qu'on lui propoſoit; elle fut envoyée à Rome, d'où Mr. de Trieſt reçut ſes bulles du Pape Paul V, par leſquelles il fut confirmé Evêque de Bruges. Il commença dès lors à goûter les fruits des peines & des travaux qu'il avoit eſſuyés, pour rétablir la tranquillité dans l'Egliſe de Bruges, pendant qu'il n'étoit encore que doyen, & il jouit d'un avantage qu'aucun de ſes prédéceſſeurs n'avoit eu ci-devant. Les guerres & les troubles occaſionnés dans le Païs-Bas par les diverſes opinions en matiere de Religion, avoient mis les choſes dans un tel deſordre, que ceux qui avoient été nommés Evêques deBruges juſqu'alors, s'étoient vus dans la néceſſité d'aller recevoir leur ordination dans d'autres villes: mais Mr. de Trieſte plus heureux qu'eux en ceci, eut la ſatisfaction d'être ſacré Evêque dans ſa propre cathédrale par Mr. Matthias Hovius Archévêque de Malines.

At-

Attentif à ſoi-même & au troupeau qui lui avoit été confié, il conſidera la dignité à laquelle il étoit parvenu, non comme un poſte d'honneur qui le diſtinguoit au deſſus des autres hommes: mais comme une charge qui lui impoſoit une obligation indiſpenſable de ſe ſanctifier plus particulierement, & de travailler ſans relache au ſalut de ſon prochain. Auſſi conſerva-t-il toujours ſa prémiere humilité, & mit-il en uſage tout ce que la charité chrétienne & la prudence humaine purent lui ſuggerer, pour remplir dignement les devoirs de l'Epiſcopat. Bien éloigné de ces faux zèlés dont la conduite n'eut jamais la charité pour principe, & qui ſe font un mérite d'employer la violence & la cruauté pour forcer les hommes à ſervir un Dieu de paix & de bonté; on le vit toujours uſer des voies de la douceur, ſoit qu'il reprît le vice, ſoit qu'il exhortât au changement de vie, ou qu'il ſollicitât de ſe réunir à ſon troupeau ceux qui en étoient ſéparés.

Mais tandis que le diocéſe de Bruges s'applaudiſſoit d'avoir un paſteur vigilant, qui non content de travailler au ſalut de leurs ames, pourvoyoit encore liberalement à leurs beſoins corporels par les largeſſes qu'il faiſoit diſtribuer aux plus néceſſiteux, l'Egliſe de Gand vint à vaquer, Meſſire Jaques Boonen qui en étoit Evêque, ayant été appellé au ſiège archiépiſcopal de Malines. Le mérite de Mr. de Trieſte avoit fait une ſi bonne impreſſion dans l'eſprit des chainones de Gand, lorſqu'il vivoit parmi eux, & la réputation de ſa vertu s'étoit tellement accrue par la ſageſſe avec laquelle il avoit rempli les différents emplois & dignités auxquels il avoit été appellé depuis, que charmés de pouvoir lui rendre quelque partie de la justice qui lui étoit due, ils l'élurent pour ſuccéder à celui que Malines venoit de leur enlever. Le Pape Grégoire XV. approuva ſon élection: ainſi l'Egliſe de Gand qui avoit toujours eu juſqu'ici des Evêques très illuſtres par leur piété & par leur mérite, eut encore la ſatisfaction d'en obtenir un, dont les belles qualités étoient de ſûrs garants, qu'il ne dérogeroit aucunement à ſes prédeceſſeurs, s'il ne les ſurpaſſoit pas. Ceux de Bruges témoignerent hautement le regret qu'ils auroient d'en être privés, & ne négligerent rien pour le retenir: mais leurs efforts furent inutiles. Preſque toute la famille de Mr. de Trieſte, d'accord avec les Gantois, le preſſoit fortement de venir, le plaiſir d'être dans ſa patrie donnoit du poid à leurs ſollicitations, & la volonté de la cour de Bruxelles encore plus acheva enfin de le déterminer à quitter Bruges Il partit après y avoir exercé les fonctions épiſcopales environ ſept ans, & s'en alla prendre poſſeſſion du ſiège de Gand.

Comme il étoit natif de Gand, les habitants lui firent un accueil diſtingué. Outre le clergé qui vint à ſa rencontre, un bon nombre de perſonnes des plus qualifiées vinrent le joindre à quelque diſtance de la ville, pour rendre ſon entrée plus pompeuſe, & une partie de la bourgeoiſie ſe mit ſous les armes. Au milieu de cette cérémonie, où les Gantois faiſoient éclater leur joie & la magnificence, la modeſtie de Mr. de Trieſt paroiſſoit avec un nouveau luſtre & formoit un objet beaucoup plus digne d'admiration que tout le faſte mondain qui l'environnoit. Il gouverna le diocéſe de Gand avec un ſoin & un zèle digne des Evêques de la primitive Egliſe. Bon & ſenſible à la miſére de ſes ouailles, il ſoulageoit leurs néceſſités par des libéralités plus proportionnées à l'étendue de la compaſſion qu'il leur portoit, qu'à la grandeur de ſon revenu. Telles furent les occupations de ce ſage & pieux Prélat pendant tout le reſte de ſes jours. Il n'eut rien plus à cœur que le ſalut du peuple que la providence avoit commis à ſes ſoins, & la vielleſſe à laquelle il parvint ne put rallentir ſa ſollicitude paſtorable. Lorſque les infirmités qu'elle amene ordinairement avec elle le retinrent quelquefois dans ſon palais, il chargea ſon Official & ſon Grand-Vicaire d'avoir l'œil par tout, afin que le pain de la parole divine fut diſtribué religieuſement à ſon troupeau, & afin que la réformation qui faiſoit alors tant de bruit dans le Païs-Bas ne s'y étendît point. Enfin après l'avoir conduit dans les ſentiers de la vertu pendant environ trente trois ans, une ſainte mort vint terminer ſa vie laborieuſe, en 1655. Il étoit âgé de quatre-vingt ans, en avoit cinquante-cinq de prêtriſe & quarante d'Epiſcopat.

FRAN-





ILL.^MO AC R.^MO DOMINO D. FRANCISCO VILLANI, A GANDAVO, BARONI DE RASSENGHIEN EPISC.^PO TORNACENSI
Hanc eius a se ad viuum depictam et in ære incisam Imaginem offert Patrono suo humillimus cliens Lucas François Mechliniensis, pictor.

Aspicis augustos, sed mutâ in Imagine vultus:
Aspice: crede mihi, pars bona vocis inest.

Præsulis illa decus, Maiestatemq; verendam,
Et claræ loquitur stemma, genusq; domus.

Quos potuit vultus, frontemq; oculosq; locuta est:
Quæ nequit ingenij dona referre, silet.

Pet. van Schuppen sculpsit.

FRANÇOIS DE GAND-VILLAIN
BARON DE BASSENGHIEN,
EVEQUE DE TOURNAI.
&c. &c. &c.

La maison de Gand-Villain est très ancienne en Flandre : elle y doit son établissement à l'Empereur Othon prémier, surnommé le grand. Ce Prince ayant fait bâtir en 949 le château de Gand, qu'on appella le chateau neuf, pour le distinguer d'un autre plus ancien de quelques siècles, le donna à un nommé Wichman, homme puissant, magnanime, grand guerrier & d'une si haute science, que ses sujets le regardoient comme un homme surnaturel au rapport de Wittickind dans son livre des gestes des Saxons. C'est par ce grand personnage que la maison de Gand commença à s'établir dans le Païs-Bas, tandis que l'ainé étoit Duc de la basse Saxe. On annexa au domaine du Comte du nouveau chateau de Gand les quatre villes avec leurs dépendances, appellées depuis les quatre offices. Donation qui fut confirmée ensuite par Arnould dit le vieux Comte de Flandre. Les Comtes de Gand ont melé leur sang, avec celui des Comtes de Hollande de Flandre de Champagne de plusieurs grands Princes, & de plusieurs maisons souveraines de l'Europe: comme il seroit aisé de le prouver par la citation de plusieurs chartres autentiques. Gauthier de Gand & second fils de Hugues I. commença a porter le surnom de Villain dans le 13 siècle. Surnom qui s'est perpetué dans cette branche, que Philippe IV. Roi d'Espagne reconnoit être issue des anciens Ducs de Saxe, dans ses lettres patentes pour l'éréction de la terre de masmines en Principauté, & c'est de cette famille qu'est sorti celui dont nous devons parler ici.

François étoit le second fils de Jaques Philippe de Gand-Villain Comte d'Ysenghien, & d'Odille de Claerhout fille de Jaques de Claerhout Baron de Maldeghem. Ses inclinations portées à la vertu dès sa tendre jeunesse, & une rare modestie, qui lui faisoient mépriser les vains amusements des jeunes gens, furent cause que ses parents le destinerent de bonne heure à l'état ecclésiastique, & le firent élever d'une maniére à pouvoir remplir un jour dignement les fonctions de cet état. Ils eurent soin de ne confier son éducation qu'à des maîtres d'une probité singuliére; afin que les semences de piété que la nature avoit jettées dan son cœur étant fécondées par de bons exemples, elles produisissent des fruits de vertu & de sainteté, lorsqu'il parviendroit à un âge plus avancé. Les sages précautions qu'ils prirent répondirent aux vues chrétiennes qu'ils s'étoient proposées, & ils eurent la satisfaction de le voir croître en bonté en sagesse & en science, à proportion que le nombre de ses années s'augmentoit. Dès qu'il eût achevé ses études & atteint l'âge prescrit par les canons, il reçut les ordres sacrés & la prêtrise des mains de son oncle Philippe Maximilien Evêque de Tournai.

La noblesse a en elle-même un certain je ne sais quoi de grand & de respectable, qui prévient généralement en sa faveur: mais quand elle se trouve accompagnée des qualités qui perfectionnent l'esprit & le cœur humain, elle paroît alors avec un nouvel éclat qu'on ne peut s'empêcher d'aimer & d'honorer. C'est ce que l'expérience nous a fait voir dans la personne de François de Gand-Villain. Ayant joint une vaste connoissance de la Philosophie, de la Théologie & de l'écriture sainte à l'intégrité de ses mœurs, à sa bonté naturelle & à cette affabilité qui lui gagnoit les cœurs de toutes les personnes avec qui il conversoit, on vit plusieurs chapitres s'empresser comme à l'envie de posseder une personne douée comme lui d'un mérite vrai & solide. Celui de la cathédrale de Liége fut le prémier qui jouit de cette avantage, & on peut dire que notre jeune chanoine brillât par sa vertu au milieu de la noblesse qui compose ce chapitre. Chacun ne cessoit d'admirer sa piété sans fard, sa rare modestie & la régularité de sa conduite.

Il fut fait depuis chanoine de Mons en Hainaut & de Lille en Flandre, & gouverna successivement ces deux chapitres en qualité de prévôt, s'y faisant aimer par sa bonté & admirer par sa vertu. Son mérite ne fut pas seulement reconnu dans le Païs-Bas; car la renommée l'ayant publié à Rome & à Madrid il se vit estimé du Pape & des Rois d'Espagne. Le Pape Urbain VIII. lui

lui écrivit plusieurs lettres par lesquelles il lui témoignoit combien il faisoit de cas de sa vertu. Philippe III. Roi d'Espagne lui marqua sa bienveillance en lui conferant les canonicats de Mons & de St. Pierre à Lille, & Philippe IV. voulant donner un homme vraiment apostolique à l'église de Tournai, le plaça sur le siège épiscopale de cette ville, après la mort de Philippe Maximilien de Gand-Villain son oncle.

Si l'église de Tournai avoit sujet de se réjouir de l'élévation de François de Gand-Villain à l'Episcopat, celle de Lille en avoit de s'affliger, de ce qu'on lui ravissoit par là son chef, qui faisoit les délices de son chapitre, & qui étoit en même tems le pére des pauvres le protecteur de la veuve & de l'orphelin. Il quitta cette derniére ville extrémement regretté, pour aller prendre possession de son eveché. Sa réputation l'y avoit précédé, & lui avoit gagné les cœurs des habitants. Il y fut reçu avec beaucoup de pompe & de démonstrations de joie de la part du clergé & de tous les diocésains. Son arrivée essuya les larmes que la mort de son prédécesseur avoit fait verser. Il remplit toutes les fonctions de l'Episcopat, avec un zèle & une piété digne de la ferveur des prémiers siècles de l'Eglise. Il étendoit sa vigilance pastorale jusques dans les plus petits villages & les plus chétifs hameaux de son diocése, où il alloit administrer le sacrement de confirmation, & laisser des marques de sa charité bienfaisante envers les pauvres.

Bien différent de ces Evêques que la naissance & le crédit des parents mettent à la tête des diocéses, & qui employent leur revenu à vivre plutôt en Prince qu'en Prélat, celui dont nous parlons, ne fut élevé que par rapport à sa piété, & fut toujours depuis son sacre un véritable pasteur des ames. Oubliant en quelque façon l'éclat de sa naissance, il veçut dans l'Episcopat en véritable successeur des apôtres, sans pompe, sans faste, & sans ce train somptueux & magnifique qui accompagne souvent les Evêques. Sa table étoit frugale, sa vie humble & modeste, sa continence sans soupçon, & son équipage ne consistoit qu'en ce que la bienséance de son état exigeoit indispensablement. Son revenu d'ailleurs assez considérable étoit moins le sien que celui des pauvres : car il en employoit la plus grande partie au soulagement de ceux-ci, qui le regarderent constamment comme leur pére nourricier. Sa maison étoit toujours ouverte aux veuves aux malheureux & aux infortunés. Son cœur compatissant aux besoins de tous les nécessiteux, l'engageoit à secourir tous ceux qui s'addressoient à lui dans leur misére & personne ne le quittoit qu'après avoir reçu des marques efficaces de sa généreuse miséricorde envers les affligés & les pauvres.

Son assiduité au service divin n'étoit pas moins édifiante, on le voyoit par tout à la tête de son chapitre, remplissant avec une dévotion exemplaire les devoirs de chanoine, comme il s'acquittoit avec fidélité des fonctions pastorales, & à moins que quelque incommodité ne le retint chez soi, il assistoit avec exactitude au chant de tous les offices divins. Il recommandoit sans cesse à ses officiers de traiter avec douceur ceux qui avoient affaire avec eux, & pour que les bénéfices fussent remplis dignement, il prennoit la peine d'examiner par soi-même les ecclésiastiques qui y aspiroient. S'il les trouvoit suffisamment éclairés & munis de témoignages compétents de la bonté de leurs mœurs, il les exhortoit à en remplir les devoirs avec une éloquence persuasive que l'esprit de Dieu & le zèle du salut des ames faisoient couler de sa bouche.

C'est ainsi que Mr. François de Gand-Villain gouverna le diocése de Tournai, c'est dans la pratique de ces vertus qu'il vecut, & c'est par elles qu'il a rendu sa mémoire si précieuse, qu'elle y est encore aujourd'hui en bénédiction. Une vie si réguliere & si édifiante fut suivie d'une sainte mort, dont il sentit approcher l'heure avec tranquillité d'ame & dans une parfaite résignation aux ordres de la divine providence. Prêt à vivre s'il pouvoit encore être nécessaire à son troupeau, prêt à mourir pour consommer son sacrifice, il reçut les sacrements de l'Eucharistie & de l'extrême Onction avec une piété exemplaire, en présence d'un grand nombre de personnes, qui pleuroient amérement la perte d'un si digne Prélat, qu'on peut appeller la gloire & l'honneur des Evêques de son siècle. Il mourut a Tournai le 28 Décembre de l'an 1666. ayant occupé ce siège épiscopal pendant dix-neuf ans. Son corps fut enterré derriére le maître autel de la cathédrale, où on voit son épitaphe sur un grand marbre blanc qui occupe tout l'espace qui se trouve entre cet autel & le lieu où repose le saint sacrement.

CE-



CÆSAR ALEXANDER SCAGLIA ABBAS STAPHARDÆ ET MANDANICES.

Hic, quem tacentem nobilis finxit manus,
Nuper diserta Principes linguâ mouens
Momenta rebus magna perplexis dedit.
Sibi nunc silendo uiuit: ac totum procul
Vndare Mundum tacitus, e Portu intuens
Animum ad futura, doctus ex uisis, parat.

P. Pontius sculp. *Ant. van Dyck pinxit* *Cum priuilegio*

CESAR ALEXANDRE SCAGLIA, ABBÉ DE STAFFARDE. &c. &c. &c.

QUoique Cesar Alexandre Scaglia soit issu des Comtes de Verrue famille très illustre en Piémont, & très considérée à la cour de Turin, sous le regne de Charles Emmanuel, dit *le Grand*, Duc de Savoie: cependant le tems de sa naissance nous est inconnu aussi bien que son éducation, & nous nous trouvons dans la nécessité de garder le silence sur tout ce qui a rapport à sa jeunesse l'histoire ne nous le faisant connoître que déja avancé en âge & employant l'habileté de son génie pour le service de son Prince. Ce n'est pas un foible préjugé en faveur de la grande capacité de Mr. l'abbé Scaglia, que le Prince Charles Emmanuel de Savoie l'ait choisi pour se servir de son ministére dans des négociations secretes & importantes, car tout le monde un peu versé dans l'histoire, sait assez que ce Prince a été un des plus habiles négociateurs de son tems, & par conséquent en état de connoître & de choisir avec plus de justesse & de discernement les personnes propres à exécuter utilement ces sortes de commissions dans les cours.

Celle de France est la prémiere ou nous rencontrons le célebre abbé Scaglia, elle étoit alors remplie d'intrigues, la mésintelligence de Gaston Duc d'Orléans avec le Cardinal de Richelieu prémier ministre étoit connue de toute l'Europe, le mécontentement de plusieurs grands du Royaume qui voyoient diminuer leur autorité n'étoit pas plus ignoré, & les intérêts des Protestants qu'on cherchoit de ruiner occasionnoient un troisiéme parti considérable. D'un autre côté le Duc Charles Emmanuel de Savoie n'avoit pu encore jusqu'ici digérer l'échange de la Bresse & du Bugei contre le Marquisat de Saluces, auquel les armes victorieuses d'Henri *le Grand* l'avoient obligé, & le traité de Monson qu'on venoit de conclure à son insçu l'avoit vivement piqué: ainsi dans l'esperance que les brouilleries de la cour de France lui fourniroient quelque occasion de se dédommager, de l'un & de faire éprouver son ressentiment de l'autre, il jetta les yeux sur Mr. l'abbé Scaglia comme sur un sujet propre à être employé dans ces circonstances, & l'envoya secretement en France pour tâcher de pêcher en eau trouble. Il avoit ordre d'offrir la protection de son maître à celui de ces partis, qui paroîtroit le plus avantageux à ses intérêts. Mr. l'abbé avançoit heureusement dans ses négociations, il s'étoit déja insinué bien avant dans l'esprit des quelques grands, lorsque le Cardinal ministre qui voyoit tout par soi-même ou par ses créatures, eut vent de ses intrigues, malgré le secret & la prudence avec lesquels il les conduisoit. C'en fut assez pour les faire cesser. Mr. Scaglia fut obligé de sortir du Royaume de France assez promptement, toutes les raisons qu'il put apporter pour sa justification, n'ayant point été capables d'appaiser l'esprit du Cardinal toujours attentif à dissiper les factions préjudiciables aux intérêts de son Roi.

Il retourna à Turin, moins fâché d'avoir manqué son coup, qu'irrité du procédé du Cardinal à son égard, dont il résolu de prendre sa revanche à la prémiere occasion, & le tems ne tarda pas à la faire naître; car le Duc Charles Emmanuel ayant appris le dessein où étoit la cour de France d'assiéger & de soumettre la Rochelle, boulevart des Réformés, crut qu'il étoit de ses intérêts de s'y opposer, afin de maintenir le parti Protestant en France toujours en état de partager les forces du Royaume en cas de besoin. Dans cette vue il chargea Mr. l'abbé Scaglia d'aller négocier en Hollande & en Angleterre les moyens efficaces pour faire échouer cette entreprise. Celui-ci accepta cette commission avec joie, & sachant que le siège de la Rochelle étoit un projet du Cardinal de Richelieu il s'appliqua avec autant plus d'ardeur à le traverser, qu'il étoit extrémement piqué contre cette Eminence. Il se rendit promptement en Hollande & se donna tous les soins imaginables pour y faire goûter les desseins de son maître, employant tous les expédiens que l'addresse & la fécondité de son génie lui fournissoient pour engager les Etats-Généraux dans une puissante ligue, dont l'objet seroit de faire diversion dans plusieurs Provinces de France, pour détourner cette couronne du siège de la Rochelle. Mais quelque plausibles que pussent paroître les

les raiſons de Politique & de Religion qu'il allegua à cette fin, étant toujours traverſé lui-même dans ſes négociations par les miniſtres du Roi très chrétien à la Haie, il ne put porter les Etats à rien conclure, les raiſons des miniſtres François l'emportant ſur le poid des ſiennes: ainſi il paſſa en Angleterre dans l'eſperance d'y avoir un ſuccès plus heureux.

Son attente ne fut point vaine, il trouva les eſprits dans des diſpoſitions beaucoup plus favorables à ſes deſirs lorſqu'il arriva à Londre, & il n'eut, pour ainſi dire, qu'à faire ouverture de l'objet de ſa commiſſion, pour voir le miniſtére Britannique entrer dans toutes ſes vues. Il ne s'endormit point en ſi beau chemin, mais il profita habilement des heureuſes diſpoſitions des Anglois, & tâcha de hâter la concluſion d'un traité: ainſi il continua de preſſer l'exécution de leurs promeſſes, juſqu'à ce qu'il eût porté le Roi a envoyer Mylord Montaigu en Lorraine pour groſſir la ligue, avec ordre de paſſer enſuite en Piémont, afin d'y nouer la partie d'une maniere à la jouer avantageuſement. Tandis que Mylord Montaigu étoit en chemin pour conclure la ligue, & y faire entrer le Duc de Rohan qui étoit dans le Languedoc, Mr. Scaglia demeuroit à Londre pour entretenir dans l'eſprit du Roi & de ſes miniſtres les ſentiments qu'il y avoit rencontrés, mais après que le tout eût été reglé à Turin, il reçut ordre de repaſſer la mer & de ſe rendre dans les Païs-Bas.

Il y revint en conſéquence & ſe rendit à la cour de Bruxelles pour ſonder les diſpoſitions des miniſtres eſpagnols. Soit que la cour de Madrid nouvellement reconciliée avec celle de France par le traité de Monſon fût laſſe de la guerre, ſoit qu'elle eût réſolu d'obſerver religieuſement ce traité & de démeurer en paix avec la France, celle de Bruxelles qui n'agiſſoit que ſuivant les volontés ou les intérêts de celle d'Eſpagne, ne parut aucunement diſpoſée à prêter l'oreille aux propoſitions que Mr. l'abbé Scaglia étoit chargé de lui faire, ainſi après s'y étre arreté quelque tems, il ſe retira à Anvers attendant des moments plus heureux, où il pourroit s'ouvrir avec plus de ſuccès, ſe tenant toujours à portée de ſe rendre, où les interêts du Duc ſon maître exigeroient ſa préſence, & entretenant une ſecrete correſpondance dans les cours voiſines.

Quoique les choſes euſſent changé de face dans ce tems-là par la mort du Duc Charles Emmanuel & par la paix qui arriverent enſuite, & qu'il ſemblât que Mr. l'abbé Scaglia ne fût plus néceſſaire dans les Païs-Bas, n'ayant point reçu de nouvelles lettres de créance de Victor Amedée Duc de Savoie, qui avoit ſuccédé à ſon pére: cependant il demeura encore long-tems à Anvers, ſans que nous en ſachions bien la raiſon, & il parut s'y occuper de bien autre choſe que des affaires d'état. L'hiſtoire ne nous le montre plus dans les cours tâchant de remuer les eſprits en faveur de ſon Prince & de ſa patrie: mais elle nous apprend qu'il continua ſon ſéjour à Anvers cultivant les beaux arts, menant une vie privée, & érigeant des monuments de ſa piété & de ſa libéralité dans l'égliſe des cordeliers de cette ville. Elle avoit alors une brillante école de Peinture, où ſe trouvoient des plus fameux peintres de l'Europe. Mr. Scaglia ſe lia de ſociété avec eux, ſpécialement avec Antoine van Dyk, & lorſqu'il eut réſolu de faire un don à l'égliſe des Cordeliers, il employa le pinceau de cet habile maître pour en augmenter le prix & le rendre plus digne de celle en l'honneur de laquelle il le préſentoit, je veux dire la vierge Marie.

Je ne rapporterai point ici la maniere dont Mr. Weyerman raconte ce fait dans la vie des Peintres qu'il a donné au public tome prémier vie d'Antoine van Dyk, parce qu'un religieux de ce convent à qui on a écrit pour être inſtruit de la vérité du fait, deſavoue en partie le recit de cet auteur: mais Mr. Antoine Sanderus explique la choſe comme elle eſt en effet, diſantdans ſa chorographie ſainte chapitre VII. en faiſant la deſcription du convent des F. F.: Mineurs d'Anvers, que Mr. l'abbé Scaglia a fait bâtir l'autel de notre Dame de ſept douleurs, qui ſe trouve dans l'égliſe de ce convent, dont le tableau repréſente Jeſus-Chriſt mort ſur les genoux de marie, & c'eſt préciſement en quoi conſiſte le préſent que Mr. l'abbé Scaglia fit à cette égliſe, quant à lui il a été peint en particulier par Antoine van Dyk & en voit ſon portrait dans la dite égliſe avec cette inſcription latine au deſſous, qui faite penſer qu'il eſt mort à Anvers.

Cæſ. Alexander Scaglia ex Comitibus Verrucæ, Marchionibus Caluxii, Abbas Staphardæ & Mandanîces, legationum & rerum geſtarum fama inclitus. Fratribus æterna memoria. Obiit 31 Maji M. D. CXLI.

AU-





AVBERTVS MIRÆVS BRVXELLENSIS
DECANVS ANTVERPIENSIS.

P. Pontius sculp. *Ant. van Dyck pinxit* *Cum priuilegio*

AUBERT LE MIRE
DOYEN D'ANVERS,
PREMIER AUMONIER ET BIBLIOTHECAIRE
DE L'ARCHIDUC ALBERT.
&c. &c. &c.

Aubert le Mire eſt iſſu d'une famille fort conſidérable originaire de Cambrai, mais qui s'étoit établie à Bruxelles. Il naquit dans cette derniere ville le troiſiéme Novembre 1578, & y paſſa ſes prémieres années, juſqu'à ce que ſes parents l'envoyerent à Douai pour y étudier les humanités. Il y donna de bonne heure des preuves d'une grande mémoire & d'un génie ſolide. Ses humanités étant achevées, il fit un cours de Philoſophie dans l'univerſité de cette même ville.

Deſtiné à l'état eccléſiaſtique, on le rappella enſuite, & on l'envoya étudier la Théologie à Louvain. Après y avoir achevé ce genre d'étude, épris de l'amour des belles lettres il s'y addonna tout entier, & y profita beaucoup des doctes inſtructions du célebre profeſſeur Juſte Lipſe. Ce fut alors qu'il obtint un ſimple bénéfice à la recommandation du ſavant Mr. Jean Clarius ſon intime ami & que l'univerſité de Louvain lui conféra peu après un canonicat dans l'égliſe cathédrale d'Anvers. Son oncle Jean le Mire ayant été appellé au ſiège épiſcopale de cette ville en 1604, le fit ſon ſecrétaire & ſe déchargea en partie ſur lui des ſoins laborieux de ſon diocéſe, travaillant d'un commun accord à y conſerver la ſeule Religion catholique Romaine.

Dans ce deſſein il fit pluſieurs voyages à la cour de Bruxelles & en France par les ordres de ſon oncle, afin de menager des moyens efficaces pour s'oppoſer à l'avancement de la Réformation, qui alloit toujours en croiſſant: mais quelque fût la ſincérité de ſon zèle, il n'eut que très peu d'effet, & ſa vigilance ne put s'étendre au delà des bornes du diocéſe d'Anvers. Malgré les grandes occupations que lui donnoit l'adminiſtration du diocéſe d'Anvers, rien ne pouvoit le diſtraire de ſon amour pour les belles lettres, & dès qu'il pouvoit trouver quelques heures de loiſir, il revenoit toujours à l'étude ſa paſſion favorite, cherchant avec un empreſſement extraordinaire à découvrir dans les chartres anciennes l'origine & l'antiquité des choſes qu'il jugeoit les plus remarquables dans le Païs-Bas. De là cette avidité avec laquelle il liſoit & reliſoit les anciens manuſcrits. De là ce grand commerce de lettres qu'il entretint toujours avec tout ce qu'il y avoit de ſavants dans le païs, afin de pouvoir profiter de leurs découvertes.

Après la mort de l'Evêque ſon oncle, il alla à Douai, partie pour l'exécution des dernieres volontés du défunt: partie pour s'y faire promouvoir docteur en Théologie. Il reçut le bonnet des mains du célebre Eſtius, avec lequel il eut de fréquentes conférences pendant ſon ſéjour en cette ville. Revenu à ſon chapitre & déchargé d'une grande partie de ſes occupations, il reprit ſes études avec une nouvelle ardeur & commença à donner de ſa compoſition au public. Les prémiers ouvrages qu'il publia furent très bien reçus & lui firent honneur: enſorte que le bruit de ſon érudition, joint à un grand fond de piété, le fit aimer d'un chacun. Sa douceur & ſon affabilité lui avoient déjà acquis une eſtime générale, lorſqu'aſſocié aux travaux de l'Epiſcopat il étoit ſecrétaire du feu Evêque d'Anvers, & ſes belles connoiſſances acheverent de faire publier ſon mérite & de le rendre univerſellement recommandable. Sa réputation paſſa des Provinces à la cour, où l'Archiduc Albert tâcha de l'attirer & de le fixer, en le faiſant ſon prémier aumonier & ſon bibliohécaire. Poſte qui eſt un préjuge favorable à Mr. le Mire, & qui ſuppoſe une profonde érudittion en celui qui y eſt appellé pour pouvoir s'en acquitter dignement, comme il a fait, ſous les yeux d'un Prince auſſi éclairé que l'Archiduc.

Mais l'égliſe d'Anvers faiſoit trop de cas de Mr. le Mire pour ſouffrir plus long-tems ſon abſence, c'eſt pourquoi elle ſaiſit l'occaſion de le rappeller, auſſitôt qu'elle ſe préſenta. Dès que Mr. Jean Delrio fût mort, elle jetta les yeux ſur lui & l'élut unanimément pour remplacer celui-ci dans la charge de Doyen de la cathédrale, & Jean Maldére pour lors Evêque le nom-

nomma ſon vicaire général lui donnant avec cette dignité plus d'autorité & plus de part dans les fonctions de l'Epiſcopat, qu'il n'avoit eu ſous feu ſon oncle. Aubert, loin de regarder ſon élévation avec une ſecréte complaiſance, l'enviſagea au contraire comme une importune, qui venoit interrompre ſes études, & il ſouffroit intérieurement de ſe voir, pour ainſi dire, enlever à ſoi-même & à ſes muſes, pour être chargé du ſoin de conduire un diocéſe.

Dans ce nouvel emploi, il n'épargna ni ſes ſoins ni ſes peines pour maintenir le bon ordre & la diſcipline eccléſiaſtique, qui ſe relache ordinairement dans des tems auſſi difficiles que ceux-là. Il veilla ſur tout avec une attention particuliere à la conſervation de la Religion catholique Romaine, obſervant de ne conſerver les bénéfices avec charge d'ames, qu'à des perſonnes d'une probité reconnue, & qu'il croyoit aſſez verſées dans les chicanes de la Théologie Scholaſtique, pour pouvoir guarantir de la réformation ceux qui étoient confiés à leur garde. Précaution qui le rendant de plus en plus recommandable à la cour de Bruxelles, plaiſoit beaucoup au clergé & au peuple, qui auroient cru voir périr leur Religion, s'ils avoient vu enlever leurs images de leurs égliſes.

Malgré les grandes occupations que ſa charge lui donnoit, il ne laiſſa point de s'appliquer avec aſſiduité dans ſon cabinet à la perfection de quelques ouvrages, qui pour la plupart avoient les eccléſiaſtiques pour objet, & comme les Réformés en vouloient particulierement aux moines, on diroit qu'il ait voulu les deffendre contre leurs attaques par pluſieurs livres qu'il a donnés au public ſur cette matiere. De là peut-être les origines, les établiſſements & les progrès de différents ordres religieux; non ſeulement dans les Païs-Bas: mais encore en Allemagne en Pologne en France & dans preſque toute l'Europe. Ouvrages dans leſquels il loue hautement la piété de ceux qui les ont fondés, & où il comble d'éloge les Princes & les autres perſonnes de diſtinction qui ont contribué par leur protection ou par leur libéralité à l'établiſſement de ces ordres: mais n'entrons point dans le détail des différentes productions de ſon eſprit, car le peu d'eſpace qu'il nous reſte ne ſuffiroit pas pour en rapporter ſeulement les noms.

Outre la grande chronique des Païs-Bas à laquelle pluſieurs abbés de Gemblour avoient travaillé, & qu'il publia à Anvers en 1608. avec une addition de ſa façon, nous avons de lui un grand nombre d'ouvrages, dont on peut voir la liſte dans la bibliothéque belgique de Valére André, dans la derniere édition de Moréri & pluſieurs autres auteurs qui font une mention honorable de ce ſavant. Il mourut à Anvers le 19 Octobre 1640. âgé de ſoixante-ſept ans, après avoir gouverné ce diocéſe en qualité de Vicaire général pendant les ſeize dernieres années de ſa vie avec beaucoup de ſageſſe, de prudence & une douceur vraiment chrétienne. Il aimoit la vertu & les ſciences, s'oppoſoit fortement au vice & reprenoit le vicieux avec une grande modération, n'uſant de ſévérité qu'après avoir épuiſé toutes les voies des remontrances.

Si des ſavants, qui ont lu ſes ouvrages, n'ont pas trouvé tout l'ordre qu'ils déſiroient dans la diſtribution des matieres dont il a parlé, ils y ont vu d'un autre coté avec plaiſir la beauté de pluſieurs ſujets traités avec beaucoup de ſoin & de travail, & d'une maniere a en pouvoir retirer beaucoup d'utilité pour l'Hiſtoire & la Chronologie, qu'il a eues principalement en vue dans pluſieurs de ſes productions. D'ailleurs parmi cette grande variété d'objets que ſes ouvrages embraſſent, & au milieu des pénibles occupations que ſes charges lui donnoient, il n'eſt point ſurprenant qu'il ait donné quelque lieu à la critique de le cenſurer: peu d'auteurs & même de ceux d'un ſeul livre ont évité cet écueil, étant beaucoup plus aiſé à un lecteur clair voyant d'appercevoir les défauts d'un écrivain, qu'il ne l'eſt à celui-ci d'aranger ſon ſujet d'une maniere qui plaiſe à tout le monde.



D. IACOBVS LE ROY EQVES DOMINVS DE HERBAIX, PRÆSES CAMERÆ RATIONVM BRABANTIÆ AB ANNO 1632.
OBIIT A° 1653 ÆTATIS SVÆ 84.
D. PHILIPPO LE ROY *equiti aurato et Bannereto Domino de Brouchem et Olegem etc. hanc nobilis et præclari viri eius parentis effigiem, pictam ab Antonio van Dyck A° 1631 dedicabat Ægidius Hendricx A° 1654.*

Ant. v. Dyc pinxit. *Ad. Lommelin sculp.*

JAQUES LE ROY
BARON DU ST. EMPIRE,
SEIGNEUR D'HARBAIX,
PRÉSIDENT DE LA CHAMBRE DES COMPTES DE BRABANT.
&c. &c. &c.

LEs ancêtres du Baron le Roy étoient originaires de France: mais plus attachés aux Ducs de Bourgogne qu'aux Monarques François, ils abandonnerent leur patrie, pour ſuivre Philippe *le Bon* Duc de Bourgogne dans les Païs-Bas, où ils s'établirent vers le milieu du quinziéme ſiècle. Leur nobleſſe étoit ancienne, & par la ſageſſe de leur conduite ils mériterent l'eſtime des différents Princes, qui ont poſſédé ſucceſſivement ces belles Provinces. Jaques le Roy, dont nous voulons parler préſentement, naquit à Anvers le 28 d'Octobre 1603. Il étoit fils de Philippe le Roy Chevalier Banneret, Seigneur de Brouchen & de Chapelle St. Lambert, & fait depuis Libre Baron du St. Empire, par lettres patentes de l'Empereur Léopold données au palais de Laxembourg, le 30 de Mai de l'an 1671. Il eut grand ſoin de l'éducation de ſon fils, qui répondant aux deſſeins de ſes parents, employa ſagement les années de ſa jeuneſſe à orner ſon eſprit des connoiſſances utiles & néceſſaires à un homme deſtiné aux grands emplois.

Parvenu à un âge plus avancé il partit pour ſe rendre ſucceſſivement dans les plus célébres Academies de l'Europe, afin d'y prendre les leçons des habiles profeſſeurs qui y enſeignoient. Ce fut là, que joignant un juſte diſcernement à l'aſſiduité de l'application il pouſſa bien avant ſes recherches dans les antiquités greques & romaines. Ce fut là, qu'il pénétra dans les ſecrets des loix anciennes & modernes, & qu'il acquit avec une vaſte connoiſſance de la Juris-prudence, les belles lumieres qui font briller un homme, dans le maniement des affaires publiques. Il revint dans ſa patrie verſé dans le droit des gens & imbu des ſages maximes d'une politique propre à former un homme d'état. Le Baron le Roy habile connoiſſeur en mérite, charmé de voir de ſi beaux talents dans ſon fils, réſolut de les faire valoir. Dans ce deſſein, ſe ſervant du prétexte d'un âge avancé, il obtint de la cour d'Eſpagne la permiſſion de ſe déporter de ſa charge de conſeiller au conſeil de Finances des Païs-Bas & de Bourgogne en faveur de ſon fils. Celui-ci s'acquit une eſtime générale, par ſon intégrité dans l'adminiſtration de cet emploi, & mérita la faveur des prémiers miniſtres & du gouverneur pour Sa Majeſté Catholique.

Le deſir d'accumuler des richeſſes, ſi ordinaire à ceux qui ſont prépoſés aux Finances des Princes, n'eut jamais de priſe dans ſon cœur, & on le vit conſtamment avec des vues déſintereſſées, préférer le ſervice du Roi ſon maître à toute autre conſidération. Une conduite ſi ſage dans un poſte ſi tentant fit de plus en plus éclater ſon mérite, le Marquis de Caracéne pour lors gouverneur des Païs-Bas l'appuya de toute ſa protection, & contribua beaucoup à l'élever à la place de Préſident de la chambre des comptes. Dans cette nouvelle charge, conſervant toujours ſa prémiere intégrité on ne s'appercevoit de ſon élévation, que par le redoublement de ſes ſoins. Ainſi il acheva de gagner entierement l'eſtime & la confiance du Marquis de Caracéne, qui n'ayant pour ainſi dire rien de caché pour lui, le conſulta dans les affaires d'état les plus épineuſes qui ſurvinrent pendant ſon gouvernement. Ce fut par là, auſſi-bien que par l'exercice aſſidu de ſes emplois, que Mr. le Baron le Roy s'acquit une connoiſſance exacte des forces de l'état, & qu'il ſe rendit capable d'exercer les prémieres charges, avec autant d'honneur pour ſa perſonne, que d'avantage pour ſon Prince, auſſi lorſque le Marquis de Caracéne crut qu'il étoit de ſon devoir d'informer particulierement Sa Majeſté Catholique de l'état de ſon gouvernement, il ne jugea perſonne plus propre que lui, pour s'acquitter de cette commiſſion: c'eſt pourquoi il l'envoya vers le Roi Philippe IV; afin de donner à ce Prince tous les éclairciſſements qu'il pourroit ſouhaiter ſur ce ſujet.

Mr. le Roy entreprit ce voyage beaucoup plus dans le deſſein de rendre ſervice à ſa patrie, que dans celui d'aller ſolliciter de l'avancement. Il remplit les vues de celui qui l'avoit envoyé & répondit à l'attente de Sa Majeſté, qui après lui avoir témoigné combien elle étoit ſatisfaite de ſon

ſon zèle, le renvoya en Flandre pour continuer l'exercice de ſes charges. Il y revint effectivement peu après; mais les choſes changerent bientôt de face par le changement de gouverneur. Mr. le Marquis de Caracéne fut employé ailleurs, & eut pour ſucceſſeur au gouvernement des Païs-Bas, François de Moura-Cortéréal Marquis de Caſtel-Rodrigo &c.; qui donna pluſieurs ſujets de mecontentement à Mr. le Roy. Celui-ci attaché au ſervice de ſon Prince uniquement par amour & par honneur, ne put ſupporter long-tems la mauvaiſe humeur du nouveau gouverneur: ainſi voyant ſouvent ſon zèle contrarié, & prévoyant combien il lui ſeroit difficile de s'accorder avec lui dans la ſuite, il abdiqua ſes charges & ſe retira dans une de ſes terres, préferant les douceurs d'une vie privée à l'éclat imposteur de la cour, où la droiture & la fidélité des miniſtres, ſont ſouvent plus expoſées à la haine des courtiſans, que l'iniquité & la flatterie.

Si par ce ſacrifice, que Mr. le Roy offrit à ſa tranquillité perſonnelle, le Marquis de Caſtel-Rodrigo ſe vit débaraſſé d'un homme qui ſavoit prudemment s'oppoſer à ſes deſſeins, Sa Majeſté Catholique perdit d'ailleurs un miniſtre intégre & éclairé, digne de poſſéder les emplois les plus importants, & capable de les remplir avec honneur: mais d'un autre coté la République des lettres y gagna, car elle récouvra un perſonnage illuſtre & laborieux qui l'a enrichi de pluſieurs excellents ouvrages, dont elle auroit été fruſtrée, s'il ne s'étoit point retiré de la cour.

Ce fut dans ſa terre de Brouchen proche d'Anvers, que ſe conſacrant ſans reſerve aux muſes & à l'étude, il commença à mettre la main aux belles productions qu'il nous a laiſſées. Il ne porta point d'abord, ſes vues ſur des objets éloignés, mais jettant les yeux ſur le Marquiſat du St. Empire, il en entreprit la deſcription & la publia à Amſterdam en 1678, ſous le titre de *Notitia Marchionatus ſacri romani imperii.* Cet ouvrage fut ſuivi quelques années après d'un autre in folio imprimé dans la même ville, & ayant pour tître. *Achates Tiberianus, ſive gemma Cæſarea antiquitate, argumento, arte, hiſtoria incomparabilis, D. Auguſti apotheoſin, Imp Cæſaris Tiberii, Auguſtæque Juliæ domus ſeriem & icones genteſque bello captas repreſentans, notis hiſtoricis illuſtrata.* Il fit encore imprimer en 1693. un in folio intitulé *Topographia hiſtorica gallo-brabantiæ, qua Romanduæ oppida, municipia & dominia illuſtrantur, atque monaſteria, nobiliumque prætoria, caſtellaque in æs inciſa exhibentur.* Auxquels il faut ajoûter un petit livre qui a pour tître *Prædictio Antoniæ Bourigon de vaſtatione urbis Bruxellarum per ignem.* Un ouvrage conſidérable intitulé *Caſtella & Prætoria Nobilium Brabantiæ, cœnobiaque celebriora ad vivum æri inciſa.... cum brevi eorundem deſcriptione*, & enfin les tîtres des familles, des terres & Seigneuries du Brabant, prouvés par des extraits des lettres patentes tirés des originaux.

C'eſt par ſes beaux ouvrages que Mr. le Baron le Roy à rendu la fin de ſa vie illuſtre comme il avoit ſignalé ſes années précédentes par ſon zèle & ſa fidélité pour le ſervice de ſon Prince. Nous ne dirons rien de particulier de la maniere dont ces ouvrages ſont écrits, ni des ſujets qui y ſont traités. Ceux qui voudront en être inſtruits, pourront conſulter ſur le prémier, les nouvelles de la République des lettres, du mois de Septembre 1685. Art. 5. Sur le ſecond *Acta eruditorum lipſienſium* de l'an 1684. pag. 255; & le Journal des Savants du mois de Mars 1685. Nous emprunterons avant que de finir les penſées d'un célebre écrivain, qui dit en parlant de cet ouvrage de Mr. le Baron le Roy, „ qu'on ne ſauroit déſirer un détail plus particu„ lier de ce que l'on nomme le Brabant Wallon, & que ſi l'on avoit une ſemblable notice de „ toute l'Europe, on auroit un magazin inépuiſable d'éclairciſſements & d'inſtructions". Il ajoûte en parlant du dernier, „ qu'on devroit donner un ſemblable livre ſur chaque Provin„ ce de l'Europe. Ce ſeroit le moyen de faire connoître ceux qui uſurpent ſi hardiment la „ qualité de Marquis ou celle de Comte". Mais je crois que ſi quelqu'un entreprennoit de faire connoître toute cette nobleſſe de nouvelle datte, il s'attireroit beaucoup plus d'ennemis que d'amis. Outre les ouvrages indiqués ci-deſſus, Mr. le Baron le Roy a encore fait des commentaires ſur la Chronique de Baudouin d'Aveſnes, & ſur celle d'Alberic moine de l'abbaïe de trois fontaines.

NICOLAVS ROCKOX EQVES ET CONSVLARIS ANTV. REI ANTIQVARIÆ CVLTOR. STET QVICVNQ. VOLET POTENS AVLÆ CVLMINE LVBRICO, ME DVLCIS SATVRET QVIES

Ant. van Dyck pinxit.
Paul. Pontius sculpsit.

OBIIT XII. DEC. M. DC. XL.

Qui nouies patriâ moderatus in Vrbe secures,
Qui summos spreuit, quos dabat Aula gradus;
Sic vultus, sic docta gerit Roccoxius ora,
Octonas bis dum claudit Olympiadas
Ambitione procul. Magnum delata Potestas,
Maiorem sed enim spreta, Quiesq; probant.

C. Geuartius Pos.



NICOLAS ROCKOX
CHEVALIER,
BOURGEMAITRE DE LA VILLE D'ANVERS.
&c. &c. &c.

Nicolas Rockox ſortit d'une famille patricienne d'Anvers, puiſſante par ſes richeſſes & par ſon grand crédit. Il naquit dans cette ville vers l'an mil cinq cent ſoixante, y fit ſes prémieres études & paſſa enſuite dans l'univerſité de Louvain, pour y étudier les ſciences propres à rendre un homme capable de remplir honorablement les emplois de la robe auxquels ſes parents le deſtinoient. Il commença par l'étude de la Philoſophie, & après en avoir fait un cours de deux ans, il s'addonna à celle de la Juris-prudence. Ayant employé près de cinq ans à s'appliquer aſſiduement aux différentes parties de cette ſcience, il reçut les honneurs académiques & retourna à Anvers, où il étudia les coutumes particulieres du Marquiſat du Saint Empire & du Duché de Brabant, afin de ne rien ignorer de ce qui pouvoit faire le parfait magiſtrat, ſi la ſuite répondant aux vues de ſes parents il venoit à y être élevé. Ces préparations ne furent pas inutiles, comme nous le verrons ci après; ſa conduite reglée, ſa vie laborieuſe & ſes autres belles qualités lui ayant mérité cet honneur dans la ſuite du tems; mais avant que de le repréſenter dans la magiſtrature, rapportons les actions de ſa vie qui ont précédés ſon élevation.

Quelque tems après ſon retour de Louvain à Anvers, il fit un voyage à Bruxelles, où ſon ſéjour fut aſſez long pour qu'il pût prendre connoiſſance des affaires du Barreau, des volontés & des véritables interêts de la cour. Comme il étoit doué d'un eſprit ſolide & pénétrant, d'un cœur droit & généreux, & que ces avantages étoient accompagnés de manieres polies & d'un génie adroit & inſinuant, il s'y acquit des amis qui le firent connoître à l'Archiduc Albert, lorſque celui-ci vint gouverner les Païs-Bas au nom du Roi d'Eſpagne, & la ſage conduite qu'il tint alors à la cour; fut comme la prémiere cauſe de la bienveillance que l'Archiduc lui témoigna dans la ſuite. Il y fit paroître tant d'attachement pour ſon Prince, & tant de zèle pour la Religion romaine, dans un tems où il y avoit ſi grand nombre de mécontents de celui-là, & des gens ſuſpects par rapport à celle-ci, qu'on le regardât comme un des meilleurs ſujets que Sa Majeſté Catholique eût dans les Païs-Bas.

Parvenu à l'âge d'environ vingt-neuf ans, il réſolut de s'engager dans l'état du mariage: mais en même tems il eut ſoin de conſulter beaucoup plus ſon repos que les biens de la fortune; ainſi la vertu jointe à un bel eſprit & à un bon caractere lui parurent un bien plus déſirable dans une épouſe, que tous les autres avantages. Ce fut par ces motifs qu'il jetta les yeux ſur Mademoiſelle Adriene de Pérés iſſue d'une famille noble & originaire d'Eſpagne. Il la vit, la demanda, & tout ayant été reglé par rapport au contract, leur mariage fut célébré en 1589, & ſuivi d'une illuſtre poſtérité, d'où ſont deſcendus les Seigneurs de Heſtfeldt. Il vecut pendant trente ans avec ſon épouſe qui étoit dix ans plus jeune que lui & ils paſſerent ce tems dans une parfaite union conjugale & dans une amour mutuel qui ne ſouffrit point de viciſſitude: mais le vingt-deuxiéme Septembre 1619, la mort vint ſéparer ces deux fidels époux en tranchant le fil des jours de Madame de Rockox. Quelque ſenſible que fût cette perte, Mr. de Rockox la ſupporta avec une patience héroïque, & une réſignation chrétienne, & paſſa dans le veuvage les vingt & un ans qu'il ſurvecut à ſon épouſe, prennant un ſoin particulier de l'éducation des enfans, qu'elle lui avoit laiſſés.

Dès les prémieres années de ſon mariage, il avoit été élevé à la magiſtrature d'Anvers & chargé de pluſieurs commiſſions de la part de cette ville à la cour de Bruxelles, dont il s'étoit toujours acquitté au contentement de la ville & à la ſatisfaction de la cour. Lorſque l'Archiduc Albert fut fait Gouverneur des Païs-Bas, il fit encore pluſieurs voyages à Bruxelles pour les mêmes raiſons, & l'habileté avec laquelle il exécuta celles qu'il eut du tems de ce Prince, lui mériterent ſon eſtime & ſa protection, qui l'éleverent quelque tems après à la charge de Bourguemaître. Ce fut alors que faiſant uſage de belles connoiſſances dont il avoit imbu ſon eſprit pendant

dant ſa jeuneſſe, il s'efforça de faire fleurir la juſtice & l'équité en réprimant le vice avec modération; mais en même tems avec efficacité. La difficulté des tems, dans leſquels il exercea cette charge donna un nouveau luſtre à ſa capacité, & chacun le vit avec admiration menager heureuſement tout enſemble les intérêts de la Religion, de ſon Prince & de ſes citoyens, ſans qu'on pût le ſoupçonner d'avoir voulu ſacrifier l'un à l'autre ni à ſa propre élévation Bon Catholique, il prit ſoigneuſement garde que les ennemis de cette communion n'entretinſſent des intelligences qui pûſſent préjudicier à la ville, ſans toute fois dévenir perſécuteur. Bon ſujet de Sa Majeſté Catholique, il engagea ſes concitoyens à ſubvenir volontairement aux frais néceſſaires d'une guerre inévitable, ſans ſouffrir qu'on les ſur-chargea. Bon citoyen de la ville d'Anvers, il ſut adroitement en deffendre les priviléges, & les faire valoir dans l'occaſion, ſans offenſer le reſpect qui étoit dû à ſon Prince: ainſi également agréable à l'un & à l'autre parti, il mérita l'eſtime d'un chacun, & l'Archiduc lui témoigna combien il étoit ſatisfait de ſon zèle, & de l'intégrité de ſa conduite.

Le onziéme Décembre 1599, ce Prince alla à Anvers avec l'Infante Iſabelle ſon épouſe, pour prendre poſſeſſion du Marquiſat du Saint Empire. Mr. de Rockox jouiſſoit alors des honneurs de la magiſtrature, & de compagnie avec les autres magiſtrats, alla au devant de ces illuſtres ſouverains, aſſiſta à la cavalcade & aux autres marques de joie & de reſpect, que la ville fit paroître à leur entrée publique. Le jour ſuivant en la même qualité il accompagna leurs Alteſſes Royales à l'égliſe cathédrale puis à la maiſon de ville, où elles préterent le ſerment accoutumé ſur un trône préparé à cet effet, en préſence d'un grand nombre de perſonnes illustres & du magiſtrat ancien & nouveau de la ville d'Anvers: mais après cette action ſolemnelle, l'Archiduc lui fit l'honneur de le diſtinguer parmi les Mrs. de la magiſtrature, en le faiſant appeller du milieu d'eux & approcher de ſon thrône avec Mr. Robert Tucher pour les créer Chevalier, & voici de quelle maniere ce Prince équitable & bienfaiſant leur départit cette faveur. Etant venus proche de l'Archiduc ils ſe mirent à genoux devant lui, puis ayant pris l'épée des mains du Comte de Solre qui la lui préſenta, il les créa Chevaliers en leur en touchant légérement l'épaule droite & en prononçant ſes paroles: je vous fais Chevalier au nom de Dieu & de St. George, pour conſerver fidélement la foi, l'Egliſe, la juſtice, les veuves & les orphelins. Après avoir reçu ce témoignage d'eſtime de la part de l'Archiduc, il retourna prendre ſon rang parmi le magiſtrat, qui applaudiſſoit à l honneur qu'on lui avoit fait.

Les faveurs de l'Archiduc ne changerent rien à la modeſtie de ſon genre de vie, & perſuadé que plus les Princes recompenſent les ſervices & les vertus de leurs ſujets, plus ceux-ci doivent s'efforcer de mériter les bonnes graces de ceux-là, on le vit toujours dans la même modération, rempliſſant les devoirs de ſa charge avec une droiture & une intégrité incorruptible: en ſorte que dans la ſuite de ſa vie, auſſi bien que dans les années précédentes il exprima conſtamment le parfait modele d'un magiſtrat accompli, qui n'a en vue que l'exécution des loix, l'amour de la juſtice & le bien public. Il mourut le douziéme Décembre mil ſix cent quarante, âgé de quatre-vingt ans, après avoir été Bourguemaître neuf fois. Il fut enterré dans l'égliſe des Recollets, où on voit ſon portrait & celui de ſa femme derriere le chœur, & où notre Seigneur montrant ſes playes à St. Thomas eſt peint de la main de Rubens ſur ſon épitaphe que nous pourrions rapporter ici, comme une piéce qui feroit honneur à ſon mérite. La recherche des antiquités eut pour lui des appas ſinguliers, il s'y étoit appliqué avec beaucoup de ſoin, & s'étoit fait un beau cabinet d'Antiques, où il ſe retiroit pendant ſes heures de loiſir avec d'autres curieux, pour en diſcourir. Il eut auſſi du goût pour la peinture & pour le deſſein auxquels il ſe connoiſſoit parfaitement, & faiſoit grand cas des ouvrages du fameux Mr. Rubens & de ſon célebre diſciple Mr. Antoine van Dyk.



D. NICOLAVS FABRICIVS DE PEIRESE Regius in. Aquisextiensi Curia Senator etc.

Ant. van Dyck pinxcit
Vorsterman sculp.

Cum privilegio

NICOLAS CLAUDE FABRI
DE PEIRESC CONSEILLER
AU PARLEMENT D'AIX.
&c. &c. &c.

EToit fils de Renaud Fabri Seigneur de Beaugencier, & de Marguerite de Bompar ſa femme. Il naquit au château de Beaugencier en Provence, le prémier de Décembre 1580. Si la vie du jeune Peireſc avoit été moins éclatante par ſon rare mérite & ſa profonde érudition, je pourrois rapporter ici la nobleſſe de ſon extraction, comment ſes ancêtres paſſerent d'Italie en France & les alliances illuſtres qu'ils y ont contractées : mais il ſe préſente à nos yeux une ſi grande foule d'Eloges compoſés par les ſavants de ce tems à la gloire de Monſieur de Peireſc, que paſſant ces faits ſous ſilence nous nous bornons à ſervir d'écho à ce que ces grands hommes ont dit. Encore ſerons nous obligés d'en retrancher beaucoup de choſes, pour ne pas nous écarter de la briefveté que nous nous ſommes propoſée.

La longue ſtérilité de Madame de Beaugencier, ayant fait craindre à ſon mari l'extinction de ſa famille, celui-ci prit un ſoin particulier du fils que le ciel accorda enfin à ſes vœux, & ce fils donna des marques ſi certaines de ſon amour pour les belles lettres, qu'il en fît ſes délices dans un âge où la jeuneſſe ne s'occupe encore que des amuſements enfantins. Son eſprit mûr & formé avant l'âge, ne s'occupa dès-lors que de choſes ſérieuſes & utiles, qui l'ont fait regarder depuis comme un des plus éclairés de ſon ſiècle dans l'hiſtoire ancienne & la Philoſophie. Brignolles, Saint-Maximin, Aix en Provence & Avignon, furent les prémieres écoles où il apprit les belles lettres. Tournon le vit enſuite étudier la Philoſophie, les Mathématiques & tout ce qui en dépend. Revenu à Aix il commença à y étudier la Juris-prudence, dont il ſe facilita l'intelligence, par une grande application à l'hiſtoire ancienne, où il decouvroit les cauſes & l'origine de loix.

De France il paſſa en Italie, pour continuer ſes études en Droit, & pour y voir les antiquités que ce vaſte païs renferme. Padoue fut la ville où il prit les leçons de Juris-prudence, & où il apprit les caractéres hébreux, ſamaritains, ſyriaques & arabes, autant qu'il les crut néceſſaires à l'intelligence de certaines inſcriptions qu'on trouve dans des piéces de monnoies ou des médailles antiques. Ses rares connoiſſances & ſon eſprit brillant le firent admirer d'un chacun, & il ne ſe trouvoit point de ſavant en Italie, qui ne recherchât ſa converſation & ſon amitié. Pluſieurs d'entr'eux firent des inſcriptions à ſon honneur; quoiqu'il n'eût alors qu'environ vingt-deux ans : chacune renferme l'éloge d'un ſavant du prémier ordre. Il vit les principales villes de ce païs, & eut de fréquentes conférences avec tout ce qui s'y trouvoit de perſonnes recommandables par leur érudition. Après qu'il eût attentivement conſidéré toutes les raretés que la ville de Naples contenoit, il s'approcha le plus qu'il fut poſſible des gorges épouvantables du mont Véſuve, pour en remarquer le terrible embraſement. Rome ne renferme rien d'antique qui échappa à ſa curioſité, & dont il n'ait tiré ou fait tirer ſous ſes yeux de fidéles copies ; ainſi après avoir parcouru l'Italie, & achevé ſon cours de droit à Padoue, il revint en France chargé de médailles, d'antiques, d'inſcriptions publiques, d'épitaphes, de livres anciens & curieux, & de tout ce qu'il y avoit pu découvrir de rélatif en quelque maniere à l'éclairciſſement de l'hiſtoire ancienne.

De retour en France, il reprit ſes études avec une nouvelle application, & alla les continuer à Mont-pellier, juſqu'à ce que ſes parents le rappellerent à Aix, où il prit le degré de docteur en Droit. Il ſe rendit enſuite à Paris. Tous les ſavants de cette grande ville ſe firent un plaiſir de le recevoir, & de lui faire voir les raretés qui s'y trouvent. De Paris il paſſa en Angleterre & y fut reçu du Roi Jaques d'une maniere très diſtinguée. Pendant le ſéjour qu'il fit dans cette iſle, ſes principales occupations furent de voir les ſavants qui floriſſoient alors à Londre & à Oxford, & de feuilleter les meilleures bibliothéques. D'Angle-

gleterre il passa en Hollande, où il vit avec une satisfaction inexprimable Mr. Hugue de Groot, & confera souvent avec le célebre Joseph Scaliger professeur à Leyde. Ce fut dans cette riche province qu'il trouva spécialement de quoi contenter sa curiosité, & exercer sa sagacité, dans ce nombre prodigieux de plantes, de coquillages, & de productions merveilleuses qu'on y apporte avec soin des Indes orientales.

Monsieur de Peiresc très satisfait de son voyage en Hollande, reprit le chemin de la France par les Païs-Bas espagnols. Il vit en passant à Anvers & à Louvain les personnes distinguées par leur savoir, qui s'empresserent comme à l'envie, de lui témoigner la joie qu'ils ressentoient de le voir. Mais il ne trouva chez aucun d'eux tant de satisfaction, que chez Mr. Venceslas Coebergher, fameux peintre & architecte, très versé dans les antiquités, qui lui fit voir l'excellente collection de piéces de peinture, d'architecture, d'images des Dieux, de médailles & d'autres antiques qu'il avoit assemblés, & sur lesquels ils firent ensembles des remarques aussi judicieuses qu'instructives. Mr. le Duc d'Arschot reçut aussi l'illustre de Peiresc avec beaucoup de considération, & lui fit présent d'un grand nombre de Médailles rares & curieuses. Il en reçut aussi une de Mr. de Peiresc dont il fit toujours grand cas.

Ayant vu dans ces Provinces tout ce qui pouvoit mériter ses attentions, il retourna à Aix. Il occupa peu après la charge de Conseiller au Parlement de la même ville, dont son oncle lui avoit obtenu les provisions du Roi pendant son absence. Comme son mérite étoit généralement reconnu, son élévation fut universellement applaudie. Il y administra la justice avec une droiture & une probité qui le rendirent respectable aux yeux de tout le monde. On voit peu de personnes posséder avec plus d'étendue que lui les qualités requises à un emploi si important. Il avoit une connoissance parfaite de la Juris-prudence, & une affabilité qui lui gagnoit tous les cœurs. Il joignit à des qualités, si nécessaires dans un magistrat, un amour extrème pour les belles lettres, n'y ayant aucun genre de litterature, qu'il n'eût épuisé en quelque façon.

Quoiqu'assidu aux fonctions de sa charge, il étoit si laborieux qu'il trouvoit assez de tems pour s'appliquer à l'étude de la Physique & des Antiquités, & pour entretenir à cet effet un commerce de lettres, avec les plus savants de l'Europe. Sa maison étoit une espéce d'Academie toujours ouverte aux personnes d'esprit, avec lesquelles il avoit un plaisir singulier de discourir. Il y avoit rassemblé des quatre parties du monde, tout ce qui pouvoit servir à l'embelissement de son cabinet & à la satisfaction de son esprit. Manuscrits rares en toute sorte de langues, marbres, statues, peintures, inscriptions, minéraux, plantes, animaux, momies, pierreries, vases & mesures des anciens: enfin tout ce que l'art & la nature avoient produit de singulier.

L'étroite amitié qui le lioit avec Mr. du Vair prémier président au parlement d'Aix, l'engagea à faire encore un voyage à Paris, lorsque le Roi donna les sceaux à celui-ci: lui même y fut pourvu d'une abbaïe en Guyenne, avec pouvoir de retenir sa charge de conseiller; mais après la mort de son ami, il retourna en Provence & se déporta ensuite de son consulat en faveur d'un de ses neveux, pour vaquer plus librement à ses études, qui le consommerent tellement qu'il tomba malade & mourut le 24 Juin 1637. Il rendit de très grands services à la République des lettres, qui lui sera à jamais obligée des soins, qu'il a pris de remettre au jour quantité de précieux restes de l'antiquité, que le tems auroit enséveli dans un oubli éternel. Plusieurs Académies ont fait des oraisons funébres à sa mémoire. Nous y renvoyons le lecteur curieux de connoître plus amplement les qualités personnelles, la sagacité & la profonde érudition de Mr. de Peiresc.





D. KENELMVS DIGBI EQVES
AVRATVS APVD CAROLV̄ REGĒ MAGNÆ BRITANIÆ

R.V. Vorst sculp.
Ant. van Dyck pinxit.

Cum priuilegio

KENELME DIGBI
CHEVALIER ANGLOIS.
&c. &c. &c.

Kenelme Digbi étoit ſorti de l'ancienne & illuſtre famille de Tilton dans le Comté de Leyceſter en Angleterre. Famille qui du tems de Henri II; & même avant la conquête des Normands, rempliſſoit déja avec honneur les prémieres charges du Royaume. Il s'appliqua à l'étude des langues & des ſciences pendant ſa jeuneſſe, & lorſqu'il fut plus avancé en âge, il marcha ſur les traces de ſon biſayeul Everard Digbi, qui avoit combattu vaillamment avec ſix de ſes fréres pour les interêts de Henri VII. contre l'uſurpateur Richard III. Il effaça par ſa ſage conduite la tâche que ſon pére avoit laiſſé à ſa famille, en trempant dans la conſpiration des poudres. Il fit plus, car l'attachement qu'il témoigna pour la perſonne de ce Prince, & ſa fidélité à le ſervir lui mériterent d'être rétabli dans la jouiſſance de ſes biens.

Rentré dans les bonnes graces du Roi, il parut à la cour avec éclat, y faiſant admirer ſa prudence & ſes belles qualités, & s'y acquit une grande réputation par les preuves non équivoques qu'il donna de ſa capacité dans les affaires du Cabinet & dans l'art de la guerre. Motifs qui déterminerent le Roi à lui confier dans la ſuite le commandement d'une flotte destinée à agir contre les Vénitiens. Ceux-ci avoient fait pluſieurs priſes ſur les Anglois ſans leur avoir préalablement déclaré la guerre. Digbi muni de lettres de repréſailles, mit à la voile pour leur rendre la pareille, & pour proteger la navigation de ſa nation. La fortune le ſeconda, il fit éclater ſa valeur par ſes beaux exploits contre ces Républicains & par les vaiſſeaux richement chargés qu'il leur enleva. Commandant une petite flotte ſur la Méditerranée, il ſe vit inveſti par celle de Véniſe beaucoup ſupérieure en voiles: mais ſon habileté le fit triompher. L'action ſe donna proche d'Alexandrette. Les Vénitiens ſe flattant de leur ſupériorité comptoit de ſe dédommager par ſa défaite des priſes qu'il leur avoit enlevées: mais il les combattit avec tant de prudence, qu'il s'ouvrit un chemin à travers de leur flotte, par lequel il reconduiſit ſon butin en Angleterre.

Il ne fut pas moins conſidéré ſous le regne ſuivant; car Charles I. étant monté ſur le trône de la Grande-Bretagne, continua à recompenſer ſes mérites par les brillants emplois qu'il lui donna. Ce Prince le fit gentil-homme de ſon cabinet, & convaincu de ſon habileté dans l'art militaire & dans la marine, lui donna l'intendance générale de ſes armées navales & le gouvernement de l'arſenal maritime dit de la Sainte Trinité. Mr. Digbi s'acquit beaucoup de gloire dans l'exercice de ſes emplois, en ſervant l'état & ſon Prince, & rendit en même tems ſon nom célebre parmi les ſavants, par les productions de ſon eſprit. Il s'addonna à l'étude des plus fameux auteurs anciens qu'il ſe rendit très familiers. Il en traduiſit parfaitement bien pluſieurs en anglois. Les modernes devinrent enſuite l'objet de ſon application & il puiſa dans les uns & les autres des vives lumieres qui firent admirer la pénétration de ſon eſprit & la ſublimité de ſon génie. C'eſt à l'aide de ſes grands maîtres & de ſa ſagacité naturelle, qu'il acquit les belles connoiſſances, dont il nous a fait part dans ſon livre de la nature des corps & de l'immortalité de l'ame. Il eut de fréquentes conférences ſur cet dernier ſujet avec le ſavant Mr. René Deſcartes. Ces deux illuſtres perſonnages avoient coutume de ſe voir au collége de Boncourt à Paris, où étoit leur rendez-vous. Ils ſe firent mutuellement beaucoup de politeſſe, & quoique leurs opinions ne s'accordaſſent point ſur pluſieurs articles, ils ne ſe ſéparerent que remplis d'eſtime l'un pour l'autre.

Mr. Digbi joignit l'étude des Mathématiques à celle de la Philoſophie, s'appliquant à faire les démonſtrations de celle-là avec tant de plaiſir, qu'on eût dit qu'il n'avoit point de plus grande ſatisfaction. Auſſi y fit-il des progrès merveilleux, qui l'engagerent inſenſiblement à rechercher par la Chimie les ſecrets les plus cachés de la nature. Conduit dans ſes opérations par d'auſſi bons guides que la Philoſophie & les Mathématiques, il fit des découvertes pour la perfection de la Médecine, & apprit pluſieurs remédes très ſalutaires, qu'il

qu'il diſtribuoit gratuitement aux pauvres. Il apprit en même tems le ſecret de compoſer la poudre de Sympathie, ſur laquelle il fit un très beau diſcours à Montpellier. Cette piéce ayant mérité l'approbation des docteurs de la faculté de Médecine, on la donna au public: mais la poudre de Sympathie ne fut repandue enſuite que par le chirurgien du Duc de Mayenne, à qui ce ſecret étoit parvenu.

Si les exploits militaires de Mr. Digbi, & ſes vaſtes connoiſſances dans les ſciences lui ont fait honneur, on peut dire que ſa fidélité inviolable pour ſon Prince, & ſon attachement ſincére à ſa Religion, l'ont encore rendu beaucoup plus recommandable. Le Roi Charles I. avoit tellement aigri l'eſprit de ſon Parlement & de la plûpart des Anglois & des Ecoſſois, qu'après avoir vu périr tragiquement ſes favoris ſur l'échaffaut, il ſubit enfin lui-même un ſort ſemblable. Une exécution ſi hardie & ſi énorme devoit faire tout appréhender aux partiſans du Roi: cependant Mr. Digbi ne diminua rien de ſon dévouement à la famille royale & on le vit conſtamment attaché aux interêts de la Reine Henriette de France, veuve du Roi décapité. Cette Princeſſe convaincue de ſon zèle & de ſon affection, le fit ſon chancellier & le nomma Ambaſſadeur auprès du Pape Innocent X., pour y aller menager les affaires de la Religion. Mais quoiqu'il ſe donnât tous les ſoins qu'on pouvoit attendre d'un miniſtre habile & zèlé dans les deux voyages qu'il fit à Rome en cette qualité, ſes négociations furent infructueuſes, l'opiniatreté de ceux qui dominoient dans la Grande-Brétagne, y ayant apporté des obſtacles inſurmontables.

Il tâcha enſuite d'adoucir les eſprits & de ramener les choſes à ſon but par quelques écrits, qu'il publia à Londre: mais ce fut à ſon dommage: car il fut arrêté, mis en priſon, & conduit devant le Parlement comme un criminel pour y être interrogé. Sa conſtance parut dans ce moment critique, il confeſſa hautement qu'il étoit catholique, & ſoutint par ſes ſages raiſonnements qu'il n'y avoit eu rien de criminel dans ſon attachement à la famille royale. Soit que ſes raiſons euſſent fait quelque impreſſion ſur l'eſprit de ſes juges, ſoit que la prudence, avec laquelle il s'étoit conduit pendant le regne du feu Roi, n'eût point donné lieu de le ſoupçonner d'avoir formé des entrépriſes contre la liberté de la nation, on ſe contenta de le condamner au banniſſement & à la confiſcation de tous ſes biens.

Il ſupporta cet accablant revers de fortune, avec une grandeur d'ame vraiment héroïque, & paſſa en France où il trouva une retraite favorable. Il s'y fit aimer par ſon eſprit & par ſes belles qualités de tous les ſavants, & des gens d'honneur & de diſtinction, qui s'efforcerent comme à l'envie d'adoucir les rigueurs de ſon exil, par les marques d'eſtime & d'amitié qu'ils lui donnerent. Sa vertu & ſa piété éclaterent alors merveilleuſement, & donnerent même un nouveau luſtre à ſon mérite pendant ces années de diſgraces, qui durerent juſqu'après la mort de l'uſurpateur Cromwel. Alors Charles II. ayant été rappellé en Angleterre par les intrigues du général Monck, pour occuper le trône de ſes péres: Mr. Digbi retourna auſſi à Londre & reçut pluſieurs témoignages d'eſtime de la part du nouveau Roi. Comme il ne s'étoit point élevé dans ſes prémieres proſpérités, ni laiſſé abbattre par les adverſités qui les avoient ſuivies, il uſa avec beaucoup de modeſtie de la fortune qui leur ſuccéda, & paſſa le reſte de ſes jours dans une grande tranquillité, continuant à s'adonner à l'étude des belles lettres, autant que les douleurs de la pierre, dont il étoit travaillé, le lui permirent. Sentant augmenter ſon mal dans la ſuite, & ſes reins commençant à s'ulcérer, il voulut repaſſer en France, dans l'eſpérance que le changement d'air apporteroit quelque adouciſſement à ſes peines. Dans ce deſſein il s'avança vers la mer couché dans une litiére: mais ſes maux s'accrurent tellement en chemin, qu'il fût obligé de ſe faire reporter à Londre. Il y mourut peu après, le 11 Mai 1665, âgé préciſément de 60 ans, étant né le même jour en 1605.

Il avoit épouſé la fille unique du chevalier Edouard Standley nommée Venetia, de laquelle il eut trois fils, Kenelme, Jean & George.

ALEXAN-





D. ALEXANDER DELLA FAILLE nobilis, senator Antuerpiensis

Anton van Dyck pinxit — *Iacobus de Man exc.* — *A. Lommelin sculp.*

xcviii

ALEXANDRE DELLA FAILLE
ANCIEN GENTIL-HOMME,
ECHEVIN DE LA VILLE D'ANVERS.
&c. &c. &c.

PLusieurs écrivains du dernier siècle & de celui-ci ont fait mention en passant des messieurs Della Faille. De ce nombre sont l'historien de l'Archiduc Albert & l'auteur du supplément aux trophées de Brabant : mais nous n'avons point lu, qu'aucun d'eux ait pris le soin de décrire la noblesse & l'antiquité de leur extraction. Elle est cependant si illustre, & si bien constatée par d'anciens monuments très authentiques, que nous croirions manquer à ce que nous devons à la mémoire des deux illustres morts de cette famille, dont nous sommes obligés de parler ici, si nous laissions échapper l'occasion, de donner en raccourci une légere idée de leur origine.

L'illustre maison Della Faille, d'où sont sortis les deux grands personnages suivants, est originaire d'Orient, où elle florissoit déjà long-tems avant que les Mahometans vinssent établir le siège de leur Empire en Europe. Elle servit avec distinction dans les armées des Empéreurs de la maison de Paléologue. Sa fidélité à ces Princes, son zèle & son attachement à leur service lui avoient mérité l'estime & la bienveillance de cette derniére race des Empereurs d'Orient, malheureusement ensévelie sous les ruines de leur Empire à la prise de Constantinople par Mahomet II. en 1453. Après ce coup fatal à la chrétienneté, Léopardo Della Faglia. (C'est ainsi que cette famille s'appelloit alors, & ce n'est que par un usage introduit à la faveur d'une traduction Wallone, qu'elle a porté depuis le nom Della Faille) Léopardo Della Faglia, dis-je, cherchant un azile assûré, où il put mettre sa foi sa liberté & sa vie à couvert des persécutions, se retira en Italie avec le Prince de Tarente, & s'établit peu après à Naples.

Le vrai mérite étant toujours estimé dans tout païs; Léopardo Della Faglia se vit considérer de plus en plus en Italie, à mesure qu'il y faisoit des connoissances. Des prémieres familles de cette région chercherent à s'allier avec ses enfants. Barnabé Ruffo Comte de Seiglio, Sinopoli & Nicotara épousa sa fille nommée Marie, & Guido-Baldo de la Rovere Duc d'Urbin donna en mariage sa fille appellée Loiére-Balde à Jean Della Faglia son fils. Ainsi si sa postérité se trouva privée des grands biens que les conquêtes des Mahometans lui avoient enlevés, elle eut d'ailleurs la consolation de participer à ceux des meilleures familles italiennes, & de trouver dans les Papes & dans les Ducs de Farnése des généreux protecteurs de leurs vertus, qui les dédommagerent en partie de la perte qu'ils avoient faite par l'extinction de la maison Impériale de Paléologue.

Vers l'an 1482, ce digne fils & héritier des vertus civiles & militaires de Leopardo Della Faglia fut nommé général de cavalerie par le Pape Innocent VIII. & s'acquitta de cet emploi à l'avantage du St. Siège, avec toute la prudence & la bravoure qu'on pouvoit attendre d'un officier de son rang & d'un héros, non seulement pendant le pontificat d'Innocent : mais encore sous celui de son successeur Alexandre VI. Ce fut en parti en reconnoissance des services signalés qu'il rendit à la cour de Rome dans ces tems difficiles, & en partie pour des mérites personnels, que son fils Jean-Baptiste Della Faglia, fut dans la suite des tems appellé de Naples à Rome & nommé prémier des quarante nobles de la ville de Castro, en 1537, par le Pape Paul III. qui l'estimoit particuliérement. Il ne jouit point long tems de cet honneur, ayant eu le malheur d'être massacré à Plaisance avec son Prince Pierre Louis de Farnése Duc de Castro.

Son fils Pierre Della Faglia ou della Faille hérita de la dignité de noble de la ville de Castro par la mort de son pére : mais depuis marié avec Vincente de Calvart de Sassigny il quitta l'Italie & vint s'établir dans les Païs-Bas, avec Agnate de Rasima mére de sa femme, & ses deux fréres Anthonio & Giovanni morts sans postérité. Ce Pierre della Faille laissa

entr'autres enfants un fils nommé Jean, qui épousa Cornille van der Capelle, & celui-ci eut un fils nommé aussi Jean, & marié avec Marie van der Goes. C'est de ce dernier mariage, que naquit Alexandre della Faille environ l'an 1583.

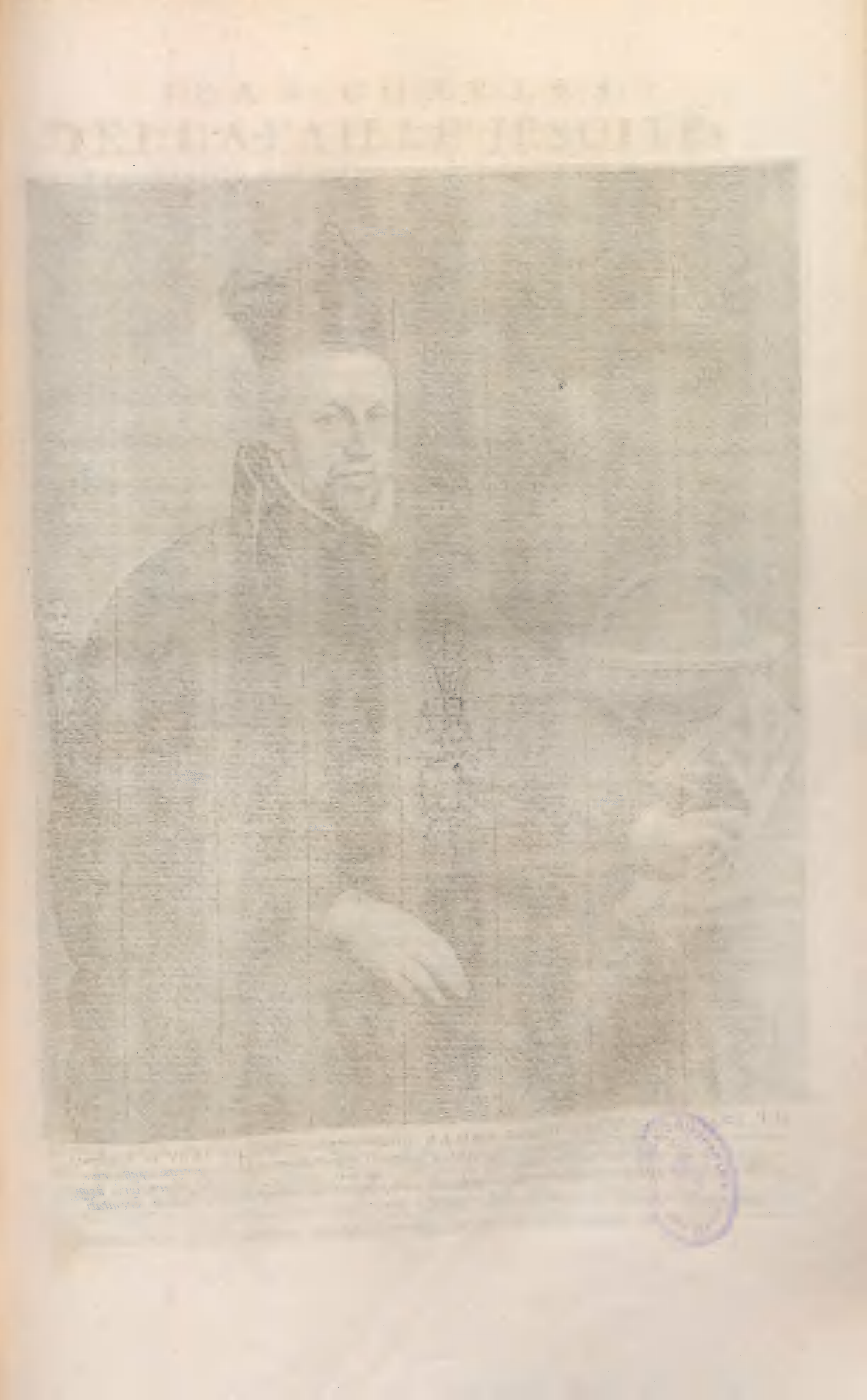
Issu d'une famille que le mérite seul perpétué de race en race avoit mis au dessus des revers de la fortune & promu aux prémiers emplois civils & militaires dans une terre étrangere, il fut élevé de maniere à pouvoir soutenir avec honneur le haut point de gloire auquel ses ancêtres étoient parvenus. Connoissance des langues, des beaux-arts & des sciences; rien ne fut oublié de ce qui pouvoit contribuer à cultiver son esprit, & à faire naître dans son cœur la haine du vice, l'amour de la vertu, l'estime & le respect pour la Religion. Après avoir appris la langue Latine, il alla étudier la Philosophie & la Juris prudence dans l'université de Louvain. Convaincu dès lors que pour être revêtu des emplois les plus brillants on en devient plus recommandable qu'à mesure qu'on en est digne & capable d'en remplir toutes les fonctions, il s'addonna à l'étude des loix, & reçut les honneurs académiques après les avoir mérités.

Revenu à Anvers il gagna le cœur & l'estime d'un chacun, par la pureté de ses mœurs, sa politesse & ses autres belles qualités personnelles. Un mérite si distingué, & accompagné d'une naissance illustre ne pouvoit rencontrer aucun obstacle dans ses entréprises, aussi peut-on dire qu'Alexandre della Faille n'en trouva jamais dont il ne triompha facilement. Ayant résolu de se marier il jetta les yeux sur noble demoiselle Marie de Bisthoven pour en faire son épouse. Sa déclaration sur ce sujet fut suivie du consentement de toute cette illustre famille & son amour payé d'un gracieux retour de la part de cette demoiselle, qui eut sujet de s'applaudir pendant toute sa vie d'avoir rencontré un cœur tendre pieux & généreux dans un mari fidel & parfaitement honnête homme. Il n'eut pas besoin d'employer la brigue pour être honoré de la magistrature, son mérite reconnu généralement à la cour & à la ville lui attira les suffrages de ses concitoyens, & l'approbation de la cour.

Il ne nous reste point assez de place pour nous étendre autant qu'il conviendroit, sur l'intégrité avec laquelle il s'acquitta plusieurs fois & pendant plusieurs années de la charge d'échevin de la ville d'Anvers; il seroit même assez difficile d'exprimer dignement la droiture de son cœur, sa sensibilité aux calamités publiques, qui arriverent de son tems, & sa compassion envers le commun du peuple qui en ressent toujours plus vivement les effets, mais nous ne pouvons oublier de dire qu'il employat dans ces occasions ses moyens & son crédit pour en adoucir la rigueur & qu'il fut constamment le nourricier du pauvre & le généreux défenseur de la veuve & de l'orphelin, jusqu'à ce qu'ayant atteint une heureuse veillesse, la mort vint trancher la fil de ses jours en 1653.

Il eut de son Mariage avec Mademoiselle de Bisthoven un fils nommé Jean-Baptiste, chevalier Seigneur de Reedt & dans son tems prémier Bourguemaître de la ville d'Anvers, qui eut pour fils Alexandre della Faille Margrave de la dite ville. La famille della Faille subsiste encore aujourd'hui dans les Païs-Bas, tant à Anvers qu'à Gand, & forme cinq branches différentes assez nombreuses, dont les membres possédent les prémiers emplois civils & militaires dans les dites villes, comme leurs ancêtres ont toujours possedé. Voici les noms de ces cinq branches qui tirent toutes leur origine de Jean della Faille & de Cornille van der Capelle uniques de leurs Ancêtres qui aient laissé postérité masculine. La branche de della Faille Reymenan, dont le chef est aujourd'hui Charles Joseph della Faille souvent prémier Bourguemaître de la ville d'Anvers & dont le fils Jérôme Joseph est Major de la dite ville. 2. La branche de della Faille Waerloos. 3. La branche de della Faille Baron de Nevel, dans laquelle on comprend son frére le Baron de Steinpuis. 4. La branche de della Faille Baron d'Huyssé souvent prémier Echevin & Bourguemaître de la ville de Gand. 5. La branche de della Faille d'Assenede dont le chef à deservi l'emploi de prémier Bourguemaître de Gand, & qui à son fils ainé actuellement Major de la même ville.

JEAN





R.P. IOANNES CAROLVS DELLA FAILLE *Antverpiensis e societate* IESV *in Academia madritensi collegij imperialis matheseos professor: Philippi IV hispaniarum indiarumq; regis consiliarius ac cosmographus indiarum consilij primarius Serenissimi principis Joannis Austriaci gubernatoris belgij quondam præceptor. nec non in expeditionibus neapolitanis, portus longoni barcinonæ in rebus bellicis serenitati suæ a consilys etc.*

Ant. v. Dyck pinxit. *Iacobus de Man. exc.* *A. Lommelin sculp.*

JEAN CHARLES DELLA-FAILLE JÉSUITE, PROFESSEUR DES MATHEMATIQUES A MADRID.

&c. &c. &c.

JEan Charles della-Faille cousin du précédent, sortit d'un branche de cette famille distinguée des autres par le nom de Reymenan. Il étoit fils de Jean della Faille Seigneur de Reymenan, & de Marie van den Vower sa femme. Il naquit à Anvers environ l'an mil six cent deux. A peine avoit-il atteint l'âge de dix ans, qu'il commença à étudier la langue latine dans le college des Jésuites de cette ville. Pendant le cours de ses humanités, il donna de si belles espérances, que ses maîtres & les principaux de cette societé employerent leurs caresses & leurs artifices pour lui faire goûter leur ordre. Tout le monde sait, que c'est une coutume presque aussi ancienne parmi ces péres que leur institut, de peupler leurs maisons de jeunes gens, dont l'instruction leur est confiée, lorsque ceux-ci sortent des familles considérables, ou qu'ils paroissent doués de quelque supériorité de talent. Ces deux avantages se trouvoient réunis dans le jeune della Faille. Sa maison étoit une des meilleures de la ville, puissante par ses richesses, ses charges & son crédit, comme nous venons de le dire. D'un autre côté, sa conduite & ses progrès donnoient des marques non équivoques d'un cœur docile, d'un esprit pénétrant & d'une mémoire heureuse. Ainsi lorsqu'il eut achevé son cours d'humanités, ils firent ensorte qu'il alla étudier la Philosophie dans un de leur college, ou ils continuerent à le cultiver. Une foible résistance de sa part fut la suite des portraits affreux qu'ils lui avoient faits du monde, des avantages de la vie religieuse si souvent répétés à ses oreilles & des recompenses promises à l'observance des vœux monastiques, qui surent faire valoir fort à propos, pour le roidir contre les oppositions d'un pére. Enfin il se rendit à leurs instigations, entra au noviciat résolu de se consacrer à Dieu, & le passa exemplairement dans des exercices de pieté & de dévotion.

Il alla depuis enseigner la jeunesse à Bruxelles, où il forma de bons étudiants & où il fut d'autant plus remarqué, que son pére y occupoit la charge de Sécrétaire d'état. Comme il étoit extrémement laborieux & infatigable au travail, il employoit le tems qu'il ne devoit point à son college à l'étude des mathématiques, pour lesquelles il avoit un penchant extrême. Le desir d'avancer dans la vaste carriere que ces sciences présentent, s'empara tellement de son esprit, qu'il donnoit à peine à son corps le repos nécessaire, & ses supérieurs furent plus d'une fois obligés d'employer leur autorité pour interrompre son application. La Théologie vint ensuite occuper une partie de son tems : mais elle ne put rallentir la passion qu'il avoit pour les mathématiques, & les connoissances certaines qu'on y acquiert eurent toujours plus d'appas pour lui que les difficultés Scholastiques, dont l'étude ne produit souvent que l'incertitude ou l'entêtement. Il s'étoit déja acquis le nom d'habile mathématicien, & ses supérieurs le destinoient à remplir une chaire de professeur en Philosophie, lorsque le Comte Duc d'Olivarez écrivit à Bruxelles, pour avoir un gouverneur capable de l'instruction de Dom Juan deuxiéme du nom, fils naturel de Philippe IV. Roi d'Espagne & d'une comédienne appellée Calderona.

Les ministres chargés de cette commission jetterent les yeux sur le pére della Faille. Ils ne doutoient ni de son mérite ni de sa capacité : mais ils ne savoient s'ils pourroient le résoudre à abandonner sa patrie. La proposition lui en fut faite, on l'appuya des avantages qu'il pourroit retirer en se chargeant de l'éducation d'un Prince que le Roi son pére aimoit tendrement, & on les fit si bien valoir qu'il l'accepta. Toutes choses furent bientôt reglées avec ses supérieurs pour son voyage, il prit congé d'eux, de ses parents & de ses amis & alla occuper la place de gouverneur du jeune Prince. Persuadé que pour instruire un éleve avec fruit, il faut connoître son esprit & gagner son cœur, il étudia si bien le caractere de Dom Juan qu'il le pénétra, & s'acquit ensuite son estime & son amour par la douceur

ceur de ſes remontrances, & par ſes manieres polies & ingénieuſes avec leſquelles il lui faiſoit ſentir la néceſſité des préceptes qu'il lui donnoit. Complaiſant à l'égard de ce jeune Prince ſans être trop indulgent, il n'a jamais feint de diſſimuler de petits défauts, que pour le conduire par des voies non rebutantes dans le chemin de la vertu, dont il jetta les précieuſes ſemences dans ſon cœur, en ornant ſon eſprit des connoiſſances néceſſaires à un Prince de ſon rang. Il avoit même pris un tel aſcendant ſur ſon éleve & l'avoit ſi bien perſuadé de ſa ſageſſe & de ſa prudence, que celui-ci ne faiſoit ou n'entreprennoit rien ſans avoir préalablement pris ſes avis.

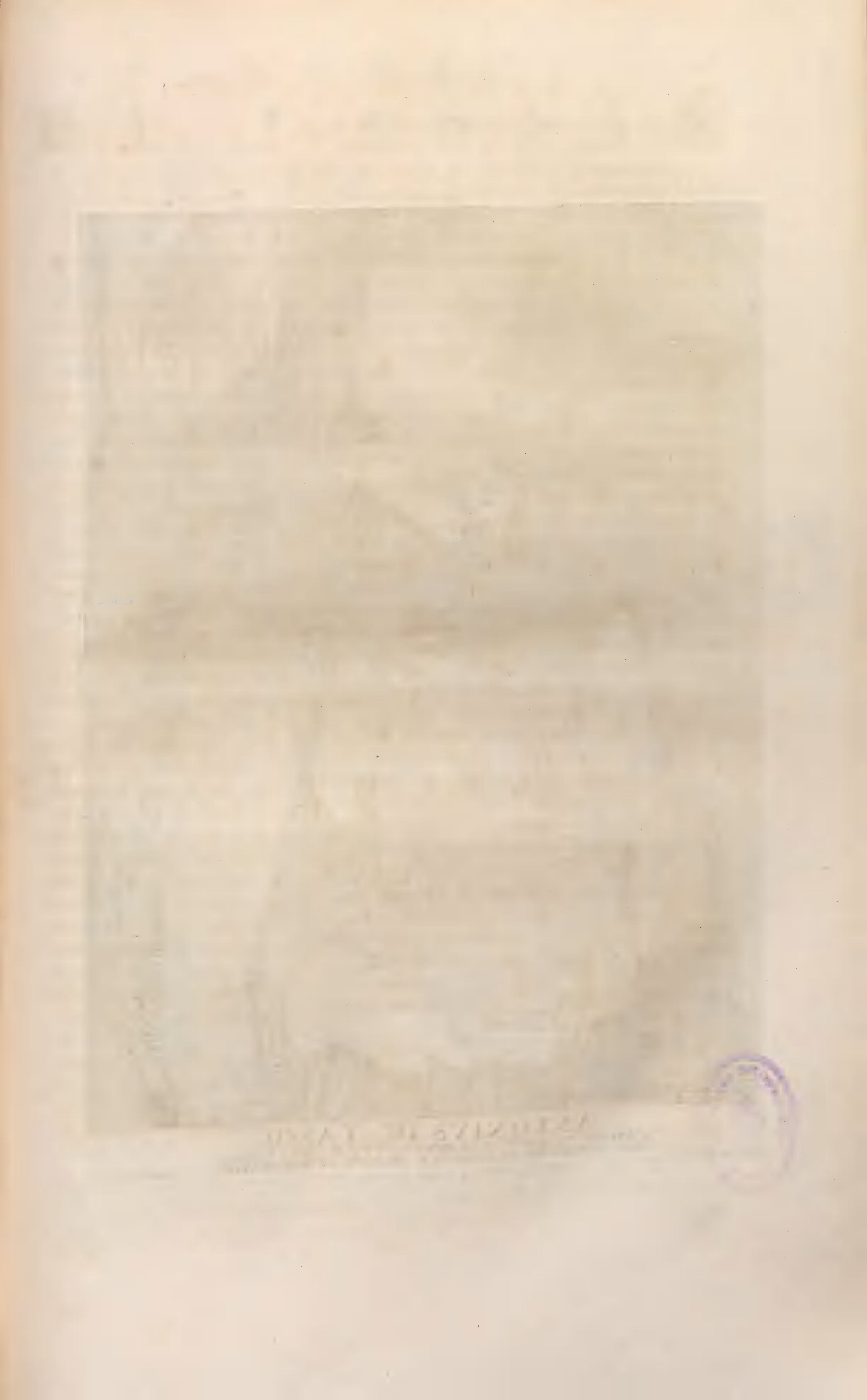
Si les ſoins du pére della Faille furent utiles à Dom Juan, ils ne furent pas moins agréables à Sa Majeſté Catholique qui le combla d'honneur & de bienfaits pour lui en marquer ſa reconnoiſſance. C'eſt par ce motif qu'il lui donna la chaire de Profeſſeur en Mathématiques au college impérial à Madrid, avec la qualité de ſon conſeiller & de ſon cosmographe de même qu'une penſion conſidérable. Ce fut dans la même vue qu'il le nomma enſuite prémier conſeiller au conſeil des Indes. Dans cet enchainement de faveur de la part du Prince, della Faille ne ſortit point des bornes de ſa modeſtie ordinaire: mais il parut toujours également humble & aſſidu à toutes les fonctions de ſes différentes charges qu'il remplit dignement, juſqu'à ce qu'il plût à Sa Majeſté de l'envoyer en Italie pour le bien de ſes états. Pour lors il en ſuſpendit les fonctions & accompagna Dom Juan au Royaume de Naples, avec la qualité de ſon conſeiller. Il fut d'un grand ſecours à ce jeune Prince dans cette expédition & c'eſt à ſa prudence & à ſes ſages conſeils qu'il dut en grande partie la prompte réduction de cet état & le rétabliſſement de l'autorité du Roi d'Eſpagne.

Un ſuccès ſi heureux & ſi rapide cauſa une joie extrême à la cour de Madrid, pour lors très laſſe de la guerre qui l'épuiſoit de tous côtés. Le Roi en reſſentit une ſatisfaction d'autant plus grande, qu'aimant tendrement Dom Juan il voyoit ſon credit s'établir dans la nation eſpagnole par un événement de cette importance, & voulant lui attirer de plus en plus l'eſtime de cette nation, il l'envoya à Barcelone capitale de la Catalogne, où la tranquillité n'étoit point encore bien affermie, quoique la France vinſſe de rendre à l'Eſpagne la partie de cette Province qui eſt au-delà des Pyrénées. Le pére della Faille accompagna encore Dom Juan dans la même qualité qu'il l'avoit ſuivi en Italie. Le poid des affaires rouloit principalement ſur lui, quoiqu'elles ſe traitaſſent au nom du jeune Prince & rien ne ſe faiſoit que par ſes conſeils. Tandis qu'ils étoient occupés à ſonder les diſpoſitions des grands de la Province, à affermir dans les interêts de la cour ceux qui chanceloient, à y faire rentrer ceux qui avoient ſuivi les revoltés, le pére della Faille tomba malade. Sa maladie ne parut point d'abord dangereuſe: mais contre l'opinion des médecins elle empira de jour en jour & termina enfin ſa carriere le quatriéme Novembre mil ſix cent cinquante-deux. Dom Juan fut extrêmement touché de ſa mort & ne put lui refuſer des larmes. Le Roi-même & toute ſa cour le regretterent. L'academie de Madrid perdit ſon principal ornement & ſa ſocieté un puiſſant appui. Il nous a laiſſé l'ouvrage ſuivant. *Theoremata de centro gravitatis partium circuli & eclipſis.*

Son corps fut enterré dans l'égliſe des RR. PP. Jéſuites de Barcelone, où Sa Majeſté Catholique lui fit ériger un Mauſolée de marbre d'une ſtructure admirable, ſur lequel on lit l'épitaphe ſuivant.

Patri Joanni Carolo Failla antverpiano Societatis Jeſu Sacerdoti integerrimo, atque doctiſſimo Mathematicæ Scientiæ magiſtro, Sereniſſimi DD. Joannis de Auſtria gubernatoris & ducis ſupremi Catholicæ Majeſtatis Philippi quarti, amor tanti Principis hoc Mauſoleum nobili virtutum ornatu, pulcherrimum ſapienti omnium ſcientiarum Celatura animatum ad poſtumam & perennem gloriam erexit conſecravit. Obiit Barcinonæ 4. *Novembris* 1652.

AN-





ANTONIVS DE TASSIS
CANONICVS ANTVERPIANVS, PICTVRÆ, STATVARIÆ,
NEC NON OMNIS ELEGANTIÆ AMATOR ET ADMIRATOR.

Ant. van Dyck pinxit. *Iacobus Neeffs sculpsit.*

ANTOINE
DE TASSIS
CHANOINE D'ANVERS.
&c. &c. &c.

ANtoine de Tassis natif d'Anvers étoit issu d'une des plus anciennes familles patriciennes de cette ville, où elle s'étoit acquise une estime générale, par le zèle du bien public & la parfaite intégrité qu'elle avoit souvent fait paroître dans l'exercice des prémieres charges de la magistrature. Ses parents lui donnerent une éducation proportionnée à sa naissance, afin de le rendre capable de soutenir avec dignité la gloire de leur maison, dans les emplois auxquels il pourroit parvenir dans la suite. Son esprit docile, sa mémoire heureuse flatterent agréablement leurs espérances. Dès qu'il fut en état d'une étude un peu solide, ils le firent fréquenter le college des P. P. Jésuites pour y apprendre les élements des langues greque & latine. Entre tems, le peintre qui venoit l'instruire dans le dessein, jetta dans son cœur les prémieres semences de l'amour de la peinture, qui crût avec l'âge & y poussa de profondes racines. Ayant achevé ses humanités, il alla faire un cours de Philosophie dans l'université de Louvain. Pendant qu'il s'avançoit ainsi dans les sciences il croissoit en âge. Le tems de se déterminer sur le choix d'un état approchoit, afin que ses études ultérieures pussent répondre au parti qu'il seroit résolu de prendre. Après s'être mûrement consulté, il se décida pour l'état ecclésiastique & s'addonna entierement à l'étude de la Théologie & de l'Ecriture Sainte.

Il seroit inutile d'ajoûter ici qu'il y fit des progrès, & qu'il mérita d'être regardé à juste titre comme un théologien savant, si l'on fait attention que la discipline académique étoit alors dans sa prémiere vigueur à Louvain. On n'auroit osé y aspirer au bonnet de docteur, sans se sentir un fond solide d'érudition, & cet honneur loin d'être vénal, comme il l'est dévenu abusivement depuis dans un trop grand nombre d'universités, ne s'accordoit encore qu'aux personnes distinguées par leur savoir. Sous ces réglements équitables Antoine de Tassis crut pouvoir prétendre aux honneurs académiques, & les obtint en effet après avoir satisfait aux examens accoutumés, & soutenu ses théses en public avec applaudissement. Dès le tems de sa fondation, l'université de Louvain eut le privilége de nommer ses suppôts à un certain nombre de bénéfices dans les chapitres même les plus illustres, & ce fut en vertu de cette prérogative qu'il fut pourvu d'un canonicat dans l'église cathédrale d'Anvers. Son mérite & son érudition, furent les seuls motifs de cette collation en sa faveur, & tout le crédit de sa famille doit être compté ici pour rien, parce que selon l'usage de l'université, ces espéces de recompenses ne se distribuoient que par voix de concours, sans aucune acception de personnes, afin d'exciter une salutaire émulation dans les étudiants, & afin d'exclure des bénéfices, aux quels l'université étoit en droit de nommer, toutes les personnes qui n'en seroient point véritablement dignes par l'intégrité de leurs mœurs, ou par la pureté de leur doctrine.

Antoine de Tassis dévenu chanoine gradué par une voie aussi honorable & aussi légitime, se réduisit à un genre de vie exactement conforme à son état. Chacune de ses occupations avoit ses heures reglées. L'étude & le service divin occupoient presque toute la matinée: la promenade ou quelque visite de bienséance avoient leurs tems marqués dans l'après-diner, & la cloche le rappellant à son église mettoit fin à ces heures de délassement. Son goût pour la peinture l'avoit engagé à se former un riche cabinet d'estampes & de tableaux, où il s'entretenoit avec ses parents, quelques amis ou quelque artiste qu'il honoroit de son estime. Hors de là il ne paroîssoit gueres que dans les endroits où les devoirs de son état & de la charité l'appelloient. Quoique bien partagé des biens de la fortune indépendemment de sa prébende, il fut toujours ennemi du faste, du jeu, de la dissipation & de tout ce qui

qui ne ſéyoit pas à la modeſtie eccléſiaſtique. Bienfaiſant envers les artiſtes, il a ſouvent employé par d'autres vues que celles de curioſité le pinceau de ceux dont il vouloit recompenſer les talents ou rendre le ſort moins diſgracieux, en leur épargnant la honte de recevoir du ſoulagement. Charitable envers les pauvres, il ne leur refuſa jamais ſon ſuperflu & une main ſécourable dans leurs beſoin, il leur fit même un leg conſidérable dans ſon teſtament, afin de leur faire éprouver ſa compaſſion juſqu'après ſa mort, qui arriva à Anvers vers les ſept heures du matin le onziéme Mai mil ſix cent cinquante-un: après avoir reçu les ſacrements avec une dévotion exemplaire, & fait part à ſon égliſe d'une portion de ſa ſucceſſion. Il ordonna que tout ce qui lui étoit dû des arriérages de ſon canonicat, ſeroit employé à la fondation de ſon anniverſaire qui ſe célebre encore à préſent chaque année dans l'égliſe cathédrale d'Anvers.

JEAN





DOMINVS IOANNES VANDEN WOVWER
Eq. Toparcha Quenastæ Regi Catholico Belli, et Supremi Ærarii in Belgio a Consiliis.

Anton. van Dÿck pinxit. *Paul. Pontius sculpsit.*

JEAN DE WOUWER
CHEVALIER,
CONSEILLER DE LA VILLE D'ANVERS.
&c. &c. &c.

Plusieurs écrivains ont confondu Mr. Jean de Wouwer né à Anvers le 28 Mai 1546, avec un autre du même nom qui naquit à Hambourg l'année suivante. L'amour que ces deux personnages eurent pour les belles lettres, dans lesquelles ils excellerent l'un & l'autre, leur parenté, leur naissance presque dans un même tems, lorsque les transmigrations étoient fort fréquentes au Païs-Bas, à cause des troubles que la Religion y occasionnoit, & beaucoup plus peut-être un défaut d'exactitude, auront donné lieu à la méprise de quelques auteurs sur ce sujet. Il ne faut cependant point les confondre; puisque ce sont deux personnes réellement distinguées, pour parler philosophiquement, & dont nous ne voulons traiter ici que du prémier. Il sortit d'une famille d'Anvers fort ancienne & fort considérable, qui avoit déja été mise au rang des nobles depuis long-tems à cause de ses vertus, de ses mérites & de son zèle pour le bien de l'état. Tandis qu'une branche de cette famille attachée à la Religion réformée se retira en Allemagne pour se mettre à l'abri de la persécution, l'autre continua de demeurer à Anvers, suivant constamment la Religion catholique romaine, & donna en plusieurs occasions des marques de son dévouement aux volontés de la cour d'Espagne. C'est de cette derniere branche qu'est issu Mr. de Wouwer, qui sera le sujet de ce discours.

Dès qu'il fût en âge de faire quelques progrès dans les études, ses parents le firent fréquenter le collége des P. P. Jésuites, où il commença son cours d'humanités ayant pour maître le pére Héribert Rosweyde. Dévenu capable des sciences plus élevées, ils l'envoyerent à l'Université de Louvain pour s'y appliquer, & il répondit parfaitement aux vues qu'ils s'étoient proposées. Bien différent de ces jeunes érudiants, qui ne consultent pour l'ordinaire que leurs aises & leurs plaisirs dans le choix qu'ils font d'un logement, il ne se proposa que l'avancement de ses études dans celui qu'il prit. Ce fut dans ce dessein qu'il alla demeurer dans la maison du célebre professeur Juste Lipse, où il pouvoit rencontrer cet avantage: car outre les leçons qu'il prennoit dans les colléges, la conversation journaliére avec ce savant pouvoit contribuer beaucoup à sa perfection. Elle y contribua effectivement, & les progrés qu'il y fit joint à ses belles qualités personnelles, & à son amour pour les sciences, lui gagnerent le cœur de Juste Lipse, qui eut toute sa vie une véritable amitié pour lui. Ce savant homme en donna des preuves jusqu'à la mort, en nommant dans son testament Mr. de Wouwer pour un des exécuteurs de ses dernieres volontés, & en recommandant à lui seul le soin de ses manuscrits: partie de sa succession qui ne lui tenoit pas le moins au cœur.

Mr. Wouwer poussé par un desir ardent de se perfectionner dans les belles lettres, qui faisoient sa passion favorite, entreprit le voyage de France & d'Espagne, d'où allant en Italie il repassa par l'Allemagne, après avoir vu les savants de ces païs, & les originaux de ces belles antiquités, dont il avoit si souvent entendu discourir son hôte. Il profita d'autant plus dans ce voyage, que ses études & son âge le mettoient en état de faire un plus juste discernement des choses qui se présenterent à ses yeux dans les différentes villes où il s'arrêta. En homme d'esprit & d'intégrité, il examina attentivement ces nations, tâchant avec un soin égal d'en copier les vertus & d'en éviter les défauts. Il vit avec un plaisir extrême les monuments antiques que Rome, Vénise, Florence & quelques autres villes d'Italie se glorifient de posséder, & revint dans sa patrie orné de tous les avantages qu'on peut recueillir en voyageant parmis les nations étrangeres. Son mérite le rendant très recommandable, ses concitoyens le virent avec joie élevé à la charge de conseiller de la ville d'Anvers: mais ils n'eurent point le bonheur de le posséder long-tems, car la cour de Bruxelles

les informée de ſes belles qualités l'appella & le plaça au conſeil des Finances, où il fit éclater ſa probité ſa vigilance & ſa droiture, & paſſa enſuite au conſeil de guerre, où répondant aux vues de l'illuſtre Princeſſe qui l'élevoit, il ſervit ſa patrie avec tout le zèle & toute l'habileté qu'on pouvoit attendre d'un miniſtre prudent & éclairé. Si nous en croyons l'auteur de la vie de l'Archiduc Albert, Mr. de Wouwer à occupé auſſi la charge de ſecrétaire de la Chancellerie de Brabant, car dans la deſcription qu'il fait de la pompe funébre du même Archiduc, il nous le repréſente y aſſiſtant en cette qualité.

L'Infante Iſabelle Claire Eugénie pour lors gouvernante des Païs-Bas, très ſatisfaite des ſervices de Mr. Wouwer, jetta les yeux ſur lui, pour aller de ſa part exécuter quelques commiſſions à la cour de Madrid, & prit par là occaſion de le faire connoître à Philippe IV. Roi d'Eſpagne. Elle ſavoit par expérience que ce Prince ne refuſoit point ſa protection à ceux qu'elle lui envoyoit muni de lettres de recommandation, & elle en eut une nouvelle preuve dans la maniére dont Mr. de Wouwer en fut reçu, Ce Prince lui fit un accueil très gracieux à ſon arrivée, fut charmé de ſon eſprit dans quelques entrétiens qu'il eut avec lui, l'honora de la dignité de Chevalier pendant ſon ſéjour à Madrid, & le renvoya enſuite vers l'Infante comblé de bienfaits, pour continuer l'exercice de ſa charge.

Revenu dans les Païs-Bas, il conſerva & augmenta ſon crédit à la cour de l'Infante Iſabelle, à laquelle il ne ſurvecut qu'environ deux ans, rempliſſant ſon poſte avec un zèle & une fidélité qui lui méritérent un approbation générale, & employant les moments de loiſir que ſes occupations lui donnoient, à la compoſition de quelques ouvrages que nous indiquerons, & à l'arrangement des manuſcrits, dont Mr. Juſte Lipſe lui avoit recommandé le ſoin avant ſa mort. Il fit imprimer deux centuries des lettres de Juſte Lipſe, de même que Tacite & Séneque avec des doctes remarques de ce ſavant ſur ces deux auteurs. Ces deux derniers, qui paſſent pour des meilleurs ouvrages de Lipſe, ont été fort loués des gens de lettres & les belles préfaces de ſa façon que Mr. de Wouwer y ajoûta ſont des ornements qui les rendent encore plus eſtimables. Il paroit qu'il étoit fort prévenu en faveur de l'érudition de Juſte Lipſe. De là ſon *Euchariſticon Cl. & incomparabili viro Juſto Lipſio*, & ſon *Aſſertio Lipſiani donarii adverſus Gelaſtorum ſugillationes*. Il compoſa ce deuxiéme à l'occaſion de quelques plaiſanteries qu'on fit ſur la donation que Juſte Lipſe avoit faite de ſa plume à notre Dame de Hall. Nous avons encore de Mr. de Wouwer un panégyrique dédié au Séréniſſime Archiduc Albert & à l'Infante Iſabelle &c. Souverains des Païs-Bas, la vie du bienheureux Simon Valentin prêtre, & un livre de la conſolation, écrit au fameux peintre Pierre Paul Rubens, au ſujet de la mort de ſon frére Philippe.

C'eſt en partie par ces ouvrages écrits en latin, que Mr. de Wouwer s'eſt fait connoître à la République des lettres. La latinité en eſt élégante, nette & dédagée de certains tours d'expreſſion qu'on a cenſurés dans les écrits de Juſte Lipſe. C'eſt ſon amour pour les belles lettres & pour les perſonnes qui les cultivoient, qui lui ont attiré l'eſtime des ſavants. C'eſt ſa probité & ſa droiture qui l'ont fait généralement aimer des grands & des petits dans les différentes charges qu'il a occupées, & ce ſont ſes ſoins infatigables pour le bien de ſa patrie & de l'état, qui lui ont acquis la bienveillance de ſon Prince, & qui l'ont fait regretter beaucoup lorſqu'il mourut le 23 Septembre 1635, dans la cinquante-neuviéme année de ſon âge; pendant que l'Infant Dom Ferdinand étoit gouverneur des Païs-Bas.

PAUL





Nobilissimus et Integerrimus Vir, D. PAVLVS HALMALIVS, Senator Ant.

Ant. van Dyck pinxit
Pet. de Iode sculp.

Cum priuilegio

PAUL DE HALMALE
ANCIEN GENTIL-HOMME,
ECHEVIN DE LA VILLE D'ANVERS.
&c. &c. &c.

PAul de Halmale naquit à Anvers environ l'an mil cinq cent quatre-vingt-ſix. Il étoit fils de Meſſire Gommar de Halmale & d'Anne de Fockenberg ſa femme, petit-fils de Philippe de Halmale qui avoit épouſé une demoiſelle de qualité ſurnommée Roeloffes, & arriére petit-fils de Meſſire Jean de Halmale Chevalier, né le ſeiziéme Mai mil quatre cent trente-ſix & marié enſuite avec Chriſtine d'Amſtel fille de Gysbert du même nom & de Chriſtine de Sevenbergen. Si l'ancienneté & la nobleſſe de cette illuſtre maiſon pouvoit être revoquée en doute, il nous ſeroit aiſé pour les prouver, de remonter juſqu'à la fin du douziéme ſiècle & de citer depuis lors ſes ancêtres de génération en génération. On les verroit ſe ſuccéder les uns aux autres ſans interruption & remplir chacun en ſon tems des places conſidérables dans leur patrie, ſoit dans l'égliſe, ſoit dans la magiſtrature. Ce fut entre les mains d'un Bourguemaître de ce nom que l'Archiduc Albert prêta le ſerment uſité, lorſqu'il alla prendre poſſeſſion du Marquiſat d'Anvers, après ſon mariage avec l'Infante Iſabelle Claire Eugéne, qui le lui avoit apporté en dot de même que le reſte des Païs-Bas eſpagnols. On peut ajoûter, ſans porter la moindre atteinte à l'ancienneté des familles nobles réſidentes à Anvers, que s'il s'en trouve qui ſoient établies dans la même ville depuis autant de ſiècles que celle de Halmale, le nombre en eſt fort petit, & ne peut gueres excéder celui de deux ou trois. Nous n'inſiſterons point davantage ſur cet article, parce que toute la gloire que l'on peut donner à un homme pour être deſcendu d'une illuſtre ſucceſſion d'ancêtres ſeroit bien peu de choſe en elle-même & par rapport à lui, ſi elle n'étoit ſoutenue par ſon mérite perſonnel. C'eſt celui-ci qui doit principalement introduire une véritable diſtinction, & c'eſt par cet endroit qu'il nous faut conſidérer Paul de Halmale en parcourant legérement les circonſtances les plus remarquables de ſa vie.

Né avec tous les avantages du corps & de l'eſprit qu'on peut ſouhaiter dans un enfant, il fut deſtiné à la robe par ſes parents preſque auſſi-tôt que ſes talents commencerent à ſe faire remarquer, & élevé d'une maniere à pouvoir répondre dignement à leurs vues. Les exercices corporels aiderent à augmenter la force de ſon temperamment, lorſqu'il fut capable d'y vaquer. Les bons exemples & les ſalutaires inſtructions paternels contribuerent beaucoup à la formation de ſes mœurs pendant ſa jeuneſſe, & les leçons des maîtres répandirent en même tems dans ſon eſprit les lumieres & les connoiſſances néceſſaires à celui dont on ſe propoſoit de faire dans la ſuite des tems un magiſtrat reſpectable. L'événement fera voir que les vues des parents étoient conformes aux deſſeins de la providence & que les ſages diſpoſitions qu'ils firent à cet effet, étoient des préparations indiſpenſables. Selon la coutume du païs, il paſſa du college d'Anvers à l'univerſité de Louvain, où il fit ſes licences en droit, & de là ſes parents le firent voyager dans les Païs-Bas & en France afin de le détourner du deſſein où il le croyoient de ſe marier dans un âge qui ne leur paroiſſoit point encore aſſez mûr pour ſe choiſir un établiſſement. Il ſe ſoumit à leurs ordres avec docilité & rapporta pour fruit d'un voyage de près de deux ans des manieres polies & une certaine connoiſſance du monde qu'on acquiert rarement dans le ſein de ſa famille, & qu'on pouvoit encore plus rarement y acquerir dans ce tems.

Il ne demeura point long-tems à Anvers après ſon retour ſans penſer derechef au mariage. Ses parents ne crurent plus devoir s'y oppoſer directement ni indirectement; au contraire voyant qu'il avoit conçu de l'inclination, pour une demoiſelle que ſa vertu & ſa modeſtie ne rendoient pas moins aimable que ſa beauté, ils lui laiſſerent une entiere liberté de continuer ſes recherches. L'amante ayant réſolu de répondre à la flamme de Mr. Halmale, les deux familles convinrent de la dot & des conditions de leur contract & leur permi-

mirent d'unir leur destinée par des liens indissolubles. Si la fertilité d'un mariage est une marque que le ciel le bénit, comme l'Ecriture Sainte ne nous permet point de le revoquer en doute, il n'y en à pas un grand nombre qui éprouvent une bénédiction plus abondante que n'éprouverent ces deux époux. Dix-sept enfants tant fils que filles furent les fruits de leur alliance. Les infirmités aux quelles une femme est sujette dans tant de grossesses & de couches furent à Mr. Halmale autant d'occasions de témoigner la tendresse de son cœur à sa chere épouse, & de lui donner des marques authentiques de son amour, par la part qu'il prennoit à ce qu'elle étoit obligée de souffrir.

Au milieu de ces ambaras, & tout occupé du soin d'une famille qui s'augmentoit presque tous les ans, il ne cherchoit point les honneurs de la magistrature : il auroit même préféré les douceurs d'une vie privée à l'éclat des emplois, s'il n'eut dépendu que de lui : mais ses concitoyens pensant tout autrement que lui à cet égard l'élurent pour Echevin de leur ville en mil six cent vingt-sept. Il n'acquiesça qu'à regret à son élevation, persuadé que les occupations de cette charge, l'enleveroient souvent à sa famille pour laquelle il étoit toute tendresse & tout œil. Il ne supporta alors que pendant deux ans le poid de ce fardeau pénible qu'on lui avoit imposé malgré lui, & pour ce tems faisant violence à ce que son amour conjugal & paternel vouloit exiger de lui, il retrancha à sa famille une partie du tems qu'il lui donnoit d'affection, pour le consacrer par devoir aux fonctions de sa charge. En mil six cent vingt-neuf il fut rendu à lui-même & à sa famille. Cinq années consécutives s'écoulerent dans cette situation desirée, pendant lesquelles il donna à sa famille tous les soins & tous les témoignages d'amour qu'on peut attendre d'un bon pére & d'un bon mari. Cet espace de tems lui parut plus court que les deux années de gêne qu'il venoit de passer : mais cette tranquillité fut troublée en mil six cent trente-quatre par une nouvelle élection, qui le fit encore rentrer dans le Magistrature, & depuis lors jusqu'à la fin de ses jours, il ne lui fut plus possible de se voir libre. Les Bourguemaîtres & Echevins de la ville d'Anvers étoient si satisfaits de la sagesse de ses avis, de son amour pour la justice & de ses soins pour tout ce qui étoit du ressort de sa charge qu'ils l'y retinrent par des élections réitérées, & la bourgeoisie étoit si prévenue pour sa famille, qui de tems immémorial avoit toujours témoigné beaucoup d'intégrité dans l'administration de la justice, qu'il se vit obligé de céder aux vœux du public & de demeurer dans la régence de cette ville jusqu'à sa mort, dont on n'a négligé de nous communiquer la date & qui fut vraisemblablement vers l'an 1643.

Après avoir vu ci-dessus dix-sept enfants nés d'un seul de Halmale, sans y comprendre deux autres branches du même nom, qui avoient aussi alors postérité masculine, on croiroit aisément que cette famille est aujourd'hui dévenue très nombreuse : mais il en est tout le contraire, elle ne subsiste plus présentement du moins en ligne masculine que dans deux seules personnes, dont celle qui posséde les archives de cette ancienne maison & qui est regardée pour en être le chef, est Mr. de Halmale chanoine noble & gradué de l'église cathédrale d'Anvers, où il y a douze prébendes qui ne peuvent être possédées selon les reglements inviolables de ce chapitre, que par des sujets qui ont donné des preuves authentiques de noblesse, & qui sont licentiés en Droit. L'autre est Monsieur Jean Joseph de Halmale, ancien Echevin de la ville d'Anvers, qui vit encore dans le célibat.

CON-





D. CONSTANTINVS HVGENS EQVES
TOPARCHA SVYLECOM.

Ant. van dÿck pinxit

cum priuilegio

CONSTANTIN HUYGENS
SEIGNEUR DE ZUYLICHEM.
&c. &c. &c.

Constantin Huygens Seigneur de Zuylichem, dont les ancêtres étoient brabanzons, naquit à la Haie le quatriéme Septembre 1596. Il étoit petit-fils de Corneille Huygens prémier de cette famille qui s'établit en Hollande, & second fils de Christian Huygens Secrétaire du Conseil d'état de la République des Provinces-Unies. Dès sa tendre jeunesse il aima les belles lettres & les sciences & s'y appliqua soigneusement. Il étudia la Philosophie & la Juris-prudence, & comme il étoit doué d'un esprit droit & pénétrant, outre les langues latine & françoise qu'il apprit parfaitement, il se forma dans le droit public, & acquit une grande connoissance des interêts des Princes. Son humeur doux & agréable, ses manieres polies & insinuantes jointes à son érudition, engagerent Fréderic Henri Prince d'Orange & gouverneur général des Provinces-Unies à s'attacher à ce grand homme. Ce Prince qui se connoissoit parfaitement en bons esprit, fit Mr. Huygens secrétaire de ses commandements & son conseiller. Postes qu'il a rempli avec beaucoup d'intégrité: ayant rendu des services signalés à trois Princes de la maison d'Orange.

La France qui avoit déja ôté ci-devant la Principauté d'Orange à ses légitimes Souverains s'en étoit mise en possession & en avoit fait démolir les fortifications, sous le prétexte spécieux de la Religion, que les Princes savent faire sonner bien haut, lorsqu'il est d'accord avec leurs interêts. Monsieur de Zuylichem fut envoyé à Paris, pour négocier la restitution de cet état. Le Roi très chrétien avoit beaucoup de peine à le relacher. La négociation traina en longueur: mais Mr. de Zuylichem traita la chose avec tant d'addresse & de capacité, qu'après quatre ans de peines & de soins il en triompha & engagea la cour de France à restituer ses états au Prince d'Orange Guillaume Henri, depuis Roi de la Grande-Brétagne. Il partit ensuite de Paris, où il s'étoit acquis la réputation d'habile négociateur, pour aller prendre possession de la Principauté d'Orange au nom de son Souverain, & pour recevoir la foi & l'hommage des officiers de la justice & des habitants.

Pendant qu'il étoit dans la place du Cirque à la tête du Parlement, pour y faire publier une amnistie générale: on dit qu'il parut un phénoméne en l'air, formant une espéce de couronne, qui vint se posér sur le trône preparé pour le Prince. Je ne guarantis point la réalité de cet évenement rapporté dans les larmes de Jaques de Pineton de Chambrun, quoique l'auteur assure que plus de huit mille personnes l'on vu, & qu'il semble vouloir le donner pour un miracle. Il ajoûte pour le confirmer que Monsieur de Zuylichem a composé l'Epigramme suivante sur ce sujet, le 6 Mai 1665, jour auquel le prodige doit avoir paru.

Dum stat arausiacæ confirmatura coronæ
Antiquam populi læta corona fidem,
Non dubie cœlo placuit quod utrique coronæ
Tertia de cœlo missa coronat opus.

Les Protestants ayant beaucoup souffert de la part des François pendant les années que ceux-ci avoient été maîtres d'Orange; reçurent Mr. de Zuylichem comme leur libérateur. Il remit les choses sur l'ancien pied, rendit sa prémiere liberté à l'Eglise, & rétablit les ministres de la parole de Dieu dans leurs chaires, donnant à chacun d'eux les louanges & les marques d'estime qu'ils avoient méritées par leur constance. Il partit ensuite pour revenir en sa patrie, où il fut accueilli d'une maniere aussi distinguée que les services qu'il avoit rendus au Prince & à la Religion étoient importants & agréables.

Il continua de suivre le parti du Prince d'Orange, quoiqu'il fût fort foible alors dans les Provinces-Unies, & s'adonna presque entierement à l'étude des belles lettres. Il protegeoit de tout son crédit les savants & ceux qui excelloient dans les beaux arts, les obligeant en tout ce qui dépendoit de lui. Dans le dessein de se perfectionner, il entretint un grand

grand commerce de lettres avec les plus célebres ſavants de ſon ſiècle. On compte parmi ceux-ci, Mrs. Deſcartes, Balzac, Henri du Puy, Corneille, le P. Merſenne & pluſieurs autres, outre les plus illuſtres, qui floriſſoient alors dans les Provinces-Unies.

Guillaume III. ayant été élevé aux charges que ſes ancêtres avoient poſſedées dans la République, Mr. de Zuylichem occupa la place de ſecrétaire des commandements de ce Prince, qui le fit depuis Préſident de ſon conſeil. Il ſe déporta enſuite de la charge de Secrétaire du Prince d'Orange en faveur de ſon fils ainé, & porta le nom de Zeelhem pendant quelques années, à la place de celui de Zuylichem.

Il ne reſſentit point les infirmités de la vielleſſe, & conſerva la préſence & la vivacité de ſon eſprit juſqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans & ſix mois auquel il mourut en 1687. extrèmement regreté de ſon Prince, de ſes compatriotes, de tous les ſavants, & de tous ceux qui avoient eu le bonheur de le connoître particulierement. Il eut la conſolation de voir ſes trois fils bien établis avant ſa mort. L'ainé occupant la place de Secrétaire du Prince d'Orange qu'il lui avoit reſignée: le ſecond membre de l'académie royale des ſciences de Paris, jouiſſant d'une bonne penſion en France, où Mr. Colbert tâchoit de le fixer, à cauſe de ſes grandes connoiſſances dans les Mathématiques, & le cadet étant député pour tout le tems de ſa vie à l'Amirauté de Rotterdam. Celui-ci ſeul ſe maria & laiſſa poſtérité.

Comme Mr. de Zuylichem étoit regardé pour le promoteur des ſciences, il eut la direction de l'univerſité qu'on voulut établir à Breda vers l'an 1646; mais qui malgré ſes ſoins ne ſubſiſta pas long-tems. Il fut auteur de pluſieurs beaux ouvrages de poëſie tant en flamand qu'en latin, qui lui ont d'abord attiré beaucoup d'éloges: cependant on vit enſuite des ſavants en porter un jugement bien différent. Mr. Olaus Borrichius danois de nation, dit dans ſes diſſertations ſur les poëtes latins, qu'on croiroit que les vers de Mr. Conſtantin Huygens ont été travaillés & limés pendant une longue ſuite d'années, & qu'ils ſont les fruits d'une pénible étude & de beaucoup de méditations: mais qu'il les faiſoit ſur le champ, auſſi polis & auſſi achevés, que ce que les autres travailloient avec plus de ſoin & de loiſir. Sa veine eſt abondante, continue-t'il, heureuſe & aiſée, & ſes vers paroîſſent d'autant plus eſtimables aux yeux des connoiſſeurs, que leur auteur les jugeoit mépriſables. Mr. Gaſpard Barlæus miniſtre des remontrants en Hollande, Profeſſeur à Leyden & puis dans l'école illuſtre d'Amſterdam, rencherit encore ſur Mr. Borrichius, en ajoûtant, qu'on trouve dans les vers de Mr. de Zuylichem, un caractere d'honnête homme, qui en rend l'auteur aimable, qu'il y fait paroître un bon cœur pour ſes amis, une vivacité merveilleuſe contre le vice, une piété filiale envers ſa patrie, une reconnoiſſance ſincére envers ſes maîtres & ſes patrons, un courage intrépide contre les ennemis publics, une gayeté honnête dans la proſpérité, & un ſerieux modeſte dans l'adverſité; de ſorte que ce n'eſt pas un poëte ordinaire qui chante à tort & à travers ſans ſavoir bien ſouvent ce qu'Apollon lui inſpire, mais que c'eſt un bon citoyen faiſant judicieuſement de bons vers. Au contraire Mr. de la Monnoye dit dans ſes remarques ſur *les jugements des ſavants* par Mr. Baillet, que les vers latins de Mr. Huygens ſont fort médiocres, ſelon l'opinion de tous ceux qui entendent la poëſie latine, & que le poſte de ſecrétaire des commandements du Prince d'Orange & de Préſident de ſon conſeil, qui le mettoient en état de rendre ſervice à beaucoup de perſonnes lui avoient ſeuls attiré tous les éloges qu'on avoit faits de ſes poëſies. Tel eſt le ſort de la plupart des ouvrages des ſavants, ils ne peuvent plaire à tout le monde, mais ſi la raiſon que Mr. de la Monnoye allegue peut avoir quelque lieu, il me ſemble que ce n'eſt qu'à l'égard des ſavants des Provinces-Unies, & non à l'égard des étrangers, comme étoient Mrs. Borrichius Balzac & Baillet. Je ne ſais ſi l'auteur d'un eſpéce de roman, intitulé *Memoires de Hollande*, avoit beaucoup meilleure raiſon de tourner en ridicule Mr. de Zuylichem autant qu'il le fait. Il dit, que la ſcéne du Roman étoit à Amſterdam, qu'elle arriva lorſque le Prince d'Orange voulut aſſiéger cette ville, & que l'héroïne étoit une juive qui ſe faiſoit chrétienne. Il eſt aiſé de déviner ce que cet auteur a voulu dire.

GAS-





CLARISSIMVS VIR, CASPERIVS GEVARTIVS IVRISCONSVLTVS ARCHIGRAMMATEVS ANTVERPIANVS, CONSILIARIVS ET HISTO: RIOGRAPHVS CÆSAREVS.

Ant. van Dyck pinxit
Paul. du Pont. sculp.

Cum priuilegio

GASPARD GEVART
JURISCONSULTE,
HISTORIOGRAPHE DE L'EMPEREUR, GREFFIER D'ANVERS.
&c. &c. &c.

GAspard Gévart naquit à Anvers le sixiéme Août de l'année 1593. Il étoit fils du célebre Jean Gévart, qui embrassa l'état ecclésiastique après la mort de sa femme, & devint chanoine, puis official d'Anvers. Il s'étoit acquis auparavant une grande réputation dans le barreau, en exerceant la profession d'Avocat, dans laquelle il excella par son habileté dans la Juris-prudence jointe au don de s'énoncer avec facilité & précision. L'Archiduc Albert & l'Infante Isabelle Claire Eugénie souverains des Païs-Bas avoient une estime particuliére pour lui & l'avoient honoré de diverses commissions importantes. Entr'autres il avoit été envoyé de leur part à la Haie en 1606, avec Mr. Witenhorst, pour tâcher de moyenner un accommodement avec les Provinces-Unies: mais ayant sondé l'esprit du peuple qu'ils trouverent résolu à maintenir sa liberté à quelque prix que ce fût, ils s'en retournerent sans avoir rien pu exécuter.

Comme Mr. Jean Gévart étoit savant & faisoit une grande estime des sciences, il eut soin de faire bien instruire son fils dans les belles lettres. Celui-ci fit ses prémieres études au collège des P. P. Jésuites d'Anvers, & donna dès lors des marques de son goût & de son panchant pour la belle littérature. Il y apprit à fond la langue latine, & s'appliqua ensuite avec tant d'assiduité & de succès à la Poësie, qu'il devint en peu de tems un des meilleurs poétes de son siècle, imitant parfaitement ce qu'il y a de plus beau & de plus sublime dans les anciens, & leur cédant peu dans la délicatesse & le tour ingénieux des expressions. Il s'étoit rendu ces auteurs très familiers par les remarques judicieuses qu'il faisoit. Etant encore jeune il publia cinq livres de celles qu'il avoit faites sur les poësies de Stace, & qui sont encore aujourd'hui des témoins irréfragables de son habileté dans ce genre d'étude. Après avoir achevé ses humanités à Anvers, il alla faire un cours de Philosophie & de droit dans les universités de Louvain & de Douai, où il fit admirer la supériorité de son génie, & passa ensuite à Paris pour s'y perfectionner par la fréquentation des savants qui y florissoient alors.

Il retira beaucoup d'utilité de ce voyage, ayant employé une bonne partie de son tems à lire les rares manuscrits qu'on trouve dans les bibliothéques publiques de cette ville, & les meilleurs auteurs qui ont écrit de la Juris-prudence. Voulant profiter de tout ce qu'il y avoit à Paris qui pût contribuer à sa perfection, il fit connoissance avec les plus illustres savants & les plus grands hommes d'état qui étoient en réputation : persuadé que rien ne peut éclairer plus efficacément un esprit, ni mieux rectifier les idées, que la lecture des bons livres jointe aux discours familiers des habiles maîtres, qui nous communiquent insensiblement leurs lumiéres dans la conversation. Ceux-ci charmés de la profonde érudition de Mr. Gévart & de la politesse de ses manieres, se faisoient un plaisir singulier de l'entretenir, & s'assembloient certains jours de la semaine pour conférer avec lui sur la belle litterature. Ce fut dans ces conférences, que Mr. Gévart épris de la beauté du génie & de la grande capacité de l'illustre Mr. Henri de Mesmes, depuis Président à Mortier au Parlement de Paris, se lia d'une étroite amitié avec ce magistrat respectable, & entretint ensuite une correspondance de lettres, dont l'étude & les sciences faisoient toujours le principal sujet. Leur union fut d'autant plus solide & plus intime, qu'ayant un même goût & un même amour pour les belles lettres, leur commerce flattoit cette passion.

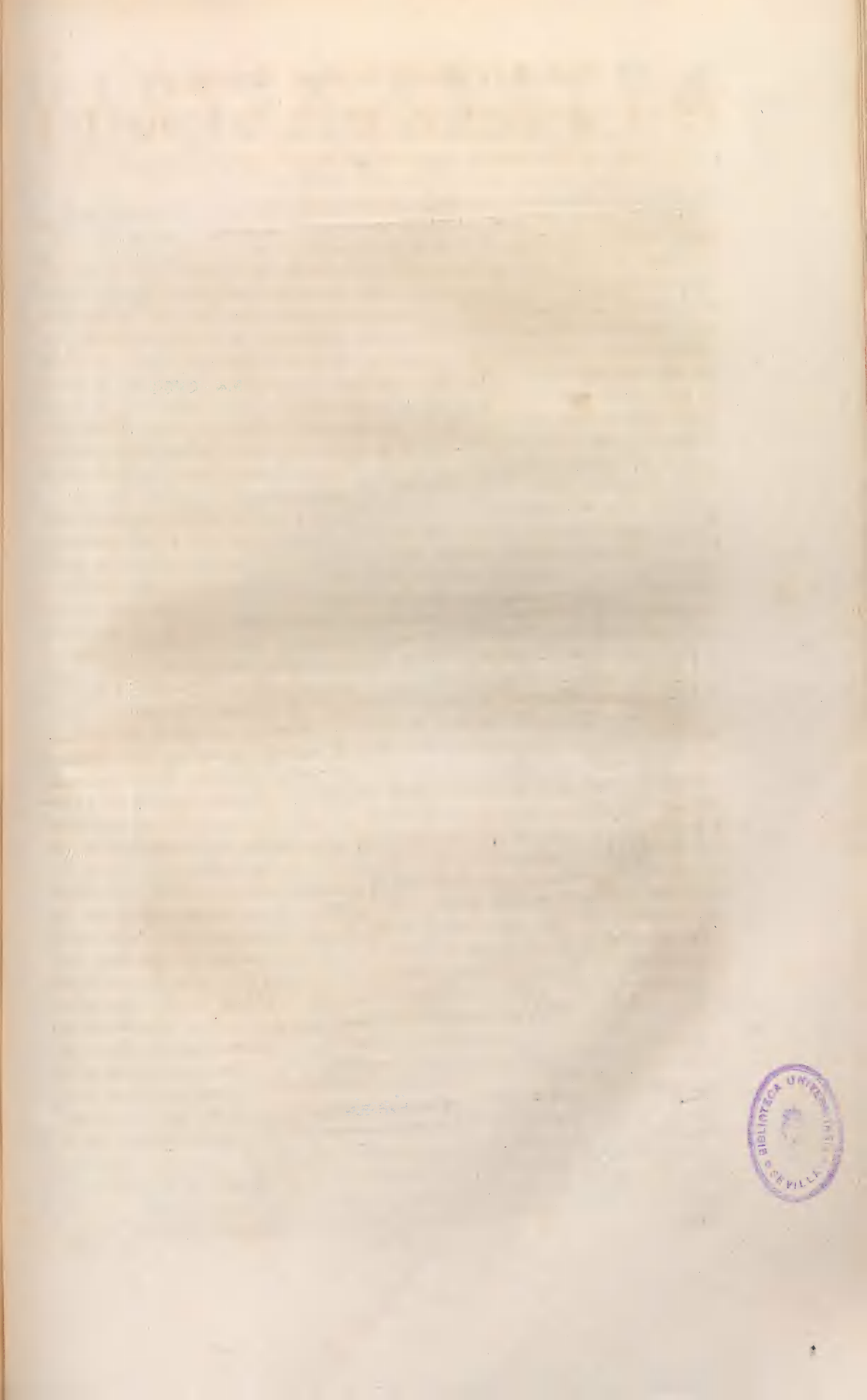
Revenu dans les Païs-Bas, il embrassa le prémier genre de vie que son pére avoit delaissé, & entra au barreau, où il s'acquit bientôt une grande réputation par son éloquence, & par la vaste connoissance de la Juris-prudence dont il avoit orné son esprit; distinguant très judicieusement l'esprit des loix d'avec les loix mêmes. Quoique ce ne fût gueres la mo-

mode à Anvers de plaider alors de vive voix les causes importantes, il ne laissa pas de faire paroître une rare pénétration d'esprit, un grande étendue de génie, un feu & une force admirables dans ses plaidoyers écrits, qui prouvent hautement qu'il étoit également consommé dans l'étude du Droit, & dans l'art de bien parler. La chicane ne pouvoit tenir contre la solidité de ses raisons, & la force de ses arguments confondant l'injustice, chargeoit en même tems de confusion, ou convainquoit d'ignorance, ceux qui avoient osé entreprendre de la deffendre.

Il avoit puisé dans l'histoire des lumieres si vives pour l'intelligence des loix romaines, qu'on auroit cru entendre ces anciens législateurs parler par sa bouche lorsqu'il les citoit. Il mettoit ces loix dans leur plus beau jour, en rappellant avec clarté & exactitude les causes qui avoient donné lieu au peuple romain de les établir, & faisoit voir par une conséquence légitime l'application qu'on en devoit faire au sujet dont il s'agissoit. Mais tandis qu'il remplissoit avec tant de gloire les fonctions d'avocat habile & intégre, la charge de greffier d'Anvers étant venue à vaquer, l'Infante Isabelle Claire Eugenie Souveraine des Païs-Bas l'en revêtit. Le Magistrat & le peuple d'Anvers furent également charmés du choix que l'Infante avoit fait de Mr. Gévart pour occuper ce poste & convaincus par leur propre expérience de son habileté le chargerent dans la suite de plusieurs commissions à la cour de Bruxelles.

Ce fut là que menageant les interêts de sa patrie avec zèle & fidélité, il fit connoître sa grande capacité pour le maniement des affaires. Les ministres avec lesquels il traitoit étoient surpris de l'entendre, & admiroient sa sagesse, sa prudence, & l'étendue de ses connoissances. Sa réputation parvint jusqu'aux oreilles de l'Empereur Ferdinand III; qui l'honora de la charge de son Historiographe. Nous ne trouvons point que cette qualité l'eût engagé à entreprendre quelque chose pour répondre à la bienveillance de l'Empereur, car les auteurs que nous avons consultés sur son chapitre, se contentent de le reconduire à Anvers, où il continua d'exercer la charge de greffier, jusqu'à la fin de ses jours : honorant de son estime ceux qui excelloient dans les beaux-arts, & employant ses heures de loisir à la composition de quelques ouvrages que nous allons indiquer.

Quoique Mr. Gévart fût très versé dans l'histoire ancienne & moderne & dans la Jurisprudence; cependant son inclination dominante étoit pour la Poësie où il excelloit. Outre les remarques sur *Publius Papinius Statius* dont nous avons parlé, & qu'il a publiées en latin, ainsi que ses autres ouvrages, la République des lettres lui est encore redévable de *Electorum libri tres*, d'un Epithalame sur les nôces de Mr. Daniel Heinsius avec Mademoiselle Ermgarde Rutgers, d'un semblable poème sur le mariage de l'illustre Mr. Maximilien de Belleforêts avec Mademoiselle Judith de Mesmes, dont il estimoit la famille: d'un autre ouvrage qui a pour titre *Silva*, &c. sur la statue équestre d'Henri IV. Roi de France érigée sur le pont neuf à Paris, & du Triomphe Autrichien, c'est-à-dire, la description des arcs de triomphe & des autres monuments de la joie des peuples, qui ont été élevés à l'arrivée de l'Infant Dom Ferdinand d'Autriche gouverneur des Païs-Bas & de la Bourgogne. Si nous en croyons Valére André dans sa bibliothéque Belgique, Mr. Gévart étoit aussi dans le dessein de donner au public des notes sur l'*Astronomicon* de *Manlius* & des commentaires sur les réflexions morales de l'Empereur Marc-Auréle : mais soit que la mort le prévînt, soit que ce soit seulement des conjectures de cet auteur, il ne le fit point. On estime particulierement ses Epithalames, dans lesquels on prétend qu'il à surpassé ce que nous avons des modernes dans ce genre de Poësie, & que les siens sont comparables à ceux de Catulle tant vantés par quelques savants : mais s'il l'a imité en ceci, il en étoit bien différent pour le caractére, les mœurs de Mr. Gévart ayant toujours été sans reproche, au lieu que grand nombre de savants ont parlé tout autrement sur le compte de cet ancien poéte, dont les ouvrages remplis de saletés chantent trop librement ses amours pour Ipsitille & pour Clodia qu'il appelle Lesbie.


BIBLIOTECA UNIVERSITARIA
SEVILLA



Erasmus Rotterdamus.

Ant. van-Dyck fecit aqua forti.

DIDIER ERASME
DE ROTTERDAM.
&c. &c. &c.

SElon l'inſcription qui eſt miſe au bas de la ſtatue d'Eraſme à Rotterdam, il naquit le 28 d'Octobre 1467. Il nous apprend dans l'hiſtoire de ſa vie, que ſon pére & ſa mére ne furent jamais mariés, & que les faveurs accordées par celle-ci au prémier ſous promeſſe de mariage donnerent lieu à ſa naiſſance. Son pére étoit bourgeois & habitant de Tergou ville de Hollande, & ſa mére fille d'un médecin de Sevenberg ville du Brabant, qui ſe tranſporta à Rotterdam, lorſqu'elle ſentit approcher le tems de ſes couches, afin de pourvoir par là à ſa réputation autant qu'il lui ſeroit poſſible. Ce fut ce voyage de précaution, qui procura à Rotterdam la gloire d'avoir vu naître ce grand perſonnage dans ſon enceinte. Il ſemble que la nature ait voulu le dédommager du défaut de ſa naiſſance, par la ſupériorité prodigieuſe des avantages dont elle le doua.

Il paſſa ſes prémieres années en qualité d'enfant de chœur dans l'égliſe cathédrale d'Utrecht, & lorſqu'il eût atteint l'âge de neuf ans, ſa mére le conduiſit à Deventer, pour y faire ſes études ſous le ſavant Mr. Hegius. Il y fit des progrés étonnants, qui lui attirerent non ſeulement l'eſtime des régents les plus éclairés, comme Mr. Jean Sintheimus, & Hegius: mais auſſi l'admiration du docte Mr. Rodolphe Agricola ami de celui-ci, qui étant venu à Deventer & ayant lu les thémes des écoliers de Mr. Hegius, trouva certains traits d'eſprit & quelque choſe de ſi fin & de ſi judicieux dans celui d'Eraſme qu'il déſira de voir cet enfant. Après l'avoir attentivement conſidéré, il prédit qu'il ſeroit un jour un grand homme. On dit qu'il avoit une mémoire ſi heureuſe, qu'il apprit par cœur Térence & Horace, & il eſt certain qu'il ſe rendit ces auteurs très familiers n'étant encore qu'enfant.

A l'âge de quatorze ans, après avoir eu le malheur de perdre ſon pére & ſa mére, il eût encore celui de tomber ſous la conduite de certains tuteurs durs & bigots qui en agirent très mal à ſon égard, en le retirant de Deventer pour le mettre ſous la diſcipline des chanoines réguliers de l'ordre de Saint Auguſtin & l'obliger à en embraſſer la vie monaſtique. Il tâcha inutilement d'évader de leurs mains pendant ſon noviciat, & fut enfin obligé de faire profeſſion dans le monaſtére de Stein proche de Tergou en 1486. Pendant le cours de quelques années qu'il demeura dans cette maiſon, il reçut l'ordre de prétriſe de l'Évêque d'Utrecht & y vecut paiſiblement rempliſſant les devoirs de ſon état juſqu'à ce qu'Henri de Berghe Evêque de Cambrai le tirât de la cloture pour l'avoir auprès de ſa perſonne. Il ne ſe prêta aux invitations de ce prélat qu'après en avoir obtenu la permiſſion de ſon Diocéſain, de ſes ſupérieurs, & l'agrément de toute la communauté. Pour lors revêtu de l'habit de ſon ordre qu'il ne quitta enſuite qu'avec la permiſſion du Pape Jules II. il ſe rendit chez ſon libérateur: mais n'y trouvant pas une protection telle qu'il auroit ſouhaitée, il fit ſi bien qu'on l'envoyât à Paris pour y étudier la Théologie.

Charmé de trouver l'occaſion de cultiver ſon eſprit, il s'appliqua avec aſſiduité, & y fit admirer la ſublimité de ſon génie, qui comprenoit d'abord les difficultés les plus épineuſes & developpoit avec une clarté ſinguliére les chicanes des ſophiſtes. De là paſſant en Angleterre, il mérita l'admiration & les éloges des ſavants. Les grandes protections qu'il y trouva & les généreux Mécénes qui l'y comblerent de bienfaits, l'y auroient peut-être fixé, ſi le deſir de voir l'Italie & les tréſors de ſciences qu'on y trouve ne l'euſſent engagé à paſſer au de là des Alpes.

Il commença par ſe faire recevoir docteur en Théologie à Turin, d'où étant paſſé à Bologne on reconnut bientôt qu'il y en avoit peu dans cette école célebre, qui lui fuſſent comparables en doctrine & en politeſſe. Ce fut là qu'il compoſa ſes Adages, imprimés depuis ſous ſes yeux avec quelques autres ouvrages de ſa façon, chez le docte Alde Manuce imprimeur à Véniſe, dans la maiſon duquel il s'étoit logé. Ces prémiers eſſais lui firent tant d'honneur, qu'on l'appellât à Padoue pour lui donner la conduite du Prince Alexandre Stuart fils

fils naturel de Jaques IV. Roi d'Ecosse. Il s'attira l'estime des personnes les plus distinguées dans l'Eglise, & dans les sciences; car étant allé à Rome pendant que le Prince Stuart s'arrêta à Ferrare, il y fut reçu du Pape, du Cardinal de Medicis, des savants & des protecteurs de belles lettres avec toutes les marques de bonté qu'il auroit pu desirer. Tout sembloit lui promettre une fortune brillante dans cette cour éprise de son mérite, s'il eut voulu s'y établir: mais les offres que le Pape lui fit alors & qu'on lui réitera, quand il revint avec le Prince Alexandre, ne purent le déterminer à le faire.

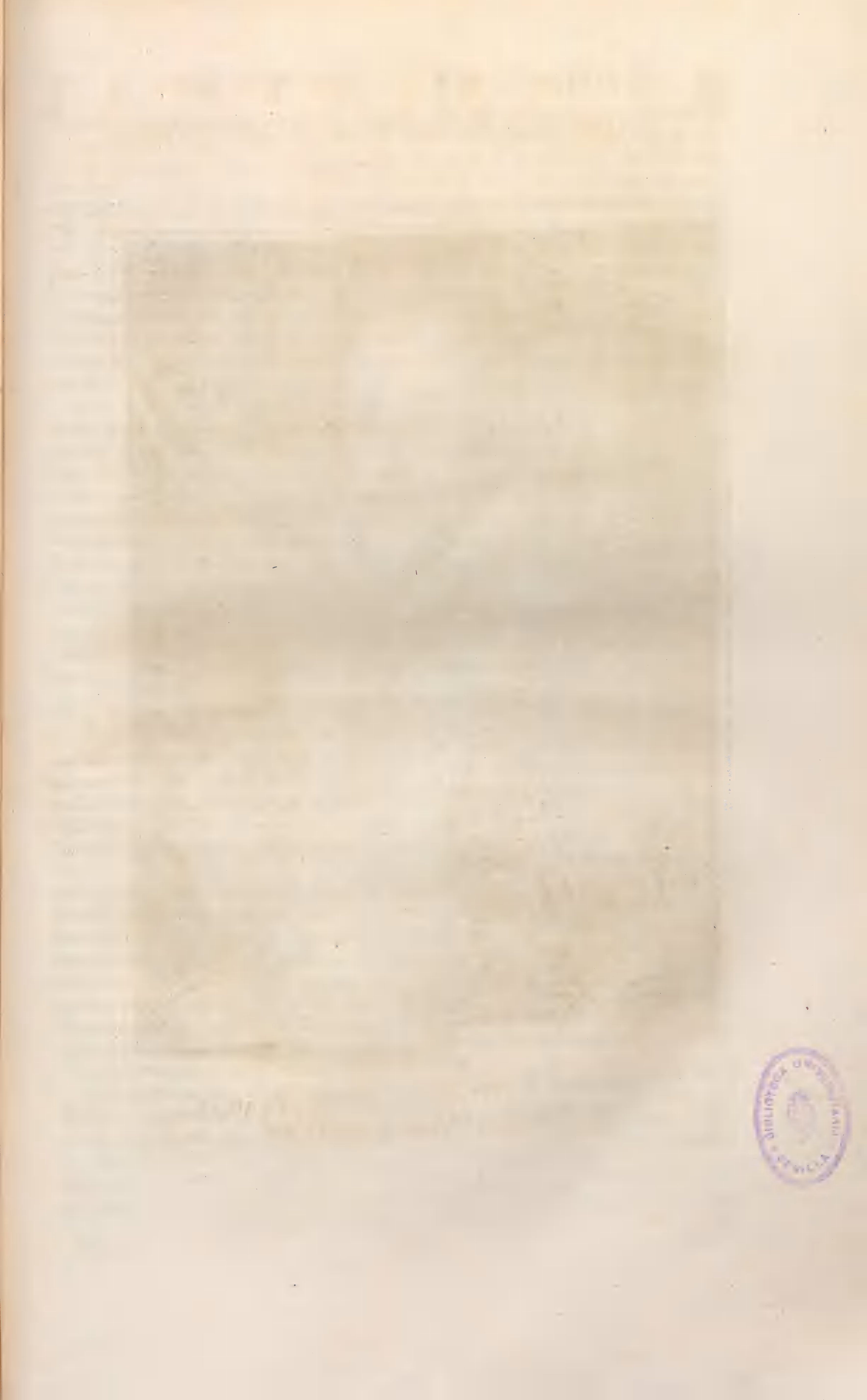
Après avoir vu le reste de l'Italie, il repassa en Angleterre dans le dessein de s'y fixer. Il comptoit sur l'estime, qu'Henri VIII. regnant alors, lui avoit témoigné pendant la vie de son pére, & sur la protection de ses amis, principalement sur celle de l'Archevêque de Cantorberi & de Mr. Thomas Morus, chez qui il se retira: mais la suite ne répondant point à son attente il revint dans les Païs-Bas, où Charles d'Autriche depuis Empereur sous le nom de Charles quint le fit son conseiller d'état & le gratifia d'une pension, dont il a jouit jusqu'en 1525.

Les ouvrages pleins d'esprit qu'Erasme publioit pour bannir l'ignorance, & rétablir les belles lettres lui gagnerent encore l'estime de François I. Roi de France, qui fit plusieurs tentatives inutiles pour l'attirer; ce savant personnage s'en étant toujours excusé sur sa place de conseiller d'état. Il avoit laissé à Rome une si haute idée de son érudition, & il l'avoit si bien soutenue depuis par ses nouvelles productions; qu'outre les lettres obligeantes que plusieurs Papes lui écrivirent, Adrien VI. & Paul III. voulurent le faire Cardinal: mais il eut la même indifférence pour cette dignité éminente, que pour les offres gracieuses du Roi de France, & préféra la satisfaction qu'il trouvoit dans ses études, à la pourpre & à son faste. Ce fut pour s'appliquer avec plus de loisir qu'il se retira à Basle. Là il revit avec grand soin une partie de ses œuvres, procura une nouvelle édition de la version grecque & latine du nouveau testament & de quelques péres de l'église, & en publia encore plusieurs qui furent bien reçus de la plûpart des gens de lettres, ennemis de la barbarie, qu'il tâchoit de bannir des écoles.

Les changements arrivés ensuite à Basle en matiere de Religion, furent cause qu'il se retira à Fribourg en Brisgaw pendant quelques années, d'où il revint encore à Basle pour rétablir sa santé, & pour accélérer l'édition de son *Ecclésiastes*, souhaittant qu'elle fût bientôt achevée, afin d'aller à Besançon pour finir ses jours dans les états de l'Empereur, ainsi qu'il le dit dans une de ses lettres: mais il n'eut pas ce contentement; car accablé d'infirmité, & chargé d'années, il mourut de dissenterie à Basle le 12 de Juillet 1536: après s'être acquis une gloire immortelle par ses doctes ouvrages & sa science beaucoup supérieure à celle de ses contemporains.

Il y a eu peu de savants qui ayent reçu tant d'honneur que lui, de la part des souverains de l'Europe, où son bon goût dans les belles lettres a beaucoup contribué à les y faire refleurir. La liberté avec laquelle il a repris les mœurs corrompues des moines, blamé plusieurs usages ou abus de l'Eglise romaine, & condamné quelques opinions de Luther & des Sacramentaires, lui ont attiré beaucoup d'ennemis de part & d'autre, qui ne l'ont pas épargné pendant sa vie, ni après sa mort, & qui ont attaqué ses ouvrages aussi bien que sa personne. Cependant la route qu'il a tracée pour perfectionner la Littérature a été fort en vogue, & si quelques-uns de ses sentiments n'ont pas eu une approbation générale, si même sa conduite a été problématique avec quelque raison en matiere de Religion, son érudition profonde est universellement avouée, & d'autant plus recommandable qu'il l'a pour ainsi dire acquise par ses propres talents, dans des tems ténébreux, au milieu de la barbarie des lettres, & contre le torrent du mauvais goût, qui entrainoit presque tout avec soi.

JUS-





CLARISSIMVS IVSTVS LIPSIVS HISTORIOGRAPHVS
REGIVS PROFESSOR CONSLIARIVS ETC.

Ant. van Dyck pinxit
S.a Bolswert sculp.

cum priuilegio

JUSTE LIPSE

HISTORIOGRAPHE DE SA MAJESTE CATHOLIQUE.

&c. &c. &c.

JUste Lipse étoit fils de Gilles Lipse & d'Isabelle Petirivia. Il naquit à Isch lieu peu considérable dans le Brabant, le 18 Octobre 1547. Dès-qu'il eût atteint l'âge de six ans, son pére le mit dans une école à Bruxelles, où la docilité & la vivacité de son esprit plurent tellement à son maître, qu'il avoit coutume de le donner pour exemple à ses autres écoliers; afin de les porter à l'étude. Il passa quelques années dans cette école, où il commença à apprendre la grammaire latine & la langue françoise. Il parvint ensuite à la connoissance de celle-ci sans le secours des maîtres. Il s'appliquoit si diligemment qu'au lieu de l'exciter à l'étude, il falloit souvent lui ôter les livres des mains, pour l'engager à donner du relâche à son esprit.

De Bruxelles ses parents l'envoyerent à Ath ville du Hainaut, où on enseignoit alors les lettres latines avec beaucoup plus de réputation que dans toute autre ville des Provinces voisines. Le jeune Lipse tout de feu pour l'étude, y fit des progrès si rapides, qu'après y avoir demeuré deux ans, il composa des vers latins dont la beauté & l'élegance étoit bien au dessus des prémieres productions que la jeunesse à coutume de donner, & dès lors ses maîtres ne douterent point qu'il ne devint un des plus habiles & des plus savants hommes de son siécle. Les Jésuites de Cologne furent ensuite chargés du soin de son instruction. Il apprit chez eux la Rhétorique & la langue grecque en si peu de tems, que charmés de posséder un écolier dont on pouvoit tant espérer, ils consentirent au dessein qu'il témoigna d'entrer dans leur societé: mais ses parents desapprouvant ce choix, le firent revenir à Louvain, où il continua ses études en Philosophie & fit son cours de Droit. Ce fut pendant le cours de ses études que lisant & relisant avec une assiduité extraordinaire les anciens auteurs grecs & latins, il se forma un stile auquel on a donné dans la suite tant d'éloges, & qu'il composa son prémier ouvrage, intitulé leçons diverses, au moyen duquel il s'insinua dans les bonnes graces du Cardinal de Granvelle protecteur des gens de lettres.

Ces prémices de la plume de Lipse eurent tant de beauté aux yeux du Cardinal, que pour en témoigner sa satisfaction à l'auteur, il le prit dans sa maison, l'honora de son estime & de sa confiance, le fit son sécrétaire des lettres latines & le conduisit en cette qualité en Italie. A la faveur de cet emploi, & du grand crédit du Cardinal, Juste Lipse doué d'un génie fort insinuant se fit bientôt connoître à la cour de Rome, ceux qui furent d'abord les admirateurs de ses rares talents, devinrent presqu'aussitôt ses amis & rechercherent sa conversation, tant la politesse de ses manieres & sa profonde érudition avoit de charmes pour se concilier les personnes qui le connoissoient. Comme toutes les bibliothéques de cette grande ville lui étoient ouvertes, il sut profiter du séjour qu'il y fit, en allant passer ses heures de loisir à étudier l'histoire ancienne dans ces rares manuscrits & ces auteurs choisis, qu'on y trouvoit alors plus abondamment que par tout ailleurs. Il s'appliqua soigneusement à découvrir l'origine des antiquités romaines dans les restes des vieux monuments que le tems & les gueres avoient épargnés, & il en acquit une connoissance si parfaite qu'elle égala celle des plus éclairés, si elle ne la surpassa point. C'est dans la même source, & dans l'histoire, dont l'étude faisoit une bonne partie de ses occupations, qu'il puisa les belles lumieres qui parurent dans ses critiques, & dans les remarques qu'il fit sur plusieurs anciens auteurs.

Après deux ans de séjour à Rome il revint dans sa patrie: mais il s'y arrêta peu, & s'en alla à Vienne en Autriche; où le célebre Auger Busbeque auroit souhaité de l'attacher à la cour impériale pour jouir de sa conversation. Lipse ne put s'y déterminer. Séduit par l'amour de sa patrie il voulut y retourner: mais le feu de la guerre s'y étant allumé pendant qu'il voyageoit encore en Allemagne, il changea de résolution, alla voir Prague & puis se retira à Iéne ville de la Thuringe. Je ne rapporterai pas les motifs de la conduite que Lipse tint ici; je crois même, eu égard à la suite de sa vie, qu'il seroit difficile d'en trouver de louables: c'est pourquoi je dirai seulement les

les choses qui ne peuvent être revoquées en doute. Il est constant, que condamnant du moins de bouche la religion dans laquelle il avoit été élevé, il y embrassa la doctrine de Luther, & qu'il fut fait Professeur en histoire & en éloquence. Sa réputation commençoit à s'y établir, & son érudition lui avoit déja concilié l'amitié du savant Mr. Schlusselbourg aussi Professeur à Iéne, lorsque tout à coup il abandonna sa chaire & l'Allemagne pour venir prendre le degré de docteur en droit à Louvain, où il recommença de vivre en catholique. Peu après il se maria à Cologne avec Anne Calistrie & s'occupa à écrire ses collections antiques. Résolu enfin de se fixer, il reprit le chemin d'Isch. Il se proposoit d'y passer doucement ses jours, & de ne s'occuper que de ses études : mais les guerres survenues ruinant ses possessions dérangerent tous ses projets.

Vers ce tems-là les Etats de Hollande voulant donner du lustre à l'université de Leyde, tâchoient de rassembler les plus savants personnages de l'Europe, pour en remplir les chaires. Ils jetterent les yeux sur Lipse, dont la réputation faisoit tant de bruit, & le nommerent Professeur en histoire. Ce fut dans ce nouveau Lycée, que se consacrant tout entier à l'étude des belles lettres, il forma dans la littérature grand nombre de disciples, parmi lesquels on vit Maurice Prince d'Orange & deuxiéme Stadhouder des Provinces-Unies. Ce fut là, que jouissant de la tranquillité, après laquelle il aspiroit depuis plusieurs années, il composa de nouveaux ouvrages qui accrurent sa réputation, suivant du moins quant à l'extérieur, la Religion réformée, qu'il abandonna aussi dans la suite, lorsque quittant Leyde sous prétexte d'aller prendre les eaux de Spa, il se retira secrétement dans le Brabant.

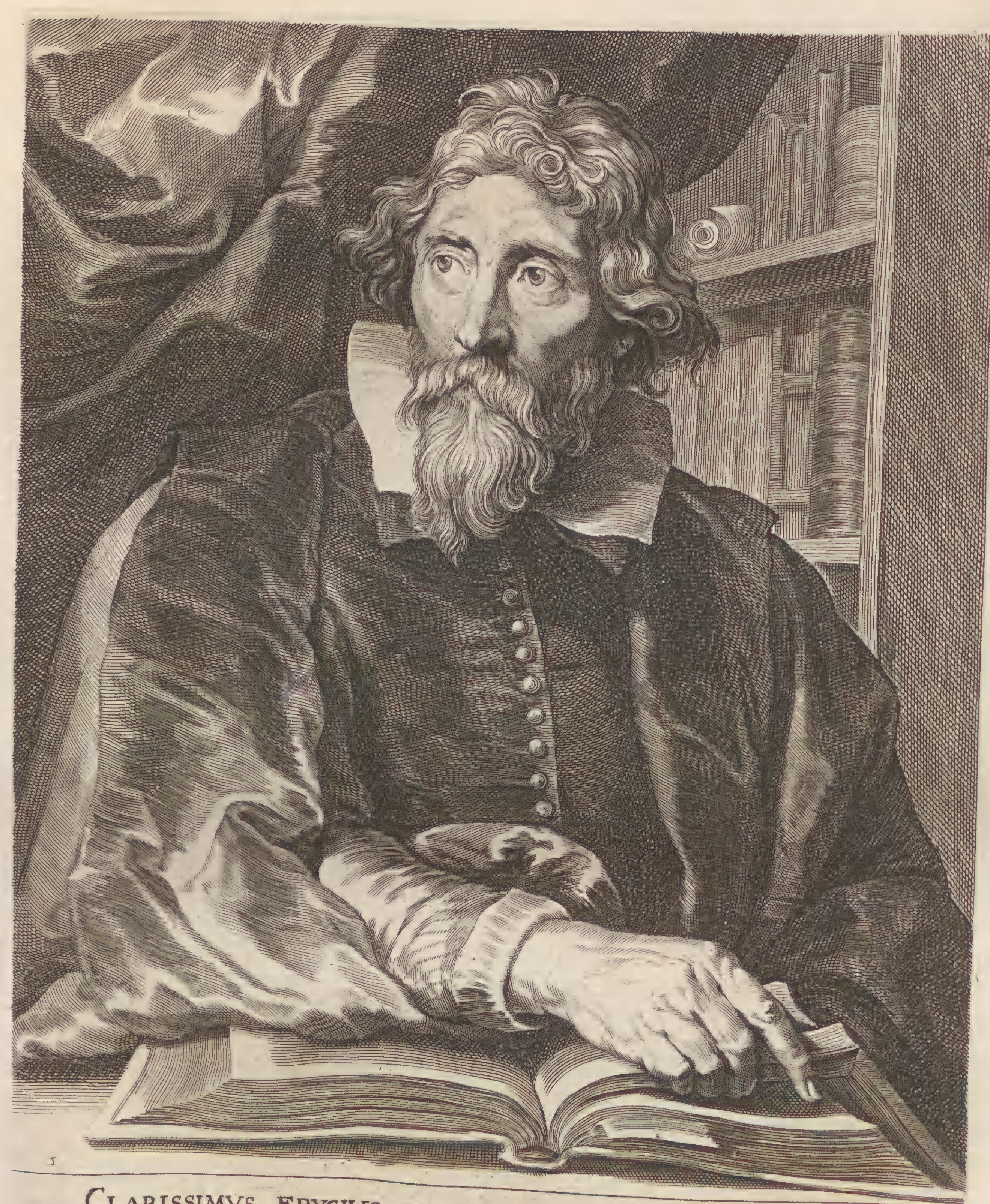
Malgré cette inconstance qui auroit dû le rendre méprisable à tout le monde, on avoit une si haute idée de son érudition, que plusieurs Princes d'Allemagne, le Grand Duc de Toscane, la République de Vénise, le Roi de France & le Pape même tâcherent de l'attirer chez eux. Mais plus constant dans l'amour qu'il portoit à sa patrie, qu'il n'avoit paru jusqu'ici en fait de Religion, il préféra la chaire de professeur qu'on lui présenta à Louvain à tous les avantages qu'on lui offrit dans les païs étrangers, & rentra dans la religion Catholique, qu'il professa jusqu'à la mort.

Si les productions de son esprit lui avoient fait honneur jusqu'ici, & si sa maniere d'enseigner avoit mérité un applaudissement universel, le grand nombre de nouveaux ouvrages qu'il composa étant à Louvain, & les instructions qu'il donna à la jeunesse, ne contribuerent pas moins à soutenir & à accroître sa réputation, en sorte qu'on venoit des climats les plus froids, & des païs où les lettres sont le moins cultivées pour le voir. Les Princes même se firent un plaisir d'assister à ses leçons. L'Archiduc Albert & l'Infante Isabelle son épouse étant venus à Louvain, voulurent aller l'entendre. Quoique Juste Lipse ne s'attendît point à cet honneur, il surpassa leur attente, par l'explication savante qu'il fit du livre de Séneque, où il traite de la clémence. Leurs Altesses se retirerent remplies d'admiration, & disant que la renommée leur avoit donné une idée de ce grand génie, beaucoup au dessous de ce qu'elles avoient entendu.

Juste Lipse voyant le bon accueil que le public faisoit à ses ouvrages les multiplia extrémement, & quoique la matiere dont il traita dans ses derniers ne plût pas à tout le monde, son autorité & sa réputation de savant se soutinrent non seulement pendant sa vie : mais encore après sa mort. Sa maniere d'écrire devint même si à la mode qu'elle forma une secte considérable. Le docte Scaliger se plaignit, de ce que Lipse étoit la cause, qu'on ne faisoit plus gueres d'état de Ciceron. Cependant l'estime qu'on à fait autrefois des ouvrages de ce grand homme est bien diminuée aujourd'hui & Ciceron à répris le dessus. Il a passé parmi les savants pour en composer le triumvirat avec Mrs. Scaliger & Casaubon.

S'il a donné sujet de douter de sa Religion avant qu'il fût Professeur à Louvain, & s'il ne mettoit aucune distinction entre les deux principales communions Protestantes & la catholique comme quelqu'uns ont prétendu le tenir de sa bouche : on ne peut nier que depuis lors, il n'eût témoigné un grand attachement à cette derniere, & à juger de ses sentiments par son traité de la politique, il est fort probable que ce fût toujours intérieurement sa créance. Son testament, les sacrements qu'il demanda avant sa mort, & la piété exemplaire avec laquelle il les reçut disent hautement que s'il a vécu quelque tems dans une certaine indifférence par rapport à la Religion; il est mort du moins en catholique romain, le 23 Mars 1606.





CLARISSIMVS ERYCIVS PVTEANVS HISTORIOGRAPHVS REGIVS PROFESSOR CONSILIARIVS ETC.

Ant. van Dÿck pinxit
Pet. de Iode sculp.

Cum priuilegio

ERYCE PUTEAN

HISTORIOGRAPHE DE SA MAJESTE CATHOLIQUE.

&c. &c. &c.

ERyce Putéan étoit fils de Jean Putéan issu de la maison de Bamelrode & de Gertrude Segers sa femme. Ces deux familles donnant des membres à la Régence, tenoient leur rang parmi les plus considérables du païs. Eryce naquit à Venlo, ville du Duché de Gueldres, le 4 Novembre de l'an 1574. L'air martial qui paroissoit dans sa physionomie, le plaisir qu'il prennoit à se mêler avec les gens de guerre, & la satisfaction qu'il montroit en maniant les armes, firent croire pendant ses prémieres années qu'il étoit né pour l'art militaire: mais ces inclinations s'étant évanouies avec l'enfance, ses parents furent charmés de voir naître en lui l'amour des belles lettres. Ils l'envoyerent à Dordrecht étudier les humanités. Plein d'émulation & curieux d'apprendre, il surpassa ses condisciples. Devenu capable d'un étude plus sérieux, ils le mirent au collége des P. P. Jésuites de Cologne, pour faire sa Rhétorique & son cours de Philosophie.

Son amour pour les sciences croissant à mesure qu'il y faisoit des progrès, il s'appliqua aussi à l'étude des Mathématiques. Ses parents attentifs à former son esprit lui donnerent en même tems des maîtres pour lui apprendre la Musique & la Peinture; afin qu'il joignît la connoissance de beaux-arts à celle des belles lettres, & en peu de tems il apprit à connoître à fond toutes les délicatesses des uns & des autres.

De Cologne il alla faire son cours de Droit civil à Louvain, où il fréquenta aussi le collége du savant Juste Lipse qui y enseignoit l'histoire ancienne. Il n'y fut pas long-tems sans se faire remarquer de ce célebre Professeur, qui conçut pour lui une affection toute particuliére, & qui se fit un plaisir de l'introduire chez ses amis & les savants, avec lesquels il a eu depuis d'étroites liaisons. Il eut même tant de réputation n'étant encore qu'étudiant, que l'Electeur de Baviére lui présenta dès-lors la charge de garde de son cabinet de curiosité: mais préférant les muses au brillant des emplois de la cour, il remercia son Altesse & continua ses études jusqu'à ce qu'il eût reçu le degré de Bachelier dans l'université de Louvain. Pour lors suivant les conseils de Lipse son maître & son ami, il entreprit le voyage d'Italie, afin d'y voir de ses propres yeux les précieux restes des monuments respectables de l'antiquité, dans lesquels les curieux & les savants trouvent plus d'instructions que dans les meilleurs livres.

Il demeura quelque tems à Milan, où Jean Ferdinand de Velasquez gouverneur de ce Duché lui fit un accueil très gracieux. Il lui donna un appartement dans son palais & l'introduisit chez la principale noblesse du païs, qui l'honora de sa bienveillance. Il préferoit cependant la compagnie des savants à tout ce grand monde, & on le voyoit presque toujours avec les plus célebres de ceux-là, qui se faisoient un vrai plaisir de discourir avec lui. Continuant son voyage il vint à Padoue & prit son logement chez Jean Vincent Pinelli, si célebre par sa profonde érudition. Ces deux grands hommes épris d'un même amour pour les belles lettres, lierent ensemble une étroite amitié, & entrétinrent long-tems une correspondance, par laquelle ils se communiquoient mutuellement leurs lumieres & leurs pensées sur la litterature. Rappellé à Milan, où il avoit laissé tous les savants remplis d'admiration, il fut fait docteur en Droit, & Professeur public en éloquence.

Dans ce nouveau poste, son érudition paroîssant avec un nouvel éclat, le fit désirer d'un chacun. Les plus célebres universités souhaiterent de le posséder. Sa Majesté Catholique le nomma son Historiographe. Rome chercha aussi à l'attirer en lui envoyant des lettres patentes par lesquelles elle l'aggrégeoit lui & sa postérité au nombre de ses citoyens & de ses patriciens. Quelque flatteur que fut cet honneur & les motifs qu'elle disoit avoir eu pour le lui déférer, il ne put le déterminer à quitter Milan, où il s'attacha par des nouveaux liens, en y épousant l'illustre Marie Magdelaine de la tour issue d'une des principales familles du Milanez. Il témoigna depuis d'en être extrémement content, en écrivant à ses amis.

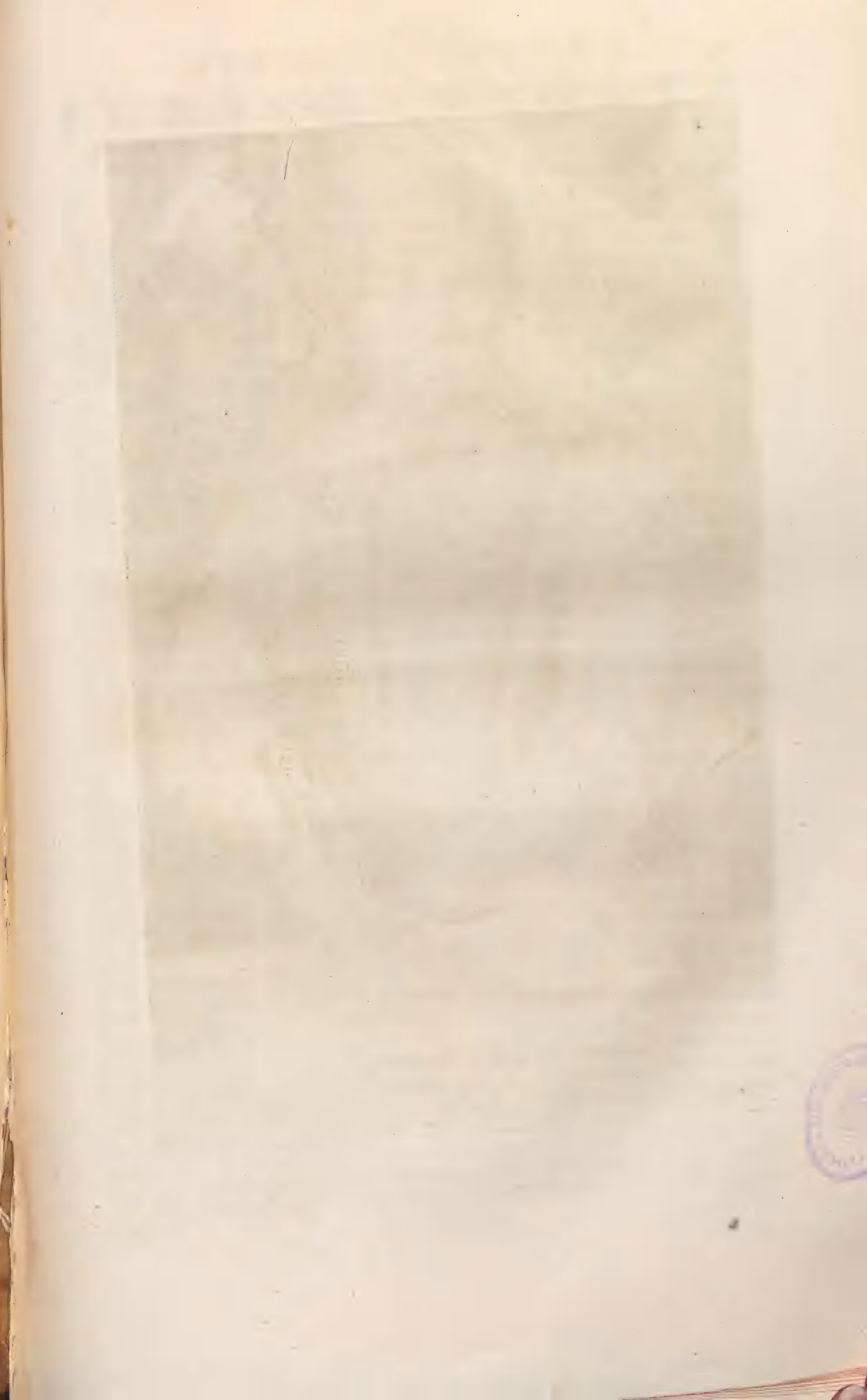
Voici comme il s'exprime dans une de ſes lettres. „ Il n'eſt rien de plus agréable qu'une „ bonne femme, j'en parle par expérience &c." Mais ſi Rome ne put le ravir à Milan les Païs-Bas furent plus heureux en 1606; l'Archiduc Albert qui y regnoit alors, l'ayant engagé à y revenir, pour remplir la chaire de Profeſſeur dans l'univerſité de Louvain, vacante par la mort du célebre Juſte Lipſe.

Il occupa cette chaire juſqu'à la fin de ſes jours avec autant de réputation que ſon prédeceſſeur & ſon maître avoit fait, ayant toujours un grand concours de jeunes gens, qui venoient de tous côtés, pour entendre ſes leçons, & pour admirer ce flux d'éloquence avec lequel il s'expliquoit d'une maniere claire nette & aiſée. L'habileté qu'il fit paroître ne lui mérita pas ſeulement le nom de ſavant; mais elle le fit de plus conſidérer avec juſtice comme un homme capable des plus grands emplois. Auſſi outre la qualité d'Hiſtoriographe du Roi d'Eſpagne qu'il conſerva, l'Archiduc Albert le fit encore ſon conſeiller, & lui confia le gouvernement de la citadelle de Louvain. Tous ces honneurs dont on recompenſoit le mérite de Mr. Putéan, & qui ſembloienr lui promettre des jours heureux, ne le guarantirent pas de pluſieurs ſujets de chagrin aſſez mortifiants, & quoique ſon innocence fût ſans reproche, elle n'eut pas l'avantage d'être exempte de ſoupçon. Il parut une ſatire auſſi ingénieuſe qu'injurieuſe qui déchiroit à belles dents Jaques prémier Roi de la Grande-Brétagne. Ce Prince irrité de l'injuſtice de cet écrivain, obtint de ces alliés qu'on en fit une rigoureuſe recherche. Le ſoupçon tomba ſur Eryce Putéan & l'Archiduc ordonna qu'on informeroit à ſa charge: mais il ſe juſtifia ſi parfaitement, qu'on ne pût douter de ſon innocence.

Son livre intitulé, *Statera belli & pacis*, lui cauſa beaucoup plus d'embaras, & il eut beſoin de tout le crédit de ſes amis, pour ne pas éprouver le reſſentiment de la cour d'Eſpagne. Cependant ſi ce livre donna d'un côté du chagrin à ſon auteur, on peut dire avec vérité que d'un autre il lui fit beaucoup d'honneur: car il montre clairement qu'il étoit très digne de la place de conſeiller de ſon Alteſſe Royale, & qu'il entendoit du moins auſſi bien les véritables intérêts de Sa Majeſté Catholique, que les miniſtres placés au timon des affaires. On eut plus d'égard à la ſincérité & à la droiture des intentions avec leſquelles il avoit été écrit, qu'à l'impreſſion qu'il auroit pu faire dans les circonſtances critiques où il parut, & la choſe s'aſſoupit heureuſement au grand contentement des honnêtes gens & des perſonnes de lettres, qui plaignoient le ſort de l'auteur doué d'ailleurs d'une probité ſinguliére.

Il étoit ſi éloigné de tout ce qui ſentoit la ſédition, la révolte, ou les entrépriſes contre les ſouverains, qu'ayant déchiffré un écrit contenant une conſpiration contre Sa Majeſté le Roi de Pologne, il l'en fit avertir, ſans ſe propoſer d'autre recompenſe que l'honneur d'avoir ſauvé la vie à ce Monarque. Son humeur doux & pacifique, ſon caractére bienfaiſant, qui le portoient à obliger par ſes conſeils ou par ſa protection toutes les perſonnes qui avoient recours à lui, l'engageoient auſſi très ſouvent à prévenir les beſoins des honnêtes gens & à ſoulager ceux des néceſſiteux. La modeſtie qui paroîſſoit dans toutes ſes actions & ſes démarches, donnoit un nouveau Luſtre à ſa grande érudition. Il étoit conſidéré dans les principales cours de l'Europe. De là les préſents & les marques d'eſtime qu'il reçut du Pape Urbain VIII. de là les témoignages de bienveillance que lui donnerent les Rois, les Princes, les Ambaſſadeurs & les généraux d'armée, que ſon humilité tint cachés en partie pendant ſa vie: mais que les lettres trouvées dans ſa bibliothéque rendirent publics après ſa mort, arrivée le 17 Septembre 1646. Il laiſſa pluſieurs enfants héritiers de ſes vertus, comme de ſes biens, & un grand nombre d'ouvrages indiqués dans la bibliothéques belgique d'André Valére, & dans le tome 17 des mémoires du P. Nicéron.

DIO-





CLARISSIMVS DIODORVS TVLDENVS . I. C.
ET PROFESSOR REGIVS IN ACADEMIÂ LOVANIENSI.

Ant. van Dyck pinxit
Pet. de Iode sculp.

cum priuilegio

DIODORE TULDEN
JURISCONSULTE
ET PROFESSEUR DU ROI DANS L'UNIVERSITE DE LOUVAIN.
&c. &c. &c.

Diodore Tulden naquit à Bois-le-Duc, ville du Brabant Hollandois, vers l'an 1678. Son pére nommé Nicolas Tulden étoit iſſu d'une famille noble & patricienne du même lieu, & y avoit été admis dans la Régence avant que d'avoir atteint l'âge requis par les coutumes & les uſages de la ville, à cauſe de ſes rares mérites perſonnels, & de ſes vaſtes connoiſſances dans la Juris-prudence, dont il avoit donné des preuves éclatantes. Ce ſage Magiſtrat faiſant ſuccéder les devoirs d'un bon pére aux occupations de ſa charge, employoit journaliérement ſes moments de loiſir, à cultiver avec ſoin la prémiere jeuneſſe de ſon fils. Les belles diſpoſitions qu'il y découvrit, à meſure que la raiſon ſe développoit, lui en firent concevoir de grandes eſpérances; il lui fit apprendre les élements de la langue latine ſous ſes yeux, & tandis que les maîtres ornoient l'eſprit du fils des principes de cette langue, le pére formoit ſon jeune cœur par de ſages préceptes & lui découvroit dans la converſation la route qu'il devoit tenir dans la vaſte & glorieuſe carriére des ſciences qu'il avoit deſſein de lui faire parcourir. Diodore Suçant ainſi avec le lait, le déſir de dévenir un excellent homme, ſe livra tout entier à l'étude. Les progrès ſuivirent ſon application, & la pénétration de ſon eſprit faiſant qu'il ne trouvoit rien de difficile dans ces prémiers commencements, il ſe vit bientôt en état de lire les auteurs latins avec fruit, & de s'appliquer à des choſes plus relevées.

Suffiſamment inſtruit dans la langue latine, il paſſa de Bois-le-Duc dans l'univerſité de Louvain, où après avoir continué pendant quelque tems l'étude des belles lettres, il fit ſon cours de Philoſophie, & s'appliqua enſuite avec beaucoup d'ardeur & de ſuccès à l'étude de la Juris-prudence. Egalement attentif à tout ce qui pouvoit lui donner une parfaite intelligence de cette ſcience, il s'attacha aſſiduement à la lecture des anciens hiſtoriens romains & des Juriſconſultes, afin de s'inſtruire à fond des loix & de leur eſprit; obſervant judicieuſement le tems de leur origine, les circonſtances qui les avoient fait naître, les abus que les légiſlateurs avoient eu deſſein de retrancher en les portant, ou le bon ordre qu'ils avoient voulu introduire dans la ſociété. Par ces moyens il s'acquit une juſte connoiſſance du Droit, & s'attira l'admiration & les applaudiſſements des Profeſſeurs de Louvain & de toutes les perſonnes éclairées, qui aſſiſterent aux théſes qu'il ſoutint dans le tems de ſa promotion au degré de Bachelier & l'année ſuivante à celui de Docteur en Droit. Il ne quitta même cette univerſité qu'au regret des profeſſeurs les plus diſtingués, qui tâcherent envain de retenir un jeune homme, dont les talents naturels, l'érudition & les mœurs leur donnoient lieu de pouvoir tout eſpérer.

De retour à Bois-le-Duc il prit le parti de ſuivre le barreau. Il y parut prémierement en qualité d'avocât. L'amour de la juſtice l'emporta toujours dans ſon cœur ſur celui de ſon interêt & par ce principe il n'entreprenoit point de cauſes douteuſes: tandis que les bonnes trouvoient en lui un défenſeur puiſſant & incorruptible, qui les faiſoit valoir & triompher de l'injuſtice. Il ne connut la chicane que pour en arrêter le cours, en développant ſes détours iniques & ſouvent ruineux aux deux partis. Le ſophiſme ne pouvoit tenir contre la ſolidité de ſes raiſons, & il en démontroit ſi pathétiquement l'illuſion, qu'il confondoit ceux qui oſoient en faire uſage dans leurs plaidoyés. Tant de droiture & de lumiere dans un jeune avocât, lui firent en peu de tems une belle réputation. Les cauſes entre ſes mains acqueroient un heureux préjugé de leur équité. On le conſultoit dans les affaires les plus importantes & les plus embrouillées, & ſouvent on déféroit à ſes avis comme aux oracles de Thémis, lorſqu'on entendoit les motifs ſolides, dont il avoit coutume de les accompagner.

Ce fut par une conduite ſi ſage & ſi équitable, que Tulden établiſſant ſa réputation, s'acquit

quit l'estime de ses concitoyens, & s'éleva à la magistrature. La Régence de Bois-le-Duc convaincue de son mérite & de sa capacité, l'élut unanimément pour remplir une place de conseiller de la ville, qui étoit venu à vaquer. Cette élection plut universellement aux habitants, & fut d'abord confirmée par la cour de Bruxelles, où ses belles qualités étoient connues. Dans ce poste honorable, il donna des nouvelles preuves de son intégrité & de son amour pour la justice. Assidu aux fonctions de sa charge & fidele à en remplir les devoirs, on le vit constamment examiner à fond l'état des causes avant que de prononcer, & ne décider qu'après avoir consulté les loix avec l'attention la plus scrupuleuse: en sorte qu'on pourroit le produire comme un modele imitable à ceux dont les arrêts décident souvent de la fortune ou de la vie des autres hommes. Tantôt à l'audience écoutant les parties, tantôt dans son cabinet étudiant le droit, il étoit tout à son emploi. Affable & de facile accès à l'égard d'un chacun, & ne sachant ce que c'est qu'acception des personnes, il fut l'ornement du corps dont il étoit membre, & se montra par tout le savant appui & le ferme soutient de la justice, qui étoit la regle constante de sa conduite.

Il acquit une connoissance si parfaite de la Juris-prudence, qu'il fut regardé dans les Païs-Bas comme un des plus habiles Jurisconsultes de son tems. Considérations qui engagerent l'université de Louvain à l'appeller pour remplir une chaire de professeur en droit. Comme l'étude étoit la passion favorite de Mr. Tulden, il accepta cette vocation avec plaisir, dans l'espérance que débarassé des occupations inséparables de la charge qu'il possédoit, il pourroit se livrer tout entier au penchant qu'il avoit pour l'étude de la Juris prudence. Son college devint célebre par la profondeur de sa doctrine & par les lumieres que ses dictés & ses explications répandoient sur les lieux les plus difficiles du corps du droit, & fut un des plus fréquentés de ce tems. Les méditations réfléchies de ce professeur sur les loix, lui donnerent lieu de faire quantité de remarques, & celles-ci occasionnerent plusieurs ouvrages dont la république des lettres lui est redévable. Nous les indiquerons ci-après, & il nous suffira de dire pour le présent, qu'entr'autres il y en a un, dans lequel il se proposoit de découvrir à la jeunesse une voie nouvelle & assûrée pour parvenir à l'intelligence de la Juris-prudence, avec plus de facilité & d'avantage que celles qui avoient été frayées jusqu'alors.

Si les productions de son esprit firent honneur à ses talentes, elles furent fatales à son repos, & furent en grande partie cause qu'on l'enleva à l'université de Louvain, pour le replonger dans des occupations qui consumoient la plûpart du tems, qu'il employoit auparavant à l'étude avec tant de goût & de fruit. Son nom se répandit avec ses ouvrages, sa rare capacité devint incontestable, & la cour de Bruxelles attentive à faire occuper les places vacantes au conseil royal de Malines par des personnes d'une érudition profonde & d'une intégrité à toute épreuve l'en nomma conseiller. Quelque honorable que fût cette charge, il ne l'accepta qu'à regret, son amour pour les muses lui tenant beaucoup plus au cœur que les dons de la fortune. Ses occupations ne purent empêcher son application à l'étude; il acheva alors plusieurs ouvrages qu'il n'avoit pu encore qu'ébaucher pendant qu'il étoit professeur à Louvain & en publia quelques-uns, avant que la mort vînt trancher le fil de ses jours en 1645.

Quoiqu'on trouve en plusieurs endroits la liste de ses productions, nous les indiquerons encore ici pour ne point renvoyer le lecteur ailleurs. Il fut auteur des livres suivants. *Libri quatuor de principiis Juris-prudentiæ. Libri duo de Juris-prudentia extemporali, sive de Regulis Juris. Libri quatuor de caussis ac remediis corruptorum judiciorum. Dissertatio de consultissima ad jurisprudentiam via. Initiamenta Juris-prudentiæ, sive orationes auspicales tredecim. Laudatio funebris Stephani Weimsii. Commentarius ad Institutionum juris civilis libros quatuor. Commentarius ad Codicem Justinianeum. Commentarius in Digesta sive Pandectas juris. Rerum ex facto propositarum casus enucleati. Libri octo de civili regimine. Sophiæ eclecticæ, sive placitorum & monitorum ex omni antiquitate selectorum, digestorum & illustratorum Libri novem. Libri quatuor de providentia. Orationes de officio operantium juri.* Si l'étendue des matieres, dont il traite dans quelques-uns de ses ouvrages, fait voir combien il a été laborieux, la maniere dont il les a digérées atteste qu'il étoit très judicieux.

PIER-





PETRVS STEVENS
S.P.Q. ANTVERP. AB ELEEMOSYNIS.
AMATOR PICTORIÆ ARTIS.

Ant. van Dyck pinxcit
Vorsterman sculp.

Cum priuilegio

PIERRE STEVENS
GRAND-AUMONIER
DE LA VILLE D'ANVERS CURIEUX EN TABLEAUX.
&c. &c. &c.

Pierre Stevens naquit à Anvers environ l'an mil cinq cent quatre-vingt-treize. Il sortoit d'une famille qui par son commerce avoit acquis des richesses immenses, & par un goût, pour ainsi dire héréditaire, la possession des plus beaux ouvrages de peinture, depuis que cet art étoit établi dans les Païs-Bas & exercé par ses habitants. Son pére bon connoisseur en peinture avoit réuni dans sa maison quantité de ces ouvrages qui étoient auparavant partagés entre les différentes branches de sa famille, & en avoit formé un cabinet digne de la magnificence d'un Prince, tant par le grand nombre, que par la beauté & le prix des piéces dont il étoit composé. Le jeune Stevens nourri dans le sein de l'abondance, instruit avec soin de ce qui peut orner l'esprit d'un jeune homme & élevé au milieu de ces chefs d'œuvres de l'art, en suça l'amour avec le lait. Othon Vænius lui montra le dessein & à l'aide des leçons d'un maître aussi savant & habile, il acquit les connoissances nécessaires pour découvrir sûrement les beautés & le vrai mérite des productions des Peintres. Il s'appliqua en même tems aux lettres humaines, qu'il continua de cultiver depuis, malgré les occupations de négociant où il s'engagea, quand il fut plus avancé en âge.

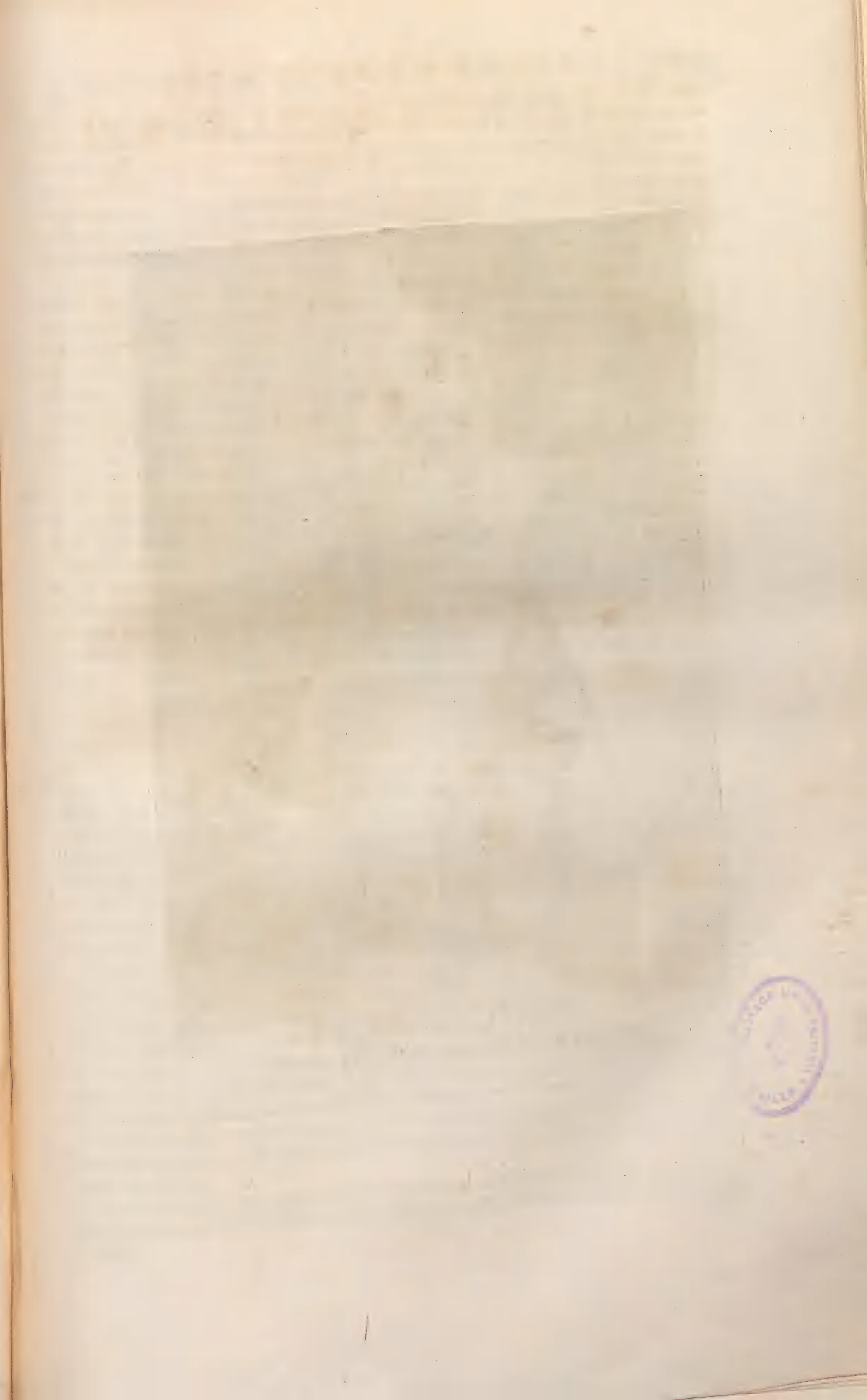
En mil six cent vingt, la mort lui ayant enlevé son pére, il se vit maître d'une succession, qui le mettoit largement en état de figurer avec les plus puissantes familles d'Anvers. Ces richesses loin de corrompre ses mœurs ou d'enfler son cœur, ne servirent qu'à faire éclater la solidité de sa vertu, par le bon usage qu'il en sut faire. Il continua de vivre sans faste, comme il avoit été élevé, donnant à l'aimable compagnie des artistes habiles & éclairés, ou à la recherche de leurs ouvrages les moments de loisir qu'ils lui restoient. Lorsqu'il achetoit des tableaux des mains des peintres, il les payoit ordinairement plutôt selon ses facultés, que selon la valeur intrinseque de l'ouvrage, afin de recompenser par là celui qui lui en procuroit la possession, ou d'encourager celui qui en étoit l'auteur. Cette conduite généreuse lui attiroit l'estime des artistes ses contemporains, tandis que d'un autre côté ses vertus morales & civiles, comme sa charité compatissante aux besoins des indigents, & ses manieres honnêtes envers un chacun lui gagnoient généralement les cœurs de ses concitoyens.

Nous nous dispenserons d'entrer dans un long détail de ses belles qualités personnelles, & capables de constater invinciblement la solidité de son mérite, en rapportant qu'il s'étoit acquis un si haut degré d'estime à Anvers qu'on jugea à propos de se relacher en quelque maniere d'un ancien usage, pour le charger d'un emploi convenable à son caractere bienfaisant & dont il étoit d'ailleurs extrémement digne : mais qu'on n'avoit donné jusqu'alors, & qu'on ne donne encore aujourd'hui qu'aux prémieres ou aux plus nobles familles de la ville, je veux dire la charge de Grand-Aumônier. Cet honorable emploi étant vacant en mil six cent trente-deux, les membres du clergé & de la régence d'Anvers étant assemblés pour y nommer, convinrent unanimément d'en revêtir Pierre Stevens. Il accepta sans balancer une charge qui le mettoit à portée de connoître les besoins des familles nécessiteuses & d'y pourvoir sans éclat. Il s'en acquita d'une maniere qui pouvant servir d'exemple à la postérité, faisoit en même tems honneur aux sentiments d'humanité & de christianisme dont son cœur étoit rempli.

Qu'il étoit beau de voir ce riche & bienfaisant citoyen, pénétrer jusques dans le secret de certaines familles, pour y découvrir une indigence d'autant plus dure, que la honte & un certain point d'honneur empêchoient de la laisser appercevoir ! qu'il étoit beau, dis-je, de le voir verser à pleines mains dans le sein de ces personnes doublement dignes de compassion, des secours & des largesses, qui soulageant leurs besoins, conservoient leur honneur,

neur, & les délivroient des cruelles appréhensions, dont ils étoient saisis, dans la crainte qu'une nécessité extrême ne vînt les obliger enfin à dévoiler leur triste & affligeante situation. Je laisse à penser les vœux & les bénédictions dont les cœurs reconnoissants le combloient dans ces circonstances. Après avoir distribué aussi prudemment que charitablement les revenus des fondations pieuses destinées à cet effet, & les sommes que la charité où les legs des particuliers y ajoûtoient, on l'a vu souvent suppléer de son abondance au défaut des uns & des autres, & soutenir à tous égards la qualité honorable de Grand-Aumônier de la ville d'Anvers.

A ces exercices dignes d'un chrétien, & aux occupations de son négoce, il joignoit l'étude des belles lettres, & faisoit succéder de tems en tems les plaisirs innocents que les beaux arts procurent à ceux qui les cultivent. Son cabinet de peinture orné de plusieurs chefs d'œuvres étoit sa retraite favorite, & le lieu où son esprit se délassoit de ses fatigues, tantôt seul, tantôt dans la compagnie de ses amis & des curieux. On admiroit sur tout dans le grand nombre des tableaux qui le composoient deux piéces sorties du pinceau de Quintin Matsys & si connue des curieux qu'il suffit de les nommer pour leur en rappeller l'idée. L'une représentoit un banquier pesant de l'or avec sa femme & peinte en mil cinq cent quatorze, selon la date qui y est mise à la suite du nom de son auteur. L'autre exposoit aux yeux des spectateurs quatre personnages jouants aux cartes : portraits excellents tant par rapport au dessein qu'au coloris & à l'expression avec lesquels ils rendoient la nature, & pour lesquels au rapport de Mr. le Chevalier Bullart dans son académie des sciences & des arts, vie de Quintin Matsys, on a souvent offert des sommes très considérables : mais ce marchand, poursuit-il, autant riche & curieux qu'aucun homme de sa condition, n'a jamais voulu s'en défaire. En effet il les conserva précieusement jusqu'à sa mort, arrivée en mil six cent cinquante-huit, & les transmit à sa postérité chez laquelle ils ont demeurés encore long-tems ensuite.





ANTONIVS CORNELISSEN

PICTORIÆ ARTIS AMATOR ANTVERPIÆ.

Ant. van Dyck pinxcit.
Vorsterman sculp.
Cum priuilegio.

ANTOINE CORNELISSEN
CURIEUX EN PEINTURE.
&c. &c. &c.

ANtoine Corneliſſen ſortoit d'une des meilleures familles patriciennes de la ville d'Anvers, où il naquit environ l'an mil cinq cent ſoixante-cinq. Son pére, aſſez ſavant Juriſconſulte; s'étoit fait recevoir avocât dans cette ville: mais d'une humeur trop pacifique pour cette profeſſion, il ſe ſentit tant d'éloignement pour les conteſtations, qu'après avoir plaidé quelques cauſes avec ſuccès; il renonça entierement au Barreau. Content des biens & du revenu conſidérable qu'il avoit hérités de ſes ancêtres, & de ceux que ſa femme lui avoit apportés en mariage, il ſe borna à un genre de vie paiſible & tranquille; ne s'occupant que de ſes affaires domeſtiques & de l'éducation de ſes enfants. Le nombre s'en étant augmenté juſqu'à cinq, il penſa à les mettre en état de ſoutenir leur rang par leurs talents & leur ſavoir. Il envoya au collége Antoine ſon ainé, dont nous parlons ici, pour y apprendre la langue latine, & enſuite à l'univerſité de Louvain pour y continuer ſes études: dans le deſſein de l'avancer à l'Egliſe ou au barreau, ſelon le parti que le fils choiſiroit, lorſqu'il ſeroit en âge d'embraſſer un genre de vie.

Le jeune Corneliſſen avoit rempli les eſpérances de ſon pére par ſon application & par ſes progrès. Il avoit acquis en un petit nombre d'années des connoiſſances capables de le faire figurer avantageuſement dans l'état eccléſiaſtique où ſes études ſembloient devoir le conduire: mais la mort lui ayant enlevé en peu de tems ſa mére, un frére & deux ſœurs, & la troiſiéme étant ſur le point de ſe conſacrer à Dieu par les vœux monaſtiques, il quitta Louvain & l'étude de la Théologie pour retourner dans la maiſon paternelle. Loin de ſe livrer à une vie oiſive en abandonnant l'univerſité, il ne fit que changer l'objet de ſes études. Les beaux Arts prirent la place des ſciences aux quelles il s'étoit appliqué juſqu'ici, & la lecture fut toujours une de ſes occupations favorites.

Ce fut dans celle-ci, & dans la compagnie des curieux avec leſquels il s'étoit lié d'une étroite amitié, qu'il conçut du goût pour la peinture & les ouvrages de ce genre. Trop avancé en âge pour pouvoir ſe flatter d'atteindre jamais à la pratique de cet Art, dont il n'avoit eu aucune teinture dans ſa prémiere jeuneſſe, il tâcha d'acquerir une juſte connoiſſance de ſa Théorie. De là un déſir empreſſé de ſe trouver dans la compagnie des artiſtes éclairés, & bien des réflexions ſur la critique qu'ils faiſoient des ouvrages des différents maîtres expoſés aux yeux du public. Le cabinet de Rubens avoit pour lui des charmes raviſſants. Il le viſitoit le plus ſouvent qu'il lui étoit poſſible, & y trouvoit toujours de nouveaux plaiſirs. Ce grand homme s'appercevant du goût de Corneliſſen, ſe fit un plaiſir de lui communiquer des lumieres dans la converſation. Ce fut là qu'il fit la prémiere connoiſſance avec le chevalier Antoine van Dyck, dont il admiroit les heureux commencements.

Tandis qu'il avoit ainſi la ſatisfaction de contenter utilement ſa curioſité, il auroit ſouhaité de pouvoir imiter de plus près Rubens, en ſe procurant une partie des plus rares piéces qu'il ne ſe laſſoit point d'admirer, mais cet habile artiſte, auſſi curieux d'exceller au deſſus de tous les particuliers de ſon tems par un bel aſſemblage des plus beaux chefs-d'œuvres des maîtres de l'art; qu'il l'emportoit par l'habilité de ſon pinceau au deſſus de tous ſes contemporains en Flandre; ne voulut jamais s'en défaire, quelque prix qu'on lui en offrît: juſqu'à ce qu'enfin il vendit le tout au Duc de Bukingam, pour être tranſporté en Angleterre. Corneliſſen en reſſentit une véritable peine, voyant évanouir par là l'eſpérance dont il s'étoit toujours flatté d'en pouvoir obtenir quelques piéces remarquables pour l'enrichiſſement de ſon cabinet, qui étoit déja alors un des plus beaux & des plus nombreux de la ville d'Anvers.

Ce curieux n'avoit rien épargné pour l'embellir après la mort de ſon pére. On dit même qu'il y avoit employé alors plus de trois mille florins dans l'eſpace de dix mois. Il continua pen-

pendant plusieurs années ensuite à acheter dans le cours de chacune pour douze cents florins de tableaux, sans y comprendre le prix de ceux qu'il faisoit peindre par les meilleurs artistes de son païs : en sorte qu'après un petit nombre d'années, il s'étoit vu possesseur d'un cabinet capable d'exciter la curiosité des connoisseurs & des peintres. Sa maison étoit toujours ouverte aux uns & aux autres, qu'il recevoit avec bonté. Il estimoit sur tout la compagnie de ceux qui avoient voyagé en Italie, & qui à l'exercice de leur art, joignoient l'intelligence des antiquités grecques & romaines. Cette matiére faisoit le principal sujet de ses entrétiens avec eux, afin d'acquerir les lumiéres nécessaires pour juger avec plus de certitude du mérite des productions des artistes. Ce fut par ce goût pour les tableaux, par la dépense honnête qui l'accompagnoit, & par les manieres polies & généreuses dont il étoit soutenu, que Cornelissen s'attira l'estime de tous les peintres & curieux d'Anvers ses contemporains : & si nous y ajoûtons son amour pour les pauvres, & les effets bienfaisants de sa compassion envers eux, nous acheverons d'indiquer les endroits qui l'ont rendu recommandable pendant sa vie, & qui l'ont fait regretter après sa mort arrivée à Anvers environ l'an mil six cent trente-neuf. Sa famille subsiste encore aujourd'hui & jouit des honneurs de la Magistrature.


BIBLIOTECA
SEVILLA



CORNELIVS VANDER GEEST
ARTIS PICTORIÆ AMATOR ANTVERPIÆ.

Ant. van Dyck pinxcit
Paul. Pontius sculp.
Cum privilegio

CORNEILLE VAN DER GEEST
CURIEUX EN TABLEAUX.
&c. &c. &c.

Corneille van der Geeſt étoit natif d'Anvers. On ignore en quelle année préciſement il vint au monde, & il nous a été impoſſible de l'apprendre avec quelque certitude : mais on ſait qu'il étoit de quelques années plus âgé que le célebre peintre Pierre Paul Rubens, & par conſéquent qu'il doit être né vers l'an mil cinq cent ſoixante & dix-ſept. Quoique fils de négociant, on le mit au collége pour apprendre la langue latine ; lorſqu'il fut dans un âge convenable à cette étude. Les livres des marchands eurent plus de charmes pour lui que les rudiments de cette langue morte. Il abandonna ceux-ci au bout de quelques années, pour apprendre à tenir ceux-là en ordre. Son pére faiſant commerce de tableaux entr'autres choſes & voyant ſon fils réſolu à embraſſer ſa profeſſion lui donna un maître de deſſein, afin de le mettre plus en état de juger avec connoiſſance de cauſe de la valeur des marchandiſes de ce genre, ſoit pour l'achat ſoit pour la vente qu'il en pourroit faire dans la ſuite. Il paſſa peut-être ici plus avant que ſes parents ne l'auroient ſouhaité : en ſorte qu'il ſe donnoit beaucoup plus de peines pour faire emplette des ouvrages des grands maîtres, que pour en avoir un debit lucratif.

Les choſes en demeurerent là auſſi long-tems qu'il ſe trouva ſous la puiſſance de ſon pére, homme qui ne ſe procuroit la poſſeſſion des tableaux, que dans la vue du gain qu'il en pouvoit tirer. Mais lorſque la mort l'eut affranchi de l'autorité paternelle, il ſe livra avec joie au déſir qu'il avoit de ſe faire un beau cabinet de peinture. Dans le partage qu'il fit d'une riche ſucceſſion avec ſon frére & ſa ſœur, il retint le plus de tableaux qu'il lui fut poſſible, entr'autres une notre Dame que l'on regarde comme la meilleure piéce de Quintin Matſys, & pour laquelle feu van der Geeſt ſon pére avoit toujours demandé des ſommes beaucoup plus conſidérables que les curieux n'en avoient voulu donner. Ce qui fut cauſe qu'elle parvînt à ſon fils. Celui-ci ne voulut jamais l'aliéner dans la ſuite ; quelque que fût le prix qu'on lui en préſenta, & quelque diſtinguées que fuſſent les perſonnes, qui deſirerent de la poſſéder.

Comme les grandes richeſſes, dont il avoit hérité, & aux quelles il ajoûtoit tous les jours par ſon induſtrie dans le commerce, lui permettoient une grande dépenſe ſans déranger ſes affaires, il n'épargna rien, pour rendre ſon cabinet auſſi magnifique qu'un particulier peut le ſouhaiter. Il y raſſembla de tous côtés les chefs-d'œuvre des maîtres tranſalpins, avec les plus belles productions des peintres flamands, allemands & françois. Lorſqu'il lui fut impoſſible de ſe procurer quelque choſe des anciens originaux tant vantés. Il employa les plus habiles artiſtes des païs ou ils ſe trouvoient, à en tirer d'excellentes copies, qui quelquefois ne cédoient gueres à ceux-là, que par le droit d'ancienneté, & un peintre qui le contentoit ſur cet article, étoit aſſuré d'une ample récompenſe au deſſus de ſon ſalaire. Il n'y eut preſque point de pinceau renommé de ſon tems dans les dix-ſept Provinces, qu'il ne fit ſervir à l'augmentation & à l'ornement de ſon cabinet. Il le rendit ſi fameux, que les connoiſſeurs étrangers paſſant par Anvers en partoient rarement, ſans avoir eu le plaiſir de le voir. La renommée en publia la beauté à la cour de Bruxelles, & la rareté des piéces excita le déſir d'en poſſéder, dans le cœur de l'Archiduc Albert, alors ſouverain des Païs-Bas, par ſon mariage avec l'Infante Iſabelle Claire Eugénie, fille de Philippe II. Roi d'Eſpagne.

Ce Prince ſouhaittant paſſionnément de poſſéder le tableau de notre Dame, dont nous avons parlé ci-deſſus, comme du chef-d'œuvre de Quintin Matſys, fit ſonder les ſentiments de Corneille van der Geeſt à cet égard par différentes perſonnes, qui le trouverent toujours peu diſpoſé à le ſatisfaire. Cette difficulté ne fit qu'augmenter le déſir de l'Archiduc, qui enfin le fit demander en ſon nom, avec offre de payer au poſſeſſeur le prix qu'il fixeroit. Cette demande auroit jetté van der Geeſt dans l'embaras, ſi elle avoit été imprévue,

vue, car il n'ignoroit pas qu'il eſt dangéreux de refuſer quelque choſe à ſon ſouverain : mais s'y étant attendu dans la réſolution de conſerver ſon tableau, il s'excuſa honnetement envers ſon Prince, diſant, qu'il ne poſſédoit ce précieux morceau que par fideï-commis, & que par conſéquent il n'étoit point en ſon pouvoir d'acquieſcer à ce qu'on lui demandoit. L'Archiduc ſe contenta de cette excuſe, & notre curieux demeura depuis paiſible poſſeſſeur de ſon tableau.

Ne pouvant témoigner par ſes bienfaits ſa reconnoiſſance à Quintin Matſys qui en étoit l'auteur, & mort déja depuis près d'un ſiécle, il prit la réſolution de donner des marques publiques de l'obligation qu'il lui en avoit, comme il en donnoit des particulieres aux peintres, qui rempliſſoient ſon attente. Dans ce deſſein, il obtint de l'Evêque & du magiſtrat d'Anvers la permiſſion de faire tranſporter les oſſements de Quintin Matſys de l'égliſe des Chartreux, où ils répoſoient, dans la cathédrale, comme étant plus digne par ſon titre & par la magnificence de ſa ſtructure, de renfermer les reſtes périſſables d'un homme ſi recommandable par ſon art. La céremonie en fut faite avec beaucoup de pompe aux dépens de Corneille van der Geeſt, en l'année mil ſix cent vingt-neuf & la centiéme après la mort de Matſys. Tous les membres de l'académie de peinture demeurants dans la ville ils furent invités, & tous ceux à qui la ſanté le permit aſſiſterent volontiers à la nouveauté de ce ſpectacle religieux. Les os de Matſys furent depoſés ſous la tour de la cathédrale, dans le ſépulchre qu'il y avoit fait préparer, & où il fit élever la figure du peintre taillée en marbre blanc avec cette inſcription,

Quintino Matſys incomparabilis Artis Pictori
Admiratrix Grataque Poſteritas Anno poſt obitum Sæculari
Poſuit. CIϽ IϽ C. XXIX.

& au deſſus on a gravé ce vers héroïque, en lettre d'or ſur un marbre noir.

Connubialis amor de Mulcibre fecit Apellem.

Je conclurai ce qu'il me reſte à dire de Corneille van der Geeſt, en remarquant que ſi cette tranſlation a été une preuve inconteſtable de l'eſtime qu'il faiſoit des habiles peintres; l'inſcription rapportée ci-deſſus n'eſt pas moins un témoignage authentique de ſa modeſtie. Car quoique cette cérémonie & l'eſpéce de mauſolée fuſſent faits uniquement à ſes dépens, il en donne toute la gloire à la reconnoiſſance de la poſtérité, ſans qu'il s'y faſſe paroître en aucune maniere. C'eſt ainſi qu'il avoit coutume d'en agir dans la diſtribution de ſes bienfaits. Il y auroit de quoi s'étonner, ſi le Chevalier Antoine van Dyck, qui immortaliſoit par ſon pinceau ceux qui exerceoient ſon art avec diſtinction ou qui le protegeoient, n'avoit pas pris ſoin de tranſmettre à la poſtérité la mémoire de ce généreux Mécene des peintres Corneille van der Geeſt mort à Anvers en mil ſix cent quarante-ſept, dans une heureuſe vieilleſſe. Son corps fut enterré ſans pompe comme il l'avoit ordonné dans l'égliſe des Chartreux, qui étoit alors aux foſſés de la ville, & d'où il avoit fait tranſporter Quintin Matſys: rendant ainſi corps pour corps à ce lieu Saint.




IACOBVS DE CACHOPIN
AMATOR ARTIS PICTORIÆ ANTVERPIÆ
Ant. van Dyck pinxit
Vorsterman sculp.
Cum privilegio

JAQUES DE CACHIOPIN
CURIEUX EN TABLEAUX.
&c. &c. &c.

JAques de Cachiopin fut un de ces hommes, qu'une naiſſance honorable a élevé au deſſus du commun, & qu'une vie privée a laiſſé dans une eſpéce d'obſcurité : n'ayant jamais recherché ni poſſédé aucun de ces emplois brillants, qui font l'objet des deſirs d'une partie du genre humain. Il naquit à Anvers, environ l'an mil cinq cent ſoixante & dix-huit, de parents fort à leur aiſe & vivants de leurs rentes. Son pére étoit capitaine d'une compagnie bourgeoiſe de la ville. Comme il n'avoit que ce fils unique, il n'épargna rien pour ſon éducation. Il le fit inſtruire de bonne heure dans tout ce qui pouvoit rendre un jeune homme de ſa qualité aimable & accompli. Il lui fit apprendre le deſſein, & lui donna des maîtres de muſique tant pour apprendre à chanter qu'à jouer des inſtruments. Le jeune Cachiopin crût au milieu de ces arts qu'il continua à cultiver dans la ſuite, quoiqu'il fréquentât le collége des P. P. Jéſuites pour y faire ſes humanités. Après les avoir achevées, il paſſa à l'univerſité de Louvain, pour former ſon eſprit par des ſciences plus relevées. Son cours de Philoſophie termina ſes études, il revint à Anvers chez ſon pére, qui l'aimoit tendrement, & qui ſe faiſoit un plaiſir de le mener avec lui dans les aſſemblées & les belles compagnies qu'il fréquentoit.

Si la taille haute & bienfaite du jeune Cachiopin, lui attiroit les regards d'un chacun, ſes manieres polies & obligeantes lui en méritoient l'eſtime. Plus il voyoit le monde plus il en prennoit le bel air. Il faiſoit l'agrément des ſociétés, dont il étoit membre. Pour ſe rendre encore plus accompli, plus adroit & plus vigoureux, il s'adonna pendant quelque tems aux exercices corporels. La danſe, les armes & le manége occuperent alternativement quelques heures de ſa journée, & le mirent en état de figurer avantageuſement dans toutes les aſſemblées, les parties de divertiſſement & les fêtes de joie où il ſe trouvoit. Il prennoit un plaiſir ſingulier à aſſiſter à cette eſpéce d'exercice militaire que les compagnies bourgeoiſes faiſoient alors à Anvers auſſi-bien que dans les autres Provinces des Païs Bas. Son pére s'en étant apperçu, demanda & obtint la permiſſion de ſe déporter de ſa compagnie en ſa faveur. Lorſque le jeune Cachiopin en prit poſſeſſion il y fit des largeſſes & donna un repas ſplendide à tous les officiers de la bourgeoiſie. Les Meſſieurs de la magiſtrature y furent conviez, l'abondance & la délicateſſe des mets s'y rencontrerent également & il termina cette fête par un beau concert de toute ſorte d'inſtruments de Muſique.

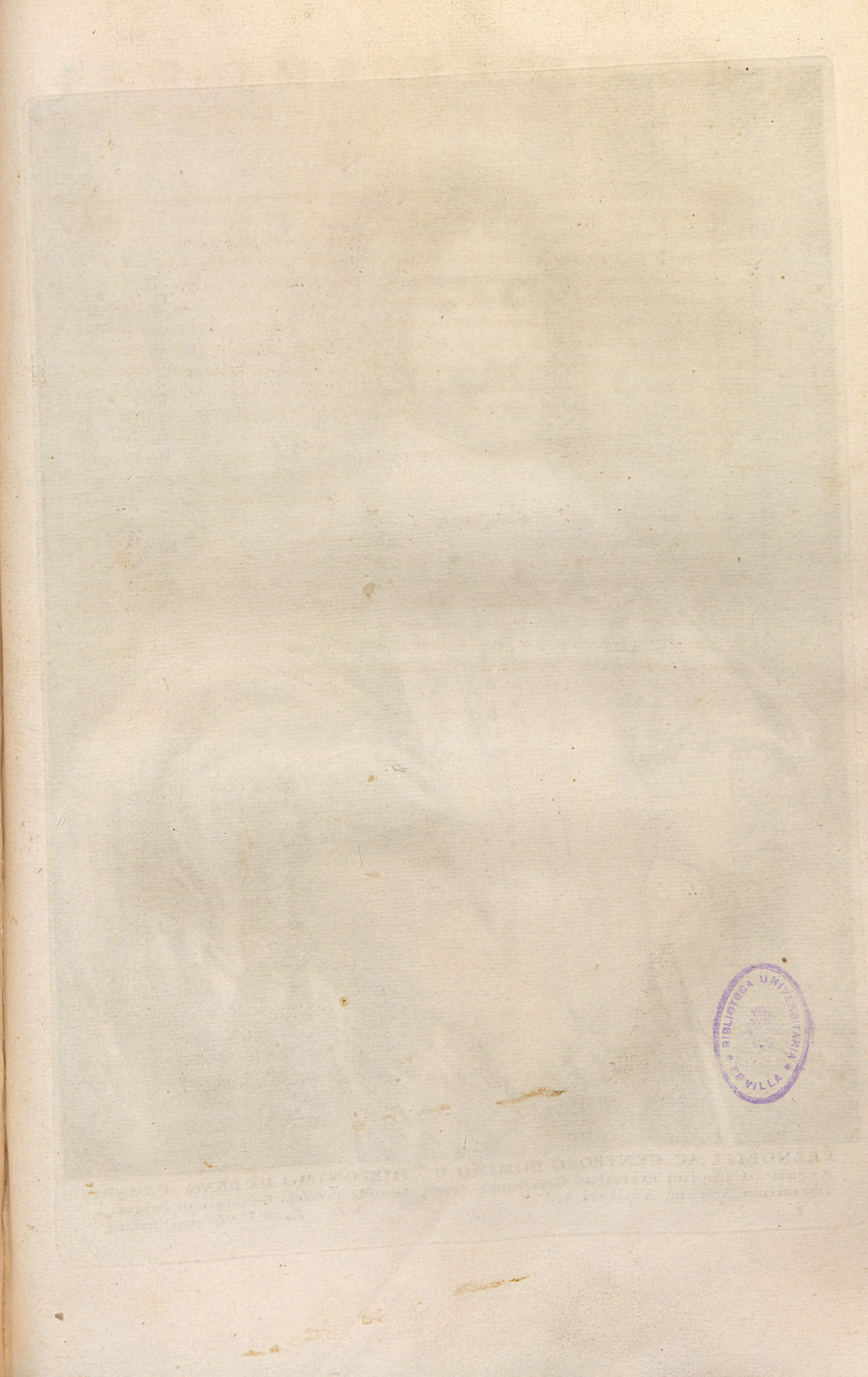
Ce fut en aſſiſtant à ces aſſemblées bourgeoiſes, qu'il entra en connoiſſance avec plusieurs peintres, qui s'y diſtinguoient par la propreté de leurs habilements & de leurs armes & par la gayeté de leur humeur. Il fit peindre ſa compagnie dans un grand tableau par Gaſpar de Crayer très habile artiſte. Son portrait & ceux de tous les officiers y étoient tirés d'après nature & exécutés avec une parfaite reſſemblance. Cette piéce louée de tous les connoiſſeurs, plut beaucoup au nouveau capitaine, & lui inſpira du goût pour ces ſortes d'ouvrages. C'eſt ici qu'il faut fixer l'époque de l'eſtime qu'il conçut depuis pour la peinture. Après la mort de ſon pére, il acheta une maiſon de campagne dans le voiſinage d'Anvers, où il alloit paſſer une bonne partie de la belle ſaiſon & ſe divertir avec ſes amis. Le plaiſir qu'il prit à l'agriculture & à cultiver des fleurs l'y attachant inſenſiblement plus qu'il ne ſe l'étoit propoſé, le dégoûta des fréquentes aſſemblées où ſa place de Capitaine l'obligeoit de ſe rendre. Quelques factions ſurvenues enſuite dans la bourgeoiſe acheverent de le déterminer à abandonner cette milice tumultueuſe, mal diſciplinée & peut-être inutile. Il remercia pour n'être deſormais qu'à lui-même & à ſes amis.

Délivré de ce ſoin ſuperflu plus propre à un jeune homme qu'à celui qui eſt ſur le retour, il s'appliqua à embellir ſon ſéjour champêtre, pour en faire une demeure très agréable. Les jardins & la maiſon eurent une nouvelle face. Il ordonna les changements qu'il jugea convenables dans celle-ci, ſur les deſſeins que Gaſpar de Crayer ſon ami lui communiquoit.

munique, & meubla les chambres de quantité de beaux tableaux, tant des anciens maîtres qu'il acheta à grands frais, que de ceux qu'il fit faire par les plus habiles artistes ses contemporains. La beauté de l'ouvrage ne décidoit point toujours du prix qu'il en donnoit, à l'exclusion des besoins que le peintre auroit pu avoir: car on l'a vu souvent surpasser à cet égard, l'attente de ceux dont il avoit employé le pinceau. Chaque chambre dans cette maison tiroit son nom de la qualité des tableaux qui l'ornoient. L'une s'appelloit la chambre de chasses; à cause qu'elle étoit garnie de paysages, où ces nobles parties de plaisirs étoient représentées. On nommoit une deuxiéme celle des batailles, pour une raison semblable. Une troisiéme étoit dite celle des marines, & ainsi des autres. Celle où étoit son portrait peint par le chevalier Antoine van Dyck, étoit nommée la sale de famille; parce qu'elle renfermoit, quelques portraits de ses plus proches parents & celui de sa femme.

C'est dans cet aimable séjour, que Cachiopin passa la plus grande partie de son âge viril. Il y jouissoit tranquillement des douçeurs & des agréments de la vie champêtre. Un petit nombre d'amis fidels qu'il y recevoit avec générosité & cordialité, contribuoient de tems en tems par leurs visites à lui faire passer agréablement le tems. L'agriculture & la lecture chassoient l'ennui de chez lui chacune à leur tour, lorsqu'il s'y trouvoit seul avec sa famille, & tout sembloit lui promettre une espéce de félicité temporelle dans ce cercle d'occupations innocentes; vu que son cœur étoit sans ambition & sans désir de s'enrichir. Mais il n'est point ici bas de douceur sans mélange d'amertume. Par une suite des maux que la guerre entraine ordinairement avec elle: les troupes des Etats-Généraux ayant poussé leurs courses jusqu'aux portes d'Anvers pendant l'hyver; pillerent sa maison de campagne dans leur retraite. Les soldats briserent une partie des meubles & des tableaux & emporterent le reste, tandis qu'il étoit en ville. Cette perte qui ne fut jamais reparée pendant sa vie l'affligea extrémement. Soit qu'il y fût plus sensible qu'il n'auroit dû, soit qu'il se chagrinât de se voir obligé de demeurer continuellement en ville, il tomba dans une langueur qui mina petit à petit la bonté de son tempérament & le conduisit enfin au tombeau en mil six cent quarante-deux, ne laissant de postérité que deux filles.

JE-





PRENOBILI AC GENEROSO DOMINO D.[no] HIERONYMO DE BRAN CÆSARIS
Agenti Catholici exercitus Capitaneo eiusq Annonæ Prefecto Generali in Belgio, etc
liberalium Artium Amatori &c D. D: *Lucas Vorsterman Sculptor*

JEROME DE BRAN

CAPITAINE ET AGENT DE L'EMPEREUR A BRUXELLES.

&c. &c. &c.

SI cet ouvrage n'étoit mis au jour, qu'à cause de la vie des personnes, dont il y est fait mention à la suite de leur portrait : on auroit pu en retrancher plusieurs, sans craindre de déplaire au public ; parce que l'histoire ne fournissoit rien qui pût l'intéresser considérablement. Mais un motif tout différent engage à le publier. C'est la satisfaction des curieux, qui ont toujours recherché avec empressement les productions du Chevalier Antoine van Dyck. Afin d'y contribuer autant qu'il étoit possible, on a cru n'en devoir omettre aucun de ceux, dont on a pu recouvrer les planches originales. C'est par ce principe qu'on grossit ce volume du nom & du portrait de Messire Jérôme de Bran : quoiqu'on eût rien de plus à dire sur son chapitre, que ce que l'on en trouve dans l'inscription mise au bas de son portrait, où on voit en abregé son extraction illustre, les postes qu'il a remplis & ses occupations pendant son séjour à Bruxelles.

PIERRE SYMEN
DE BRUXELLES.
&c. &c. &c.

Pierre Symen n'occupe la derniere place dans ce volume, que parce qu'il est entierement inconnu. Sa naissance, ses emplois ou ses talents nous obligeroient peut-être à lui assigner un autre rang : mais il a été impossible d'en déterrer la moindre chose. Les personnes lettres qu'on a consultées à Bruxelles à Anvers & dans d'autres villes ne nous en ont pu rien apprendre. C'est pourquoi étant obligés de joindre ici son portrait, afin de rendre cette collection d'estampes d'autant plus complette nous avons cru devoir le placer ici, & donner la préférence à ceux qui étoient connus.

Fin du premier Tome.

